ERINDALE COLLEGE
3 1761 02838 2281

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

*

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME CINQUANTE-CINQUIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

ERINDALE
COLLEGE
LIBRARY

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

1753-1756.

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

A M. LE MARQUIS DE COURTIVRON.

Le 2 de janvier.

JE vous remercie, Monsieur, des éclaircissemens que vous avez bien voulu me donner sur votre Traité de la lumière. Je les reçois avec reconnaissance, et j'avoue qu'ils m'étaient nécessaires pour le bien entendre ; car, quoique je me sois autrefois occupé de mathématiques, j'en ai actuellement perdu l'habitude. 1753.

Quand je reçus votre livre, je crus que c'était l'ouvrage d'un savant ordinaire ; mais notre cher *Clairaut* m'apprend que vous êtes cet officier général de l'état major auquel le comte de *Saxe* écrivit avec cette *brevitatem imperatoriam* des anciens, en accourant à Ellenbogen en Bohème, où vous conteniez avec moins de six cents hommes, par le poste que vous aviez pris devant le château de cette place, les quatre mille croates qu'il y fit capituler le lendemain : *A homme de*

1753. *cœur courtes paroles. Qu'on ſe batte, j'arrive.* MAURICE DE SAXE. Billet auquel vous répondîtes ſi énergiquement. Les ſciences et les arts gagnent à être cultivés par les mains qui ont cueilli des lauriers. *Frédéric* fait de bons vers, le maréchal de *Saxe* des machines, et vous êtes mathématicien.

Recevez comme bien démontrées les aſſurances des ſentimens reſpectueux avec leſquels j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE II.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Berlin, 13 de janvier.

J'AI renvoyé au *Salomon du Nord*, pour ſes étrennes, les grelots et la marotte qu'il m'avait donnés, et que vous m'avez tant reprochés. Je lui ai écrit une lettre très-reſpectueuſe, et je lui ai demandé mon congé. Savez-vous ce qu'il a fait ? il m'a envoyé ſon grand factotum de *Fédersdoff* qui m'a rapporté mes brimborions. Il m'a écrit qu'il aimait mieux vivre avec moi qu'avec *Maupertuis*. Ce qui eſt bien certain, c'eſt que je ne veux vivre ni avec l'un ni avec l'autre.

Je ſais qu'il eſt difficile de ſortir d'ici, mais il y a encore des hippogriffes pour s'échapper de chez madame *Alcine*. Je veux partir abſolument, c'eſt tout ce que je peux vous dire, ma chère enfant. Il y a trois ans bientôt que je le dis, et que je devrais l'avoir fait. J'ai déclaré à *Fédersdoff* que ma ſanté ne me permettait pas plus long-temps un climat ſi dangereux.

Adieu; faites du paquet ci-joint l'uſage que votre amitié et votre prudence vous dicteront. 1753.

Le pauvre *du Bordier* doit être à préſent chez moi à Paris. Sa deſtinée eſt bien cruelle. Il y a des gens devant qui on n'oſe pas ſe dire malheureux. Cet homme eſt demandé à Berlin ; il y arrive en poſte. Il embarque ſur un vaiſſeau ſa femme, ſon fils unique et ſa fortune. Le vaiſſeau périt à la rade de Hambourg. *Du Bordier* ſe trouve à Berlin ſans reſſource. On ſe ſert de ſes deſſins, on ne l'emploie point, et on le renvoie ſans même lui donner l'aumône. Logez-le, nourriſſez-le. Qu'il raccommode mon cabinet de phyſique. Vous verrez, dans le paquet qu'il vous apporte, des choſes qui font frémir. Faites comme moi, armez-vous de conſtance.

LETTRE III.

A M. DE LA VIROTTE.

Berlin, 28 de janvier.

Je fais trop de cas de votre jugement, Monſieur, pour ne m'en pas rapporter à vous ſur cet étrange procès criminel fait par l'amour propre de *Maupertuis* à la ſincérité de *Kœnig*, procès dans lequel j'ai été impliqué malgré moi, parce que *Kœnig* ayant vécu deux ans de ſuite avec moi à Cirey, il eſt mon ami ; parce que j'ai cru avec l'Europe littéraire qu'il avait raiſon ; parce que je hais la tyrannie. Quand le roi de Pruſſe me demanda au roi par ſon envoyé, quand

1753. j'acceptai sa croix, sa clef de chambellan et ses pensions, je crus pouvoir recevoir les bienfaits d'un grand prince qui me promit de me traiter toujours comme *son ami* et comme *son maître dans les arts qu'il cultive :* ce sont ses propres paroles. Il ajouta que je n'aurais jamais aucune *inconstance à craindre d'un cœur reconnaissant ;* et il voulut que ma nièce fût la dépositaire de cette lettre, qui devait lui servir de reproche éternel, s'il démentait ses sentimens et ses promesses.

Je n'ai jamais démenti mon attachement pour lui ; j'avais eu un enthousiasme de seize années ; mais il m'a guéri de cette longue maladie. Je n'examine point si, dans une familiarité de deux ans et plus, un roi se dégoûte d'un courtisan ; si l'amour propre d'un disciple qui a du génie s'irrite en secret contre son maître ; si la jalousie et les faux rapports, qui empoisonnent les sociétés des particuliers, portent encore plus aisément leur venin dans les maisons des rois ; tout ce que je sais, c'est qu'en me donnant au roi de Prusse, je ne me suis pas donné comme un courtisan, mais comme un homme de lettres, et qu'en fait de disputes littéraires je ne connais point de rois. Je n'aimais que trop ce prince, et j'ai été fâché pour sa gloire qu'il ait pris parti contre *Kœnig*, sans être instruit du fond de la dispute ; qu'il ait écrit une brochure violente contre tous ceux qui ont défendu ce philosophe, c'est-à-dire, contre tous les gens éclairés de l'Europe, et cela, sans avoir lu son appel. Il a été trompé par *Maupertuis*. Il n'est pas étonnant, il n'est pas honteux pour un roi qu'il soit trompé ; mais ce qui serait bien glorieux, ce serait d'avouer son erreur.

Je lui ai renvoyé ſon cordon, ſa clef d'or, ornemens très-peu convenables à un philoſophe, et que je ne porte preſque jamais. Je lui ai remis tout ce qu'il me doit de mes penſions. Il a eu la bonté de me rendre tout, et de m'inviter à le ſuivre à Potſdam, où il me donne dans ſa maiſon le même appartement que j'ai toujours occupé. J'ignore ſi ma ſanté, qui eſt plus déplorable que mon aventure, me permettra de ſuivre ſa Majeſté. 1753.

LETTRE IV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

10 de février.

J'AI été bien malade, mon cher et reſpectable ami; je le ſuis encore. Le roi de Pruſſe m'a envoyé de l'extrait de quinquina.

Tanquam hæc ſint noſtri medicina doloris,
Vel Deus ille malis hominum miteſcere diſcat.

Il devrait bien plutôt m'envoyer une permiſſion de partir pour aller me guérir ou mourir ailleurs. Il n'a plus nul beſoin de moi. Il ſait à préſent mieux que moi la langue françaiſe; il écrit français par un *a*; il fait de bonne proſe et de bons vers. Il a écrit, ſans me conſulter, une philippique ſur la querelle de *Maupertuis*: il l'a pris pour *Auguſte*, et moi pour *Marc-Antoine*. *Maupertuis* l'a fait imprimer en allemand et en italien, avec les aigles pruſſiennes à la

1753. tête. Battu à Actium et à la tribune aux harangues, il ne me reſte qu'à aller mourir dans cette terre que vous me propoſez, et de vous embraſſer avant ma mort. Voici une eſpèce de teſtament littéraire que je vous envoie. Mille tendres reſpects à tous les anges.

Je vous prie de donner copie de mon teſtament.

LETTRE V.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS, *à Potſdam.*

Berlin, 16 de février.

Je me meurs, mon cher Marquis, et j'ai la force de vous avouer ma faibleſſe Je ne vous nierai pas certainement que ma douleur eſt inexprimable. J'ai voulu me vaincre et venir à Potſdam, mais je ſuis retombé, la veille de mon départ, dans un état dont il n'y a pas d'apparence que je relève. Mon éréſipèle eſt rentré, la dyſſenterie eſt ſurvenue, j'ai ſouvent la fièvre ; il y a quatorze jours que je ſuis dans mon lit. Je ſuis ſeul, ſans aucune conſolation, à quatre cents lieues d'une famille en larmes à qui je ſers de père. Voilà mon état. Je compte ſur votre amitié qui fait preſque ma ſeule conſolation, et je vous embraſſe tendrement.

AU MEME.

1753.

CHER frère, je vous renvoie Locke. *Maupertuis*, dans ses belles lettres, a beau dire du mal de ce grand-homme, son nom sera aussi cher à tous les philosophes que celui de *Maupertuis* excitera de haine. *Kœnig* vient de lui donner le dernier coup, en lui démontrant qu'il est un plagiaire. On a imprimé à Leipsick une histoire complète de toute cette étrange aventure, qui ne fait pas d'honneur à ce pays-ci. Soyez très-sûr que toute l'Europe littéraire est déchaînée contre lui; et qu'excepté *Euler* et *Mérian*, qui sont malheureusement parties dans ce procès, tout le reste des académiciens lève les épaules.

Je suis dans mon lit malade, malgré le quinquina du roi. Vous devriez bien venir demain dîner avec frère *Paul* chez *Antoine*. Ce sera peut-être la dernière fois de ma vie que je vous verrai. Donnez-moi cette consolation.

AU MEME.

MON cher *Isaac*, il est vrai que j'ai enfoncé des épingles dans le cu, mais je ne mettrai point ma tête dans la gueule.

Je vous prie de lire attentivement l'article ci-joint du Dictionnaire de *Scriberius audens*, et de me le rendre, et de m'en dire votre avis. Je suis fâché que vous ne vous appliquiez plus à ces bagatelles rabbiniques, théologiques et diaboliques; j'aurais de quoi vous

amuſer : mais vous aimez mieux à préſent la baſſe
1753. de viole. Tout eſt égal dans ce monde, pourvu qu'on ſe porte bien et qu'on s'amuſe.

Si benè vales, ego quidem non valeo . . . te amo, tua tueor. Avez-vous reçu votre contrat ? Songez, je vous en prie, au livre de l'abbé de *Prades*, et à la religion naturelle : c'eſt la bonne, il faut l'avoir dans le cœur.

AU MEME.

CHER frère, vous êtes aſſurément le premier capitaine d'infanterie qui ait ainſi parlé de philoſophie. Votre extrait de *Gaſſendi* eſt digne de *Bayle*. Je ne ſavais pas que *Gaſſendi* eût été le précurſeur de *Locke*, dans le doute modeſte et éclairé ſi la matière peut penſer. Il y a dans de vieux magaſins, où perſonne ne fouille, des épées rouillées, mais excellentes, dont un bon guerrier peut ſe ſervir pour percer les ſots.

Belzébuth vous ait en ſa ſainte garde, mon cher Marquis ; je vous aime de tout mon cœur. Tâchez de venir aujourd'hui chez votre frère le damné, qui ſouffre plus que jamais.

AU MEME.

FRERE *Paul*, je vous attendais, je comptais ſouper avec vous aujourd'hui, et nous nous fîmes hier une fête de vous promettre au révérend père abbé. Frère, ſavez-vous bien que je viens de me coucher : mais puiſque mon frère eſt toujours viſité de DIEU, et affligé en ſon corps terreſtre, je vais me lever, et mon ame va tâcher de conſoler la ſienne. J'offre pour vous

mes ferventes prières, et je vous donne le baiſer de paix. Dans un quart d'heure je paſſerai de ma cellule dans votre hermitage. 1753.

Frère *Voltaire*.

LETTRE VI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Berlin, 26 de février.

MON cher ange, j'ai été très-malade, et en même temps plus occupé qu'un homme en ſanté ; étonné de travailler dans l'état où je ſuis, étonné d'exiſter encore, et me ſoutenant par l'amitié, c'eſt-à-dire par vous et par madame *Denis*. Je ſuis ici le meunier de *la Fontaine*. On m'écrit de tous côtés : partez,

Fuge crudeles terras, fuge littus iniquum.

Mais partir quand on eſt depuis un mois dans ſon lit, et qu'on n'a point de congé ; ſe faire tranſporter couché, à travers cent mille baïonnettes, cela n'eſt pas tout-à-fait auſſi aiſé qu'on le penſe. Les autres me diſent : Allez-vous-en à Potſdam, le roi vous a fait chauffer votre appartement ; allez ſouper avec lui : cela m'eſt encore plus difficile. S'il s'agiſſait d'aller faire une intrigue de cour, de parvenir à des honneurs et de la fortune, de repouſſer les traits de la calomnie, de faire ce qu'on fait tous les jours auprès des rois, j'irais jouer ce rôle-là tout comme un autre ; mais c'eſt un rôle que je déteſte, et je n'ai rien à demander à aucun roi. *Maupertuis*, que vous avez ſi bien défini, eſt un homme que l'excès d'amour propre a rendu

1753. très-fou dans ses écrits, et très-méchant dans sa conduite; mais je ne me soucie point du tout d'aller dénoncer sa méchanceté au roi de Prusse. J'ai plus à reprocher au roi qu'à *Maupertuis;* car j'étais venu pour sa Majesté, et non pour ce président de Bedlam. J'avais tout quitté pour elle, et rien pour *Maupertuis;* elle m'avait fait des sermens d'une amitié à toute épreuve, et *Maupertuis* ne m'avait rien promis; il a fait son métier de perfide en intéressant sourdement l'amour propre du roi contre moi. *Maupertuis* savait mieux qu'un autre à quel excès se porte l'orgueil littéraire. Il a su prendre le roi par son faible. La calomnie est entrée très-aisément dans un cœur né jaloux et soupçonneux. Il s'en faut beaucoup que le cardinal de *Richelieu* ait porté autant d'envie à *Corneille* que le roi de Prusse m'en portait. Tout ce que j'ai fait, pendant deux ans, pour mettre ses ouvrages de prose et de vers en état de paraître, a été un service dangereux qui déplaisait dans le temps même qu'il affectait de m'en remercier avec effusion de cœur. Enfin, son orgueil d'auteur piqué l'a porté à écrire une malheureuse brochure contre moi, en faveur de *Maupertuis* qu'il n'aime point du tout. Il a senti, avec le temps, que cette brochure le couvrait de honte et de ridicule dans toutes les cours de l'Europe; et cela l'aigrit encore. Pour achever le galimatias qui règne dans toute cette affaire, il veut avoir l'air d'avoir fait un acte de justice, et de le couronner par un acte de clémence. Il n'y a aucun de ses sujets, tout prussiens qu'ils sont, qui ne le désapprouve; mais vous jugez bien que personne ne le lui dit. Il faut qu'il se dise tout à lui-même, et ce qu'il se dit en secret:

c'eſt que j'ai la volonté et le droit de laiſſer à la poſtérité ſa condamnation par écrit. Pour le droit, je crois l'avoir ; mais je n'ai d'autre volonté que de m'en aller, et d'achever dans la retraite le reſte de ma carrière, entre les bras de l'amitié et loin des griffes des rois qui font des vers et de la proſe. Je lui ai mandé tout ce que j'ai ſur le cœur; je l'ai éclairci ; je lui ai dit tout. Je n'ai plus qu'à lui demander une ſeconde fois mon congé. Nous verrons s'il refuſera à un moribond la permiſſion d'aller prendre les eaux. 1753.

Tout le monde me dit qu'il me la refuſera; je le voudrais pour la rareté du fait. Il n'aura qu'à ajouter à l'Anti-Machiavel un chapitre ſur le droit de retenir les étrangers par force, et le dédier à *Buſiris*.

Quoi qu'on me diſe, je ne le crois pas capable d'une ſi atroce injuſtice. Nous verrons. J'exige de vous et de madame *Denis* que vous brûliez tous deux les lettres que je vous écris par cet ordinaire, ou plutôt par cet extraordinaire. Adieu, mes chers anges.

LETTRE VII.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Berlin, 15 de mars.

Je commence à me rétablir, ma chère enfant. J'eſpère que votre ancienne prédiction ne ſera pas tout-à-fait accomplie. Le roi de Pruſſe m'a envoyé du quinquina pendant ma maladie ; ce n'eſt pas cela

1753. qu'il me faut : c'eſt mon congé. Il voulait que je retournaſſe à Potſdam. Je lui ai demandé la permiſſion d'aller à Plombières : je vous donne en cent à deviner la réponſe. Il m'a fait écrire par ſon factotum qu'il y avait des eaux excellentes à Glatz, vers la Moravie.

Voilà qui eſt bien horriblement vandale, et bien peu *Salomon :* c'eſt comme ſi on envoyait prendre les eaux en Sibérie. Que voulez-vous que je faſſe ? il faut bien aller à Potſdam ; alors il ne pourra me refuſer mon congé. Il ne ſoutiendra pas le tête à tête d'un homme qui l'a enſeigné deux ans, et dont la vue lui donnera des remords. Voilà ma dernière réſolution.

Au bout du compte, quoique tout ceci ne ſoit pas de notre ſiècle, les taureaux de *Phalaris* et les lits de fer de *Buſiris* ne ſont plus en uſage ; et *Salomon minor* ne voudra être ni *Buſiris* ni *Phalaris*. J'ai ce pays-ci en horreur : mon paquet eſt tout fait. J'ai envoyé tous mes effets hors du Brandebourg ; il ne reſte guère que ma perſonne.

Tout ceci eſt unique aſſurément. Voici les deux *Lettres au Public :* le roi a écrit et imprimé ces brochures ; et tout Berlin dit que c'eſt pour faire voir qu'il peut très-bien écrire ſans mon petit ſecours. Il le peut, ſans doute ; il a beaucoup d'eſprit. Je l'ai mis en état de ſe paſſer de moi, et le marquis d'*Argens* lui ſuffit. Mais un roi devrait chercher d'autres ſujets pour exercer ſon génie.

Perſonne ne lui a dit à quel point cela le dégrade. O vérité, vous n'avez point de charge dans la maiſon des rois auteurs ! Mais qu'il faſſe des brochures tant

qu'il voudra, et qu'il ne perſécute point un homme qui lui a fait tant de ſacrifices. 1753.

J'ai le cœur ſerré de tout ce que je vois et de tout ce que j'entends. Adieu; j'ai tant de choſes à vous dire que je ne dis rien.

LETTRE VIII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Potſdam, 20 de mars.

Je m'imagine que je vous ferai un grand plaiſir de vous faire lire les deux plus jolies plaiſanteries qu'on ait faites depuis long-temps. Vous avez été ambaſſadeur, monſeigneur le Maréchal, et vous ſerez plus à portée que perſonne de goûter le ſel de ces ouvrages; cela eſt d'ailleurs abſolument dans votre goût. Il me ſemble que j'entends feu M. le maréchal de *la Feuillade*, ou l'abbé de *Chaulieu*, ou *Perigni*, ou vous; il me ſemble que je lis le docteur *Swift* ou milord *Cheſterfield*, quand je lis ces deux lettres. Comment voulez-vous qu'on réſiſte aux charmes d'un homme qui fait, en ſe jouant, de ſi jolies bagatelles, et dont la converſation eſt entièrement dans le même goût? Je ne doute pas que vous et vos amis ne ſentiez tout le prix de ce que je vous envoie. Enfin, ſongez que ces chefs-d'œuvre de grâces ſont d'un homme qui ſerait diſpenſé par ſa place de ces agréables amuſemens, et qui cependant daigne y deſcendre. J'étais encore à Berlin quand il feſait à Potſdam ce que je vous envoie; je demandais obſtinément mon congé; je remettais à

1753. ſes pieds tout ce qu'il m'a donné, mais les grâces de ma maîtreſſe (*) ont enfin rappelé ſon amant. Je lui ai tout pardonné; je lui ai promis de l'aimer toujours; et, ſi je n'étais pas très-malade, je ne la quitterais pas un ſeul jour : mais l'état cruel de ma ſanté ne me permet pas de différer mon départ. Il faut que j'aille aux eaux de Plombières, qui m'ont déjà tant fait de bien quand j'ai eu le bonheur de les prendre avec vous. J'ai promis à ma maîtreſſe de revenir auprès d'elle dès que je ſerais guéri; je lui ai dit : Ma belle dame, vous m'avez fait une terrible infidélité; vous m'avez donné de plus un gros ſoufflet; mais je reviendrai baiſer votre main charmante. J'ai repris ſon portrait que je lui avais rendu, et je pars dans quelques jours. Vous ſentez que je ſuis pénétré de douleur de quitter une perſonne qui m'enchante de toutes façons. Je me flatte que vous aurez la bonté de me mander à Plombières l'effet que ces deux charmantes brochures auront fait ſur vous. J'ai promis à ma maîtreſſe de ne point aller à Paris. Qu'y ferais-je? il n'y a que la vie douce et retirée de Potſdam qui me convienne. Y a-t-il d'ailleurs du goût à Paris ? En vérité, l'eſprit et les agrémens ne ſont qu'à Potſdam et dans votre appartement de Verſailles. Cependant, ſi je retrouve à Plombières un peu de ſanté, je pourrai bien faire à mon tour une infidélité de quelques ſemaines pour venir vous faire ma cour. Pourvu que je ſois à Potſdam au mois d'octobre, j'aurai rempli ma promeſſe. Ainſi, en cas que je ſois en vie, j'aurai tout le temps de faire le voyage. Je vous ſupplie de me mettre aux pieds de madame de

(*) C'eſt ainſi que M. de *Voltaire* nommait le roi de Pruſſe.

Pompadour.

Pompadour. Montrez-lui les deux *Lettres au public* (*). Je connais son goût; elle en sera enchantée comme vous. Il n'y a qu'une voix sur ces ouvrages. Il en paraît aujourd'hui une troisième, je vous l'enverrai par la première poste. 1753.

Adieu, Monseigneur; vous connaissez mes tendres et respectueux sentimens. Adieu, généreux *Alcibiade*. Vous lisez dans mon cœur; il est à vous.

LETTRE IX.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

FRERE, je prends congé de vous; je m'en sépare avec regret. Votre frère vous conjure, en partant, de repousser les assauts du démon qui voudrait faire, pendant mon absence, ce qu'il n'a pu faire quand nous avons vécu ensemble : il n'a pu semer la zizanie. J'espère qu'avec la grâce du Seigneur, frère *Gaillard* ne la laissera pas approcher de son champ. Je me recommande à vos prières et aux siennes. Elevez vos cœurs à DIEU, mes chers frères, et fermez vos oreilles aux discours des hommes; vivez recueillis, et aimez toujours votre frère.

(*) Cette lettre a été envoyée par la poste, et le roi de Prusse, tout philosophe qu'il était, avait la petitesse de conserver dans ses Etats l'usage infâme d'ouvrir les lettres.

1753.

LETTRE X.

A M. ROQUES,

CONSEILLER ECCLESIASTIQUE DU LANDGRAVE DE HESSE-HOMBOURG.

Leipſick, avril.

Je ſuis tombé malade à Leipſick, Monſieur, et je ne ſais pas encore quand je pourrai en partir. J'y ai reçu votre lettre du 22 mars. Elle m'étonnerait, ſi à mon âge quelque choſe pouvait m'étonner.

Comment a-t-on pu imaginer, Monſieur, que j'aye pris des lettres de *la Beaumelle* pour des lettres de *Maupertuis*? Non, Monſieur, chacun a ſes lettres. *Maupertuis* a celles où il veut qu'on aille diſſéquer des géans aux antipodes, et *la Beaumelle* a les ſiennes qui ſont l'antipode du bon ſens. Dieu me garde d'attribuer jamais à un autre qu'à lui ces belles choſes qui ne peuvent être que de lui, et qui lui font tant d'honneur et tant d'amis. On vous aurait accuſé juſte, ſi on vous avait dit que je m'étais plaint du procédé de *Maupertuis*, qui alla trouver *la Beaumelle* à Berlin, pour l'envenimer contre moi, et qui ſe ſervit de lui comme un homme profondément artificieux et méchant peut ſe ſervir d'un jeune homme imprudent.

Il me calomnia, vous le ſavez; il lui dit que j'avais accuſé l'auteur du *Qu'en dira-t-on* auprès du roi, dans un ſouper. Je vous ai déclaré que ce n'était

pas moi qui avais rendu compte à ſa Majeſté du *Qu'en dira-t-on;* que ce fut monſieur le marquis d'*Argens*. J'en atteſte encore le témoignage de d'*Argens* et du roi lui-même. C'eſt cette calomnie d'après *Maupertuis*, qui a fait compoſer les trois volumes d'injures de *la Beaumelle*. Il devrait ſentir à quel point on a méchamment abuſé de ſa crédulité ; il devrait ſentir qu'il eſt le *Raton* dont *Bertrand* s'eſt ſervi pour tirer les marons du feu ; il devrait s'apercevoir que *Maupertuis*, le perſécuteur de *Koënig* et le mien, s'eſt moqué de lui ; il devrait ſavoir que *Maupertuis*, pour récompenſe, le traite avec le dernier mépris ; il devrait ne point menacer un homme à qui il a fait tant d'outrages avec tant d'injuſtice. 1753.

Non, Monſieur, il ne s'eſt jamais agi des quatre lettres de *la Beaumelle*, que jamais je n'ai entendu attribuer à *Maupertuis;* il s'agit de la lettre que *la Beaumelle* vous écrivit il y a ſix mois, lettre dont vous m'avez envoyé le contenu dans une des vôtres, lettre par laquelle *la Beaumelle* avouait que *Maupertuis* l'avait excité contre moi par une calomnie. J'ai fait connaître cette calomnie au roi de Pruſſe, et cela me ſuffit. Ma deſtinée n'a rien de commun avec toutes ces tracaſſeries, ni avec le Siècle de *Louis XIV;* je ſais ſupporter les malheurs et les injures. Je pourrai faire un ſupplément au Siècle de *Louis XIV*, dans lequel j'éclaircirai des faits dont *la Beaumelle* a parlé, ſans en avoir la moindre connaiſſance. Je pourrai, comme M. *Koënig*, en appeler au public. J'en appelle déjà à vous-même. S'il vous reſte quelque amitié pour *la Beaumelle*, cette amitié même doit lui faire ſentir tous ſes torts. Il doit être honteux d'avoir été

1753. l'instrument de la méchanceté de *Maupertuis*, instrument dont on se sert un moment, et qu'on jette ensuite avec dédain.

Voilà, Monsieur, tout ce que le triste état où je suis de toutes façons, me permet à présent de vous répondre. Je vous embrasse sans cérémonie.

LETTRE XI.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

26 de mai.

MON CHER REVEREND DIABLE ET BON DIABLE,

J'AI reçu avec une syndérèse cordiale votre correction fraternelle. J'ai un peu lieu d'être *lapsus*, et les damnés rigoristes pourraient bien me refuser place dans nos enfers; mais je compte sur votre indulgence. Vous comprendrez que c'en serait un peu trop d'être brûlé dans ce monde-ci et dans l'autre. Je me flatte que votre clémence diminuera un peu les peines que vous m'imposez.

J'ai frémi au titre des livres que vous dites brûlés; mais sachez qu'il y a encore dans la province une édition des lettres d'*Isaac Onitz*, et que ce sera mon refuge. Je bois d'ailleurs des eaux du Léthé, et je vais incessamment boire celles de Plombières. Mon médecin m'avait conseillé de me faire enduire de poix résine (*), selon la nouvelle méthode; mais il a fait réflexion que le feu y prendrait trop aisément,

(*) Allusion aux lettres de *Maupertuis*. Voyez la Diatribe d'*Akakia*, volume de Facétics.

et que nous devons, vous et moi, nous défier des matières combuſtibles. Je crois, mon cher frère, que vous avez été bien fourré cet hiver; il a été diabolique, comme diſent les gens du monde. Pour moi j'ai fait un feu d'enfer, et je me ſuis toujours tenu auprès ſans ſortir de mon caveau. 1753.

Encore une fois, pardonnez-moi mon péché; ſongez que je ſuis un juſte à qui la grâce de notre révérend père prieur a manqué. Je me vois immolé aux géans de la terre auſtrale, à une ville latine, au grand ſecret de connaître la nature de l'ame avec une doſe d'opium. Que ſa ſainte volonté ſoit faite ſur la terre comme en enfer! Je vous ſouhaite, mon cher frère, toutes les proſpérités de ce monde-ci et de l'autre. Surtout n'oubliez pas de vous affubler d'un bonnet à oreilles au mois de juin, d'une triple camiſole et d'un manteau. Jouez de la baſſe de viole, et ſi vous avez quelques ordres à donner à votre frère, envoyez-les à la même adreſſe.

A propos, je me meurs poſitivement. Bonſoir, je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE XII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Francfort ſur le Mein, au lion d'or, 4 de juin.

QUAND vous ſaurez, mon cher ange, toutes les perſécutions cruelles que *Maupertuis* m'a attirées, vous ne ſerez pas ſurpris que j'aye été ſi long-temps ſans vous écrire; quand vous ſaurez que

1753. j'ai toujours été en route ou malade, et que j'ai compté venir bientôt vous embraſſer, vous me pardonnerez encore davantage; et quand vous ſaurez le reſte, vous plaindrez bien votre vieil ami. Je vous adreſſe ma lettre à Paris, ſachant bien qu'un conſeiller d'honneur n'entre point dans la querelle des conſeillers ordinaires, et eſt trop ſage pour voyager. J'ai voyagé, mon cher et reſpectable ami, et le pigeon a eu l'aile caſſée avant de revenir au colombier. Je ſuis d'ailleurs forcé de reſter encore quelque temps à Francfort, où je ſuis tombé malade. J'ai appris, en paſſant par Caſſel, que *Maupertuis* y avait ſéjourné quatre jours ſous le nom de *Morel*, et qu'il y avait fait imprimer un libelle de *la Beaumelle*, ſous le titre de Francfort, revu et corrigé par lui. Vous remarquerez qu'il imprimait cet ouvrage au mois de mai, ſous le nom de *la Beaumelle*, dans le temps que ce *la Beaumelle* était à la baſtille dès le mois d'avril. C'eſt bien mal calculer pour un géomètre. Il l'a envoyé à M. le duc de *Saxe-Gotha*, lorſque j'étais chez ce prince. C'eſt encore un mauvais calcul; cela n'a fait que redoubler les bontés que M. le duc de *Saxe-Gotha* et toute ſa maiſon avaient pour moi.

Voilà une étrange conduite pour un préſident d'académie. Il eſt néceſſaire pour ma juſtification qu'on en ſoit inſtruit. Ce ſont-là de ſes artifices, et c'eſt ainſi à peu-près qu'il en uſait avec d'autres perſonnes, lorſqu'il mettait le trouble dans l'académie des ſciences. Cette vie-ci, mon cher ange, me paraît un peu orageuſe; nous verrons ſi l'autre ſera plus tranquille. On dit qu'autrefois il y eut une grande bataille dans ce pays-là, et vous ſavez que la Diſcorde

habitait dans l'Olympe. On ne ſait où ſe fourrer. Il fallait reſter avec vous. Ne me grondez pas, je ſuis très-bien puni, et je le ſuis ſurtout par mon cœur. Je m'imagine que vous, et madame d'*Argental*, et vos amis, vous me plaignez autant que vous me condamnez. Madame *Denis* eſt à Strasbourg, et moi à Francfort, et je ne puis l'aller trouver. Je ſuis arrivé avec les jambes et les mains enflées. Cette petite addition à mes maux n'accommode point en voyage. Je reſterai à Francfort, dans mon lit, tant qu'il plaira à DIEU. 1753.

Adieu, mon cher ange ; je baiſe, à tous tant que vous êtes, le bout de vos ailes avec tendreſſe et componction. Il eſt très-cruellement probable que je pourrai reſter ici aſſez de temps pour y recevoir la conſolation d'une de vos lettres, au lieu d'avoir celle de venir vous embraſſer.

LETTRE XIII.

A M. KOENIG.

Francfort, juin.

VOTRE martyr eſt arrivé à Francfort, dans un état qui lui fait enviſager de fort près le pays où l'on ſaura les principes des choſes, et ce que c'eſt que cette force motrice ſur laquelle on raiſonne tant ici-bas, mais dont je ſuis preſque privé. J'ai été, comme je vous l'ai mandé, déſabuſé des idées fauſſes que vos adverſaires avaient données ſur la *viteſſe vraie* et ſur la *viteſſe propre*. Il eſt plus difficile

1753. de se détromper des illusions de ce monde, et des sentimens qui nous y attachent jusqu'au dernier moment. J'en éprouve d'assez douloureux pour avoir pris votre parti ; mais je ne m'en repens pas, et je mourrai dans ma créance. Il me paraît toujours absurde de faire dépendre l'existence de DIEU d'*a* plus *b* divisé par *z*.

Où en serait le genre-humain, s'il fallait étudier la dynamique et l'astronomie pour connaître l'Etre suprême ? Celui qui nous a créés tous doit être manifeste à tous, et les preuves les plus communes sont les meilleures, par la raison qu'elles sont communes ; il ne faut que des yeux et point d'algèbre pour voir le jour.

DIEU a mis à notre portée tout ce qui est nécessaire pour nos moindres besoins : la certitude de son existence est notre besoin le plus grand. Il nous a donné assez de secours pour le remplir ; mais comme il n'est point du tout nécessaire que nous sachions ce que c'est que la force, et si elle est une propriété essentielle ou non à la matière, nous l'ignorons et nous en parlons. Mille principes se dérobent à nos recherches, parce que tous les secrets du Créateur ne sont pas faits pour nous.

On a imaginé, il y a long-temps, que la nature agit toujours par le chemin le plus court, qu'elle emploie le moins de forces et la plus grande économie possible ; mais que répondraient les partisans de cette opinion, à ceux qui leur feraient voir que nos bras exercent une force de près de cinquante livres pour lever un poids d'une seule livre ; que le cœur en exerce une immense pour exprimer une goutte

de sang ; qu'une carpe fait des milliers d'œufs pour produire une ou deux carpes ; qu'un chêne donne un nombre innombrable de glands qui souvent ne font pas naître un seul chêne ? Je crois toujours, comme je vous le mandais il y a long-temps, qu'il y a plus de profusion que d'économie dans la nature. 1753.

Quant à votre dispute particulière avec votre adversaire, il me semble de plus en plus que la raison et la justice sont de votre côté. Vous savez que je ne me déclarai pour vous que quand vous m'envoyâtes votre *Appel au public*. Je dis hautement alors ce que toutes les académies ont dit depuis, et je pris, de plus, la liberté de me moquer d'un livre très-ridicule que votre persécuteur écrivit dans le même temps.

Tout cela a causé des malheurs qui ne devaient pas naître d'une si légère cause. C'est-là encore une des profusions de la nature. Elle prodigue les maux : ils germent en foule de la plus petite semence.

Je peux vous assurer que votre persécuteur et le mien n'a pas, en cette occasion, obéi à sa loi de l'*épargne ;* il a ouvert le robinet du mauvais tonneau quand il s'est trouvé auprès de *Jupiter*. Quelle étrange misère, d'avoir passé de *Jupiter* à *la Beaumelle !* Peut-il se disculper de la cruauté qu'il eut de susciter contre moi un pareil homme ? peut-il empêcher qu'on ne sache où il a fait imprimer depuis peu un Mémoire de *la Beaumelle*, revu et corrigé par lui ? ne sait-on pas dans quelle ville il resta les quatre premiers jours du mois de mai dernier, sous le nom de *Morel*, pour faire imprimer ce libelle ? ne connaît-on pas le libraire qui l'imprima sous le titre de Francfort ? Quel emploi

1753. pour un préſident d'académie! Il en envoya, le 12 mai, un exemplaire à ſon alteſſe ſéréniſſime monſeigneur le duc de *Saxe-Gotha*, croyant par là m'arracher les bontés, la protection et les ſoins dont on m'honorait à Gotha pendant ma maladie. C'était mal calculer de toutes les façons pour un géomètre. *La Beaumelle* était à la baſtille, dès le 22 avril, pour avoir inſulté des citoyens et des ſouverains dans deux mauvais livres; il ne pouvait par conſéquent alors envoyer à Gotha, et dans d'autres cours d'Allemagne, ce Mémoire ridicule, imprimé ſous ſon nom.

Voilà un de ces argumens, Monſieur, dont on ne peut ſe tirer. Il eſt, dans le genre des *probabilités*, ce que les vôtres ſont dans le genre des *démonſtrations*.

Ce que je vous écrivais, il y a près d'un an, eſt bien vrai; les artifices ſont, pour les gens de lettres, la plus mauvaiſe des armes; l'on ſe croit un politique, et on n'eſt que méchant. Point de politique en littérature. Il faut avoir raiſon, dire la vérité et s'immoler; mais faire condamner ſon ami comme fauſſaire, et ſe parer de la modération de ne point aſſiſter au jugement; mais ne point répondre à des preuves évidentes, et payer de l'argent de l'académie la plume d'un autre; mais s'unir avec le plus vil des écrivains, ne s'occuper que de cabales, et en accuſer ceux mêmes qu'on opprime : c'eſt la honte éternelle de l'eſprit humain.

Les belles-lettres ſont d'ordinaire un champ de diſputes; elles ſont, dans cette occaſion, un champ de bataille. Il ne s'agit plus d'une plaiſanterie gaie

et innocente sur les dissections de géans, et sur la manière d'exalter son ame pour lire dans l'avenir; 1753.

Ludus enim trepidum genuit certamen et iram,
Ira, truces inimicitias et funebre bellum.

Je ne dispute point quand il s'agit de poësie et d'éloquence, c'est une affaire de goût; chacun a le sien : je ne peux prouver à un homme que c'est lui qui a tort, quand je l'ennuie.

Je réponds aux critiques quand il s'agit de philosophie ou d'histoire, parce qu'on peut, à toute force, dans ces matières, faire entendre raison à sept ou huit lecteurs qui prennent la peine de vous donner un quart d'heure d'attention. Je réponds quelquefois aux calomnies, parce qu'il y a plus de lecteurs des feuilles médisantes que des livres utiles.

Par exemple, Monsieur, lorsqu'on imprime que j'ai donné avis à un auteur illustre que vous vouliez écrire contre ses ouvrages, je réponds que vous êtes assez instruit, par des preuves incontestables, que non-seulement cela est très-faux, mais que j'ai fait précisément le contraire.

Lorsqu'on ose inférer, dans des feuilles périodiques, que j'ai vendu mes ouvrages à trois ou quatre libraires d'Allemagne et de Hollande, je suis encore forcé de répondre qu'on a menti, et qu'il n'y a pas, dans ces pays, un seul libraire qui puisse dire que je lui aye jamais vendu le moindre manuscrit.

Lorsqu'on imprime que je prends à tort le titre de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi de France, ne suis-je pas encore forcé de dire que, sans

1753. me parer jamais d'aucun titre, j'ai pourtant l'honneur d'avoir cette place que ſa majeſté le roi mon maître m'a conſervée ?

Lorſqu'on m'attaque ſur ma naiſſance, ne dois-je pas à ma famille de répondre que je ſuis né égal à ceux qui ont la même place que moi ; et que ſi j'ai parlé ſur cet article avec la modeſtie convenable, c'eſt parce que cette même place a été occupée autrefois par les *Montmorenci* et par les *Châtillon* ?

Lorſqu'on imprime qu'un ſouverain m'a dit : *Je vous conſerve votre penſion, et je vous défends de paraître devant moi ;* je réponds que celui qui a avancé cette ſottiſe, en a menti impudemment.

Lorſqu'on voit, dans les feuilles périodiques, que c'eſt moi qui ai fait imprimer les variantes de la Henriade ſous le nom de M. *Marmontel*, n'eſt-il pas encore de mon devoir d'avertir que cela n'eſt pas vrai ; que M. *Marmontel* a fait une préface à la tête d'une des éditions de la Henriade, et que c'eſt M. l'abbé *Langlet Dufrenoy* qui avait fait imprimer les variantes auparavant à Paris chez *Gandouin*.

Lorſqu'on imprime que je ſuis l'auteur de je ne ſais quel livre intitulé : Des beautés de la langue françaiſe, je réponds que je ne l'ai jamais lu, et j'en dis autant ſur toutes les impertinentes pièces que des écrivains inconnus font courir ſous mon nom qui eſt trop connu.

Lorſqu'on imprime une prétendue Lettre de feu milord *Tirconel*, je ſuis obligé de donner un démenti formel au calomniateur ; et puiſqu'il débite ces pauvretés pour gagner quelque argent, je déclare, moi, que je ſuis prêt de lui faire l'aumône pour le reſte

de ſa vie, en cas qu'il puiſſe prouver un ſeul des faits qu'il avance. 1753.

Lorſqu'on imprime que l'on doit s'attendre que j'écrirai contre les ouvrages d'un auteur reſpectable à qui je ſerai attaché juſqu'au dernier moment de ma vie, je réponds que juſqu'ici on n'a calomnié que pour le paſſé, et jamais pour l'avenir ; que c'eſt trop *exalter ſon ame*, et que je ferai repentir le premier impudent qui oſerait écrire contre l'homme vénérable dont il eſt queſtion.

Lorſqu'on imprime que je me ſuis vanté mal à propos d'avoir une édition de la Henriade honorée de la préface d'un ſouverain, je réponds qu'il eſt faux que je m'en ſois vanté ; qu'il eſt faux que cette édition exiſte ; et qu'il eſt faux que cette préface, qui exiſte réellement, ait été citée mal à propos : elle a toujours été citée dans les éditions de la Henriade, depuis celle de M. *Marmontel ;* elle avait été compoſée pour être miſe à la tête de ce poëme que cet illuſtre ſouverain dont il eſt parlé, voulait faire graver : c'était un double honneur qu'il feſait à cet ouvrage.

Lorſqu'on imprime que j'ai volé un madrigal à feu M. de *la Motte*, je réponds que je ne vole de vers à perſonne ; que je n'en ai que trop fait ; que j'en ai donné à beaucoup de jeunes gens, ainſi que de l'argent, ſans que ni eux ni moi en aient jamais parlé.

Voilà, Monſieur, comment je ſerai obligé de réfuter les calomnies dont m'accablent tous les jours quelques auteurs, dont les uns me ſont inconnus, et dont les autres me ſont redevables. Je pourrais

1753. leur demander pourquoi ils s'acharnent à entrer dans une querelle qui n'eſt pas la leur, et à me perſécuter ſur le bord de mon tombeau ; mais je ne leur demande rien. Continuez à défendre votre cauſe, comme je défends la mienne. Il y a des occaſions où l'on doit dire avec *Cicéron :*

Seipſum deſerere turpiſſimum eſt.

Il faut, en mourant, laiſſer des marques d'amitié à ſes amis, le repentir à ſes ennemis, et ſa réputation entre les mains du public. Adieu.

LETTRE XIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Juin.

Mon cher ange, j'ai eſpéré de jour en jour de venir vous embraſſer. Je ne vous ai point écrit, mais toutes mes lettres à madame *Denis* ont été pour vous, et mon cœur vous écrivait toutes les poſtes. Il eût fallu faire des volumes pour vous inſtruire de tout, et ces volumes vous auraient paru les Mille et une nuits. Mon cher ange, j'ai eu tant de choſes à vous dire que je ne vous ai rien dit ; mais, dans tout ce tumulte, je vous ai envoyé Zulime. Jugez ſi je vous aime ; non que je croye que Zulime vaille Catilina, mais vous aimez cette femme ; je ne crois pas que vous ayez d'autre plaiſir que celui de la lire. Il faut, pour jouer Zulime, une perſonne jeune et belle, qui ne s'enivre pas.

J'eſpère vous embraſſer bientôt. A mon départ de Syracuſe, j'ai paſſé par d'autres cours de la Gréce, et je finirai par philoſopher avec vous à Athènes. 1753.

Depuis trois mois je n'ai pas un moment à moi. Mon cœur ſera à jamais à vous.

LETTRE XV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Juin.

Ma nièce me mande de Strasbourg que j'ai fait un beau quiproquo ; pardonnez, mon cher ange ; vous avez dû être un peu étonné des nouvelles dont vous aurez deviné la moitié en liſant l'autre. Je ne doute pas que ma nièce ne vous ait mis au fait, et ne vous ait renvoyé la lettre qui était pour vous.

Vous verrez ci-joint un petit échantillon des calculs de *Maupertuis*. Eſt-ce là ſa *moindre action*?

Il n'eſt pas moins ſurprenant que, pour ſe faire rendre un livre qu'on a donné, on arrête à deux cents lieues un homme mourant qui va aux eaux. Tout cela eſt ſingulier. *Maupertuis* eſt un plaiſant philoſophe.

Mon cher ange, il faut ſavoir ſouffrir; l'homme eſt né en partie pour cela. Je ne crois pas que toute cette belle aventure ſoit bien publique; il y a des gens qu'elle couvre de honte ; elle n'en fera pas à ma mémoire.

Adieu, mon cher ange; adieu, tous les anges. La poſte preſſe. Et le pauvre petit abbé, où diable fait-il

pénitence de ſa paſſion effrénée pour le bien public?
1753. Portez-vous bien.

A Francfort ſur le Mein, ſous l'enveloppe de M. *James de la Cour;* ou ſi vous voulez, à moi chétif, au lion d'or.

LETTRE XVI.

A MADAME DENIS.

A Mayence, 9 de juillet.

Il y avait trois ou quatre ans que je n'avais pleuré, et je comptais bien que mes vieilles prunelles ne connaîtraient plus cette faibleſſe, juſqu'à ce qu'elles ſe fermaſſent pour jamais. Hier le ſecrétaire du comte de *Stadion* me trouva fondant en larmes; je pleurais votre départ et votre ſéjour; l'atrocité de ce que vous avez ſouffert perdait de ſon horreur quand vous étiez avec moi; votre patience et votre courage m'en donnaient; mais, après votre départ, je n'ai plus été ſoutenu.

Je crois que c'eſt un rêve; je crois que tout cela s'eſt paſſé du temps de *Denys* de Syracuſe : je me demande s'il eſt bien vrai qu'une dame de Paris, voyageant avec un paſſe-port du roi ſon maître, ait été traînée dans les rues de Francfort par des ſoldats, conduite en priſon ſans aucune forme de procès, ſans femme de chambre, ſans domeſtique, ayant à ſa porte quatre ſoldats la baïonnette au bout du fuſil, et contrainte de ſouffrir qu'un commis de *Freitag*, un ſcélérat de la plus vile eſpèce, paſsât ſeul

seul la nuit dans sa chambre. Quand on arrêta la *Brinvilliers*, le bourreau ne fut jamais seul avec elle : il n'y a point d'exemple d'une indécence si barbare. Et quel était votre crime ? d'avoir couru deux cents lieues pour conduire aux eaux de Plombières un oncle mourant, que vous regardiez comme votre père. 1753.

Il est bien triste, sans doute, pour le roi de Prusse, de n'avoir pas encore réparé cette indignité commise en son nom, par un homme qui se dit son ministre. Passe encore pour moi : il m'avait fait arrêter pour ravoir son livre imprimé de poësies, dont il m'avait gratifié, et auquel j'avais quelque droit; il me l'avait laissé comme le gage de ses bontés, et comme la récompense de mes soins : il a voulu reprendre ce bienfait; il n'avait qu'à dire un mot, ce n'était pas la peine de faire emprisonner un vieillard qui va prendre les eaux. Il aurait pu se souvenir que, depuis plus de quinze ans, il m'avait prévenu par ses bontés séduisantes; qu'il m'avait, dans ma vieillesse, tiré de ma patrie; que j'avais travaillé avec lui deux ans de suite à perfectionner ses talens, que je l'ai bien servi et ne lui ai manqué en rien; qu'enfin, il est bien au-dessous de son rang et de sa gloire de prendre parti dans une querelle académique, et de finir, pour toute récompense, en me faisant demander ses poësies par des soldats.

J'espère qu'il connaîtra, tôt ou tard, qu'il a été trop loin, que mon ennemi l'a trompé, et que ni l'auteur ni le roi ne devaient pas jeter tant d'amertume sur la fin de ma vie. Il a pris conseil de sa colère, il le prendra de sa raison et de sa bonté. Mais que fera-t-il pour réparer l'outrage abominable qu'on

1753. vous a fait en ſon nom? Milord *Maréchal* ſera, ſans doute, chargé de vous faire oublier, s'il eſt poſſible, les horreurs où un *Freitag* vous a plongée.

On vient de m'envoyer ici des lettres pour vous; il y en a une de madame de *Fontaine*, qui n'eſt pas conſolante. On prétend toujours que j'ai été pruſſien. Si on entend par-là que j'ai répondu par de l'attachement et de l'enthouſiaſme aux avances ſingulières que le roi de Pruſſe m'a faites pendant quinze années de ſuite, on a grande raiſon; mais ſi on entend que j'ai été ſon ſujet, et que j'ai ceſſé un moment d'être français, on ſe trompe. Le roi de Pruſſe ne l'a jamais prétendu, et ne me l'a jamais propoſé. Il ne m'a donné la clef de chambellan que comme une marque de bonté, que lui-même appelle frivole dans les vers qu'il fit pour moi, en me donnant cette clef et cette croix que j'ai remiſes à ſes pieds. Cela n'exigeait ni ſerment, ni fonctions, ni naturaliſation. On n'eſt point ſujet d'un roi pour porter ſon ordre. M. d'*Ecouville*, qui eſt en Normandie, a encore la clef de chambellan du roi de Pruſſe, qu'il porte comme la croix de Saint-Louis.

Il y aurait bien de l'injuſtice à ne pas me regarder comme français, pendant que j'ai toujours conſervé ma maiſon à Paris, et que j'y ai payé la capitation. Peut-on prétendre ſérieuſement que l'auteur du Siècle de *Louis XIV* n'eſt pas français? oſerait-on dire cela devant les ſtatues de *Louis XIV* et de *Henri IV*; j'ajouterai même de *Louis XV*, parce que je ſuis le ſeul académicien qui fit ſon panégyrique quand il nous donna la paix; et lui-même a ce panégyrique traduit en ſix langues?

Il se peut faire que sa majesté prussienne, trompée par mon ennemi et par un mouvement de colère, ait irrité le roi mon maître contre moi, mais tout cédera à sa justice et à sa grandeur d'ame. Il sera le premier à demander au roi mon maître qu'on me laisse finir mes jours dans ma patrie; il se souviendra qu'il a été mon disciple, et que je n'emporte rien d'auprès de lui, que l'honneur de l'avoir mis en état d'écrire mieux que moi. Il se contentera de cette supériorité, et ne voudra pas se servir de celle que lui donne sa place, pour accabler un étranger qui l'a enseigné quelquefois, qui l'a chéri et respecté toujours. Je ne saurais lui imputer les lettres qui courent contre moi sous son nom: il est trop grand et trop élevé pour outrager un particulier dans ses lettres; il sait trop comme un roi doit écrire, et il connaît le prix des bienséances; il est né surtout pour faire connaître celui de la bonté et de la clémence. C'était le caractère de notre bon roi *Henri IV;* il était prompt et colère, mais il revenait. L'humeur n'avait chez lui que des momens, et l'humanité l'inspira toute sa vie. 1753.

Voilà, ma chère enfant, ce qu'un oncle, ou plutôt ce qu'un père malade dicte pour sa fille. Je serai un peu consolé si vous arrivez en bonne santé. Mes complimens à votre frère et à votre sœur. Adieu; puissé-je venir mourir dans vos bras, ignoré des hommes et des rois.

1753. *Réponſe de madame Denis à M. de Voltaire.*

A Paris, le 26 auguſte.

J'AI à peine la force de vous écrire, mon cher oncle : je fais un effort que je ne peux faire que pour vous. L'indignation univerſelle, l'horreur et la pitié que les atrocités de Francfort ont excitées, ne me guériſſent pas. Dieu veuille que mon ancienne prédiction, que le roi de Pruſſe vous ferait mourir, ne retombe que ſur moi. J'ai été ſaignée quatre fois en huit jours. La plupart des miniſtres étrangers ont envoyé ſavoir de mes nouvelles : on dirait qu'ils veulent réparer la barbarie exercée à Francfort.

Il n'y a perſonne en France, je dis perſonne ſans aucune exception, qui n'ait condamné cette violence, mêlée de tant de ridicule et de cruauté. Elle donne des impreſſions plus grandes que vous ne croyez. Milord *Maréchal* s'eſt tué de déſavouer à Verſailles, et dans toutes les maiſons, tout ce qui s'eſt paſſé à Francfort. Il a aſſuré, de la part de ſon maître, qu'il n'y avait point de part. Mais voici ce que le ſieur *Federsdoff* m'écrit de Potſdam, le 12 de ce mois : *Je déclare que j'ai toujours honoré M. de Voltaire comme un père, toujours prêt à lui ſervir. Tout ce qui vous eſt arrivé à Francfort a été fait par ordre du roi. Finalement, je ſouhaite que vous jouiſſiez toujours d'une proſpérité ſans pareille, étant avec reſpect, &c.*

Ceux qui ont vu cette lettre ont été confondus. Tout le monde dit que vous n'avez de parti à prendre que celui que vous prenez, d'oppoſer de la philoſophie à des choſes ſi peu philoſophes. Le public juge

les hommes sans considérer leur état, et vous gagnez votre cause à ce tribunal. Nous fesons très-bien tous deux de nous taire, le public parle assez. 1753.

Tout ce que j'ai souffert augmente encore ma tendresse pour vous, et je viendrais vous trouver à Strasbourg ou à Plombières, si je pouvais sortir de mon lit, &c. &c.

LETTRE XVII.

A M. ROQUES.

Juillet.

MONSIEUR,

Je comptais, en passant par Francfort, vous présenter moi-même le Supplément au Siècle de *Louis XIV* (2), que je vous ai dédié. C'est un procès bien violent; vous en êtes le juge par votre esprit et par votre probité, et vous êtes devenu un témoin nécessaire. Vous ne pouvez être informé pleinement du malheur que le passage de *la Beaumelle* à Berlin a causé. Vous en jugerez en partie par ma dernière lettre au roi de Prusse, dont je vous envoie copie pour vous seul. (*)

Vous savez que je vous ai toujours mandé que j'étais trop instruit des cruels procédés de M. de

(2) Ce Supplément, divisé en trois parties, est la réfutation des calomnies de *la Beaumelle*. Il est précédé d'une lettre à M. *Roques*. Voyez Mélanges historiques, tome I, page 105.

(*) Voyez la correspondance du roi, année 1753.

1753. *Maupertuis* envers moi. Je ſavais que madame la comteſſe de *Bentink* avait obligé deux fois *la Beaumelle* de jeter dans le feu cet indigne ouvrage, où tant de ſouverains et ſa majeſté pruſſienne ſont encore plus outragés que moi. Je ſavais que *la Beaumelle*, au ſortir de chez *Maupertuis*, avait deux fois recommencé ; mais je ne puis citer le témoignage de madame la comteſſe de *Bentink*, ni celui des autres perſonnes qui ont été témoins de la cruauté artificieuſe avec laquelle *Maupertuis* m'a pourſuivi près de deux années entières. Je ne peux citer que des témoignages par écrit, et je n'ai que la lettre de *la Beaumelle*.

Vous n'ignorez pas avec quel nouvel artifice *Maupertuis* a voulu, en dernier lieu, déguiſer et obſcurcir l'affaire, en exigeant de *la Beaumelle* un déſaveu ; mais ce déſaveu ne porte que ſur des choſes étrangères à ſon procédé.

Je n'ai jamais accuſé *Maupertuis* d'avoir fait les quatre lettres ſcandaleuſes dont *la Beaumelle* a chargé la coupable édition du Siècle de *Louis XIV*. Je me ſuis plaint ſeulement de ce qu'il m'a voulu perdre, et de ce qu'il a réuſſi. Je ne me ſuis défendu qu'en diſant la vérité ; c'eſt une arme qui triomphe de tout à la longue. C'eſt au nom de cette vérité toujours reſpectable et ſouvent perſécutée que je vous écris. Je ſuis très-malade, et j'eſpèrerai juſqu'au dernier moment que le roi de Pruſſe ouvrira enfin les yeux. Je mourrai avec cette conſolation, qui ſera probablement la ſeule que j'aurai. Je ſuis, &c.

AU MEME. 1753.

Juillet.

Je ſuis fâché à préſent, Monſieur, d'avoir répondu à *la Beaumelle* avec la ſévérité qu'il méritait. On dit qu'il eſt à la baſtille; le voilà malheureux, et ce n'eſt pas contre les malheureux qu'il faut écrire. Je ne pouvais deviner qu'il ſerait enfermé dans le temps même que ma réponſe paraiſſait. Il eſt vrai qu'après tout ce qu'il a écrit avec une ſi furieuſe démence contre tant de citoyens et de princes, il n'y avait guère de pays dans le monde où il ne dût être puni tôt ou tard; et je ſais, de ſcience certaine, qu'il y a deux cours où on lui aurait infligé un châtiment plus capital que celui qu'il éprouve. Vous me parlez de votre amitié pour lui; vous avez apparemment voulu dire pitié.

Il était de mon devoir de donner un préſervatif contre ſa ſcandaleuſe édition du Siècle de *Louis XIV*, qui n'eſt que trop publique en Allemagne et en Hollande. J'ai dû faire voir par quel cruel artifice on a jeté ce malheureux auteur dans cet abyme. Je vous répète encore, Monſieur, ce que j'ai mandé au roi de Pruſſe; c'eſt que ſi les choſes dont vous m'avez bien voulu avertir, et que j'ai ſues par tant d'autres, ne ſont pas vraies; ſi *Maupertuis* n'a pas trompé *la Beaumelle*, tandis qu'il était à Berlin, pour l'exciter contre moi; ſi *Maupertuis* peut ſe laver des manœuvres criminelles dont la lettre de *la Beaumelle* le charge, je ſuis prêt à demander pardon publiquement à *Maupertuis*: mais auſſi, Monſieur, ſi

1753. vous ne m'avez pas trompé, si tous les autres témoins sont unanimes; s'il est vrai que *Maupertuis*, parmi les instrumens qu'il a employés pour me perdre, n'ait pas dédaigné de me calomnier même auprès de *la Beaumelle*, et de l'exciter contre moi, il est évident que le roi de Prusse me doit rendre justice.

Je ne demande rien, sinon que ce prince connaisse qu'après lui avoir été passionnément attaché pendant quinze ans, ayant enfin tout quitté pour lui dans ma vieillesse, ayant tout sacrifié, je n'ai pu certainement finir par trahir envers lui des devoirs que mon cœur m'imposait. Je n'ai d'autre ressource que dans les remords de son ame royale, que j'ai crue toujours philosophe et juste. Ma situation est très-funeste; et quand la maladie se joint à l'infortune, c'est le comble de la misère humaine. Je me console par le travail et par les belles-lettres, et surtout par l'idée qu'il y a beaucoup d'hommes qui valaient cent fois mieux que moi, et qui ont été cent fois plus infortunés. Dans quelque situation cruelle que nous nous trouvions, que sommes-nous pour oser murmurer?

Au reste, je ne vous ai rien écrit que je ne veuille bien que tout le monde sache, et je peux vous assurer que, dans toute cette affaire, je n'ai pas eu un sentiment que j'eusse voulu cacher. Je suis, Monsieur, &c.

LETTRE XVIII. 1753.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Strasbourg, 19 auguſte.

MON cher ange, j'ignore ſi madame *Denis* vous a donné un chiffon de lettre que je vous écrivis étant un peu attriſté et très-malade. J'ai été en France depuis à petits pas, m'arrêtant par-tout où je trouvais bon gîte, et ſurtout chez l'électeur palatin. Vous me direz que je dois être raſſaſié d'électeurs, mais celui-là eſt très-conſolant.

Sæpè premente Deo, fert Deus alter opem.

Enfin, je m'en allais tout doucement à Plombières prendre les eaux, par ordre du roi; mais, par les ordonnances de *Gervaſi*, qui eſt meilleur médecin que les plus grands rois, je reſte quelque temps à Strasbourg. Je viſe à l'hydropiſie. Je n'en avais pas l'air; mais vous ſavez qu'il n'y a rien de plus ſec qu'un hydropique. *Gervaſi* a jugé que des eaux n'étaient pas trop bonnes contre des eaux, et il m'a condamné aux cloportes. J'ai été plus d'une fois en ma vie condamné aux bêtes.

J'ai trouvé ici la fille de *Monime*, à qui vos bontés ont ſauvé autrefois quelque bien. C'eſt une créature aujourd'hui bien à plaindre. J'ai peur même que le préteur ſon père, qui n'était pas un préteur romain, ne lui ait fait perdre une partie de ce que vous lui aviez ſauvé. J'ai cherché dans ſes traits quelque

1753. reſſemblance à votre ancienne amie, et je n'en ai point trouvé. Je ne m'intéreſſe pas moins à ſon triſte ſort.

L'abbé *Daidi*, qui a paſſé ici avec M. le cardinal de *Soubiſe*, m'eſt venu apparaître un moment. Vous le verrez probablement bientôt, et ce ne ſera pas à Pontoiſe. Je me flatte bien que vous faites à Paris de fréquens voyages, et que, ſi vous vous exilez par reſpect humain, vous revenez voir vos amis par goût. J'ignore parfaitement quand j'aurai la conſolation de vous embraſſer de mes mains potelées. Je crois que ſi vous me voyez en vie, vous me mettrez à mal, cela veut dire que vous me feriez faire encore une tragédie. L'électeur palatin m'a fait la galanterie de faire jouer quatre de mes pièces. Cela a ranimé ma vieille verve; et je me ſuis mis, tout mourant que je ſuis, à deſſiner le plan d'une pièce nouvelle toute pleine d'amour. J'en ſuis honteux; c'eſt la rêverie d'un vieux fou. Tant que j'aurai les doigts enflés à Strasbourg, je ne ſerai pas tenté d'y travailler; mais ſi je vous voyais, mon cher ange, je ne répondrais de rien.

Comment ſe porte madame d'*Argental*? comment vont vos amis, vos plaiſirs, votre Pontoiſe? avez-vous vu ma pauvre nièce, le martyr de l'amitié et la victime des Vandales? n'avez-vous pas été bien ébaubi? L'aventure eſt unique. Jamais pariſienne n'avait été encore miſe en priſon chez les Bructères pour l'*œuvre de poëshies* d'un roi des Boruſſes. Certes, le cas eſt rare.

Mon ange, tout ce que vous voyez vous rendra plus philoſophe que jamais. Si je vous diſais que je

le ſuis, me croiriez-vous? Je n'en crois rien, moi. Cependant, depuis Gotha juſqu'à Strasbourg, de princes en yangois, et de palais en priſon et cabarets, j'ai tranquillement travaillé cinq heures par jour au même ouvrage. J'y travaille encore avec mes doigts enflés, qui vous écrivent que je vous aime tendrement. 1753.

LETTRE XIX.

A MADAME

LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Auprès de Strasbourg, 22 auguſte.

La deſtinée, Madame, qui joue avec les pauvres humains comme avec des balles de paume, m'a amené dans votre voiſinage, à la porte de Strasbourg. Je ſuis dans une petite maiſonnette appartenante à madame *Léon*, condamné par M. *Gervaſi* aux racines et aux cloportes, et pour comble de malheur, privé de la conſolation de vous revoir. J'apprends que vous êtes chez madame la comteſſe de *Roſen;* mon premier ſoin eſt de vous y adreſſer les vœux qu'un ancien ami fait du fond de ſon cœur pour la fin de toutes vos peines. J'ai plus d'un titre pour vous faire agréer les ſincères témoignages de ma ſenſibilité pour tout ce qui vous touche; je ſuis un de vos plus anciens ſerviteurs, et je ne ſuis pas mieux traité que vous par la méchanceté des hommes. Cette vie-ci n'eſt qu'un jour; le ſoir devrait du moins être ſans orages, et il

faudrait pouvoir s'endormir paisiblement. Il est affreux
1753. de finir au milieu des tempêtes une si courte et si malheureuse carrière. Ce serait pour moi, Madame, une satisfaction bien consolante de pouvoir vous entretenir, de vous parler de nos anciens amis (s'il est des amis), et de vous renouveler tous les sentimens qui m'ont toujours attaché à vous, malgré une si longue séparation. Que de choses nous avons vues, Madame, et que de choses nous aurions à nous dire! nous rappellerions tout ce que le temps a fait évanouir, et un peu de philosophie adoucirait les maux présens.

Je ne connais guère de vos anciens amis que M. *Desalleurs* qui ait eu un bon lot, parce qu'il est chez les Turcs, chez qui je ne crois pas qu'il y ait tant d'infidélité et tant de malice noire et raffinée que chez les chrétiens.

Adieu, Madame; recevez avec vos premières bontés les assurances du respectueux et tendre attachement de votre ancien courtisan, qui désire passionnément l'honneur et la consolation de vous voir, et qui vous écrit comme autrefois, sans cérémonie.

LETTRE XX. 1753.

A MADAME

LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

2 septembre.

J'AI lu, Madame, ce Mémoire touchant, dont vous me faites l'honneur de me parler. C'eſt par où j'ai commencé en arrivant à Strasbourg. Je ne vois pas ce que la rage de nuire pourrait oppoſer à des raiſons ſi fortes. Je ſuis encore un peu enthouſiaſte, malgré mon âge. L'innocence opprimée m'attendrit; la perſécution m'indigne et m'effarouche. Je prends le plus vif intérêt à cette affaire, même indépendamment des ſentimens qui m'attachent à vous depuis ſi long-temps. J'ai entendu beaucoup parler, beaucoup raiſonner dans mon hermitage, où il vient trop de monde, et où je ne voulais voir perſonne. Je conclus, moi, à faire élever un monument à la gloire de votre frère, et à recevoir monſieur ſon fils en triomphe à Strasbourg. Tout ce que je ſais, c'eſt que feu M. de *Klinglin* a rendu, pendant trente ans, Strasbourg reſpectable aux étrangers, et que la patrie ne lui doit que de la reconnaiſſance. On dit que l'affaire eſt jugée au moment que je vous écris, et j'attends avec impatience le moment de juger l'arrêt. Le tribunal des honnêtes gens et des eſprits fermes eſt le dernier reſſort pour les perſécutés.

Madame de *Gayot* eſt venue dans ma ſolitude.

1753. Dieu veuille que vous ayez la ſanté; je n'en ai point du tout, mais je porte par-tout un peu de ſtoïciſme. Croiriez-vous, Madame, que cette deſtinée qui nous ballotte, m'a fait preſque alſacien? Je me ſuis trouvé, ſans le ſavoir, poſſeſſeur d'un bien ſur des terres auprès de Colmar, et il ſe pourrait bien que j'y allaſſe. Je ne m'attendais pas à avoir une rente ſur les vignes du duc de *Virtemberg;* mais la choſe eſt ainſi. Je ferais certainement le voyage, ſi je croyais pouvoir vous faire ma cour dans le voiſinage où vous êtes; mais ſi vous revenez dans votre ſolitude auprès de Strasbourg, je ne ferai pas le voyage de Colmar. Je me meurs d'envie de vous revoir, Madame; il n'y aurait pas de plus grande conſolation pour moi. Peut-être même, le plaiſir de vous entretenir de tout ce que nous avons vu, et de repaſſer ſur nos premières années, pourrait adoucir les amertumes que votre ſenſibilité vous fait éprouver. Les matelots aiment, dans le port, à parler de leurs tempêtes. Mais y a-t-il un port dans ce monde? Si vous êtes en commerce de lettre avec M. *Deſalleurs*, je vous prie, Madame, de le faire ſouvenir de moi. Je lui crois à préſent une vraie face à turban. Pour moi, je ſuis plus maigre que jamais; je ſuis une ombre, mais une ombre très-ſenſible, très-touchée de tout ce qui vous regarde, et qui voudrait bien vous apparaître. Adieu, Madame; je vous ſouhaite un ſoir ſerein ſur la fin de ce jour orageux qu'on appelle la vie. Comptez que je vous ſuis dévoué avec le plus tendre reſpect.

LETTRE XXI. 1753.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Strasbourg, ou tout auprès, 7 ſeptembre.

MAIS vraiment, Monſeigneur, cela eſt aſſez extraordinaire. Quoi, pour l'œuvre de *poëshies!* Les vers ſont donc une belle choſe ! Je les ai toujours aimés à la folie quand ils ſont bons. Mais ma pauvre nièce! qu'allait-elle faire dans cette galère ! Les gens qui diſent que tout cela s'eſt paſſé de nos jours ont grand tort ; l'aventure eſt du temps de *Denys* de Syracuſe. Je ſuis au déſeſpoir de ne vous point faire ma cour. Le temps ſe paſſe, et je ne me conſolerais pas d'être mort ſans avoir eu l'honneur de vous entretenir. Et le voyage d'Italie, et Saint-Pierre de Rome, et la ville ſouterraine, n'avez-vous pas quelque envie de les voir? et ne pourrait-on pas venir recevoir vos ordres dans le chemin ? et n'iriez-vous pas faire un cours à Montpellier ? Un beau ſoleil et vous, vous êtes mes dieux. Il ſerait doux de les voir de près. J'aime ceux qui échauffent et qui éclairent, et non pas ceux qui brûlent.

Je joins les ſentimens de la plus tendre reconnaiſſance à un attachement d'environ quarante années ; mais j'ai des paſſions malheureuſes, et la jouiſſance de l'objet aimé m'eſt interdite par ordre du médecin. Si votre belle imagination trouve quelque tournure pour que je puiſſe *bacciar vi la mano* quand vous irez à Montpellier, ce ſerait pour moi l'heure du berger.

1753. *E per che no? Un gran' re m'a bacciato la mano, à me, ſi, la brutta mano per incitar mi à rimanere nel ſuo palazzo d'Alcina. Ed io bacciero la voſtra bella mano con un più grande e ſaporito piacere. Ah, ſignore amabile, ſignore corteſe e bravo, la vita ſi perde ſi conſuma e la ſperanza ancora ſi diſtrugge.*

Eſt-ce que vous ſeriez aſſez bon pour vouloir bien me mettre aux pieds de madame de *Pompadour*, quand vous n'aurez rien à lui dire? Pardon, Monſeigneur, de la liberté grande. Il y a dans Paris force vieilles et illuſtres catins à qui vous avez fait paſſer de joyeux momens, mais il n'y en a point qui vous aime plus que moi. Je crois que la première converſation que j'aurais l'honneur d'avoir avec vous ſerait aſſez amuſante. Non, ce ſerait la ſeconde; car, à force de plaiſir, je ne ſaurais ce que je dirais dans la première.

A propos, je ſuis bien malade; daignez-vous en ſouvenir. Il n'y a que mes ennemis qui diſent que je me porte. *In tanto con ogni oſſequio, &c.*

LETTRE XXII.

A MADAME

LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

14 ſeptembre.

Je vous demande pardon, Madame, de ne vous avoir pas parlé de votre digne et aimable fils; mais ce qui eſt dans le cœur n'eſt pas toujours au bout de la plume, ſurtout quand on écrit vîte et qu'on eſt malade.

malade. J'ai eu l'honneur de lui faire ma cour quand il était à Lunéville, poſſeſſeur d'une femme qu'il doit avoir bien regrettée ; mais il lui reſte une mère dont il fait la conſolation, et qui doit faire la ſienne. Peut-être aurai-je le bonheur de vous voir tous deux avant que je quitte ce pays-ci. Avouez donc, Madame, que je ſuis prophète de mon métier, et que je ne ſuis pas prophète de malheur ; non-ſeulement j'avais lu le mémoire de M. de *Klinglin*, mais encore un autre qui eſt très-ſecret, et vous voyez que je n'avais pas mal conclu. J'eſpère encore que M. de *Klinglin* viendra exercer ici ſa préture, malgré les tribuns du peuple qui s'y oppoſent vivement. C'était une choſe trop abſurde qu'un homme perdît ſa place pour avoir été déclaré innocent. Je ſuis bien aiſe que vous admettiez une divinité ; c'eſt ce que je tâchais de perſuader à un roi qui n'y croit pas, et qui ſe conduit en conſéquence. Il lui arrivera malheur, mais il mourra impénitent. Je ne ſais pas quand j'irai dans le voiſinage de ces vignes ſur leſquelles j'ai une bonne hypothèque. Elles appartiennent au duc de *Virtemberg*. Il y a des gens qui veulent me perſuader que ce ſera la vigne de *Nabot*, et que mon hypothèque eſt *le beau billet qu'a La Châtre ;* mais je n'en crois rien. Le duc de *Virtemberg* eſt un honnête homme, Dieu merci ; il n'eſt pas roi, et je penſe qu'il croit en DIEU, quoiqu'il n'ait jamais voulu baiſer la mule du pape. Vous me donnez par le nez de l'*hiſtorio-graphe*. Vraiment le roi m'ôta cette charge quand le roi de Pruſſe me prit à force, et je ſuis demeuré entre deux rois le cu à terre. Deux rois ſont de très-mauvaiſes ſelles. Il eſt vrai qu'on m'a laiſſé ma

1753.

1753. place de gentilhomme ordinaire de la chambre ; j'aimerais mieux la vôtre mille fois.

Ayez donc la bonté de m'inſtruire de vos marches. L'accident de votre neveu vous retient-il à Colmar ? Il me ſouvient que M. de *Richelieu* eut la même maladie à vingt ans. C'eût été dommage que la région *de la veſſie fût demeurée paralytique* chez lui. Sa maladie fit place à beaucoup de vigueur, et j'en eſpère autant pour monſieur votre neveu. Vous vous imaginez donc, Madame, que je demeure toujours dans la rue des Charpentiers, point du tout; je ſuis à la campagne, vis-à-vis votre maiſon, où par malheur vous n'êtes point. Je dépeuple le pays de cloportes auxquels on m'a condamné. Je vis tout ſeul, je ne m'en trouve pas mal. J'ai pourtant un appartement chez M. le maréchal de *Coigny*, dont je ne ſais ſi je ferai uſage; tout ce que je ſais bien ſurement, c'eſt que je meurs d'envie de vous voir, de cauſer avec vous, et de vous renouveler cent fois mes reſpectueux et tendres ſentimens.

LETTRE XXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Auprès de Colmar, 3 d'octobre.

Mon cher ange, ſi madame la maréchale de *Duras*, qui a l'air ſi réſolue, avait fait comme madame de *Montaigu* et comme la feue reine d'Angleterre; ſi elle avait donné bravement la petite vérole à ſes enfans, vous ne pleureriez pas aujourd'hui madame la

ducheſſe d'*Aumont*. Il y a trente ans que j'ai crié qu'on pouvait ſauver la dixième partie de la nation. Il y a quelques gens qui, frappés de la mort des perſonnes conſidérables enlevées à la fleur de leur âge par la petite vérole, diſent : Mais vraiment il faudrait eſſayer l'inoculation. Et puis, au bout de quinze jours, on ne penſe plus ni à ceux qui ſont morts, ni à ceux que ce fléau de la nature menace encore de la mort. 1753.

L'année paſſée, l'évêque de Vorceſter prêcha dans Londres devant le parlement en faveur de l'inoculation, et prouva qu'elle ſauvait la vie tous les ans à deux mille perſonnes dans cette capitale. Voilà des ſermons qui valent bien mieux que les bavarderies de nos prédicateurs.

Il y a un homme dans le monde plus dangereux que la petite vérole; il s'abaiſſe juſqu'à la calomnie. Un ſourdaud, qui eſt la trompette de *Maupertuis*, répand ſes horreurs. Où ſe ſauver ? Vous me direz que c'eſt au château de M. de *Sainte-Palaye;* mais le père *Goulu* perſécutait *Balzac* juſque ſur les bords de la Charente.

I nunc, et verſus tecum meditare canoros.

Mais, mon cher ange, ſi vous me promettez vous et madame d'*Argental*, d'aller dans ce château, je ſigne le marché aveuglément. J'ai un bien aſſez conſidérable en Alſace, et je voulais bâtir ſur les ruines d'un vieux palais qui appartiennent à M. le duc de *Virtemberg*. Toutes mes idées s'évanouiſſent dès qu'il s'agit de me rapprocher de vous.

Je n'oſe vous prier de préſenter mes reſpects et ma ſenſibilité à M. le duc d'*Aumont*. Qui aurait dit

1753. que *Fontenelle* enterrerait madame d'*Aumont* ? mais cent ans et trente sont la même chose pour la faulx de la mort. Tout est un point, et tout est un songe. Le songe de ma vie a été un cochemar assez perpétuel ; il sera bien doux s'il peut finir en vous voyant ; ce sera ouvrir les yeux à une lumière bien agréable.

On m'a envoyé *La Querelle ;* il vaudrait mieux point de querelle. Adieu, mon très-aimable ange. Mille tendres respects à tous les vôtres.

Je suis bien malade. Adieu les tragédies.

LETTRE XXIV.

A MADAME

LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, ce 5 ou 6 d'octobre.

Je suis pénétré de regrets, Madame ; vous et madame *de Brumat* vous me faites passer de mauvais quarts d'heure. J'écris peut-être fort mal le nom de votre amie, mais je ne me trompe pas sur son mérite, et sur le plaisir que j'avais de venir les soirs, de ma solitude dans la vôtre, jouir des charmes de votre société. Je suis arrivé si malade que je n'ai pu aller rendre moi-même votre lettre à monsieur le premier président. Que dites-vous de lui, Madame ? Il a eu la bonté de venir chez ce pauvre affligé. Il m'a amené son fils aîné qui paraît fort aimable, et qui n'a pas l'air d'être paralytique comme son cadet. Je passe une page, parce que mon papier boit, et qu'il n'y a pas moyen d'écrire sur ce

vilain papier. Cela vous épargne une longue lettre. On dit que le miniſtère n'eſt pas diſpoſé à rendre à M. *Klinglin* la juſtice que nous attendons. Je veux douter encore de cette triſte nouvelle. On dit que monſieur votre fils revient : quand pourrai-je être aſſez heureux pour voir le fils et la mère ? Il me ſemble que je voudrais paſſer le reſte de mes jours avec vous dans la retraite. La deſtinée m'y aurait conduit, et mon cœur ne veut pas la démentir. Adieu, Madame; je ſuis pour toujours à vos ordres avec le plus tendre reſpect. 1753.

LETTRE XXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Au pied d'une montagne, le 10 d'octobre.

MON cher ange, il me ſemble que je ſuis bien coupable; je ne vous écris point et je ne fais point de tragédies. J'ai beau être dans un cas aſſez tragique, je ne peux parvenir à peindre les infortunes de ceux qu'on appelle les héros des ſiècles paſſés, à moins que je ne trouve quelque princeſſe miſe en priſon pour avoir été ſecourir un oncle malade. Cette aventure me tient plus au cœur que toutes celles de *Denys* et d'*Hiéron*.

Il me ſemble qu'il faut avoir ſon ame bien à ſon aiſe pour faire une tragédie ; qu'il faut avoir un ſujet dont on ſoit vivement frappé, et devant les yeux un public, une cour qui aiment véritablement

1753. les arts. Un petit article encore, c'eſt qu'il faut être jeune. Tout ce que je peux faire, c'eſt de ſoutenir tout doucement mon état et ma mauvaiſe ſanté. Je ne me pique point d'avoir du courage, il me ſemble qu'il n'y a à cela que de la vanité. Souffrir patiemment ſans ſe plaindre à perſonne, ſans demander grâce à perſonne, cacher ſes douleurs à tout le monde, les répandre dans le ſein d'un ami comme vous; voilà à quoi je me borne. Je n'ai pas ſurtout le courage de faire une tragédie pour le préſent. Vous m'en aimerez moins; mais ſongez que votre amitié, qui a un empire ſi doux, n'eſt pas faite pour commander l'impoſſible. Je ne ſais pas trop ce que je deviendrai et où je finirai mes jours. Que ne puis-je au moins, mon cher ange, vous revoir avant de ſortir de cette vie!

J'ai la mine de paſſer l'hiver dans une ſolitude des montagnes des Voſges. Si vous aviez quelque choſe à me mander, vous n'auriez qu'à écrire à M. *Schœpfling le jeune*, à Colmar, ſans mettre mon nom, ſans autre adreſſe, et la lettre me ſerait rendue avec la plus grande fidélité. Vous paſſerez probablement l'hiver à Paris, et il n'y aura plus de Pontoiſe; mais il y aura des Voſges pour moi. J'ai vu à Colmar M. de *Voyer*, ſefant ſon entrée en fils d'un ſecrétaire d'Etat; vous vous doutez bien que je ne lui ai parlé de rien du tout; je ne ſais même ſi je parlerais à ſon père. Ce n'eſt pas trop la peine d'importuner ſon prochain de ſes afflictions, ſurtout quand ce prochain eſt miniſtre ou fils de miniſtre.

J'ai vu quelquefois, dans ma ſolitude auprès de Strasbourg, la fille de *Monime;* ſa naiſſance eſt un

roman, ſa vie eſt obſcure et triſte, l'aventure du préteur n'a abouti qu'à faire une douzaine de malheureux. Il en pleut des malheureux de tous côtés, mon cher ange, et des ennuyeux encore davantage; c'eſt ce qui fait que j'aime mes montagnes, ne pouvant pas être auprès de vous. Dieu veuille me donner quelque beau ſujet bien tendre dans ma chartreuſe! mais alors j'aurais peur que la montagne n'accouchât d'une ſouris. Mon pauvre petit génie ne peut plus faire d'enfans. Il me ſemble que ce que vous ſavez m'a manqué. 1753.

Ce qui ne me manquera jamais, c'eſt ma tendre amitié pour vous. Cette idée ſeule me conſole. Je me flatte que madame d'*Argental* et vos amis ne m'oublient pas tout-à-fait. Adieu, mon cher ange; pardonnez-moi d'avoir été ſi long-temps ſans vous écrire: il faut enfin que je vous avoue que j'avais fait quatre plans bien arrangés ſcène par ſcène; rien ne m'a paru aſſez tendre; j'ai jeté tout au feu.

Adieu, mon cher ange.

1753.

LETTRE XXVI.

A MADAME

LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Dans mes montagnes, ce 24 d'octobre.

COMMENT, Madame, eſt-ce que vous n'auriez pas reçu la lettre datée de mes montagnes, et mes remercîmens des belles nouvelles de la fermeté romaine du grand châtelet de Paris ? Tout ceci eſt le combat des rats et des grenouilles. On ſonge à Paris à de miſérables billets de confeſſion, et on ne ſonge ni à la petite vérole ni à l'autre. Ces deux demoiſelles font pourtant plus de ravage que le clergé et le parlement. On voit tranquillement nos voiſins les Anglais ſe garantir au moins de la petite : vous n'entendrez parler à Londres d'aucunes dames mortes de cette maladie ; l'inſertion les ſauve, et l'on n'a pas eu encore le courage de les imiter. M. de *Beaufremont* eſt le ſeul qui ait fait inoculer un de ſes enfans, et on s'eſt moqué de lui : voilà ce qu'on gagne en France. Tout ce qui eſt au-deſſus des forces de la nation, eſt ridicule. Je retournerai bientôt de ma ſolitude dans la grande ville de Colmar. J'ai été voir les ruines du château de Honsbourg, ſur leſquelles j'avais quelque deſſein de bâtir une jolie maiſon. Il s'y trouve quelque difficulté ; le duc de *Virtemberg* a un procès pour cette vénérable maſure au conſeil privé, et je n'irai pas bâtir un hoſpice qui aurait un procès pour fondement. Mais, Madame, on m'a dit

un mot du beau château de feu monſieur votre frère. N'eſt-ce pas Oberherkeim, ou quelque nom de cette douceur ? Il eſt, je crois, difficile de le vendre. N'appartient-il pas à des mineurs ? Mais perſonne ne l'habite ; et ſi la maiſon et le fief ne ſont pas compris dans le fief invendable ; ſi on peut louer le château, avec les meubles qui y ſont, en attendant que la famille s'arrange, ne ſerait-ce pas l'avantage de la famille ? Je le louerai ſi on veut ; je ferai un bail ; je payerai un an d'avance pour faire plaiſir à la famille ; et pour pot de vin je vous ferai un petit quatrain pour votre tableau ; mais à qui faut-il s'adreſſer, et comment faire ? ma propoſition n'eſt-elle pas indiſcrète ? Je ne vous dis toutes ces rêveries que parce qu'on m'a déjà preſſenti ſur un accommodement concernant ce château. N'y viendrez-vous pas, Madame, avec votre charmante amie ; vous ſentez bien que la maiſon ſerait à vous, et que je n'y ſerais que votre intendant. Mandez-moi, je vous prie, ce que vous en penſez ; ſi on veut vendre à vie, ſi on veut louer, ſi on veut s'arranger. J'ai la meilleure partie de mon bien à la porte de Colmar. J'ai envie de me faire alſacien pour vous, la fin de ma vie en ſera plus douce. Je n'ai vu qu'en paſſant l'abbé de Munſter, il eſt occupé à Colmar ; il m'a paru fort aimable. Il a tué du monde, il a fait l'amour, il eſt poli, il a de l'eſprit, il eſt riche, il ne lui manque rien. Les proceſſions de Rouen n'ont pas le ſens commun ; ce n'eſt plus le temps des proceſſions de la ligue ; de petites cabales ont ſuccédé aux guerres civiles ; il faut payer ſon vingtième, ſe chauffer et ſe taire, *le reſte viendra*. Mille tendres reſpects, &c. 1753.

1753.

LETTRE XXVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Colmar, le 11 de novembre.

Mon ancien ami, madame *Denis* m'apprit, il y a quelque temps, vos idées charmantes et les obſtacles qu'elles trouvent. Vous ſentez à quel point je dois être reconnaiſſant et affligé. Je comptais venir oublier *Denys* de Syracuſe dans la retraite de *Platon;* la deſtinée s'eſt acharnée à en ordonner autrement. Vous auriez tous deux ranimé mon goût qui ſe rouille, et mon peu de génie qui s'éteint. Vous auriez fait de jolis vers, et j'en aurais fait de triſtes que vous auriez égayés. Votre vallée de Tempé eût bien mieux valu que l'Olympe ſablonneux où le diable m'avait tranſporté.

Mais tout cela n'eſt qu'un agréable ſonge. Il faut ſe ſoumettre à ſon deſtin. Des maladies, plus cruelles encore que les rois, me perſécutent. Il ne me manque que des médecins pour m'achever; mais, Dieu merci, je ne les vois que pour le plaiſir de la converſation, quand ils ont de l'eſprit; préciſément comme je vois les théologiens, ſans croire ni aux uns ni aux autres.

On dit, mon ancien ami, que votre campagne eſt charmante; mais vous en faites le plus grand agrément. Je ne me conſole pas de n'y pouvoir aller. Ne viendrez-vous point à Paris cet hiver? Probablement la querelle des billets de confeſſion y ſera

assoupie. Ces maladies épidémiques ne durent guère qu'une année. 1753.

Je ne sais ce qu'est devenu *Formont ;* tout se disperse dans le grand tourbillon de ce monde. Si les êtres pensans étaient libres, ils se rassembleraient ; mais, ô liberté, vous êtes de toutes façons une belle chimère !

Adieu, mon cher et ancien ami. *Durum, sed levius fit patientiâ ;* je mets, au lieu de ce mot, *amicitiâ.*

LETTRE XXVIII.

A MADAME

LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, 13 novembre.

On m'avait dit, Madame, que vous étiez à Andlau, et on me dit à présent que vous êtes à l'île Jard. Je regrette toujours ce séjour, quoiqu'il soit en plein nord. Il y a bientôt trois mois que je ne suis sorti de ma chambre. J'en sortirais assurément si j'étais dans votre voisinage ; je préférerais surtout cette petite maison de campagne, qui est près de votre île, à l'hôtel du maréchal de *Coigny*. N'y aurait-il pas moyen de conclure cette affaire, et de louer cette maison meublée ? Il serait bien doux de venir le soir jouir de votre charmant entretien et de celui de votre amie, après avoir souffert et travaillé tout le jour ; car, de la manière dont ma vie solitaire est arrangée, vivre à l'hôtel du maréchal de *Coigny*, ce serait être à cent lieues de vous.

1753. Cet abrégé de l'Hiſtoire univerſelle, dont vous m'avez parlé, eſt un ouvrage ridiculement imprimé, où il y a autant de fautes que de lignes. Le roi de Pruſſe eſt bien deſtiné à me perſécuter. Je lui avais donné, il y a plus de treize ans, ce manuſcrit très-informe; il prétendit l'avoir perdu à la bataille de Sore, lorſque les huſſards autrichiens pillèrent ſon bagage; cependant on lui rendit tout, juſqu'à ſon chien. Il ſe trouve aujourd'hui que c'eſt ſon libraire qui débite ce manuſcrit tronqué, altéré, méconnaiſſable. Il prétend, ce libraire, qu'il l'a acheté d'un valet de chambre du prince *Charles*. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'on en a été très-ſcandaliſé à la cour, et que j'ai eu beaucoup de peine à apaiſer les rumeurs qu'il a cauſées. Cette affaire particulière m'a beaucoup tourmenté, dans le temps que la confuſion des affaires générales me fait perdre mon bien. Je n'ai de conſolation que dans le travail et dans la retraite auprès de l'île Jard. Je ne peux jeûner et prier comme le conſeille M. de *Beaufremont*; j'ai pourtant autant de droits au paradis qu'aucun français. Mais vous, Madame, qui avez tant de droits aux félicités de ce monde, comment gouvernez-vous votre ſanté? comment vont les affaires de votre famille? Je ne vois que des injuſtices et des malheurs. Conſervez votre ſanté et votre courage. Vous mande-t-on quelque choſe de Paris? y a-t-il quelque nouvelle ſottiſe? Que ce milieu du dix-huitième ſiècle eſt ſot et petit! Je ſouhaite cependant que vous en puiſſiez voir la fin. Adieu, Madame; je voudrais être votre courtiſan auſſi aſſidu que reſpectueuſement attaché.

LETTRE XXIX. 1753.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

23 de novembre.

Mon aimable nièce, j'étais bien malade quand votre sœur avait l'honneur d'être entre les mains du premier médecin du roi très-chrétien. Je crois que nous avions encore, madame *Denis* et moi, un peu du poison de Francfort dans les veines; mais je crois aussi notre chère *Denis* un peu gourmande; et l'on raccommode avec du régime ce que les soupers ont gâté. Mais chez moi on ne raccommode rien, parce qu'il a plu à la nature de me donner l'esprit prompt et la chair faible.

Vous vous portez donc bien, ma chère nièce, puisque vous avez la main ferme et libre, et que vous êtes devenue un petit *Callot*, un petit *Tempest*. Je me flatte que vos dessins ne sont pas faits pour un oratoire, et qu'ils me réjouiront la vue. Dieu bénisse une famille qui cultive tous les arts. Je ferai enchanté de vous embrasser; mais où, et quand?

Peignez-vous d'après le nu, Madame; et avez-vous des modèles? Quand vous voudrez peindre un vieux malade emmitouflé, avec une plume dans une main et de la rhubarbe dans l'autre, entre un médecin et un secrétaire, avec des livres et une seringue: donnez-moi la préférence.

Connaissez-vous messieurs *Corringius*, *Vitriarius*, *Struvius*, *Spenner*, *Godstal*, et autres messieurs du bel

1753. air ? ce sont ceux qui broient actuellement mes couleurs. Vous peignez des choses agréables d'une main légère, et moi des sottises graves d'une main appesantie.

Je baise vos belles mains, et je décrasserai les miennes quand je vous verrai. Vous ne me dites rien du conseiller ; faites-lui bien mes complimens.

LETTRE XXX.

A MADAME DENIS.

A Colmar, 20 de décembre.

Je viens de mettre un peu en ordre, ma chère enfant, le fatras énorme de mes papiers que j'ai enfin reçus. Cette fatigue n'a pas peu coûté à un malade. Je vous assure que j'ai fait là une triste revue : ce ne sont pas des monumens de la bonté des hommes. On dit que les rois sont ingrats, mais il y a des gens de lettres qui le sont un peu davantage.

J'ai retrouvé la lettre originale de *Desfontaines* par laquelle il me remercie de l'avoir tiré de bicêtre ; il m'appelle son bienfaiteur, il me jure une éternelle reconnaissance, il avoue que sans moi il était perdu, que je suis le seul qui ait eu le courage de le servir ; mais dans la même liasse j'ai trouvé les libelles qu'il fit contre moi, deux mois après, selon sa vocation. Dans le même paquet étaient les comptes de ce que j'ai dépensé pour d'*Arnaud*, homme que vous connaissez, que j'ai nourri et élevé pendant deux ans ; mais aussi la lettre qu'il écrivit contre moi dès

qu'il eût fait à Potſdam une petite fortune, fait la clôture du compte. 1753.

Il faut avouer que *Linant*, *Lamare* et *Lefèvre*, à qui j'avais prodigué les mêmes ſervices, ne m'ont donné aucun ſujet de me plaindre. La raiſon en eſt, à ce que je crois, qu'ils ſont morts tous trois avant que leur amour propre et leurs talens fuſſent aſſez développés pour qu'ils devinſſent mes ennemis. Avez-vous affaire à l'amour propre et à l'intérêt ? vous avez beau avoir rendu les plus grands ſervices, vous avez réchauffé dans votre ſein des vipères. C'eſt-là mon premier malheur; et le ſecond a été d'être trop touché de l'injuſtice des hommes; trop fièrement philoſophe pour reſpecter l'ingratitude ſur le trône, et trop ſenſible à cette ingratitude; irrité de n'avoir recueilli de tous mes travaux que des amertumes et des perſécutions; ne voyant d'un côté que des fanatiques déteſtables, et de l'autre des gens de lettres indignes de l'être; n'aſpirant plus enfin qu'à une retraite, ſeul parti convenable à un homme détrompé de tout.

Je ne peux m'empêcher de continuer ma revue des mémoires de la baſſeſſe et de la méchanceté des gens de lettres, et de vous en rendre compte.

Voici une lettre d'un bel eſprit nommé *Bonneval*, dont vous n'avez jamais ſans doute entendu parler (ce n'eſt pas le comte-bacha de *Bonneval*). Il me parle pathétiquement des qualités de l'eſprit et du cœur, et finit par me demander dix louis d'or. Vous noterez que cet honnête homme m'en avait ci-devant excroqué dix autres avec leſquels il avait fait imprimer un libelle abominable contre moi; et il diſait

1753. pour ſon excuſe que c'était madame *Pâris de Montmartel* qui l'avait engagé à cette bonne œuvre. Il fut chaſſé de la maiſon. C'eſt au demeurant un homme d'honneur, loué dans les journaux, et à qui *Rouſſeau* a, je crois, adreſſé une épître.

En voici d'un nommé *Ravoiſier* qui ſe diſait garçon athée de *Boindin ;* il m'appelle ſon protecteur, ſon père; mais, en avancement d'hoirie, il finit par me voler vingt-cinq louis dans mon tiroir.

Un *Demoulin*, qui me diſſipa trente mille francs de mon bien clair et net, m'en demande très-humblement pardon dans quatre ou cinq de ſes lettres; mais celui-là n'a point écrit contre moi ; il n'était pas bel eſprit.

Le bel eſprit qui m'écrivit ce billet connu (*), par lequel il m'offre de me céder, moyennant ſix cents livres, tous les exemplaires d'une belle ſatire où il me déchirait pour gagner du pain, s'appelle *Lajonchère*. C'eſt l'auteur d'un ſyſtême de finances; et on l'a pris en Hollande pour *la Jonchère* le tréſorier des guerres.

Je ne peux m'empêcher de rire en reliſant les lettres de *Manori*. Voilà un plaiſant avocat. C'eſt aſſurément l'avocat patelin : il me demande un habit. *Je ſuis honnête en robe*, dit-il, *mais je manque d'habit; je n'ai mangé hier et avant-hier que du pain.* Il fallut donc le nourrir et le vêtir. C'eſt le même qui depuis fit contre moi un factum ridicule, quand je voulus rendre au public le ſervice de faire condamner les libelles de *Roi* et d'un nommé *Travenol* ſon aſſocié.

Voici des lettres d'un pauvre libraire (**) qui me

(*) Voyez Mémoire ſur la ſatire, Mélanges littér. tome I, pag. 495.

(**) *Jore.*

demande.

demande pardon ; il me remercie de mes bienfaits ; il m'avoue que l'abbé *Desfontaines* fit ſous ſon nom un libelle contre moi. Celui-là eſt repentant ; c'eſt du moins quelque choſe. Il n'avait pas lu apparemment le livre de *la Métrie* contre les remords. 1753.

Je trouve deux lettres d'un nommé *Bellemare*, qui s'eſt depuis réfugié en Hollande ſous le nom de *Bénar*, et qui a fait contre la France un journal hiſtorique dans la dernière guerre. Il me remercie de l'argent que je lui prête, c'eſt-à-dire que je lui donne ; mais il ne m'a payé que par quelques petits coups de dent dans ſon journal. On dit que depuis peu on l'a fait arrêter ; c'eſt dommage que le public ſoit privé de ſes belles productions.

Cet inventaire eſt d'une groſſeur énorme. La canaille de la littérature eſt noblement compoſée ! Mais il y a une eſpèce cent fois plus méchante ; ce ſont les dévots. Les premiers ne ſont que des libelles, les ſeconds ſont bien pis ; et ſi les chiens aboient, les tigres dévorent. Un véritable homme de lettres eſt toujours en danger d'être mordu par ces chiens, et mangé par ces monſtres. Demandez à *Pope :* il a paſſé par les mêmes épreuves ; et s'il n'a pas été mangé, c'eſt qu'il avait bec et ongles. J'en aurais autant ſi je voulais. Ce monde-ci eſt une guerre continuelle ; il faut être armé, mais la paix vaut mieux.

Malgré les funeſtes conditions auxquelles j'ai reçu la vie, je croirai pourtant, ſi je finis avec vous ma carrière, qu'il y a plus de bien encore que de mal ſur la terre ; ſinon je ſerai de l'avis de ceux qui penſent qu'un génie mal-feſant a fagoté ce bas monde.

1753.

LETTRE XXXI.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Colmar, 30 de décembre.

Avec des malheurs qui accablent, avec une maladie qui mène au tombeau, avec des Annales de l'Empire qui surchargent l'esprit, on n'écrit guère; cependant, Monseigneur, je vous écrirais à l'agonie. J'apprends que M. le duc de *Fronsac* est réchappé d'une maladie dangereuse. Je vous en félicite, et je lui souhaite une carrière aussi brillante et aussi glorieuse que la vôtre. Il est triste que je voye finir la mienne loin de vous. Un événement imprévu recule encore mes espérances. Voici des pièces qui peuvent démontrer mon innocence, et qui peut-être la laisseront opprimée. Je vous demande en grâce que la copie de ma lettre à madame de *Pompadour* ne soit pas vue de vos secrétaires. J'ai un petit malheur, c'est que je n'écris pas une ligne qui ne coure l'Europe. Il y a un lutin qui préside à ma destinée. Si ce farfadet pouvait s'entendre avec le génie qui préside à la vôtre, je bénirais ma dernière course.

Je pourrais m'étonner qu'on m'eût accusé d'avoir fait imprimer cette histoire informe, dans le temps que j'en ai depuis dix ans des manuscrits cent fois plus corrects, plus curieux et plus amples; je pourrais m'étonner qu'on eût eu cette injustice, dans le temps que je suis en France, dans le temps que j'ai supplié très-instamment M. de *Malesherbes* de

supprimer cette édition ; mais je ne m'étonne de rien, je ne me plains de rien, et je suis préparé à tout. Adieu, Monseigneur ; conservez-moi vos bontés. 1753.

P. S. On m'assure que le prince *Charles* rendit au roi de Prusse sa cassette prise à la bataille de Sore, dans laquelle sa Majesté prussienne prétend qu'il avait mis mon manuscrit. Je sais qu'on lui rendit jusqu'à son chien. Il me demanda depuis un nouvel exemplaire ; je lui en donnai un plus correct et plus ample. Il a gardé celui-là ; son libraire *Jean Néaulme* a imprimé l'autre.

Nous n'avons pas porté de santé, ma nièce ni moi, depuis un souper où nous nous trouvâmes tous deux un peu mal à Francfort. Voilà pourquoi ma santé toujours languissante ne m'a pas permis de vous écrire.

1754.

LETTRE XXXII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Colmar, le 28 de janvier.

Mon cher et ancien ami, s'il eſt triſte que les Français n'aient point de muſique, il eſt encore plus triſte qu'ils n'aient point de lois, et que les affaires publiques ſoient dans une confuſion dont tous les particuliers ſe reſſentent. *Porrò unum eſt neceſſarium*, dit le père *Berruyer* après l'autre. Mais ce *neceſſarium*, c'eſt la juſtice. Ce monde-ci eſt deſtiné à être bien malheureux, puiſque, dans la plus profonde paix, on éprouve des déſaſtres que la guerre même n'a jamais cauſés.

Si je voulais me plaindre des petites choſes, je me plaindrais de l'édition barbare et tronquée qu'on a faite d'un ouvrage qui pouvait être utile ; mais les coups d'épingle ne ſont pas ſentis par ceux qui ont la jambe emportée d'un coup de canon. Ce *ratio ultima regum* me déplaît beaucoup. Je regarde comme un des plus triſtes effets de ma deſtinée, de n'avoir pu paſſer avec vous le reſte d'une vie que j'ai commencée avec vous ; mais les pauvres humains ſont des balles de paume avec leſquelles la fortune joue.

Je voudrais bien que ma balle fût pouſſée à Launai ; mais elle fait tant de faux bonds que je ne peux ſavoir où elle tombera ; ce ne ſera pas probablement au théâtre des oſtrogots de Paris. Je n'irai plus me fourrer dans ce tripot de la décadence. Vous avez

d'ailleurs tant de grands-hommes à Paris, qu'on peut bien négliger cette partie de la littérature ; vous avez de plus des navets, et moi je n'ai plus de fleurs. Mon cher *Cideville*, à notre âge il faut se moquer de tout, et vivre pour soi. Ce monde-ci est un vaste naufrage ; sauve qui peut : mais je suis bien loin du rivage ! 1754.

Mes complimens au grand abbé. Je vous embrasse, mon ancien ami, bien tendrement.

LETTRE XXXIII.

A M. ROUSSET DE MISSY,

AUTEUR DE PLUSIEURS OUVRAGES PERIODIQUES EN HOLLANDE.

A Colmar, 9 de février.

Lorsque je me plaignis à vous, Monsieur, avec franchise des calomnies que vous avez adoptées sur mon compte dans vos feuilles, vous me répondîtes que votre attachement à la mémoire de *Rousseau*, votre intime ami, était votre excuse.

J'ai retrouvé, dans mes papiers, deux lettres de votre main qui doivent me faire espérer plus de justice. Je vous en envoie ici copie, et je vous laisse à penser quelle est votre excuse.

1754. *Copie de la lettre de M. de Médine à M. Rouſſet de Miſſy, tranſcrite de la main de M. Rouſſet.*

A Bruxelles, le 17 de février 1737.

„ Vous allez être étonné du malheur qui m'arrive. „ Il m'eſt revenu des lettres proteſtées ; je n'ai pu „ les rembourſer. J'avais quelques autres petites „ affaires dont l'objet n'était pas important. Enfin, „ l'on m'enlève mercredi au ſoir, et l'on me mit en „ priſon d'où je vous écris. Je compte tout payer „ ces jours-ci, et être dehors. Mais croiriez-vous „ que ce coquin, cet indigne, ce monſtre de *Rouſſeau*, „ qui, depuis ſix mois, n'a bu et mangé que chez moi, „ à qui j'ai rendu les ſervices les plus eſſentiels et en „ nombre, a été la cauſe qu'on m'a pris ? que c'eſt „ lui qui en a donné le conſeil ? que c'eſt lui qui a „ irrité contre moi le porteur de mes lettres, qui „ n'avait nul deſſein de me chagriner ? et qu'enfin „ ce monſtre vomi des enfers, achevant de boire avec „ moi à table, de me baiſer, m'embraſſer, a ſervi „ d'eſpion pour me faire enlever à minuit dans ma „ chambre ? Non, jamais trait n'a été ſi noir, plus „ épouvantable : je n'y puis penſer ſans horreur. Si „ vous ſaviez tout ce que j'ai fait pour lui, toutes „ les obligations qu'il m'a, en un mot, tout ce qu'il „ me doit, vous frémiriez d'en faire un parallèle „ avec ſa manœuvre. Enfin, patience ; je compte „ que notre correſpondance à vous et à moi ne „ ſera pas altérée par cet événement. Je ſerai toute „ ma vie de même, c'eſt-à-dire l'ami le plus

„ vrai et le plus tendre que vous puissiez avoir, et „ toujours tout à vous „. 1754.

Lettre de M. Rousset de Missy à M. de Voltaire, en lui envoyant à Cirey, en Champagne, la lettre de M. de Médine.

7 de mars 1737.

„ Je joins, Monsieur, mes tendres remercîmens „ à ceux que M. de *Médine*, mon intime ami, vous „ fait de votre générosité. Je partage les services que „ vous avez la bonté de lui rendre, et j'admire votre „ procédé qui est aussi grand et aussi noble que celui „ de ce scélérat de *Rousseau* est abominable. Disposez „ de moi, Monsieur, dans ce pays-ci. Je suis à vos „ ordres. Je publierai par-tout le mérite extrême de „ votre cœur et de votre esprit. Ne m'épargnez pas: „ je brûle d'envie de vous faire connaître à quel „ point je suis, Monsieur, votre, &c. „.

LETTRE XXXIV.

AU PERE MENOU, *jésuite.*

A Colmar, le 17 de février.

Vous ne vous souvenez peut-être plus, mon révérend père, d'un homme qui se souviendra de vous toute sa vie. Cette vie est bientôt finie. J'étais venu à Colmar pour arranger un bien assez considérable que j'ai dans les environs de cette ville. Il y a trois mois que je suis dans mon lit. Les personnes

1754. les plus considérables de la ville m'ont averti que je n'avais pas à me louer des procédés du père *Merat*, que je crois envoyé ici par vous. S'il y avait quelqu'un au monde dont je puisse espérer de la consolation, ce serait d'un de vos pères et de vos amis que j'aurais dû l'attendre. Je l'espérais d'autant plus que vous savez combien j'ai toujours été attaché à votre société et à votre personne. Il n'y a pas deux ans que je fis les plus grands efforts pour être utile aux jésuites de Breslau. Rien n'est donc plus sensible ici pour moi que d'apprendre, par les premières personnes de l'Eglise, de l'épée et de la robe, que la conduite du père *Merat* n'a été ni selon la justice ni selon la prudence. Il aurait dû bien plutôt me venir voir dans ma maladie, et exercer envers moi un zèle charitable, convenable à son état et à son ministère, que d'oser se permettre des discours et des démarches qui ont révolté ici les plus honnêtes gens, et dont M. le comte d'*Argenson*, secrétaire d'État de la province, qui a de l'amitié pour moi depuis quarante ans, ne peut manquer d'être instruit. Je suis persuadé que votre prudence et votre esprit de conciliation préviendront les suites désagréables de cette petite affaire. Le père *Merat* comprendra aisément qu'une bouche chargée d'annoncer la parole de DIEU ne doit pas être la trompette de la calomnie, qu'il doit apporter la paix et non le trouble, et que des démarches peu mesurées ne pourront inspirer ici que de l'aversion pour une société respectable qui m'est chère, et qui ne devrait point avoir d'ennemis.

Je vous supplie de lui écrire; vous pourrez même lui envoyer ma lettre, &c.

LETTRE XXXV. 1754.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Colmar, 24 de février.

Je ne vous écris point de ma main, mon cher et respectable ami. On dit que vous êtes malade comme moi ; jugez de mes inquiétudes. Voici le temps de profiter des voies du salut que le clergé ouvre à tous les fidelles. Si vous avez un Bayle dans votre bibliothéque, je vous prie de me l'envoyer par la poste, afin que je le fasse brûler, comme de raison, dans la place publique de la capitale des Hottentots où j'ai l'honneur d'être. On fait ici de ces sacrifices assez communément ; mais on ne peut reprocher en cela à nos sauvages d'immoler leurs semblables, comme font les autres anthropophages. Des révérends pères jésuites fanatiques ont fait incendier ici sept exemplaires de Bayle ; et un avocat général de ce qu'on appelle le conseil souverain d'Alsace a jeté le sien tout le premier dans les flammes, pour donner l'exemple, dans le temps que d'autres jésuites plus adroits font imprimer *Bayle* à Trévoux pour leur profit. Je cours risque d'être brûlé, moi qui vous parle, avec la belle histoire de *Jean Nèaulme*. Nous avons un évêque de Porentru ; (qui eût cru qu'un Porentru fût évêque de Colmar ?) ce Porentru est grand chasseur, est grand buveur de son métier, et gouverne son diocèse par des jésuites allemands qui sont aussi despotiques, parmi nos sauvages des bords du Rhin, qu'ils le sont

1754. au Paraguai. Vous voyez quels progrès la raiſon a faits dans les provinces. Il y a plus d'une ville gouvernée ainſi ; quelques juſtes hauſſent les épaules et ſe taiſent. J'avais choiſi cette ville comme un aſile sûr, dans lequel je pourrais ſurtout trouver des ſecours pour les Annales de l'Empire; et j'en ai trouvé pour mon ſalut plus que je ne voulais. Je ſuis prêt d'être excommunié ſolidairement avec *Jean Néaulme*. Je ſuis dans mon lit, et je ne vois pas que je puiſſe être enſeveli en terre ſainte. J'aurai la deſtinée de votre chère *Adrienne*, mais vous ne m'en aimerez pas moins.

Portez-vous bien, je vous en prie, ſi vous voulez que j'aye du courage. J'en ai grand beſoin. *Jean Néaulme* m'a achevé. *Jeanne d'Arc* viendra à ſon tour. Tout cela eſt un peu embarraſſant avec des cheveux blancs, des coliques et un peu d'hydropiſie et de ſcorbut. Deux perſonnes de ce pays-ci ſe ſont tuées ces jours paſſés; elles avaient pourtant moins de détreſſes que moi; mais l'eſpérance de vous revoir un jour me fait encore ſupporter la vie.

LETTRE XXXVI.

A M. DE FORMONT.

A Colmar, 29 de février.

Mon ancien ami, quand on écrit d'un bout de l'univers à l'autre, il faut mander ſon adreſſe. Votre ſouvenir me conſole beaucoup ; mais ce que vous me dites des yeux de madame *du Deffant* me fait une peine extrême. Ils étaient autrefois bien brillans et bien

beaux. Pourquoi faut-il qu'on ſoit puni par où l'on a péché ! et quelle rage a la nature de gâter ſes plus beaux ouvrages ! Du moins madame *du Deffant* conſerve ſon eſprit qui eſt encore plus beau que ſes yeux. La voilà donc à peu-près comme madame de *Staal*, à cela près qu'elle a, ne vous déplaiſe, plus d'imagination que madame de *Staal* n'en a jamais eu. Je la prie de joindre à cette imagination un peu de mémoire, et de ſe ſouvenir d'un de ſes plus paſſionnés courtiſans, qui s'intéreſſera toute ſa vie à elle. 1754.

Je ne ſais pas quelle eſt la paix dont vous me parlez. Ni mon cœur ni ma bouche ne firent de paix avec un homme qui m'avait trompé, et qui payait par une ingrate jalouſie les ſoins que j'avais pris de l'enſeigner et les ſacrifices que je lui avais faits. Les viſions cornues des géans diſſéqués aux antipodes, et des malades guéris par des pirouettes, &c., n'ont été aſſurément que des prétextes. Je ne regrette d'ailleurs rien de ce que je mépriſe. Je ne regrette que mes amis; et ma ſenſibilité ne s'eſt portée douloureuſement que ſur les traitemens barbares qu'un *Denys* de Syracuſe a fait indignement ſouffrir à une athénienne qui vaut beaucoup mieux que lui. Les nouvelles qu'on me mande de la littérature ne me donnent pas une grande envie de revoir Paris. Le ſiècle de *Louis XIII* était encore groſſier, celui de *Louis XIV* admirable, et le ſiècle préſent n'eſt que ridicule. C'eſt une conſolation qu'il y ait des gens qui penſent comme vous; mais vous ne ramènerez pas le goût qui eſt perdu.

On a débité ſous mon nom une édition barbare d'une prétendue Hiſtoire univerſelle. Il faut être

1754. libraire hollandais pour imprimer tant de sottises, et abbé français pour me les imputer.

Adieu ; je vous embrasse philosophiquement et tendrement.

LETTRE XXXVII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Colmar, 3 de mars.

FRÈRE,

Mes entrailles fraternelles qui s'émeuvent, me forcent à vous saluer en *Belzébuth*. Je suis dans une ville moitié allemande, moitié française, et entièrement iroquoise, où l'on vous brûla, il y a quelque temps, en bonne compagnie. Un brave iroquois jésuite, nommé *Aubert*, prêcha si vivement contre *Bayle* et contre vous que sept personnes, chargées du sacrifice, apportèrent chacune leur Bayle, et le brûlerent dans la place publique avec les Lettres juives. Je vous prie de m'envoyer le Bayle qui est dans la bibliothèque de Sans-Souci, afin que je le brûle : je ne doute pas que le roi n'y consente.

Je me suis arrêté pour quelques mois dans cette ville, parce qu'il y a quelques avocats qui entendent assez bien le fatras du droit public d'Allemagne, et que j'en avais besoin ; d'ailleurs j'ai un bien assez honnête dans la province d'Alsace.

Je vous prie de permettre que je fasse ici mes complimens à frère *Gaillard* : je me flatte qu'il vit du bien de l'Eglise, et assurément il l'a mérité.

Je suis plus frère dolent que jamais. Il y a cinq mois que je ne suis sorti de ma chambre, et je serai frère mourant si vous, ou frère *Gaillard*, ne faites parvenir au roi ce petit mémoire ci-joint. Sérieusement, frère, il me doit quelque justice et quelque compassion. 1754.

Adieu; gardez-vous des langues de basilic, et songez que qui n'aime pas son frère n'est pas digne du royaume où nous serons tous réunis.

LETTRE XXXVIII.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Colmar, 3 de mars.

Votre lettre, Madame, m'a attendri plus que vous ne pensez, et je vous assure que mes yeux ont été un peu humides en lisant ce qui est arrivé aux vôtres. J'avais jugé par la lettre de M. de *Formont* que vous étiez entre chien et loup, et non pas tout-à-fait dans la nuit. Je pensais que vous étiez à peu-près dans l'état de madame de *Staal*, ayant par-dessus elle le bonheur inestimable d'être libre, de vivre chez vous, et de n'être point assujettie chez une princesse à une conduite gênante qui tenait de l'hypocrisie; enfin d'avoir des amis qui pensent et qui parlent librement avec vous.

Je ne regrettais donc, Madame, dans vos yeux que la perte de leur beauté, et je vous savais même

1754. assez philosophe pour vous en consoler ; mais si vous avez perdu la vue, je vous plains infiniment; je ne vous proposerai pas l'exemple de M. de *S...*, aveugle à vingt ans, toujours gai, et même trop gai. Je conviens avec vous que la vie n'est pas bonne à grand'chose ; nous ne la supportons que par la force d'un instinct presque invincible que la nature nous a donné : elle a ajouté à cet instinct le fond de la boîte de *Pandore*, l'espérance.

C'est quand cette espérance nous manque absolument, ou lorsqu'une mélancolie insupportable nous saisit, que l'on triomphe alors de cet instinct qui nous fait aimer les chaînes de la vie, et qu'on a le courage de sortir d'une maison mal bâtie qu'on désespère de raccommoder. C'est le parti qu'ont pris en dernier lieu deux personnes du pays que j'habite.

L'un de ces deux philosophes était une fille de dix-huit ans à qui les jésuites avaient tourné la tête, et qui, pour se défaire d'eux, est allée dans l'autre monde. C'est un parti que je ne prendrai point, du moins sitôt, par la raison que je me suis fait des rentes viagères sur deux souverains, et que je serais inconsolable si ma mort enrichissait deux têtes couronnées.

Si vous avez, Madame, des rentes viagères sur le roi, ménagez-vous beaucoup, mangez peu, couchez-vous de bonne heure, et vivez cent ans.

Il est vrai que le procédé de *Denys* de Syracuse est incompréhensible comme lui ; c'est un rare homme. Il est bon d'avoir été à Syracuse, car je vous assure que cela ne ressemble en rien au reste de notre globe.

Le *Platon* de Saint-Malo, au nez écrasé et aux visions

cornues, n'eſt guère moins étrange ; il eſt né avec beaucoup d'eſprit et avec des talens ; mais l'excès ſeul de ſon amour propre en a fait à la fin un homme très-ridicule et très-méchant. N'eſt-ce pas une choſe affreuſe qu'il ait perſécuté ſon bon médecin *Akakia*, qui avait voulu le guérir de ſa folie par ſes lénitifs ? 1754.

Qui donc, Madame, a pu vous dire que je me marie ? Je ſuis un plaiſant homme à marier ! Il y a ſix mois que je ne ſors point de ma chambre, et que, de douze heures du jour, j'en ſouffre dix. Si quelque apothicaire avait une fille bien faite, qui sût donner promptement et agréablement des lavemens, engraiſſer des poulets et faire la lecture, j'avoue que je ſerais tenté ; mais le plus vrai et le plus cher de mes déſirs ſerait de paſſer avec vous le ſoir de cette journée orageuſe qu'on appelle la vie. Je vous ai vue dans votre brillant matin, et ce ſerait une grande douceur pour moi ſi je pouvais aider à votre conſolation, et m'entretenir avec vous librement dans ces momens ſi courts qui nous reſtent, et qui ne ſont ſuivis d'aucuns momens.

Je ne ſais pas trop ce que je deviendrai, et je ne m'en ſoucie guère ; mais comptez, Madame, que vous êtes la perſonne du monde pour qui j'ai le plus tendre reſpect et l'amitié la plus inaltérable.

Permettez que je faſſe mille complimens à M. de *Formont*. Le préſident *Hénault* donne-t-il toujours la préférence à la reine ſur vous ? Il eſt vrai que la reine a bien de l'eſprit.

Adieu, Madame ; comptez que je ſens bien vivement votre triſte état, et que du bord de mon tombeau

1754. je voudrais pouvoir contribuer à la douceur de votre vie. Reſtez-vous à Paris ? paſſez-vous l'été à la campagne ? les lieux et les hommes vous ſont-ils indifférens ? Votre ſort ne me le ſera jamais.

LETTRE XXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 3 de mars.

Mon cher et reſpectable ami, j'applique à mes bleſſures cruelles la goutte de baume qui me reſte, c'eſt la conſolation de m'entretenir avec vous. Je ne pouvais pas deviner quand je pris, en 1752, la réſolution de revenir vivre avec vous et avec madame *Denis*, quand pour cet effet je feſais repaſſer une partie de mon bien en France avec autant de difficultés que de précautions, que le roi de Pruſſe, qui ouvrait toutes les lettres de madame *Denis*, et qui en a un recueil, deviendrait mon plus cruel perſécuteur? Je ne pouvais deviner qu'en revenant en France ſur la parole de madame de *Pompadour*, ſur celle de M. d'*Argenſon*, j'y ſerais exilé; je ne pouvais aſſurément prévoir la barbarie iroquoiſe de Francfort. Vous m'avouerez encore que je ne devais pas m'attendre que *Jean Néaulme* dût prendre ce temps pour imprimer ce malheureux abrégé d'une pretendue Hiſtoire univerſelle, et que ce coquin de libraire dût, ſans m'en avertir, ſe ſervir de mon nom pour gagner quelques florins, et pour achever de me perdre ; ni

qu'il

qu'il eût la friponnerie d'oſer écrire à M. de *Malesherbes*, et de lui faire accroire que je n'étais pas fâché du tour qu'il me jouait. Il me ſemble encore que quand je me retirai à Colmar pour y avoir les ſecours de deux avocats qui entendent le droit public d'Allemagne, et pour y achever les Annales de l'Empire, je ne pouvais ſavoir que j'allais dans une ville de Hottentots gouvernés par des jéſuites allemands. Ce n'eſt que depuis peu que j'ai ſu que ces ours à ſoutane noire avaient fait brûler Bayle dans la place publique, il y a cinq ans ; et que l'avocat général de ce parlement apporta humblement ſon Bayle, et le brûla de ſes mains. Je ne pouvais encore prévoir que ces jéſuites exciteraient contre moi un évêque de Porentru, qu'ils voudraient faire agir le procureur général. 1754.

Vous ſentez mon état, mon cher ange, vous devez d'ailleurs ne vous pas diſſimuler que ma douloureuſe ſituation ne peut changer; que je n'ai rien à eſpérer, rien à faire qu'à aller mourir dans quelque retraite paiſible. Le ſort de quiconque ſert le public de ſa plume n'eſt pas heureux. Le préſident de *Thou* fut perſécuté, *Corneille* et *la Fontaine* moururent dans des greniers, *Molière* fut enterré à grand'peine, *Racine* mourut de chagrin, *Rouſſeau* dans le banniſſement, moi dans l'exil ; mais *Moncrif* a réuſſi, et cela conſole.

Mon cher ange, la vraie conſolation eſt une amitié comme la vôtre, ſoutenue d'un peu de philoſophie.

1754.

LETTRE XL.

A MADAME

LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, 13 de mars.

GRAND merci, Madame, de votre consolante lettre; j'en avais grand besoin comme malade et comme persécuté; ce sont des bombes qui tombent sur ma tête en pleine paix. Il n'y a que deux choses à faire dans ce monde, prendre patience et mourir. Madame *du Deffant* me mande qu'il n'y a que les fous et les imbécilles qui puissent s'accommoder de la vie; et moi je lui écris que, puisqu'elle a des rentes sur le roi, il faut qu'elle vive le plus long-temps qu'elle pourra, attendu qu'il est triste de laisser le roi son héritier, quelque bien aimé qu'il puisse être.

Comment trouvez-vous, Madame, la lettre du garde des sceaux à monsieur l'évêque de Metz? Pour moi, je crois que l'évêque de Metz l'excommuniera. Le trésor royal est déjà interdit. Je me flatte de venir, au temps de Pâques, faire ma cour aux deux habitantes de l'île Jard, et de leur apporter mon billet de confession.

On va plaider bientôt ici l'affaire de monsieur votre neveu et de madame votre belle-sœur. Cela est bien triste, mais je ne vois guère de choses agréables. Supportons la vie, Madame; nous en jouissions autrefois. Recevez mes tendres respects.

LETTRE XLI. 1754.

A M. ROYER.

Le 20 de mars.

J'AVAIS eu, Monsieur, l'honneur de vous écrire, non-seulement pour vous marquer tout l'intérêt que je prends à votre mérite et à vos succès, mais pour vous faire voir aussi quelle est ma juste crainte que ces succès si bien mérités ne soient ruinés par le poëme défectueux que vous avez vainement embelli (*). Je peux vous assurer que l'ouvrage sur lequel vous avez travaillé, ne peut réussir au théâtre. Ce poëme, tel qu'on l'a imprimé plus d'une fois, est peut-être moins mauvais que celui dont vous vous êtes chargé; mais l'un et l'autre ne sont faits ni pour le théâtre ni pour la musique. Souffrez donc que je vous renouvelle mon inquiétude sur votre entreprise, mes souhaits pour votre réussite, et ma douleur de voir exposer au théâtre un poëme qui en est indigne de toutes façons, malgré les beautés étrangères dont votre ami, M. de *Sireuil*, en a couvert les défauts. Je vous avais prié, Monsieur, de vouloir bien me faire tenir un exemplaire du poëme, tel que vous l'avez mis en musique, attendu que je ne le connais pas. Je me flatte, Monsieur, que vous voudrez bien vous prêter à la condescendance de M. de *Moncrif*, examinateur de l'ouvrage, en mettant à la tête un avis nécessaire, conçu en ces termes:

(*) Pandore. Théâtre, tome IX.

1754. *Ce poëme eſt imprimé tout différemment dans le recueil des ouvrages de l'auteur ; les uſages du théâtre lyrique et les convenances de la muſique ont obligé d'y faire des changemens pendant ſon abſence.*

Il ſerait mieux, ſans doute, de ne point haſarder les repréſentations de ce ſpectacle qui n'était propre qu'à une fête donnée par le roi, et qui exige une prodigieuſe quantité de machines ſingulières. Il faut une muſique auſſi belle que la vôtre, ſoutenue par la voix et par les agrémens d'une actrice principale, pour faire pardonner le vice du ſujet et l'embarras inévitable de l'exécution. Le combat des dieux et des géans eſt au rang de ces grandes choſes qui deviennent ridicules, et qu'une dépenſe royale peut ſauver à peine.

Je ſuis perſuadé que vous ſentez comme moi tous ces dangers ; mais ſi vous penſez que l'exécution puiſſe les ſurmonter, je n'ai auprès de vous que la voie de repréſentation. Je ne peux, encore une fois, que vous confier mes craintes ; elles ſont auſſi fortes que la véritable eſtime avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XLII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Colmar, 21 de mars.

Mon cher et reſpectable ami, je reçois votre lettre du 17 de mars. Elle fait ma conſolation, et j'y ajoute celle de vous répondre. C'eſt bien vous qui parlez avec éloquence de l'amitié ; rien n'eſt plus juſte. A

qui appartient-il mieux qu'à vous de parler dignement de cette vertu, qui n'eſt qu'une hypocriſie dans la plupart des hommes, et qu'un enthouſiaſme paſſager dans quelques-uns ? 1754.

Les malheurs d'une autre eſpèce, qui m'accablent, ne me permettent pas de m'occuper des autres malheurs qui ſont le partage des gens qu'on nomme heureux. Si j'ai le bonheur de vous voir, je vous en dirai davantage ; mais, mon cher ami, voici mon état.

Il y a ſix mois que je n'ai pu ſortir de ma chambre. Je lutte à la fois contre les ſouffrances les plus opiniâtres, contre une perſécution inattendue, et contre tous les déſagrémens attachés à la diſgrâce. Je ſais comme on penſe, et depuis peu des perſonnes qui ont parlé au roi tête à tête, m'ont inſtruit. Le roi n'eſt pas obligé de ſavoir et d'examiner ſi un trait, qui ſe trouve à la tête de cette malheureuſe Hiſtoire prétendue univerſelle, eſt de moi, ou n'en eſt pas ; s'il n'a pas été inſéré uniquement pour me perdre : il a lu ce paſſage, et cela ſuffit. Le paſſage eſt criminel ; il a raiſon d'en être très-irrité, et il n'a pas le temps d'examiner les preuves inconteſtables que ce paſſage eſt falſifié. Il y a des impreſſions funeſtes dont on ne revient jamais, et tout concourt à me démontrer, que je ſuis perdu ſans reſſource. Je me ſuis fait un ennemi irréconciliable du roi de Pruſſe, en voulant le quitter. La prétendue Hiſtoire univerſelle m'a attiré la colère implacable du clergé. Le roi ne peut connaître mon innocence. Il ſe trouve, enfin, que je ne ſuis revenu en France que pour y être expoſé à une perſécution qui durera même après moi. Voilà

1754. mon état, mon cher ange ; et il ne faut pas se faire illusion. Je sens que j'aurais beaucoup de courage si j'avais de la santé; mais les souffrances du corps abattent l'ame, surtout lorsque l'épuisement ne me permet plus la consolation du travail. Je crains d'être incessamment au point de me voir incapable de jouir de la société, et de rester avec moi-même. C'est l'effet ordinaire des longues maladies, et c'est la situation la plus cruelle où l'on puisse être. C'est dans ce cas qu'une famille peut servir de quelque ressource, et cette ressource m'est enlevée.

Si je cherchais un asile ignoré, et si je le pouvais trouver ; si on croyait que cet asile est dans un pays étranger, et si cela même était regardé comme une désobéissance, il est certain qu'on pourrait saisir mes revenus. Qui en empêcherait ? J'ai écrit à madame de *Pompadour*, et je lui ai mandé que, n'ayant reçu aucun ordre positif de sa Majesté, étant revenu en France uniquement pour aller à Plombières, ma santé empirant et ayant besoin d'un autre climat, je comptais qu'il me serait permis d'achever mes voyages. Je lui ai ajouté que, comme elle avait peu le temps d'écrire, je prendrais son silence pour une permission. Je vous rends un compte exact de tout. J'ai tâché de me préparer quelques issues, et de ne me pas fermer la porte de ma patrie ; j'ai tâché de n'avoir point l'air d'être dans le cas d'une désobéissance. L'électeur palatin et madame la duchesse de Gotha m'attendent ; je n'ai ni refusé ni promis. Vous aurez certainement la préférence, si je peux venir vous embrasser sans être dans ce cas de désobéissance. En attendant que de tant de démarches délicates

je puiſſe en faire une, il faut ſonger à me procurer, s'il eſt poſſible, un peu de ſanté. J'ignore encore ſi je pourrai aller au mois de mai à Plombières. Pardon de vous parler ſi long-temps de moi, mais c'eſt un tribut que je paye à vos bontés; j'ai peur que ce tribut ne ſoit bien long. 1754.

J'enverrai inceſſamment le ſecond tome des Annales; je n'attends que quelques cartons. Adieu, mon cher ange; adieu le plus aimable et le plus juſte des hommes. Mille tendres reſpects à madame d'*Argental*. Ah! j'ai bien peur que l'abbé ne reſte long-temps dans ſa campagne.

LETTRE XLIII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS,

Colmar, mars.

A TRÈS-RÉVÉREND PERE EN DIABLE, ISAAC ONITZ.

TRÈS-RÉVÉREND père et très-cher frère, votre lettre ferait mourir de rire les damnés les plus triſtes. Je ſuis malheureuſement de ce nombre: il y a ſix mois que je ne ſuis ſorti de ma chaudière; mais votre lettre infernale et comique ferait capable de me rendre la ſanté.

J'aurais bien mieux aimé, ſans doute, être exhorté à la mort par votre paternité, que par des révérends pères jéſuites qui, ne pouvant brûler les *Bayle* et les *Iſaac* en perſonne, brûlent impitoyablement leurs enfans. Mais votre révérence voudra bien conſidérer

1754. que la zizanie de quelque esprit malin se fourra jusque dans notre petit royaume de *Satan*, et que le méchant diable *xx* (*), qui est plus adroit que moi, me força enfin de quitter nos champs élysées.

La philosophie du bon sens, mon cher diable, doit vous faire connaître, par vos propres règles, que je ne me plains, ni ne dois, ni ne puis me plaindre que le diable *xx* m'ait affublé d'une petite antienne publiée à Cassel, chez *Etienne*. J'ai marqué simplement ce fait pour développer le caractère de ce diable qui se donne si faussement pour n'être point faiseur d'antiennes. Ce méchant diable, à qui j'avais toujours fait patte de velours depuis la préférence que me donna sur lui l'illustre diable dont vous me parlez, a toujours aiguisé ses griffes contre moi.

Je conçois qu'un diable aille à la messe quand il est en terre papale, comme Nanci ou Colmar; mais vous devez gémir lorsqu'un enfant de *Belzébuth* va à la messe par hypocrisie et par vanité.

Chaque diable, mon très-révérend père, a son caractère. Nous sommes de bons diables, vous et moi, francs et sincères; mais, en qualité de damnés, nous prenons feu trop aisément. Le belzébutien *xx* est plus cauteleux : jugez-en par l'anecdote suivante.

En l'an de disgrâce 1738, il prit dans ses griffes deux habitantes de la zone glaciale, et écrivit à tous ses amis, comme à moi, que c'était le chirurgien de la troupe mesurante qui avait enlevé ces deux pauvres diablesses; et en conséquence il fit d'abord faire une quête pour elles, comme réparateur des torts d'autrui. Je lui envoyai cinquante écus, du faubourg d'enfer

(*) *Maupertuis.*

nommé Cirey, où j'étais pour lors. Le diablotin *Thiriot* porta lesdites cent cinquante livres tournois ; 1754.
témoin la lettre du diablotin *Thiriot*, que j'ai retrouvée parmi mes papiers, en date du 24 décembre 1738, à Paris : *Mon cher ami ; je portai hier les cinquante écus au père xx de l'académie des sciences, et je lui étalai tout ce que me fesait sentir votre générosité pour les deux créatures du Nord. Je voudrais bien qu'une si bonne action fût suivie*, &c.

Vous voyez, mon cher père et compère d'enfer, qu'il n'y a rien de si différent que diable et diable, et qu'il faut admettre le principe des indiscernables d'*Asmodée-Leibnitz* ; mais surtout, mon cher réprouvé, gardez-vous des langues médisantes. Je n'ai jamais connu de damné plus crédule que vous. Souvenez-vous de la parole sacrée que nous nous sommes donnée dans le caveau de *Lucifer*, de ne jamais croire un mot des tracasseries que pourraient nous faire les esprits immondes déguisés en anges de lumière.

Si je n'étais pas assez près d'aller voir *Satan*, notre père commun, et si nous pouvions nous rencontrer dans quelque coin de cet autre enfer qu'on appelle la terre, je convaincrais votre révérence diabolique de ma sincère et inaltérable dévotion envers elle. Ce n'est pas qu'un damné ne puisse donner quelquefois un coup de queue à son confrère, quand il se démène, et qu'il a un fer rouge dans le cu ; mais les véritables et bons damnés voient le cœur de leur prochain, et je crois que nos cœurs sont faits l'un pour l'autre.

Il eût été à souhaiter que le très-révérend père que j'ai tant aimé eût eu plus d'indulgence pour

1754. un ſerviteur très-attaché ; mais ce qui eſt fait eſt fait, et ni DIEU ni tous les diables ne peuvent empêcher le paſſé.

Je trempe avec les eaux du Léthé le bon vin que je bois à votre ſanté dans ces quartiers. J'en bois peu, parce que je ſuis le damné le plus malingre de ce bas monde. Sur ce je vous donne ma bénédiction et vous demande la vôtre, vous exhortant à faire vos agapes.

LETTRE XLIV.

A MADAME

LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, 26 de mars.

ON m'a dit, Madame, que vous allez à Andlau, et que ma lettre ne vous trouverait pas à Strasbourg ; je l'adreſſe à M. le baron d'*Haſtat*. J'ai fort bonne opinion de ſon procès ; *Dupont* m'a lu ſon plaidoyer, il m'a paru contenir des raiſons convaincantes ; il tourne l'affaire de tous les ſens, et il n'y a pas un côté qui ne ſoit entièrement favorable. J'aurais bien mauvaiſe opinion de mon jugement ou de celui du conſeil d'Alſace, ſi monſieur votre neveu ne gagnait pas ſa cauſe tout d'une voix. Je me flatte, Madame, de vous retrouver à l'île Jard, quand je retournerai à Strasbourg. Il y a ſix mois que je ne ſuis ſorti de ma chambre ; il eſt bon de s'accoutumer à ſe paſſer des hommes ; vous ſavez que j'en ai éprouvé la

méchanceté jusque dans ma solitude. Le père missionnaire est venu s'excuser chez moi, et j'ai reçu ses excuses, parce qu'il y a des feux qu'il ne faut pas attiser. Le père *Menou* a désavoué la lettre qui court sous son nom, et je me contente de son désaveu. Il faut sacrifier au repos dont on a grand besoin sur la fin de sa vie. Comme je m'occupe à l'histoire, je voudrais bien savoir s'il est vrai qu'il y ait eu autrefois un parlement à Paris. Le chef du parlement de cette province m'honore toujours d'une bonté que je vous dois ; il vient me voir quelquefois ; je me sens destiné à être attaché à ce qui vous appartient. Je présente mes respects aux deux hermites de l'île Jard ; je me recommande à leurs saintes prières. 1754.

L'hermite de Colmar.

LETTRE XLV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 16 d'avril.

Est-il vrai, mon cher ange, que votre santé s'altère? est-il vrai qu'on vous conseille les eaux de Plombières? est-il vrai que vous ferez le voyage? Vous êtes bien sûr qu'alors je viendrais à ce Plombières, qui serait mon paradis terrestre. La saison est encore bien rude dans ces quartiers-là. Nos Vosges sont couvertes de neige. Il n'y a pas un arbre dans nos campagnes qui ait poussé une feuille, et le verd manque encore pour les bestiaux. J'ai à vous

1754. avertir, mon cher ange, que les deux prétendues faisons qu'on a imaginées pour prendre les eaux de Plombières, sont un charlatanisme des médecins du pays, pour faire venir deux fois les mêmes chalands. Ces eaux font du bien en tout temps, supposé qu'elles en fassent, quand elles ne sont pas infiltrées de la neige qui s'est fait un passage jusqu'à elles. Le pays est si froid d'ailleurs, que le temps le plus chaud est le plus convenable; mais dans quelque temps que vous y veniez, soyez sûr de m'y voir. Je voudrais bien que votre ami l'abbé pût les venir prendre coupées avec du lait; mais je vous ai déjà dit, et je vous répète avec douleur, que je crains qu'il ne meure dans sa maison de campagne, et que la maladie dont il est attaqué ne dure beaucoup plus que vous ne le pensiez. Cette maladie m'alarme d'autant plus que son médecin est fort ignorant et fort opiniâtre. Madame *Denis* me mande qu'elle pourrait bien aussi aller à Plombières. Elle prend du *Vinache;* elle fait comme j'ai fait, elle ruine sa santé par des remèdes et par de la gourmandise. Il est bien certain que, si vous venez à Plombières tous deux, je ne ferai aucune autre démarche que celle de venir vous y attendre. Madame d'*Argental*, qui en a déjà tâté, voudrait-elle recommencer? En ce cas, vive Plombières.

Vous savez que le roi de Prusse m'a écrit une lettre remplie d'éloges flatteurs qui ne flattent point. Vous savez que tout est contradiction dans ce monde. C'en est une assez grande que la conduite du père *Menou*, qui m'écrit lettre sur lettre pour se plaindre de la trahison qu'on nous a faite à tous deux de

publier et de falsifier ce que nous nous étions écrit dans le secret d'un commerce particulier, qui doit être une chose sacrée chez les honnêtes gens. On m'a parlé des Mémoires de milord *Bolingbroke*. Je m'imagine que les Wigs n'en feront pas contens. Ce qu'il y a de plus hardi dans ses lettres sur l'Histoire, est ce qu'il y a de meilleur; aussi est-ce la seule chose qu'on ait critiquée. Les Anglais paraissent faits pour nous apprendre à penser. Imagineriez-vous que les Suisses ont pris la méthode d'inoculer la petite vérole, et que madame la duchesse d'*Aumont* vivrait encore si M. le duc d'*Aumont* était né à Lausane? Ce Lausane est devenu un singulier pays. Il est peuplé d'anglais et de français philosophes, qui sont venus y chercher de la tranquillité et du soleil. On y parle français, on y pense à l'anglaise. On me presse tous les jours d'y aller faire un tour. Madame la duchesse de *Gotha* demande à grands cris la préférence; mais son pays n'est pas si beau, et on n'y est pas à couvert du vent du nord. Il n'y a à présent que les montagnes cornues de Plombières qui puissent me plaire si vous y venez. Nous verrons si je les changerai en eaux d'Hipocrène. Adieu, mon cher et respectable ami; je vous embrasse avec la plus vive tendresse. 1754.

1754.

LETTRE XLVI.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Colmar, 23 d'avril.

Je me ſens très-coupable, Madame, de n'avoir point répondu à votre dernière lettre ; ma mauvaiſe ſanté n'eſt point une excuſe auprès de moi ; et quoique je ne puiſſe guère écrire de ma main, je pouvais du moins dicter des choſes fort triſtes, qui ne déplaiſent pas aux perſonnes comme vous, qui connaiſſent toutes les misères de cette vie, et qui ſont détrompées de toutes les illuſions.

Il me ſemble que je vous avais conſeillé de vivre, uniquement pour faire enrager ceux qui vous payent des rentes viagères. Pour moi, c'eſt preſque le ſeul plaiſir qui me reſte. Je me figure, dès que je ſens les approches d'une indigeſtion, que deux ou trois princes hériteront de moi ; alors je prends courage par malice pure, et je conſpire contre eux avec de la rhubarbe et de la ſobriété.

Cependant, Madame, malgré l'envie extrême de leur jouer le tour de vivre, j'ai été très-malade. Joignez à cela de maudites Annales de l'Empire qui ſont l'éteignoir de l'imagination, et qui ont emporté tout mon temps ; voilà la raiſon de ma pareſſe. J'ai travaillé à ces inſipides ouvrages pour une princeſſe de *Saxe*, qui mérite qu'on faſſe des choſes plus

agréables pour elle. C'eſt une princeſſe infiniment aimable, chez qui on fait meilleure chère que chez madame la ducheſſe *du Maine*. On vit dans ſa cour avec une liberté beaucoup plus grande qu'à Sceaux; mais malheureuſement le climat eſt horrible, et je n'aime à préſent que le ſoleil. Vous ne le voyez guère, Madame, dans l'état où ſont vos yeux; mais il eſt bon du moins d'en être réchauffé. L'hiver horrible que nous avons eu donne de l'humeur, et les nouvelles que l'on apprend n'en donnent guère moins. 1754.

Je voudrais pouvoir vous envoyer quelques bagatelles pour vous amuſer; mais les ouvrages auxquels je travaille ne ſont point du tout amuſans.

J'étais devenu anglais à Londres, je ſuis allemand en Allemagne. Ma peau de caméléon prendrait des couleurs plus vives auprès de vous; votre imagination rallumerait la langueur de mon eſprit.

J'ai lu les Mémoires de milord *Bolingbroke*. Il me ſemble qu'il parlait mieux qu'il n'écrivait. Je vous avoue que je trouve autant d'obſcurité dans ſon ſtyle que dans ſa conduite. Il fait un portrait affreux du comte d'*Oxford*, ſans alléguer contre lui la moindre preuve. C'eſt ce même *Oxford* que *Pope* appelle une ame ſereine, au-deſſus de la bonne et de la mauvaiſe fortune, de la rage des partis, de la fureur du pouvoir, et de la crainte de la mort.

Bolingbroke aurait bien dû employer ſon loiſir à faire de bons Mémoires ſur la guerre de la ſucceſſion, ſur la paix d'Utrecht, ſur le caractère de la reine *Anne*, ſur le duc et la ducheſſe de *Marlborough*, ſur *Louis XIV*, ſur le duc d'*Orléans*, ſur les miniſtres de

—— France et d'Angleterre. Il aurait mêlé adroitement
1754. ſon apologie à tous ces grands objets, et il l'eût immortaliſée; au lieu qu'elle eſt anéantie dans le petit livret tronqué et confus qu'il nous a laiſſé.

Je ne conçois pas comment un homme, qui ſemblait avoir des vues ſi grandes, a pu faire des choſes ſi petites. Son traducteur a grand tort de dire que je veux proſcrire l'étude des faits. Je reproche à M. de *Bolingbroke* de nous en avoir trop peu donné, et d'avoir encore étranglé le peu d'événemens dont il parle. Cependant je crois que ſes Mémoires vous auront fait quelque plaiſir, et que vous vous êtes ſouvent trouvée, en le liſant, en pays de connaiſſance.

Adieu, Madame; ſouffrons nos misères humaines patiemment. Le courage eſt bon à quelque choſe; il flatte l'amour propre, il diminue les maux, mais il ne rend pas la vue. Je vous plains toujours beaucoup; je m'attendris ſur votre ſort.

Mille complimens à M. de *Formont*. Si vous voyez monſieur le préſident *Hénault*, je vous prie de ne me point oublier auprès de lui. Soyez bien perſuadée de mon tendre reſpect.

LETTRE

LETTRE XLVII. 1754.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 2 de mai.

Mon cher ange, mon ombre ſera à Plombières à l'inſtant que vous y ſerez. Bénis ſoient les préjugés du genre-humain, puiſqu'ils vous amènent avec madame d'*Argental* en Lorraine! Venez boire, venez vous baigner. J'en ferai autant, et je vous apporterai peut-être de quoi vous amuſer dans les momens où il eſt ordonné de ne rien faire. Que je ſerai enchanté de vous revoir, mon cher et reſpectable ami! N'allez pas vous aviſer de vous bien porter; n'allez pas changer d'avis. Croyez fermement que les eaux ſont abſolument néceſſaires pour votre ſanté. Pour moi, je ſuis bien sûr qu'elles ſont néceſſaires à mon bonheur; mais ce ſera à condition, s'il vous plaît, que vous ne vous moquerez point des délices de la Suiſſe. Je ſuis bien aiſe de vous dire qu'à Lauſane il y a des coteaux méridionaux, où l'on jouit d'un printemps preſque perpétuel, et que c'eſt le climat de Provence. J'avoue qu'au Nord il y a de belles montagnes de glace; mais je ne compte plus tourner du côté du Nord. Mon cher ange, le petit abbé a donc permuté ſon bénéfice? L'avez-vous vu dans ſa nouvelle abbaye? Je vous prie de lui dire, ſi vous le voyez, combien je m'intéreſſe à ſa ſanté. Il eſt vrai que je n'ai nulle opinion de ſon médecin; c'eſt un homme entêté de préjugés en *iſme*, qui ne veut pas

1754. qu'on change une drachme à ſes ordonnances, et qui eſt tout propre à tuer ſes malades, par le régime ridicule où il les met. Je crois, pour moi, qu'il faut changer d'air et de médecin.

Que je ſuis mécontent des Mémoires ſecrets de *Bolingbroke !* Je voudrais qu'ils fuſſent ſi ſecrets que perſonne ne les eût jamais vus. Je ne trouve qu'obſcurités dans ſon ſtyle comme dans ſa conduite. On a rendu un mauvais ſervice à ſa mémoire d'imprimer cette rapſodie ; du moins c'eſt mon avis, et je le haſarde avec vous parce que, ſi je m'abuſe, vous me détromperez. Voilà donc M. de *Céreſte* qui devient une nouvelle preuve combien les Anglais ont raiſon, et combien les Français ont tort. *O tardi ſtudiorum !* Nous ſommes venus les derniers preſqu'en tout genre. Nous ne ſongeons pas même à la vie.

Mon cher ami, je ſonge à la mort ; je ne me ſuis jamais ſi mal porté ; mais j'aurai un beau moment quand j'aurai la conſolation de vous embraſſer.

LETTRE XLVIII. 1754

A M. LE PRESIDENT HENAULT,

En lui envoyant les Annales de l'Empire.

A Colmar, le 12 de mai.

Mes doigts enflés, Monsieur, me refusent le plaisir de vous écrire de ma main. Je vous traite comme une cinquantaine d'empereurs; car j'ai dicté toute cette histoire. Mais j'ai bien plus de satisfaction à dicter ici les sentimens qui m'attachent à vous.

Je vous jure que vous me faites trop d'honneur de penser que vous trouverez, dans ces Annales, l'examen du droit public de l'Empire. Une partie de ce droit public consiste dans la *Bulle d'or*, dans la *Paix de Vestphalie*, dans les *Capitulaires* des empereurs; c'est ce qui se trouve imprimé par-tout, et qui ne pouvait être l'objet d'un abrégé. L'autre partie du droit public consiste dans les prétentions de tant de princes à la charge des uns des autres, dans celles des empereurs sur Rome et des papes sur l'Empire, dans les droits de l'Empire sur l'Italie : et c'est ce que je crois avoir assez indiqué, en réduisant tous ces droits douteux à celui du plus fort que le temps seul rend légitime. Il n'y en a guère d'autre dans le monde.

Si vous daignez jeter les yeux sur les Doutes (*)

(*) Ils se trouvent dans le tome III des Mélanges littéraires.

1754. qui se trouvent à la fin du second tome, et qui pourraient être en beaucoup plus grand nombre, vous jugerez si l'original des donations de *Pepin* et de *Charlemagne* ne se trouve pas au dos de la donation de *Constantin*. Le Diurnal romain des septième et huitième siècles, est un monument de l'histoire bien curieux, et qui fait voir évidemment ce qu'étaient les papes dans ce temps-là. On a eu grand soin, au Vatican, d'empêcher que le reste de ce Diurnal ne fût imprimé. La cour de Rome fait comme les grandes maisons qui cachent, autant qu'elles le peuvent, leur première origine. Cependant, en dépit des *Boulainvilliers*, toute origine est petite, et le capitole fut d'abord une chaumière.

La grande partie du droit public, qui n'a été pendant six cents ans qu'un combat perpétuel entre l'Italie et l'Allemagne, est l'objet principal de ces Annales; mais je me suis bien donné de garde de traiter cette matière dogmatiquement. J'ai fait encore moins le raisonneur sur les droits des empereurs et des Etats de l'Empire.

Il est certain que *Tibère* était un prince un peu plus puissant que *Charles VII* et *François I.* Tout le pouvoir que les empereurs allemands ont exercé sur Rome, depuis *Charlemagne*, a consisté à la saccager et à la rançonner dans l'occasion. Voilà ce que j'indique, et le lecteur bénévole peut juger.

J'aurais eu assurément, Monsieur, des lecteurs plus bénévoles, si j'avais pu vous imiter comme j'ai tâché de vous suivre: mais je n'ai fait ce petit abrégé que par pure obéissance pour madame la duchesse de *Saxe-Gotha;* et quand on ne fait qu'obéir,

on ne réuſſit que médiocrement. Cependant j'oſe dire que, dans ce petit abrégé, il y a plus de choſes eſſentielles que dans la grande hiſtoire du révérend père *Barre*. Je vous ſoumets cet ouvrage, Monſieur, comme à mon maître en fait d'hiſtoire. 1754.

Puiſque me voilà en train de vous parler de cet objet de vos études et de votre gloire, permettez-moi de vous dire que je ſuis un peu fâché qu'on ſoit tombé depuis peu ſi rudement ſur *Rapin Thoiras*. Rien ne me paraît plus injuſte et plus indécent. Je regarde cet hiſtorien comme le meilleur que nous ayons : je ne ſais ſi je me trompe. Je me flatte, au reſte, que vous me rendrez juſtice ſur la prétendue Hiſtoire univerſelle qu'on a imprimée ſous mon nom. Celui qui a vendu un mauvais manuſcrit tronqué et défiguré, n'a pas fait l'action du plus honnête homme du monde. Les libraires qui l'ont imprimé ne ſont ni des *Robert Etienne* ni des *Plantin ;* et ceux qui m'ont imputé cette rapſodie ne ſont pas des *Bayle*.

J'eſpère faire voir (ſi je vis) que mon véritable ouvrage eſt un peu différent ; mais, pour achever une telle entrepriſe, il me faudrait plus de ſanté et de ſecours que je n'en ai.

Adieu, Monſieur ; conſervez-moi vos bontés, et ne m'oubliez pas auprès de madame *du Deffant*. Soyez très-perſuadé de mon attachement et de ma tendre et reſpectueuſe eſtime.

1754.

LETTRE XLIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 16 de mai.

Mon cher ange, le 7 de juillet approche ; perſiſtez bien, madame d'*Argental* et vous, dans la foi que vous avez aux eaux de Plombières. N'allez pas ſoupçonner que la ſanté puiſſe ſe trouver ailleurs. Venez boire avec moi, mon cher et reſpectable ami. Je vous prie, quand vous verrez cet abbé *Caton*, qui eſt malade à ſa nouvelle campagne, de lui faire pour moi les plus tendres complimens. Je ne ſais ſi ſon médecin a la vogue, mais il me ſemble que je n'entends point parler de ſes guériſons. Je crois ſes malades enterrés. Vous êtes fort heureux de n'avoir point été attaqué. Le nouveau régime ne vous convient pas.

Je viendrai, mon cher ange, à Plombières avec deux domeſtiques tout au plus, et je ne ſerai pas difficile à loger; peut-être même y ſerai-je avant vous, et en ce cas je vous demanderai vos ordres. J'apporterai quelques paperaſſes de proſe et de vers pour vous endormir après le dîner. Comment pouvez-vous craindre que je manque un tel rendez-vous? Je voudrais que vous fuſſiez à Conſtantinople à la place de votre oncle, et vous venir trouver dans le ſerraï des franguis de Galata, ſur le canal de la Propontide. Mon ange, Plombières eſt un vilain trou, le ſéjour eſt abominable, mais il ſera pour moi le jardin d'*Armide*.

Je vous ai envoyé le second tome des Annales de l'Empire dans toute la plénitude de l'horreur historique. Dieu merci, il n'y a pas un mot à changer, non plus qu'au placet de *Caritidès*. Gardez-vous de lire ce fatras ; il est d'un ennui mortel ; rien n'est plus mal-sain. Que vous importe *Albert d'Autriche*? J'ai été entraîné dans ce précipice de ronces par ma malheureuse facilité ; on ne m'y rattrapera plus. C'est être trop ennemi de soi-même que de se consumer à ramasser des antiquités barbares. La duchesse de *Gotha*, qui est très-aimable, m'a transformé en pédant en *us*, comme *Circé* changea les compagnons d'*Ulysse* en bêtes. Il faut que je revoye monsieur et madame d'*Argental* pour reprendre ma première forme. 1754.

Bonsoir ; mille respects à madame d'*Argental*. Amenez-la pour sa santé et pour mon bonheur.

LETTRE L.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Colmar, 19 de mai.

Savez-vous le latin, Madame? Non : voilà pourquoi vous me demandez si j'aime mieux *Pope* que *Virgile*. Ah! Madame, toutes nos langues modernes sont sèches, pauvres et sans harmonie, en comparaison de celles qu'ont parlé nos premiers maîtres, les Grecs et les Romains. Nous ne sommes que des

violons de village. Comment voulez-vous d'ailleurs
1754. que je compare des épîtres à un poëme épique, aux amours de *Didon*, à l'embraſement de Troye, à la deſcente d'*Enée* aux enfers ?

Je crois l'Eſſai ſur l'homme, de *Pope*, le premier des poëmes didactiques, des poëmes philoſophiques ; mais ne mettons rien à côté de *Virgile*. Vous le connaiſſez par les traductions ; mais les poëtes ne ſe traduiſent point. Peut-on traduire de la muſique ? Je vous plains, Madame, avec le goût et la ſenſibilité éclairée que vous avez, de ne pouvoir lire *Virgile*. Je vous plaindrais bien davantage ſi vous liſiez des Annales, quelque courtes qu'elles ſoient. L'Allemagne en miniature n'eſt pas faite pour plaire à une imagination françaiſe telle que la vôtre.

J'aimerais bien mieux vous apporter la Pucelle, puiſque vous aimez les poëmes épiques. Celui-là eſt plus long que la Henriade, et le ſujet en eſt un peu plus gai. L'imagination y trouve mieux ſon compte ; elle eſt trop rétrécie chez nous dans la ſévérité des ouvrages ſérieux. La vérité hiſtorique et l'auſtérité de la religion m'avaient rogné les ailes dans la Henriade, elles me ſont revenues avec la Pucelle. Ces annales ſont plus agréables que celles de l'Empire.

Si vous avez encore M. de *Formont*, je vous prie, Madame, de le faire ſouvenir de moi ; et s'il eſt parti, je vous prie de ne me point oublier en lui écrivant. Je vais aux eaux de Plombières, non que j'eſpère y trouver la ſanté à laquelle je renonce, mais parce que mes amis y vont. J'ai reſté ſept mois entiers à Colmar ſans ſortir de ma chambre, et je crois que j'en ferai autant à Paris, ſi vous n'y êtes pas.

Je me ſuis aperçu à la longue que tout ce qu'on dit et tout ce qu'on fait ne vaut pas la peine de ſortir de chez ſoi. La maladie ne laiſſe pas d'avoir de grands avantages : elle délivre de la ſociété. Pour vous, Madame, ce n'eſt pas de même ; la ſociété vous eſt néceſſaire comme un violon à *Guignon*, parce qu'il eſt le roi du violon. 1754.

M. d'*Alembert* eſt bien digne de vous, bien au-deſſus de ſon ſiècle. Il m'a fait cent fois trop d'honneur, et il peut compter que ſi je le regarde comme le premier de nos philoſophes gens d'eſprit, ce n'eſt point du tout par reconnaiſſance.

Je vous écris rarement, Madame, quoiqu'après le plaiſir de lire vos lettres, celui d'y répondre comme je peux, ſoit le plus grand pour moi; mais je ſuis enfoncé dans des travaux pénibles qui partagent mon temps avec la colique. Je n'ai point de temps à moi, car je ſouffre et je travaille ſans ceſſe. Cela fait une vie pleine, pas tout-à-fait heureuſe ; mais où eſt le bonheur? je n'en ſais rien, Madame ; c'eſt un beau problème à réſoudre.

1754.

LETTRE LI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 29 de maï.

Mon cher ange, j'ai oublié, dans ma dernière lettre, de vous parler d'un vieux papier cacheté dont vous avez eu la bonté de vous charger. Le plaiſir de m'occuper de votre voyage des eaux me tenait tout entier.

Poſthabui tamen illorum mea ſeria ludo.

Ce papier eſt, ne vous déplaiſe, mon teſtament qu'il faut que je corrige comme mes autres ouvrages, pour éviter la critique, attendu que mes affaires ayant changé de face, et moi auſſi, depuis cinq ans, il faut que je conforme mes diſpoſitions à mon état préſent. Vous ſouvenez-vous encore que vous avez une Pucelle d'une vieille copie, et que cette *Jeanne* négligée et ridée doit faire place à une *Jeanne* un peu mieux atournée, que j'aurai l'honneur de vous apporter pour faire paſſer vos eaux plus allégrement. N'auriez-vous point le Factum de monſieur de *la Bourdonaye*, que je n'ai jamais vu et que j'ai une paſſion extrême de lire? Si vous l'avez, je vous ſupplie de l'apporter avec vous. J'ai grande envie de voir comment il ſe peut faire qu'on n'ait pas pendu *la Bourdonaye* pour avoir fait la conquête de Madraſs.

Et les grands et les petits prophètes (3)? On dit

(3) Titres de quelques brochures ſur les muſiciens français et les bouffons italiens, dont les querelles occupaient alors tous les oiſifs de Paris.

que cela eſt fort plaiſant. C'eſt dans ces choſes ſublimes qu'on excelle à préſent dans ma chère patrie. Adieu, mon adorable ange; ſouvenez-vous de mon ancien teſtament. Je ſuis errant comme un juif, et je n'ai guère d'eſpérance dans la loi nouvelle; mais je vous embraſſerai à la piſcine de Plombières, et vous me direz: *Surge et ambula.* Il faut que madame d'*Argental* ne change point d'avis ſur les eaux, elles ſont indiſpenſables. 1754.

LETTRE LII.

AU MEME.

A Scnones, 12 de juin.

Mon cher ange, ceux qui diſent que l'homme eſt libre ne diſent que des ſottiſes; ſi on était libre, ne ſerais-je pas auprès de vous et de madame d'*Argental?* ma deſtinée ſerait-elle d'avoir des anges gardiens inviſibles? Je pars le 8 de Colmar, dans le deſſein de venir jouir enfin de votre préſence réelle. Je reçois, en partant, une lettre de madame *Denis*, qui me mande que *Maupertuis* et *la Condamine* vont à Plombières, qu'il ne faut pas abſolument que je m'y trouve dans le même temps, que cela produirait une ſcène odieuſe et ridicule, qu'il faut que je n'aille aux eaux que quand elle me le mandera. Elle ajoute que vous ſerez de cet avis, et que vous vous joindrez à elle pour m'empêcher de vous voir. Surpris, affligé, inquiet, embarraſſé, me voilà donc ayant fait mes adieux à Colmar et embarqué pour Plombières. Je m'arrête à moitié chemin; je me fais

1754. bénédictin dans l'abbaye de Senones avec dom *Calmet*, l'auteur des Commentaires sur la Bible, au milieu d'une bibliothéque de douze mille volumes, en attendant que vous m'appeliez dans votre sphère. Donnez-moi donc vos ordres, mon cher ange; je quitterai le cloître dès que vous l'ordonnerez; mais je ne le quitterai pas pour le monde, auquel j'ai un peu renoncé; je ne le quitterai que pour vous.

Je ne perds pas ici mon temps. Condamné à travailler sérieusement à cette Histoire générale, imprimée pour mon malheur, et dont les éditions se multiplient tous les jours, je ne pouvais guère trouver de grands secours que dans l'abbaye de Senones. Mais je vous sacrifierai bien gaiement le fatras d'erreurs imprimées dont je suis entouré, pour goûter enfin la douceur de vous revoir. Prenez-vous les eaux? comment madame d'*Argental* s'en trouve-t-elle? Que je bénis le préjugé qui fait quitter Paris pour aller chercher la santé au milieu des montagnes, dans un très-vilain climat! La médecine a le même pouvoir que la religion; elle fait entreprendre des pélerinages. Réglez le mien; vous êtes tous deux les maîtres de ma marche comme de mon cœur.

La poste va deux fois par semaine de Plombières *à Senones par Raon*. Elle arrive un peu tard, parce qu'elle passe par Nanci; mais enfin, j'aurai le bonheur de recevoir de vos nouvelles. Adieu; je vous embrasse.

Le moine Voltaire.

LETTRE LIII. 1754.

AU MEME.

A Senones par Ravon ou Raon, 16 de juin.

MON cher ange, je ne sais si madame *Denis* a raison ou non. J'attends votre décision. Je suis un moine soumis aux ordres de mon abbé, et je n'attends que votre obédience. Je vous supplie de vouloir bien vous faire donner une ou deux lettres qui doivent m'être adressées à Plombières vers le 20 du mois; je me flatte que vous me manderez de les venir chercher moi-même. Savez-vous bien que je ne suis point en France, que Senones est terre d'Empire, et que je ne dépends que du pape pour le spirituel? Je lis ici, ne vous déplaise, les Pères et les Conciles. Vous me remettrez peut-être au régime de la tragédie, quand j'aurai le bonheur de vous voir. Comment vous trouvez-vous du régime des eaux, vous et madame d'*Argental*? Faites-vous une santé vigoureuse pour une cinquantaine d'années, et puissions-nous vivre à la *Fontenelle*, avec un cœur un peu plus sensible que le sien. Il serait beau de s'aimer à cent ans. Nous avons à peu-près cinquante ans d'amitié sur la tête. Je me meurs d'impatience de vous voir. Je n'ai jamais eu de désirs si vifs dans ma jeunesse. Donnez-moi donc un rendez-vous à Plombières, fût-ce malgré madame *Denis*. Je tremble d'être né pour les passions malheureuses. Adieu, mon cher ange; je volerai sous vos ailes à vos ordres, et je me remettrai de tout à votre providence.

1754.

LETTRE LIV.

AU MEME.

A Senones par Ravon, 20 de juin.

Vous me laiſſez faire, mon cher et reſpectable ami, un long noviciat dans ma Thébaïde. Voici la troiſième lettre que je vous écris. Je n'ai de nouvelles ni de vous ni de madame *Denis*. Elle m'a mandé que vous m'avertiriez du temps où je dois venir vous trouver; mon cœur n'avait pas beſoin de ſes avertiſſemens pour être à vos ordres. Je ne ſuis parti que pour venir vous voir, et me voici à moitié chemin ſans ſavoir encore ſi je dois avancer. Je vous ai ſupplié de vouloir bien vous informer d'un paquet de lettres qu'on m'a adreſſé à Plombières où je devrais être. J'écris au maître de poſte de Remiremont pour en ſavoir des nouvelles. Ce paquet m'eſt de la plus grande conſéquence. Si vous avez eu la bonté de le retirer, ayez celle de me le renvoyer par la poſte à Senones, avec les ordres poſitifs de venir vous joindre. Il ne me faut qu'une chambre, un trou auprès de vous, et je ſuis très-content. Mes gens logeront comme ils pourront. Votre grenier ſerait pour moi un palais. Je ſuis comme une fille paſſionnée qui s'eſt jetée dans un couvent en attendant que ſon amant puiſſe l'enlever. C'eſt une étrange deſtinée que je ſois ſi près de vous, et que je n'aye pu encore vous voir. Je vous embraſſe avec autant d'empreſſement que de douleur. Mille tendres reſpects à madame d'*Argental*.

Voici un autre de mes embarras : je crains que vous ne soyez pas à Plombières. J'ignore tout dans mon tombeau ; ressuscitez-moi. 1754.

Il faut malheureusement huit jours pour recevoir réponse, et nous ne sommes qu'à quinze lieues.

LETTRE LV.

AU MEME.

Senones, 24 de juin.

O Adorables anges, je compte être incessamment dans votre ciel, c'est-à-dire, dans votre grenier. Je n'ai reçu qu'aujourd'hui vos lettres du 9 et du 16. Comment m'accusez-vous de n'avoir point écrit à madame d'*Argental*? Je vous écris toujours, Madame : vous êtes *consubstantiels*. Je ne vous ai point écrit nommément et privativement, parce que moi, pauvre moine, je comptais venir, il y a quinze jours, *réellement*, dans votre vilain paradis de Plombières, où est mon ame, du jour que vous y êtes arrivée. Daignez donc me conserver cet heureux trou que vous avez bien voulu me retenir. J'arriverai peut-être avant ma lettre, peut-être après ; mais il est très-sûr que j'arriverai, tout malingre que je suis. Ma santé est au bout de vos ailes. Je veux me flatter que la vôtre va bien, puisque vous ne m'en parlez pas. Divins anges, je ne connais qu'un malheur, c'est d'avoir été si long-temps à quinze lieues de votre empyrée, et de ne m'être point jeté dedans.

1754. Voilà qui eſt bien plaiſant, d'être en couvent, et de dire *Benedicite* au lieu d'être avec vous. Je m'occupe avec dom *Mabillon*, dom *Martenne*, dom *Tuilier*, dom *Ruinart*. Les antiquailles où je ſuis condamné, et les Capitulaires de *Charlemagne* ſont bien reſpectables; mais cela ne conſole pas de votre abſence. Je vais donc fermer mon cahier de remarques ſur la ſeconde race, faire mon paquet et m'embarquer. *Lazare* va ſe rendre à votre piſcine. Il y a, dit-on, un monde prodigieux à Plombières; mais je ne le verrai certainement pas. Vous êtes tout le monde pour moi. Je ſuis devenu bien pédant; mais n'importe, je vous aime comme ſi j'étais un homme aimable. Adieu, vous deux qui l'êtes tant; adieu, vous avec qui je voudrais paſſer ma vie. Quelle pauvre vie! Je n'ai plus qu'un ſouffle.

Quel chien de temps il fait! Des grelons gros comme des œufs de poule d'inde ont caſſé mes vitres: et les vôtres? Adieu, adorable ange.

LETTRE LVI.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Entre deux montagnes, le 2 de juillet.

J'AI été malade, Madame; j'ai été moine; j'ai paſſé un mois avec St *Auguſtin*, *Tertullien*, *Origène* et *Raban*. Le commerce des pères de l'Egliſe et des ſavans du temps de *Charlemagne* ne vaut pas le vôtre: mais, que vous mander des montagnes des Voſges? et comment

comment vous écrire, quand je n'étais occupé que des prisciliianistes et des nestoriens ? 1754.

Au milieu de ces beaux travaux dont j'ai gourmandé mon imagination, il a fallu encore obéir à des ordres que M. d'*Alembert*, votre ami, m'a donnés de lui faire quelques articles pour son Encyclopédie ; et je les ai très-mal faits. Les recherches historiques m'ont appesanti. Plus j'enfonce dans la connaissance des septième et huitième siècles, moins je suis fait pour le nôtre, et surtout pour vous.

M. d'*Alembert* m'a demandé un article sur l'*esprit* : c'est comme s'il l'avait demandé au père *Mabillon* ou au père *Montfaucon*. Il se repentira d'avoir demandé des gavottes à un homme qui a cassé son violon.

Et vous aussi, Madame, vous vous repentirez d'avoir voulu que je vous écrive. Je ne suis plus de ce monde, et je me trouve assez bien de n'en plus être. Je ne m'intéresserai pas moins tendrement à vous ; mais, dans l'état où nous sommes tous deux, que pouvons-nous faire l'un pour l'autre ? Nous nous avouerons que tout ce que nous avons vu et tout ce que nous avons fait, a passé comme un songe ; que les plaisirs se sont enfuis de nous ; qu'il ne faut pas trop compter sur les hommes.

Nous nous consolerons aussi en nous disant combien peu ce monde est consolant. On ne peut y vivre qu'avec des illusions : et dès qu'on a un peu vécu, toutes les illusions s'envolent. J'ai conçu qu'il n'y avait de bon, pour la vieillesse, qu'une occupation dont on fût toujours sûr, et qui nous menât jusqu'au bout, en nous empêchant de nous ronger nous-mêmes.

1754. J'ai passé un mois avec un bénédictin de quatre-vingt-quatre ans, qui travaille encore à l'histoire. On peut s'y amuser quand l'imagination baisse. Il ne faut point d'esprit pour s'occuper des vieux événemens : c'est le parti que j'ai pris. J'ai attendu que j'eusse repris un peu de santé pour m'aller guérir à Plombières. Je prendrai les eaux en n'y croyant pas, comme j'ai lu les Pères.

J'exécuterai vos ordres auprès de M. d'*Alembert*. Je vois les fortes raisons du prétendu éloignement dont vous parlez; mais vous en avez oublié une, c'est que vous êtes éloignée de son quartier. Voilà donc le grand motif sur lequel court le commerce de la vie ! Savez-vous bien, vous autres, ce qu'il y a de plus difficile à Paris? c'est d'attraper le bout de la journée.

Puissent vos journées, Madame, être tolérables! c'est encore un beau lot; car, de journées toujours agréables, il n'y en a que dans les Mille et une nuits, et dans la Jérusalem céleste.

Résignons-nous à la destinée qui se moque de nous, et qui nous emporte. Vivons tant que nous pourrons, et comme nous pourrons. Nous ne serons jamais aussi heureux que les sots, mais tâchons de l'être à notre manière..... Tâchons....; quel mot ! Rien ne dépend de nous : nous sommes des horloges, des machines.

Adieu, Madame; mon horloge voudrait sonner l'heure d'être auprès de vous.

LETTRE LVII. 1754.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 26 de juillet.

ANGES,

Je ne peux me conſoler de vous avoir quittés qu'en vous écrivant. Je ſuis parti de Plombières pour la Chine. Voyez tout ce que vous me faites entreprendre. O Grecs, que de peines pour vous plaire! Eh bien! me voilà chinois, puiſque vous l'avez voulu; mais je ne ſuis ni mandarin ni jéſuite, et je peux très-bien être ridicule. Anges, ſcellez la bouche de tous ceux qui peuvent être inſtruits de ce voyage de long cours; car, ſi on me fait embarqué, tous les vents ſe déchaîneront contre moi. Mon voyage à Colmar était plus néceſſaire, et n'eſt pas ſi agréable. Il n'y a de plaiſir qu'à vous obéir, à faire quelque choſe qui pourra vous amuſer. J'y vais mettre tous mes ſoins, et je ne vous écris que ce petit billet, parce que je ſuis aſſidu auprès du berceau de l'Orphelin. Il m'appelle, et je vais à lui en feſant la pagode. J'ignore ſi ce billet vous trouvera à Plombières. Il n'y a que le préſident qui puiſſe y faire des vers. Moi je n'en fais que dans la plus profonde retraite, et quand c'eſt vous qui m'inſpirez. Dieu vous donne la ſanté, et que le King-tien me donne de l'enthouſiaſme et point de ridicule! Sur ce je baiſe le bout de vos ailes.

1754.

LETTRE LVIII.

AU MEME.

Colmar, 3 d'auguſte.

MON divin ange, les eaux de Plombières ne ſont pas ſi ſouveraines, puiſqu'elles donnent des coliques à madame d'*Argental*, et qu'elles m'ont attaqué violemment la poitrine; mais peut-être auſſi que tout cela n'eſt point l'effet des eaux. Qui ſait d'où viennent nos maux et notre guériſon? Au moins les médecins n'en ſavent rien. Ce qui eſt sûr, c'eſt que Plombières a fait, pendant quinze jours, le bonheur de ma vie, et vous ſavez tous deux pourquoi. Cette année doit m'être heureuſe. Je vous remercie pour Mariamne, et ſurtout pour Rome. Les comédiens ſont de grands butors, s'ils ne ſavent pas faire copier les rôles. Voulez-vous que je vous envoye l'imprimé? Dites comment; et il partira. Nos magots de la Chine n'ont pas réuſſi. J'en ai fait cinq; cela eſt à la glace, alongé, ennuyeux. Il ne faut pas faire un Verſailles de Trianon; chaque choſe a ſes proportions. Nous avons trouvé, madame *Denis* et moi, les cinq pavillons réguliers; mais il n'y a pas moyen d'y loger; les appartemens ſont trop froids. Nous avons été confondus du mauvais effet que fait l'art déteſtable de l'amplification; alors je n'ai eu de reſſource que d'embellir trois corps de logis; j'y ai travaillé avec ce courage que donne l'envie de vous plaire; enfin, nous ſommes très-contens. Ce n'eſt pas peu que je le ſois; je vous

réponds que je suis aussi difficile qu'un autre. J'ose vous assurer que c'est un ouvrage bien singulier, et qu'il produit un puissant intérêt depuis le premier vers jusqu'au dernier. Il vaut mieux certainement donner quelque chose de bon en trois actes, que d'en donner cinq insipides, pour se conformer à l'usage. Il me semble qu'il serait très à propos de faire jouer cette nouveauté immédiatement avant le voyage de Fontainebleau, supposé que l'ouvrage vous paraisse aussi passable qu'à nous, supposé que cela ne fasse aucun tort à Rome sauvée, supposé encore qu'on ne trouve dans nos Chinois rien qui puisse donner lieu à des allusions malignes. J'ai eu grand soin d'écarter toute pierre de scandale. Le conquérant tartare serait à merveille entre les mains de *le Kain; la Noue* a assez l'air d'un lettré chinois, ou plutôt d'un magot; c'est grand dommage qu'il ne soit pas cocu. *Idamé* est coupée sur la taille de mademoiselle *Clairon*. Peut-être les circonstances présentes seraient favorables : en tout cas, je vais faire transcrire l'ouvrage; indiquez-moi la façon de vous l'envoyer par la poste. 1754.

Ce que vous me mandez, mon cher ange, de mon troisième volume, me fait un extrême plaisir; Plus il sera lu, et plus les gens raisonnables seront indignés contre le brigandage et l'imposture qui m'ont attribué les deux premiers; ils seront bientôt prêts à paraître de ma façon. Il ne me faut pas six mois pour que tout l'ouvrage soit fini, pour peu que j'aye, je ne dis pas une santé, mais une langueur tolérable. Je ne demande, pour travailler beaucoup, qu'à ne pas souffrir beaucoup. Tout cela sera sans

1754. préjudice de Zulime, sur laquelle j'ai toujours de grands desseins. Voilà toute mon ame mise au pied de mes anges.

Vous pouvez donc aller à présent à la comédie! Le ciel en soit béni. Daignez donc faire mes complimens à *Hérode* quand vous le rencontrerez dans le foyer. Pardon de la liberté grande. Madame *Denis* vous fait les siens très-tendrement. Elle s'est fait garde-malade. Elle travaille dans son infirmerie et moi dans la mienne. Nous sommes deux reclus. Quand on ne peut vivre avec vous, il faut ne vivre avec personne. Adieu, mes anges; mes magots chinois et moi nous sommes à vos ordres. Je vous salue en *Confucius*, et je m'incline devant votre doctrine, m'en rapportant à votre tribunal des rites.

LETTRE LIX.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Colmar, 6 d'auguste.

CROYEZ fermement, Monseigneur, que je vous mets immédiatement au-dessus du soleil et des bibliothéques. Je ne peux, en vérité, vous donner une plus belle place dans la distribution de mes goûts. Je suis assez content du soleil pour le moment; mais ne vous figurez pas que, dans votre belle province, vous ayez les livres qu'il faut à ma pédanterie. Je les ai trouvés au milieu des montagnes des Vosges. Où ne va-t-on pas chercher l'objet de sa passion? Il me fallait de vieilles chroniques du temps de

Charlemagne et de *Hugues-Capet*, et tout ce qui concerne l'hiſtoire du moyen âge, qui eſt la choſe du monde la plus obſcure; j'ai trouvé tout cela dans l'abbaye de dom *Calmet*. Il y a, dans ce déſert ſauvage, une bibliothéque preſque auſſi complète que celle de Saint-Germain-des-prés de Paris. Je parle à un académicien, ainſi il me permettra ces petits détails. Il ſaura donc que je me ſuis fait moine bénédictin pendant un mois entier. Vous ſouvenez-vous de M. le duc de *Brancas*, qui s'était fait dévot au Bec? Je me ſuis fait ſavant à Senones, et j'ai vécu délicieuſement au réfectoire. Je me ſuis fait compiler par les moines des fatras horribles d'une érudition aſſommante. Pourquoi tout cela? pour pouvoir aller gaiement faire ma cour à mon héros; quand il ſera dans ſon royaume. Pédant à Senones, et joyeux auprès de vous, je ferais tout doucement le voyage avec ma nièce. Je ne pouvais régler aucune marche avant d'avoir fait un grand acte de pédantiſme que je viens de mettre à fin. J'ai donné moi-même un troiſième volume de l'Hiſtoire univerſelle, en attendant que je puiſſe publier à mon aiſe les deux premiers qui demandaient toutes les recherches que j'ai faites à Senones; et je publie exprès ce troiſième volume pour confondre l'impoſture qui m'a attribué ces deux premiers tomes ſi défectueux. J'ai dédié exprès à l'électeur palatin ce tome troiſième, parce qu'il a l'ancien manuſcrit des deux premiers entre les mains; et je le prends hardiment à témoin que ces deux premiers ne ſont point mon ouvrage. Cela eſt, je crois, ſans réplique; et d'autant plus ſans réplique, que monſeigneur l'électeur palatin me

1754.

1754. fait l'honneur de me mander *qu'il eſt très-aiſe de concourir à la juſtice que le public me doit.*

Je rends compte de tout cela à mon héros. Mon excuſe eſt dans la confiance que j'ai en ſes bontés. Je le ſupplie de mander comment je peux faire pour lui envoyer ce troiſième volume par la poſte. Il aime l'hiſtoire, il trouvera peut-être des choſes aſſez curieuſes, et même des choſes dans leſquelles il ne ſera point de mon avis. J'aurai de quoi l'amuſer davantage quand je ſerai aſſez heureux pour venir me mettre quelque temps au nombre de ſes courtiſans dans ſon royaume de *Théodoric*. Madame *Denis*, ma garde-malade, voulait avoir l'honneur de vous écrire. Elle joint ſes reſpects aux miens. Nous diſputons à qui vous eſt attaché davantage, à qui ſent le mieux tout ce que vous valez, et nous vous donnons toujours la préférence ſur tout ce que nous avons connu.

Vous êtes le ſaint pour qui nous avons envie de faire un pélerinage. Je crois que ſix ſemaines de votre préſence me feraient plus de bien que Plombières. Adieu, Monſeigneur; votre ancien courtiſan ſera toujours pénétré pour vous du plus tendre reſpect et de l'attachement le plus inviolable.

LETTRE LX. 1754.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Colmar, 22 d'auguſte.

Je veux vous écrire, ma chère nièce, et je ne vous écris point de ma main, parce que je ſuis un peu malade ; et me voilà ſur mon lit ſans en rien dire à votre ſœur. J'eſpère que vous trouverez ma lettre à votre arrivée à Paris. Nous ſaurons ſi les eaux vous ont fait du bien, ſi vous digérez, ſi vous et votre fils vous faites toujours de grands progrès dans la peinture, ſi l'abbé *Mignot* a obtenu enfin quelque bénéfice.

Vous allez avoir le Triumvirat, ainſi ce n'eſt pas la peine d'envoyer mes magots de la Chine (*). Je ne peux d'ailleurs avoir abſolument que trois magots ; les cinq ſeraient ſecs comme moi, au lieu que les trois ont de gros ventres comme des chinois. Votre ſœur en eſt fort contente. Ils pourront un jour vous amuſer ; mais à préſent il ne faut rien précipiter.

Ne hâtons pas plus nos affaires en France qu'à la Chine : ne faites nul uſage, je vous en prie, du papier que vous ſavez ; nous avons quelque choſe en vue, madame *Denis* et moi, du côté de Lyon. On dit que cela ſera fort agréable. Nous vous en rendrons bientôt compte.

Je me lève pour vous dire que nous ſommes ici deux ſolitaires qui vous aimons de tout notre cœur.

(*) L'Orphelin.

1754.

LETTRE LXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 27 d'auguſte.

L'EPUISEMENT où je ſuis, mon cher et reſpectable ami, m'interdit les cinq actes, puiſqu'il m'empêche de vous écrire de ma main.

Vous m'avouerez qu'à mon âge trois fois ſont bien honnêtes; j'ai été juſqu'à cinq pour vous plaire, mais en vérité ce n'était que cinq langueurs. Comptez que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour m'échauffer le tempérament. Je vous conjure d'ailleurs de tâcher de croire que chaque ſujet a ſon étendue; que la Mort de Céſar ſerait déteſtable en cinq actes, et que nos Chinois ſont beaucoup plus intéreſſans et beaucoup plus faits pour le théâtre. J'aurai, je crois, le temps de les garder encore, puiſqu'on va donner le Triumvirat. Le public aura, grâces à vos bontés, une ſuite de l'hiſtoire romaine ſur le théâtre. Vous ferez une action de romain, ſi vous parvenez à faire jouer Rome Sauvée.

Les ſentimens de *le Kain* me plaiſent autant que ſes talens, mais il faut que je renonce au plaiſir de l'entendre. C'eſt une injuſtice bien criante de me rendre reſponſable de deux volumes impertinens que l'impoſture et l'ignorance ont publiés ſous mon nom. Je ferai voir bientôt qu'il y a quelque différence entre mon ſtyle et celui de *Jean Néaulme*. On aurait dû me plaindre plutôt que de ſe fâcher contre

moi ; mais je ſuis accoutumé à ces petites mépriſes de la ſottiſe et de la méchanceté humaine. Vous m'en conſolez, mon cher ange. Protégez bien Rome et la Chine pendant que je ſuis encore ſur les bords du Rhin. Mille tendres reſpects à madame d'*Argental*. Je n'en peux plus, mais je vous aime de tout mon cœur. 1754.

LETTRE LXII.

AU MEME.

Colmar, 8 de ſeptembre.

C'EST moi, mon cher ange, qui veux et qui fais tout ce que vous voulez, puiſque je vous envoie, par pure obéiſſance, des Tartares et des Chinois dont je ne ſuis point content. Il me paraît que c'eſt un ouvrage plus ſingulier qu'intéreſſant, et je dois craindre que la hardieſſe de donner une tragédie en trois actes ne ſoit regardée comme l'impuiſſance d'en faire une en cinq. D'ailleurs, quand elle aurait un peu de ſuccès, quel avantage me procurerait-elle? L'aſſiduité de mes travaux ne déſarmera point ceux qui me veulent du mal. Enfin, je vous obéis. Faites ce que vous croirez le plus convenable. Soyez ſévère, et faites lire la pièce par des yeux encore plus ſévères que les vôtres.

Vous connaiſſez trop le théâtre et le cœur humain pour ne pas ſentir que, dans un pareil ſujet, cinq actes alongeraient une action qui n'en comporte que trois. Dès qu'un homme comme notre conquérant tartare

1754. a dit *j'aime*, il n'y a plus pour lui de nuances ; il y en a encore moins pour *Idamé*, qui ne doit pas combattre un moment ; et la ſituation d'un homme à qui on veut ôter ſa femme, a quelque choſe de ſi aviliſſant pour lui, qu'il ne faut pas qu'il paraiſſe ; ſa vue ne peut faire qu'un mauvais effet. La nature de cet ouvrage eſt telle qu'il faut plutôt ſupprimer des ſituations et des ſcènes, que ſonger à les multiplier ; je l'ai tenté, et je ſuis demeuré convaincu que je gâtais tout ce que je voulais étendre. C'eſt à vous maintenant à voir, mon cher et reſpectable ami, ſi cette nouveauté peut être haſardée, et ſi le temps eſt convenable.

Je vous remercie de Rome ſauvée dont je fais plus de cas que de mon Orphelin. Je tâcherai de dérober quelques momens à mes maladies et à mes occupations pour faire ce que vous exigez.

Vous montrerez, ſans doute, mes trois magots à M. de *Pont-de-Veſle* et à M. l'abbé de *Chauvelin*. Vous aſſemblerez tous les anges. Je me fie beaucoup au goût de M. le comte de *Choiſeul*. Si tout cet aréopage conclut à donner la pièce, je ſouſcris à l'arrêt.

L'Hiſtoire générale me donne toujours quelques alarmes. Le troiſième volume ne pouvait révolter perſonne. Les objets de ce temps-là ne ſont pas ſi délicats à traiter que ceux de la grande révolution qui s'eſt faite dans l'Egliſe du temps de *Léon X*. Les ſiècles qui précédèrent *Charlemagne*, et dont il faut donner une idée, portent encore avec eux plus de danger, parce qu'ils ſont moins connus, et que les ignorans ſeraient bien effarouchés d'apprendre que

tant de faits, qu'on nous a débités comme certains, ne ſont que des fables. Les donations de *Pépin* et de *Charlemagne* ſont des chimères ; cela me paraît démontré. Croiriez-vous bien que les prétendues perſécutions des empereurs contre les premiers chrétiens ne ſont pas plus véritables ? On nous a trompés ſur tout ; et on eſt encore ſi attaché à des erreurs qui devraient être indifférentes, qu'on ne pardonnera pas à qui dira la vérité, quelque circonſpection et quelque modeſtie qu'il employe. 1754.

Les deux premiers volumes qu'on a ſi indignement tronqués et falſifiés ne devraient m'être attribués par perſonne ; ce n'eſt pas là mon ouvrage. Cependant ſi on a eu la cruauté de me condamner ſur un ouvrage qui n'eſt pas le mien, que ne fera-t-on pas quand je m'expoſerai moi-même ?

Puiſque je ſuis en train de vous parler de mes craintes, je vous dirai que notre *Jeanne* me fait plus de peine que *Léon X* et *Luther*, et que toutes les querelles du ſacerdoce et de l'Empire. Il n'y a que trop de copies de cette dangereuſe plaiſanterie. Je ſais, à n'en pas douter, qu'il y en a à Paris et à Vienne, ſans compter Berlin. C'eſt une bombe qui crèvera tôt ou tard pour m'écraſer, et des tragédies ne me ſauveront pas. Je vivrai et je mourrai la victime de mes travaux, mais toujours conſolé par votre inébranlable amitié. Madame *Denis* eſt bien ſenſible à votre ſouvenir ; elle partage en paix ma ſolitude, et m'aide à ſupporter mes maux. Nous préſentons tous deux nos reſpects à madame d'*Argental*. J'envoie, ſous l'enveloppe de M. de *Chauvelin*, le paquet tartare et chinois.

1754. Non, mon cher ange, non. Je viens de relire la pièce. Il me paraît qu'on peut faire des applications dangereuſes ; vous connaiſſez le ſujet et vous connaiſſez la nation. Il n'eſt pas douteux que la conduite d'*Idamé* ne fût regardée comme la condamnation d'une perſonne qui n'eſt point chinoiſe. L'ouvrage ayant paſſé par vos mains, vous ferait tort ainſi qu'à moi. Je ſuis vivement frappé de cette idée. L'application que je crains eſt ſi aiſée à faire, que je n'oſerais même envoyer l'ouvrage à la perſonne qui pourrait être l'objet de cette application. Je vais tâcher de ſupprimer quelques vers dont on pourrait tirer des interprétations malignes, enſuite je vous l'enverrai. Mais, encore une fois, la crainte des alluſions, le déſagrément de paraître lutter contre *Crébillon*, la ſtérilité des trois actes, voilà bien des raiſons pour ne rien haſarder. J'attends vos ordres, et je m'y conformerai toute ma vie, mon cher ange.

LETTRE LXIII.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Colmar, ce 12 de ſeptembre.

Je fais les plus tendres complimens au frère et à la ſœur. Je ſens qu'il eſt très-triſte d'avoir une ſi aimable famille, et d'en être ſéparé. Madame *Denis* fait ma conſolation dans ma ſolitude et dans mes maladies. Plus elle eſt aimable, plus elle me fait ſentir combien le charme de ſa ſociété redoublerait par celui de la vôtre.

La nouvelle la plus intéreſſante que le conſeiller du grand conſeil me mande, eſt la démarche que ſon corps a faite. Je vous en fais mon compliment, mon cher abbé; il ſera difficile que l'ancien des jours, *Boyer*, réſiſte à une ſollicitation ſi preſſante pour lui, et ſi honorable pour vous. L'homme du monde pour la conſervation de qui je fais actuellement le plus de vœux eſt l'évêque de Mirepoix. 1754.

Je ſuis bien aiſe que le parlement ait enregiſtré ſa condamnation et ſa grâce, ſans demeurer d'accord des qualités. Le grand point eſt que l'Etat ait la paix, et que les particuliers aient juſtice. Votre ſœur, à qui le fils de *Samuel Bernard* s'eſt aviſé de faire en mourant une petite banqueroute, eſt intéreſſée à voir le parlement reprendre ſes fonctions. Il ſerait douloureux que la ſituation de mille familles demeurât incertaine, parce que quelques fanatiques exigent des billets de confeſſion de quelques ſots. Il n'y a que les billets à ordre ou au porteur qui doivent être l'objet de la juriſprudence : il faut ſe moquer de tous les autres, excepté des billets doux.

Pour mon billet d'avoir une terre, ma chère nièce, j'eſpère l'acquitter ſi je vis.

Il y a quelque apparence que nous paſſerons, votre ſœur et moi, l'hiver à Colmar. Ce n'eſt pas la peine d'aller chercher une ſolitude ailleurs. Le printemps prochain décidera de ma marche.

Je ſuis bien aiſe qu'on trouve au moins ce troiſième tome, dont vous me parlez, paſſable et modéré: c'eſt tout ce qu'il eſt. Je ne l'ai donné que pour confondre l'impoſture et l'ignorance qui m'ont attribué les deux premiers. Il y a une extrême injuſtice à me rendre

——, reſponſable de cet avorton informe dont des impri-
1754. meurs avides avaient fait un monſtre méconnaiſſable. Si jamais j'ai le temps de mettre en ordre tout ce grand ouvrage, on verra quelque choſe de plus exact et de plus curieux. C'eſt un beau plan, mais l'exécution demande plus de ſanté et de ſecours que je n'en ai.

Votre vie eſt plus agréable que celle des gens qui s'occupent de la grâce et des anciennes révolutions de ce bas monde. Le mieux eſt de vivre pour ſoi, pour ſon plaiſir et pour ſes amis; mais tout le monde ne peut pas faire ce mieux, et chacun eſt dirigé par ſon inſtinct et par ſon deſtin.

Vous ne me dites rien de votre fils; je l'embraſſe. Je fais mes complimens à tout ce que vous aimez.

Adieu, la ſœur et le frère: vous êtes charmans de ne pas oublier ceux qui ſont aux bords du Rhin.

LETTRE LXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 21 de ſeptembre.

Je vous obéis avec douleur, mon cher ange; l'état de ma ſanté me rend bien indifférent ſur une pièce de théâtre, et ne me laiſſe ſenſible qu'au chagrin d'enviſager que peut-être je ne vous reverrai plus; mais je vous avoue que je ſerais infiniment affligé ſi j'étais expoſé à la fois à des dégoûts, à l'opéra et à la comédie, immédiatement après l'affliction que cette

Hiſtoire

Hiſtoire prétendue univerſelle m'a cauſée. Amuſez-vous, mon cher ange, avec vos amis, de mes tartares et de mes chinois, qui ont au moins le mérite d'avoir l'air étranger. Ils n'ont que ce mérite-là; ils ne ſont point faits pour le théâtre; ils ne cauſent pas aſſez d'émotion. Il y a de l'amour, et cet amour, ne déchirant pas le cœur, le laiſſe languir. Une action vertueuſe peut être approuvée ſans faire un grand effet. Enfin, je ſuis sûr que cela ne réuſſirait pas, que les circonſtances ſeraient très-peu favorables, et que les alluſions de la malignité humaine ſeraient très-dangereuſes. Les perſonnes ſur leſquelles on ferait ces applications injuſtes ſe garderaient bien, je l'avoue, de les prendre pour elles, de s'en fâcher, d'en parler même; mais, dans le fond du cœur, elles ſeraient très-piquées et contre moi et contre ceux qui auraient donné la pièce. Elles la feraient tomber à la cour; c'eſt bien le moins qu'elles puſſent faire. Qui jamais approuvera un ouvrage dont on fait des applications qui condamnent notre conduite? Je vous demande donc en grâce que cet avorton ne ſoit vu que de vous et de vos amis. J'ai donné mon conſentement à la repréſentation de ce malheureux opéra de Prométhée, comme je donne mon conſentement à mon abſence qui me tient éloigné de vous. Je ſouffre avec douleur ce que je ne peux empêcher. On m'a fait aſſez ſentir que je n'ai aucun droit de m'oppoſer aux repréſentations d'un ouvrage imprimé depuis long-temps, dont la muſique eſt approuvée des connaiſſeurs de l'hôtel de ville, et pour lequel on a déjà fait de la dépenſe. Je ſais aſſez qu'il faudrait une dépenſe royale et une muſique divine pour faire réuſſir cet ouvrage: il n'eſt 1754.

1754. pas plus propre pour le théâtre lyrique, que les Chinois pour le théâtre de la comédie. Tout ce que je peux faire, c'eſt d'exiger qu'on ne mette pas au moins ſous mon nom les embelliſſemens dont M. de *Sireuil* a honoré cette bagatelle. Je vois qu'on eſt toujours puni de ſes anciens péchés. On me défigure une vieille Hiſtoire générale, on me défigure un vieil Opéra. Tout ce que je peux faire à préſent, c'eſt de tâcher de n'être pas ſifflé ſur tous les théâtres à la fois. Vous jugerez, mon cher ange, de la nature du conſentement donné à *Royer*, par la lettre ci-jointe. Je vous ſupplie de la faire paſſer dans les mains de *Moncrif*, ſi cela ſe peut ſans vous gêner.

J'ai encore pris la précaution d'exiger de *Lambert* qu'il faſſe une petite édition de cette Pandore, avant qu'on ait le malheur de la jouer ; car la Pandore de *Royer* eſt toute différente de la mienne ; et je veux du moins que ces deux turpitudes ſoient bien diſtinctes. Je vous ſupplie d'encourager *Lambert* à cette bonne action, quand vous irez à la comédie. Je vous remercie tendrement de Mahomet et de Rome. Vous conſolez mon agonie. Madame *Denis* et moi, nous nous inclinons devant les anges. Adieu, mon cher et reſpectable ami.

LETTRE LXV. 1754.

A MADAME

LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, ce 23 de septembre.

Je ne guéris point, Madame; mais je m'habitue à Colmar plus que la grand'chambre à Soiſſons. Les bontés de monſieur votre frère contribuent beaucoup à me rendre ce ſéjour moins déſagréable. Je ſerais heureux dans l'île Jard, mais cette île Jard me ſuit par-tout. Vous avez deux neveux auſſi à plaindre qu'ils ſont aimables : l'un plaide, l'autre eſt paralytique. Je ne vois de tous côtés que déſaſtres au monde. La langueur, la misère et la conſternation règnent dans Paris. Il y a toujours quelques belles dames qui vont parer les loges, et des petits-maîtres qui font des pirouettes ſur le théâtre; mais le reſte ſouffre et murmure. Il y a un an que j'ai de l'argent aux conſignations du parlement, le receveur jouit. Combien de familles ſont dans le même cas, et dans une ſituation bien triſte ! On exige, dans votre province, de nouvelles déclarations qui déſolent les citoyens. On fouille dans les ſecrets des familles ; on donne un effet rétroactif à cette nouvelle manière de payer le vingtième, et on fait payer pour les années précédentes. Voilà bien le cas de jeûner et de prier, et d'avoir des lettres conſolantes de M. de *Beaufremont*. Il n'eſt pas plus queſtion de la préture de Strasbourg

que des préteurs de l'ancienne Rome. Vivez tranquille,
1754. Madame, avec votre respectable amie à qui je présente mes respects. Faites bon feu ; continuez votre régime : cette sorte de vie n'est pas bien animée, mais cela vaut toujours mieux que rien. Si vous avez quelques nouvelles, daignez en faire part à un pauvre malade enterré à Colmar. Permettez-moi de présenter mes respects à monsieur votre fils, et de vous souhaiter comme à lui des années heureuses, s'il y en a.

LETTRE LXVI.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Colmar, 6 d'octobre.

Ma chère nièce, je pense que c'est bien assez que mes trois magots vous aient plu ; mais ils pourraient déplaire à d'autres personnes : et quoique ni vous ni elles ne soyez pas absolument disposées à vous tuer avec vos maris, cependant il se pourrait trouver des gens qui feraient croire que toutes les fois qu'on ne se tue pas, en pareil cas, on a grand tort : et on irait s'imaginer que les dames qui se tuent à six mille lieues d'ici font la satire de celles qui vivent à Paris : cela serait très-injuste ; mais on fait des tracasseries mortelles tous les jours sur des prétextes encore plus déraisonnables.

J'ai prié instamment M. d'*Argental* de ne me point exposer à de nouvelles peines. Ce qui pourrait résulter d'agrément d'un petit succès serait bien peu de chose, et les dégoûts qui en naîtraient seraient violens. Je

vous remercie de vous être jointe à moi pour modérer l'ardeur de M. d'*Argental* qui ne connaît point de danger quand il s'agit de théâtre. C'en ſerait trop que d'être vilipendé à la fois à l'opéra et à la comédie : c'eſt bien aſſez que M. *Royer* m'immole à ſes doubles croches. 1754.

Ne pourriez-vous point, quand vous irez à l'opéra, parler à ce ſublime *Royer*, et lui demander au moins une copie des paroles telles qu'il les a embellies par ſa divine muſique ? Vous auriez au moins le premier avant-goût des ſifflets : c'eſt un droit de famille qu'il ne peut vous refuſer.

Vous ne me dites rien de monſieur l'abbé ; je le croyais déjà ſur la liſte des bénéfices. Votre ſœur eſt religieuſe dans mon couvent ; cependant, ſi ma ſanté le permet, nous irons paſſer une partie de l'hiver à la cour de l'électeur palatin, qui veut bien m'en donner la permiſſion ; après quoi nous irions habiter une terre aſſez belle, du côté de Lyon, qu'on me propoſe actuellement. Mais la mauvaiſe ſanté eſt un grand obſtacle au voyage de Manheim ; j'aimerais mieux ſans doute faire celui de Plombières : ſi votre eſtomac vous y ramène jamais, mon cœur m'y ramènera. Votre ſœur aura un autre régime que vous : elle n'eſt pas faite pour prendre les eaux avec votre régularité.

Adieu, ma chère nièce ; il faut eſpérer que je vous reverrai encore.

1754.

LETTRE LXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 6 d'octobre.

Mon cher ange, j'ai assez de justice, et, dans cette occasion-ci, assez d'amour propre pour croire que vous jugez bien mieux que moi. C'est déjà beaucoup; c'est tout pour moi que vous, et madame d'*Argental*, et vos amis, vous soyez contens; mais, en vérité, les personnes que vous savez ne le feront point du tout. Les partisans éclairés de *Crébillon* ne manqueront pas de crier que je veux attaquer impudemment, avec mes trois bataillons étrangers, les cinq gros corps d'armée romaine. Vous croyez bien qu'ils ne manqueront pas de dire que c'est une bravade faite à sa protectrice; et Dieu sait si alors on ne lui fera pas entendre que c'est non-seulement une bravade, mais une offense et une espèce de satire. Comme vous jugez mieux que moi, vous voyez encore mieux que moi tout le danger; vous sentez si ma situation me permet de courir de pareils hasards. Vous m'avouerez que, pour se montrer dans de telles circonstances, il faudrait être sûr de la protection de la personne à qui je dois craindre de déplaire. Si malheureusement les allusions, les interprétations malignes faisaient l'effet que je redoute, on en saurait aussi mauvais gré à vos amis, et surtout à vous, qu'à moi. Je suis persuadé que vous avez tout examiné avec votre sagesse ordinaire; mais l'événement trompe souvent

la sageſſe. Vous ne voyez point les alluſions, parce que vous êtes juſte ; le grand nombre les verra très-clairement, parce qu'il eſt très-injuſte. En un mot, ce qui peut en réſulter d'agrémens eſt bien peu de choſe. Le danger eſt très-grand, les dégoûts feraient affreux et les ſuites bien cruelles. Peut-être faudrait-il attendre que le grand ſuccès du Triumvirat fût paſſé : alors on aurait le temps de mettre quelques fleurs à notre étoffe de Pékin ; on pourrait même en faire ſa cour à la perſonne qu'on craint, et on préviendrait ainſi toutes les mauvaiſes impreſſions qu'on pourrait lui donner. Vous me direz que je vois tout en noir parce que je ſuis malade ; madame *Denis*, qui ſe porte bien, penſe tout comme moi. Si vous croyez être abſolument sûr que la pièce réuſſira auprès de tout le monde, et ne déplaira à perſonne, mes raiſons, mes repréſentations ne valent rien ; mais vous n'avez aucune ſureté, et le danger eſt évident. Vous ſeriez au déſeſpoir d'avoir fait mon malheur, et de vous être compromis en ne cherchant qu'à me donner de nouvelles marques de vos bontés et de votre amitié. Songez donc à tout cela, mon cher et reſpectable ami. Je veux bien du mal à ma maudite Hiſtoire générale, qui ne m'a pas fourni encore un ſujet de cinq actes. Je n'en ai trouvé que trois à la Chine, il en faudra chercher cinq au Japon. Je crois y être, en étant à Colmar ; mais j'y ſuis avec une perſonne qui vous eſt auſſi attachée que moi. Nous parlons tous les jours de vous ; c'eſt le ſeul plaiſir qui me reſte. Adieu ; mille tendres reſpects à toute la hiérarchie des anges. 1754.

1754.

LETTRE LXVIII.

A MADAME

LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Dans les Vosges, 14 d'octobre.

J'AI été, Madame, dans les Vosges chercher la santé qui n'est pas là plus qu'ailleurs. J'aimerais bien mieux être encore dans votre voisinage. Cette petite maisonnette, dont vous me parlez, m'accommoderait bien. Je ferais à portée de faire ma cour à vous et à votre amie, malgré les brouillards du Rhin. Je ne puis encore prendre de parti que je n'aye fini l'affaire qui m'a amené à Colmar. Je reste tranquillement dans une solitude entre deux montagnes, en attendant que les papiers arrivent. Toutes les affaires sont longues; vous en faites l'épreuve dans celle de monsieur votre neveu. Tout mal arrive avec des ailes, et s'en retourne en boitant. Prendre patience est assez insipide; vivre avec ses amis, et laisser aller le monde comme il va, serait chose fort douce; mais chacun est entraîné comme de la paille dans un tourbillon de vent. Je voudrais être à l'île Jard, et je suis entre deux montagnes. Le parlement voudrait être à Paris, et il est dispersé comme des perdreaux. La commission du conseil voudrait juger comme *Perrin Dandin*, et ne trouve pas seulement un *Petit-Jean* qui braille devant elle. Tout est plein à la cour de petites factions qui ne savent ce qu'elles veulent. Les gens qui ne sont

point payés au tréſor royal, ſavent bien ce qu'ils veulent; mais ils trouvent les coffres fermés. Ce ſont-là de très-petits malheurs; j'en ai vu de toutes les eſpèces, et j'ai toujours conclu que la perte de la ſanté était le pire. Les gens qui eſſuient des contradictions dans ce monde auraient mauvaiſe grâce de ſe plaindre devant monſieur votre neveu paralytique, et ce neveu-là n'eſt-il pas dix mille fois plus malheureux que l'autre? Vous lui avez envoyé un médecin: ſi, par haſard, ce médecin le guérit, il aura plus de réputation qu'*Eſculape*. Portez-vous bien, Madame, ſupportez la vie; car lorſqu'on a paſſé le temps des illuſions, on ne jouit plus de cette vie, on la traîne; traînons donc. J'en jouirais délicieuſement, Madame, ſi j'étais dans votre voiſinage. Mille tendres reſpects à vous deux, et mille remercîmens. 1754.

LETTRE LXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 15 d'octobre.

Mon cher ange, votre lettre du 11 a fait un miracle; elle a guéri un mourant. Ce n'eſt pas un miracle du premier ordre, mais je vous aſſure que c'eſt beaucoup de ſuſpendre comme vous faites toutes mes ſouffrances. Je ne ſuis pas ſorti de ma chambre depuis que je vous ai quitté. Je crois qu'enfin je ſortirai, et que je pourrai même aller juſqu'à Dijon voir M. de *Richelieu* ſur ſon paſſage, avec ma garde-

1754. malade. Je ferai bien aiſe de retrouver enfin M. de *la Marche;* et quand le préſident de *Ruffei* devrait encore m'aſſaſſiner de ſes vers, je riſquerai le voyage. Vous me mettez du baume dans le ſang, en m'aſſurant tous que les alluſions ne ſont point à craindre dans mes magots de chinois ; et vous m'en verſez auſſi quelques gouttes, en remettant à d'autres temps Rome ſauvée et la Chine. Il me ſemble qu'il faut laiſſer paſſer le Triumvirat, et ne me point mettre au nombre des proſcrits. Je ne le ſuis que trop avec l'opéra de *Royer*. Je ne ſais pas s'il ſait faire des croches, mais je ſais bien qu'il ne ſait pas lire. M. de *Sireuil* eſt un digne porte-manteau du roi ; mais il aurait mieux fait de garder les manteaux que de défigurer Pandore. Un des grands maux qui ſoient ſortis de ſa boîte, eſt certainement cet opéra. On doit trouver au fond de cette boîte fatale plus de ſifflets que d'eſpérance Je fais ce que je peux pour n'avoir au moins que le tiers des ſifflets : les deux tiers, pour le moins, appartiennent à *Sireuil* et à *Royer*. Je vous prie, au nom de tous les maux que *Pandore* a apportés dans ce monde, d'engager *Lambert* à donner une petite édition de mon véritable ouvrage, quelques jours avant que le chaos de *Sireuil* et de *Royer* ſoit repréſenté. Je me flatte que vous et vos amis feront au moins retentir par-tout le nom de *Sireuil*. Il eſt juſte qu'il ait ſa part de la vergogne. Chacun pille mon bien, comme s'il était confiſqué, et le dénature pour le vendre. L'un mutile l'Hiſtoire générale, l'autre eſtropie Pandore, et, pour comble d'horreur, il y a grande apparence que la Pucelle va paraître. Un je ne ſais quel *Chevrier* ſe vante d'avoir eu ſes faveurs, de l'avoir tenue dans ſes

vilaines mains, et prétend qu'elle ſera bientôt proſtituée au public. Il en eſt parlé dans les mal-ſemaines de ce coquin de *Fréron*. Il eſt bon de prendre des précautions contre ce dépucelage cruel, qui ne peut manquer d'arriver tôt ou tard. Mon cher ange, cela eſt horrible; c'eſt un piége que j'ai tendu, et où je ſerai pris dans ma vieilleſſe. Ah! maudite *Jeanne*! Ah! monſieur St *Denis*, ayez pitié de moi! Comment ſonger à *Idamé*, à *Gengis*, quand on a une pucelle en tête? Le monde eſt bien méchant. Vous me parlez des deux premiers tomes de l'Hiſtoire univerſelle, ou plutôt de l'eſſai ſur les ſottiſes de ce globe. J'en ferais un gros des miennes; mais je me conſole en parcourant les butorderies de cet univers. Vraiment, j'en ai cinq à ſix volumes tout prêts. Les trois premiers ſont entièrement différens; cela eſt plein de recherches curieuſes. Vous ne vous doutez pas du plaiſir que cela vous ferait. J'ai pris les deux hémiſphères en ridicule; c'eſt un coup sûr. Adieu, tous les anges: battez des ailes, puiſque vous ne pouvez battre des mains aux trois magots. 1754.

LETTRE LXX.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Colmar, le 17 d'octobre.

MADAME *Denis* vous avait déjà demandé vos ordres, Monſeigneur, avant que je reçuſſe votre lettre charmante. Je ſuis dans la confiance que le plaiſir donne de la force. J'aurai ſurement celle de venir

1754. vous faire ma cour. L'oncle et la nièce se mettront en chemin dès que vous l'ordonnerez, et iront où vous leur donnerez rendez-vous. J'accepte d'ailleurs de grand cœur la proposition que vous voulez bien me faire, de vous être encore attaché une quarantaine d'années; mais je vous donne mes quarante ans qui, joints avec les vôtres, feront quatre-vingts. Vous en ferez un bien meilleur usage que moi chétif, et vous trouverez le secret d'être encore très-aimable au bout de ces quatre-vingts ans. Franchement, c'est bien peu de chose. On n'a pas plutôt vu de quoi il s'agit dans ce petit globe, qu'il faut le quitter. C'est à ceux qui l'embellissent comme vous, et qui y jouent de beaux rôles, d'y rester long-temps. Enfin, Monseigneur, je vous apporterai ma figure malingre et ratatinée avec un cœur toujours neuf, toujours à vous, incapable de s'user comme le reste.

J'ai pensé mourir il y a quelques jours, mais cela ne m'empêchera de rien. Le corps est un esclave qui doit obéir à l'ame, et surtout à une ame qui vous appartient. Mettez donc deux êtres qui vous sont tendrement attachés, au fait de votre marche, et nous nous trouverons sur votre route à l'endroit que vous indiquerez: ville, village, grand chemin, il n'importe, pourvu que nous puissions avoir l'honneur de vous voir, tout nous est absolument égal; ce qui ne l'est pas, c'est d'être si long-temps sans vous faire sa cour. Donnez vos ordres aux deux personnes qui les recevront avec l'empressement le plus respectueux et le plus tendre.

LETTRE LXXI. 1754.

AU MEME.

A Colmar, 27 d'octobre.

C'EST actuellement que je commence à me croire malheureux. Nous voilà malades en même temps, ma nièce et moi. Je me meurs, Monseigneur; je me meurs, mon héros; et j'en enrage. Pour ma nièce, elle n'est pas si mal; mais sa maudite enflure de jambe et de cuisse lui a repris de plus belle. Il faut des béquilles à la nièce, et une bière à l'oncle. Comptez que je suspends l'agonie en vous écrivant; et ce qui va vous étonner, c'est que, si je ne me meurs pas tout-à-fait, ma demi-mort ne m'empêchera point de venir vous voir sur votre passage. Je ne veux assurément pas m'en aller dans l'autre monde sans avoir encore fait ma cour à ce qu'il y a de plus aimable dans celui-ci. Savez-vous bien, Monseigneur, que la sœur du roi de Prusse, madame la margrave de *Bareith*, m'a voulu mener en Languedoc et en terre papale. Figurez-vous mon étonnement, quand on est venu dans ma solitude de Colmar pour me prier à souper, de la part de madame de *Bareith*, dans un cabaret borgne. Vraiment, l'entrevue a été très-touchante. Il faut qu'elle ait fait sur moi grande impression, car j'ai été à la mort le lendemain.

1754.

LETTRE LXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Octobre.

J'ÉCRIS au préſident *Hénault*, et je le prie d'engager *Royer*, qu'il protége, à ſupprimer ſon déteſtable opéra, ou du moins à différer. Vous connaiſſez, mon cher ange, cette Pandore imprimée dans mes œuvres. On en a fait une rapſodie de paroles du Pont-neuf. Cela eſt vrai à la lettre. J'avais écrit à *Royer* une lettre de politeſſe, ignorant juſqu'à quel point il avait pouſſé ſon mauvais procédé et ſa bêtiſe. Il a pris cette lettre pour un conſentement; mais à préſent que M. de *Moncrif* m'a fait lire le manuſcrit, je n'ai plus qu'à me plaindre. Je vous conjure de faire ſavoir au moins, par tous vos amis, la vérité. Faudra-t-il que je ſois défiguré toujours impunément en proſe et en vers, qu'on partage mes dépouilles, qu'on me diffèque de mon vivant? Cette dernière injuſtice aggrave tous mes malheurs. Rien n'eſt pis qu'une infortune ridicule.

Je demande que, ſi on laiſſe *Royer* le maître de m'inſulter et de me mutiler, on intitule au moins ſon Prométhée, pièce *tirée des fragmens de Pandore*, à laquelle *le muſicien a fait faire* les changemens et les additions qu'il a cru *convenables* au théâtre lyrique. Il vaudrait mieux lui rendre le ſervice de ſupprimer entièrement ce déteſtable ouvrage; mais comment faire? je n'en ſais rien; je ne ſais que ſouffrir et vous aimer.

LETTRE LXXIII. 1754.

AU MEME.

Colmar, 29 d'octobre.

DIEU eſt Dieu, et vous êtes ſon prophète, puiſque vous avez fait réuſſir Mahomet; et vous ſerez plus que prophète, ſi vous venez à bout de faire jouer *Sémiramis* à mademoiſelle *Clairon*. Les filles qui aiment, réuſſiſſent bien mieux au théâtre que les ivrognes, et la *Duménil* n'eſt plus bonne que pour les bacchantes. Mais, mon adorable ange, *Alla* qui ne veut pas que les fidelles s'énorgueilliſſent, me prépare des ſifflets à l'opéra, pendant que vous me ſoutenez à la comédie. C'eſt une cruauté bien abſurde, c'eſt une impertinence bien inouie que celle de ce poliſſon de *Royer*. Faites en ſorte du moins, mon cher ange, qu'on crie à l'injuſtice, et que le public plaigne un homme dont on confiſque ainſi le bien, et dont on vend les effets détériorés. Je ſuis deſtiné à toutes les eſpèces de perſécution. J'aurais fait une tragédie pour vous plaire, mais il a fallu me tuer à refaire entièrement cette Hiſtoire générale. J'y ai travaillé avec une ardeur qui m'a mis à la mort. Il me faut un tombeau et non une terre. M. de *Richelieu* me donne rendez-vous à Lyon; mais, depuis quatre jours, je ſuis au lit, et c'eſt de mon lit que je vous écris. Je ne ſuis pas en état de faire deux cents lieues de bond et de volée. Madame

1754. la margrave de *Bareith* voulait m'emmener en Languedoc. Savez-vous qu'elle y va, qu'elle a passé par Colmar, que j'y ai soupé avec elle le 23, qu'elle m'a fait un présent magnifique, qu'elle a voulu voir madame *Denis*, qu'elle a excusé la conduite de son frère, en la condamnant. Tout cela m'a paru un rêve; cependant je reste à Colmar, et j'y travaille à cette maudite Histoire générale qui me tue. Je me sacrifie à ce que j'ai cru un devoir indispensable. Je vous remercie d'aimer Sémiramis. Madame de *Bareith* en a fait un opéra italien, qu'on a joué à Bareith et à Berlin. Tâchez qu'on vous donne la pièce française à Paris. Madame *Denis* se porte assez mal; son enflure recommence. Nous voilà tous deux gisans au bord du Rhin, et probablement nous y passerons l'hiver. Je devais aller à Manheim, et je reste dans une vilaine maison d'une vilaine petite ville, où je souffre nuit et jour. Ce sont-là des tours de la destinée; mais je me moque de ses tours avec un ami comme vous et un peu de courage. A propos, que deviendra ce courage prétendu, quand on me jouera le nouveau tour d'imprimer la Pucelle? Il est trop certain qu'il y en a des copies à Paris; un *Chevrier* l'a lue. Un *Chevrier!* Mon ange, il faut s'enfuir je ne sais où. Il est bien cruel de ne pas achever auprès de vous le reste de sa vie. Mille respects à tous les anges.

LETTRE

LETTRE LXXIV. 1754.

A MADAME

LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, 7 de novembre.

Qu'ai-je été chercher à Colmar? Je suis malade, mourant, ne pouvant ni sortir de ma chambre, ni la souffrir, ni capable de société, accablé, et n'ayant pour toute ressource que la résignation à la Providence. Que ne suis-je près des deux saintes de l'île Jard! Je remercie bien madame de *Brumat* de l'honneur de son souvenir, et du châtelet, et de la comédie de Marseille, et de la liberté grecque de cet échevin héroïque, qui a la tête assez forte pour se souvenir qu'on était libre il y a environ deux mille cinq cents ans. Oh le bon temps que c'était! Pour moi, je ne connais de bon temps que celui où l'on se porte bien. Je n'en peux plus. O fond de la boîte de *Pandore!* ô espérance! où êtes-vous?

M. et madame de *Klinglin* me témoignent des bontés qui augmentent ma sensibilité pour l'état de monsieur leur fils. Il n'y a que la piscine de Siloë qui puisse le guérir : il sied bien après cela à d'autres de se plaindre! C'est auprès de lui qu'il faut apprendre à souffrir sans murmurer. Ah! Mesdames, Mesdames, qu'est-ce que la vie! quel songe, et quel funeste songe! Je vous présente les plus tristes et les plus tendres respects. . . . . Voilà une lettre bien gaie.

1754.

LETTRE LXXV.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Colmar, 7 de novembre.

Voici, Monſeigneur, une lettre que madame *Denis* reçoit aujourd'hui. On m'en écrit quatre encore plus poſitives. Ce n'eſt pas là un rafraîchiſſement pour des malades. J'ai bien peur de mourir ſans avoir la conſolation de vous revoir. Nous ſommes forcés et tout prêts à prendre un parti bien triſte. Quelque choſe que je diſe à madame *Denis*, je ne peux la réſoudre à ſéparer ſa deſtinée de la mienne. Le comble de mon malheur, c'eſt que l'amitié la rende malheureuſe. Si vous aviez quelque choſe à me dire, quelque ordre à me donner, je vous ſupplie d'adreſſer toujours vos ordres à Colmar ; vos lettres me ſeront très-exactement rendues.

Je ne crois pas que le cérémonial ait entré dans la tête de madame la margrave de *Bareith*. Elle ne fait point difficulté d'aller affronter un vice-légat italien ; elle ſerait beaucoup plus aiſe de voir celui qui fait l'honneur et les honneurs de la France ; elle voyage *incognito*. On n'eſt plus au temps où le *punctilio* feſait une grande affaire, et vous êtes le premier homme du monde pour mettre les gens à leur aiſe. Je crois qu'elle ne m'a point trompé quand elle m'a dit qu'elle craignait la foule des Etats et l'embarras du logement. Elle n'eſt pas ſi malingre que moi, mais elle a une ſanté très-chancelante,

qui demande du repos ſans contrainte. Elle trouverait tout cela avec vous, avec les agrémens qu'on ne trouve guère ailleurs. Reſte à ſavoir ſi elle aura la force de faire le petit chemin d'Avignon à Montpellier ; car on dit qu'elle eſt tombée malade en route. Elle a un logement retenu dans Avignon ; elle n'en a point à Montpellier. Pour moi, je voudrais être caché dans un des ſouterrains du Merdanſon, et vous faire ma cour le ſoir, quand vous ſeriez las de la noble aſſemblée. Mais je ſuis de toutes façons dans un état à n'eſpérer plus dans ce monde d'autre plaiſir que celui de vous être attaché avec le plus tendre reſpect, de vous regretter avec larmes, et de ſouffrir tout le reſte patiemment. 1754.

LETTRE LXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Colmar, 7 de novembre.

Je reçois deux lettres aujourd'hui, mon cher et reſpectable ami, par leſquelles on me mande qu'on imprime la Pucelle, que *Thiriot* en a vu des feuilles, qu'elle va paraître : on écrit la même choſe à madame *Denis*. *Fréron* ſemble avoir annoncé cette édition. Un nommé *Chevrier* en parle. M. *Paſquier* l'a lue tout entière en manuſcrit chez un homme de conſidération avec lequel il eſt lié par ſon goût pour les tableaux. Ce qu'il y a d'affreux, c'eſt qu'on dit que le chant de l'âne s'imprime tel que vous l'avez vu d'abord, et

1754. non tel que je l'ai corrigé depuis. Je vous jure par ma tendre amitié pour vous, que vous seul avez eu ce malheureux chant. Madame *Denis* a la copie corrigée, auriez-vous eu quelque domestique infidelle? je ne le crois pas. Vos bontés, votre amitié, votre prudence sont à l'abri d'un pareil larcin, et vos papiers sont sous la clef. Le roi de Prusse n'a jamais eu ce maudit chant de l'âne de la première fournée. Tout cela me fait croire qu'il n'a point transpiré, et qu'on n'en parle qu'au hasard. Mais, si ce chant trop dangereux n'est pas dans les mains des éditeurs, il y a trop d'apparence que le reste y est. Les nouvelles en viennent de trop d'endroits différens pour n'être pas alarmé. Je vous conjure, mon cher ange, de parler ou de faire parler à *Thiriot*. *Lambert* est au fait de la librairie, et peut vous instruire. Ayez la bonté de ne me pas laisser attendre un coup après lequel il n'y aurait plus de ressource, et qu'il faut prévenir sans délai. Je reconnais bien là ma destinée; mais elle ne sera pas tout-à-fait malheureuse, si vous me conservez une amitié à laquelle je suis mille fois plus sensible qu'à mes infortunes. Je vous embrasse bien tendrement; madame *Denis* en fait tout autant. Nous attendons de vos nouvelles avant de prendre un parti.

LETTRE LXXVII. 1754.

AU MEME.

Colmar, 10 de novembre.

Nous partons pour Lyon, mon cher ange; M. de *Richelieu* nous y donne rendez-vous. Je ne sais comment nous ferons, madame *Denis* et moi : nous sommes malades, très-embarrassés, et toujours dans la crainte de cette Pucelle. Nous vous écrirons dès que nous serons arrivés. Je dois à votre amitié compte de mes marches comme de mes pensées, et je n'ai que le temps de vous dire que je suis très-attristé d'aller dans un pays où vous n'êtes pas. Que n'êtes-vous archevêque de Lyon, solidairement avec madame d'*Argental !* Mille tendres respects à tous les anges.

LETTRE LXXVIII.

AU MEME.

Lyon, au palais royal, 20 de novembre.

Me voilà à Lyon, mon cher ange; M. de *Richelieu* a eu l'ascendant sur moi de me faire courir cent lieues; je ne sais où je vais, ni où j'irai; j'ignore le destin de la Pucelle et le mien; je voyage tandis que je devrais être au lit, et je soutiens des fatigues et des peines qui sont au-dessus de mes forces. Il n'y a pas d'apparence que je voye M. de *Richelieu* dans

1754. sa gloire aux Etats de Languedoc ; je ne le verrai qu'à Lyon en bonne fortune, et je pourrais bien aller passer l'hiver sur quelque coteau méridional de la Suisse. Je vous avouerai que je n'ai pas trouvé, dans M. le cardinal de *Tençin*, les bontés que j'espérais de votre oncle ; j'ai été plus accueilli et mieux traité de la margrave de *Bareith* qui est encore à Lyon. Il me semble que tout cela est au rebours des choses naturelles. Mon cher ange, ce qui est bien moins naturel encore, c'est que je commence à désespérer de vous revoir. Cette idée me fait verser des larmes. L'impression de cette maudite Pucelle me fait frémir, et je suis continuellement entre la crainte et la douleur. Consolez par un mot une ame qui en a besoin, et qui est à vous jusqu'au dernier soupir.

Madame *Denis* devient une grande voyageuse ; elle vous fait les plus tendres complimens.

LETTRE LXXIX.

A M. GUIOT DE MERVILLE.

A Lyon, novembre.

La vengeance, Monsieur, fatigue l'ame, et la mienne a besoin d'un grand calme. Mon amitié est peu de chose, et ne vaut pas les grands sacrifices que vous m'offrez. Je profiterai de tout ce qui sera juste et raisonnable dans les quatre volumes de critiques que vous avez faites de mes ouvrages, et je vous remercie des peines infinies que vous avez généreusement

prises pour me redresser. Si les deux satires que *Rousseau* et *Desfontaines* vous suggérèrent contre moi sont agréables, le public vous applaudira. Il faut, si vous m'en croyez, le laisser juge. 1754.

La dédicace de vos ouvrages, que vous me faites l'honneur de m'offrir, n'ajouterait rien à leur mérite, et vous compromettrait auprès du gentilhomme à qui cette dédicace est destinée. Je ne dédie les miens qu'à mes amis. Ainsi, Monsieur, si vous le trouvez bon, nous en resterons là.

Lettre de Guiot de Merville, à M. de Voltaire.

A Genève.

Je sais, Monsieur, que je vous ai offensé, mais je ne l'ai point fait par aucune de ces passions qui déshonorent l'humanité et la littérature. Mon attachement à *Rousseau*, ma complaisance pour l'abbé *Desfontaines*, sont les seules causes du mal que j'ai voulu vous faire, et que je ne vous ai pas fait. Leur mort vous a vengé de leurs inspirations ; et le peu de sacrifices que je leur ai fait, me console de leur mort.

J'ai fait, Monsieur, en quatre volumes, la Critique de vos ouvrages ; je vous la remettrai. A la tête de ma première comédie, il y a une lettre qui vous a choqué ; je la supprimerai. Je supprimerai aussi deux pièces de vers que l'abbé *Desfontaines* m'avait suggérées, et qu'il avait fait imprimer. C'est à ce prix, Monsieur, que je veux mériter votre amitié. Mes Oeuvres sont dédiées à un gentilhomme du pays de Vaud : si vous le permettez, je vous les dédierai, ainsi que mon Théâtre, en quatre volumes.

Il est plus grand de reconnaître ses fautes que de n'en jamais faire, et plus glorieux de pardonner que de se venger.

1754.

LETTRE LXXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Lyon, 2 de décembre.

Est-il poſſible que je ne reçoive point de lettres de mon cher ange? Les bontés qu'on a pour moi à Lyon, et l'empreſſement d'un public de province, beaucoup plus enthouſiaſmé que celui de Paris, le premier jour de Mérope, ne guériſſent point les maladies dont je ſuis accablé, ne conſolent point mes chagrins, et ne guériſſent point mes craintes; ç'eſt de vous ſeul que j'attends du ſoulagement. On me donne tous les jours des inquiétudes mortelles ſur cette maudite Pucelle. Il eſt avéré que mademoiſelle du *Thil* la poſsède; elle l'a trouvée chez feu madame *du Châtelet*. Il n'eſt que trop vrai que *Paſquier* avait lu le chant de l'âne chez un homme qui tient ſon exemplaire de mademoiſelle du *Thil*, et que *Thiriot* a eu une fois raiſon. Je me raſſurais ſur ſon habitude de parler au haſard, mais le fait eſt vrai. Un poliſſon, nommé *Chevrier*, a lu tout l'ouvrage; et enfin il y a lieu de croire qu'il eſt entre les mains d'un imprimeur, et qu'il paraîtra auſſi incorrect et auſſi funeſte que je le craignais. Cependant je ne peux ni reſter à Lyon dans de ſi horribles circonſtances, ni aller ailleurs dans un état où je ne peux me remuer. Je ſuis accablé de tous côtés dans une vieilleſſe que les maladies changent en décrépitude, et je n'attends de conſolation que de vous ſeul. Je

vous demande en grâce de vous informer, par vos amis et par le libraire *Lambert*, de ce qui se passe, afin que du moins je sois averti à temps, et que je ne finisse pas mes jours avec *Talouet*. Je vous ai écrit trois fois de Lyon; votre lettre me sera exactement rendue ; je l'attends avec la plus douloureuse impatience, et je vous embrasse avec larmes. Vous devez avoir pitié de mon état, mon cher ange. 1754.

LETTRE LXXXI.

A M. THIRIOT.

A Lyon, le 3 de décembre.

Votre lettre, mon ancien ami, m'a fait plus de plaisir que tout l'enthousiasme et toutes les bontés dont la ville de Lyon m'a honoré. Un ami vaut mieux que le public. Ce que vous me dites d'une douce retraite avec moi, dans le sein de l'amitié et de la littérature, me touche bien sensiblement. Ce ne serait peut-être pas un mauvais parti pour deux philosophes qui veulent passer tranquillement leurs derniers jours. J'ai avec moi, outre ma nièce, un florentin qui a attaché sa destinée à la mienne. Je compte m'établir dans une terre sur les lisières de la Bourgogne, dans un climat plus chaud que Paris et même que Lyon, convenable à votre santé et à la mienne.

Je n'étais venu à Lyon uniquement que pour voir M. le maréchal de *Richelieu*, qui m'y avait donné

1754. rendez-vous. C'eſt une action de l'ancienne chevalerie. DIEU, qui éprouve les ſiens, ne l'a pas récompenſée. Il m'a affublé d'un rhumatiſme goutteux qui me tient perclus. On me conſeille les eaux d'Aix en Savoie : on les dit ſouveraines, mais je ne ſuis pas encore en état d'y aller, et je reſte au lit en attendant.

Le haſard, qui conduit les aventures de ce monde, m'a fait rencontrer au cabaret, à Colmar et à Lyon, madame la margrave de *Bareith*, ſœur du roi de Pruſſe, qui m'a accablé de bontés et de préſens. Tout cela ne guérit pas les rhumatiſmes. Ce que je redoute le plus, ce ſont les ſifflets dont on menace la Pandore de *Royer;* c'eſt un des fléaux de la boîte. Cet opéra, un tant ſoit peu métaphyſique, n'eſt point fait pour votre public. M. *Royer* a employé M. de *Sireuil*, ancien porte-manteau du roi, pour changer ce poëme, et le rendre plus convenable au muſicien. Il ne reſte de moi que quelques fragmens; mais, malgré tous les ſoins qu'on a pu prendre ſans me conſulter, je crains également pour le poëme et pour la muſique. Si on a quelque juſtice, on ne me doit tout au plus que le tiers des ſifflets.

A l'égard de *Jeanne d'Arc*, native de Domremy, je me flatte que la dame qui la poſsède par une infidélité, ne fera pas celle de la rendre publique. Une fille ne fournit point de pucelles.

Je vous prie, mon ancien ami, de préſenter mes hommages à la chimiſte, à la muſicienne, à la philoſophe chez qui vous vivez. Elle me fait trembler; vous ne la quitterez pas pour moi.

Madame *Denis* vous fait ſes complimens. Je vous

embraſſe de tout mon cœur. Quand vous aurez un quart d'heure à perdre, écrivez à votre vieux ami. 1754.

Qu'eſt devenu *Ballot l'imagination*? comment ſe porte *Orphée-Rameau*?

Quid agis? quomodo vales? Farewell.

LETTRE LXXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

De mon lit, à Lyon, 4 de décembre.

MON cher ange, votre conſolante lettre, adreſſée à Colmar, eſt venue enfin à Lyon calmer une partie de mes inquiétudes. Vous aurez tout ce que vous daignez demander, et je ferai tout tranſcrire pour vous dès que je ſerai quitte d'une goutte ſciatique qui me retient au lit. J'éprouve tous les maux à la fois, et je perds dans les voyages et dans les ſouffrances un temps précieux que je voudrais employer à vous amuſer. Il me ſemble que je ſuis las du public, et que vous êtes ma ſeule paſſion. Je n'ai plus le cœur au travail que pour vous plaire; mais comment faire quand on court et quand on ſouffre toujours? On veut à préſent que j'aille aux eaux d'Aix en Savoie, pour le rhumatiſme goutteux qui me tient perclus. On m'a prêté une maiſon charmante à moitié chemin; il faudrait être un peu plus ſédentaire; mais je ſuis une paille que le vent agite, et madame *Denis* s'eſt engouffrée dans mon malheureux tourbillon. J'attends toujours de vos nouvelles à Lyon. On dit qu'on va jouer enfin le Triumvirat d'un côté, et Pandore de

1754. l'autre ; ce ſont deux grands fléaux de la boîte. Hélas! mon cher et reſpectable ami, ſi j'avais trouvé au fond de cette boîte l'eſpérance de vous revoir, je mourrais content. Madame *Denis* vous fait mille complimens. Je baiſe, en pleurant, les ailes de tous les anges.

LETTRE LXXXIII.

AU MEME.

Lyon, 9 de décembre.

Mon cher ange, votre lettre du 3 de novembre, à l'adreſſe de madame *Denis*, nous a été rendue bien tard, et vous avez dû recevoir toutes celles que je vous ai écrites. Le ſeul parti que j'aye à prendre dans le moment préſent, c'eſt de ſonger à conſerver une vie qui vous eſt conſacrée. Je profite de quelques jours de beau temps pour aller dans le voiſinage des eaux d'Aix en Savoie. On nous prête une maiſon très-belle et très-commode, vers le pays de Gex, entre la Savoie, la Bourgogne et le Lac de Genève, dans un aſpect ſain et riant. J'y aurai, à ce que j'eſpère, un peu de tranquillité. On n'y ajoutera pas de nouvelles amertumes à mes malheurs, et peut-être que le loiſir et l'envie de vous plaire tireront encore de mon eſprit épuiſé quelque tragédie qui vous amuſera. Je n'ai à Lyon aucuns papiers ; je ſuis logé très-mal à mon aiſe, dans un cabaret où je ſuis malade. Il faut que je parte, mon adorable ami. Quand je ſerai à moi, et un peu recueilli, je ferai tout ce que votre amitié généreuſe et éclairée

me conseille. Je ne sais si on plaindra l'état où je suis; ce n'est pas la coutume des hommes, et je ne cherche pas leur pitié; mais j'espère qu'on ne désapprouvera pas à la cour qu'un homme accablé de maladies aille chercher sa guérison. Nous avons prévenu madame de *Pompadour* et M. le comte d'*Argenson* de ces tristes voyages. Dans quelque lieu que j'achève ma vie, vous savez que je serai toujours à vous, et qu'il n'y a point d'absence pour le cœur; le mien sera toujours avec le vôtre. 1754.

Adieu, mon cher et respectable ami; je vais terminer mon séjour à Lyon, en allant voir jouer Brutus. Si j'avais de l'amour propre, je resterais à Lyon; mais je n'ai que des maux, et je vais chercher la solitude et la santé, bien plus sûr de l'une que de l'autre, mais plus sûr encore de votre amitié. Ma nièce, qui vous fait les plus tendres complimens, ose croire qu'elle soutiendra avec moi la vie d'hermite. Elle a fait son apprentissage à Colmar; mais les beautés de Lyon, et l'accueil singulier qu'on nous y a fait, pourraient la dégoûter un peu des Alpes. Elle se croit assez forte pour les braver. Elle sera ma consolation tant que durera sa constance; et quand elle sera épuisée, je vivrai et je mourrai seul, et je ne conseillerai à personne ni de faire des poëmes épiques et des tragédies, ni d'écrire l'histoire; mais je dirai, quiconque est aimé de M. d'*Argental* est heureux.

Adieu, cher ange; mille tendres respects à vous tous. Quand vous aurez la bonté de m'écrire, adressez votre lettre à Lyon, sous l'enveloppe de M. *Tronchin*, banquier; c'est un homme sûr de toutes les manières. Je vous embrasse avec la plus vive tendresse.

1754.

LETTRE LXXXIV.

A M. THIRIOT.

Au château de Prangin, pays de Vaud, le 19 de décembre.

Me voilà si perclus, mon ancien ami, que je ne peux écrire de ma main. Vous avez donc aussi des rhumatismes malgré votre régime du lait.

Vous ne sauriez croire avec quelle sensibilité j'entre dans le petit détail que vous me faites de ce que vous appelez votre fortune. On ne s'ouvre ainsi qu'à ceux qu'on aime, et j'ai, depuis environ quarante ans, compté toujours sur votre amitié. Vous devez vivre à Paris gaiement, librement et philosophiquement.

Ces trois adverbes joints font admirablement.

Mais certes vous me contez des choses merveilleuses, en m'apprenant que votre ancien *Pollion*, et l'*Orphée* aux triples croches, et *Ballot l'imagination*, ne vivent plus ni avec *Pollion*, ni avec vous.

Le diable se met donc dans toutes les sociétés, depuis les rois jusqu'aux philosophes.

Je ne savais pas que vous connussiez M. de *Sireuil*. Il me paraît par ses lettres un fort galant homme. Je suis persuadé que lorsqu'il s'arrangea avec *Royer* pour me disséquer, il m'en aurait instruit s'il avait su où me prendre. Il faut que ce soit le meilleur homme du monde; il a eu la bonté de s'asservir au canevas de son ami *Royer*; il fait dire à *Jupiter*, *les*

Grâces ſont ſur vos traces, un tendre amour veut du retour. Comme le parterre n'eſt pas tout-à-fait ſi bon, il pourrait pour retour donner des ſifflets. *Royer* eſt un profond génie; il joint l'eſprit de *Lulli* à la ſcience de *Rameau*, le tout relevé de beaucoup de modeſtie. C'eſt dommage que madame *Denis*, qui ſe connaît un peu en muſique, n'ait pas entendu la ſienne; mais madame de *la Poplinière* l'avait entendue autrefois, et il me ſemble qu'elle n'en avait pas été édifiée. D'honnêtes gens m'ont mandé de Paris qu'on n'achèverait pas la pièce; j'en ſuis fâché pour meſſieurs de l'hôtel de ville; car voilà les décorations de la terre, du ciel et des enfers à tous les diables. M. de *Sireuil* en ſera pour ſes vers, *Royer* pour ſes croches, et le prévôt des marchands pour ſon argent. Pour moi, en qualité de diffèqué, j'ai préſenté mon cahier de remontrances au muſicien et au poëte. Il me prend fantaiſie de vous en envoyer copie, et de vous prier de faire ſentir à M. de *Sireuil* l'énormité du danger, les parodies de la foire, et les torche-cu de *Fréron*. C'eſt bien malgré moi que je ſuis obligé de parler encore de vers et de muſique, *nunc itaque et verſus et cætera ludicra pono.* Je bois des eaux minérales de Prangin, en attendant que je puiſſe prendre les bains d'Aix en Savoie. Tout cela n'eſt pas l'eau d'Hippocrène. 1754.

Je vous embraſſe de tout mon cœur. Madame *Denis* vous eſt bien obligée de votre ſouvenir; elle vous fait ſes complimens. Quand vous voudrez écrire à votre ancien ami le paralytique, ayez la bonté d'adreſſer votre lettre à M. *Tronchin*, banquier à Lyon.

1754.

LETTRE LXXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Au château de Prangin, 19 de décembre.

J'APPRENDS, mon cher ami, qu'on a fait chez vous une nouvelle lecture des Chinois, et que les trois magots n'ont pas déplu ; cependant, s'il vous prend jamais fantaisie d'exposer en public ces étrangers, je vous prie de m'en avertir à l'avance, afin que je puisse encore donner quelques coups de crayon à des figures si bizarres. Voici le temps funeste où *Royer* et *Sireuil* vont me disséquer. Figurez-vous que j'avais fait donner à *Pandore* une très-honnête fête dans le ciel par le maître de la maison : je vous en fais juge ; un musicien doit-il être embarrassé à mettre en musique ces paroles ?

Aimez, aimez et régnez avec nous,
Le Dieu des cieux est seul digne de vous.
Sur la terre on poursuit avec peine
Des plaisirs l'ombre légère et vaine :
Elle échappe, et le dégoût la suit.
Si Zéphire un moment plaît à Flore
Il flétrit les fleurs qu'il fait éclore :
Un seul jour les forme et les détruit.
Aimez, aimez, et régnez avec nous.
Les fleurs immortelles
Ne sont qu'en nos champs :
L'Amour et le Temps
Ici n'ont point d'ailes.
Aimez, aimez et régnez avec nous, &c.

On

On a ſubſtitué à ces vers : *Les Grâces ſont ſur vos traces, régnez, triomphez, un tendre amour veut du retour.* 1754.

C'eſt ainſi que tout l'opéra eſt défiguré. Je demande juſtice, et la juſtice conſiſte à faire ſavoir le fait.

Tandis que *Royer* me mutile, la nature m'accable de maux, et la fortune me conduit dans un château ſolitaire, loin du genre-humain, en attendant que je puiſſe aller chercher aux bains d'Aix en Savoie une guériſon que je n'eſpère pas. Je vous rends compte de toutes les misères de mon exiſtence. Ce ne ſont ni les acteurs de Lyon, ni le parterre, ni le public, qui m'ont fait abandonner cette belle ville. Je vous dirai en paſſant qu'il eſt plaiſant que vous ayez à Paris *Drouin* et *Bellecour*, tandis qu'il y a à Lyon trois acteurs très-bons, et qui deviendraient à Paris encore meilleurs; mais c'eſt ainſi que le monde va. Je le laiſſe aller, et je ſouffre patiemment. Je ſouhaite que ma nièce ait toujours aſſez de philoſophie pour s'accoutumer à la ſolitude et à mon genre de vie. Je ne ſuis point embarraſſé de moi, mais je le ſuis de ceux qui veulent bien joindre leur deſtinée à la mienne; ceux-là ont beſoin de courage.

Adieu ; je vous embraſſe mille fois.

1754.

LETTRE LXXXVI.

AU MEME.

A Prangin, pays de Vaud, 25 de décembre.

MON cher ange, vous ne ceſſez de veiller de votre ſphère ſur la créature malheureuſe dont votre providence s'eſt chargée. Je ſuis toujours très-malade dans le château de Prangin, en attendant que mes forces revenues, et la ſaiſon plus douce, me permettent de prendre les bains d'Aix, ou plutôt en attendant la fin d'une vie remplie de ſouffrances. Ma garde-malade vous fait les plus tendres complimens, et joint ſes remercîmens aux miens. Je n'ai ici encore aucuns de mes papiers que j'ai laiſſés à Colmar, ainſi je ne peux vous répondre ni ſur les Chinois, ni ſur les Tartares, ni ſur les lettres que M. de *Lorges* veut avoir. Je crois au reſte que ces lettres ſeraient aſſez inutiles. Je ſuis très-perſuadé des ſentimens que l'on conſerve, et des raiſons que l'on croit avoir. Je ſais trop quel mal cet indigne avorton d'une Hiſtoire univerſelle, qui n'eſt certainement pas mon ouvrage, a dû me faire; et je n'ai qu'à ſupporter patiemment les injuſtices que j'eſſuie. Je n'ai de grâce à demander à perſonne, n'ayant rien à me reprocher. J'ai travaillé, pendant quarante ans, à rendre ſervice aux lettres; je n'ai recueilli que des perſécutions; j'ai dû m'y attendre, et je dois les ſavoir ſouffrir. Je ſuis aſſez conſolé par la conſtance de votre amitié courageuſe.

Permettez que j'insère ici un petit mot de lettre

pour *Lambert* dont je ne conçois pas trop les procédés. Je vous prie de lire la lettre, de la lui faire rendre ; et, si vous lui parliez, je vous prierais de le corriger ; mais il est incorrigible, et c'est un libraire tout comme un autre. 1754.

Je ne peux rien faire dans la saison où nous sommes que de me tenir tranquille. Si les maux qui m'accablent, et la situation de mon esprit pouvaient me laisser encore une étincelle de génie, j'emploierais mon loisir à faire une tragédie qui pût vous plaire ; mais je regarde comme un premier devoir de me laver de l'opprobre de cette prétendue Histoire universelle, et de rendre mon véritable ouvrage digne de vous et du public. Je suis la victime de l'infidélité et de la supposition la plus condamnable. Je tâcherai de tirer de ce malheur l'avantage de donner un bon livre qui sera utile et curieux. Je réponds assez des choses dont je suis le maître, mais je ne réponds pas de ce qui dépend du caprice et de l'injustice des hommes. Je ne suis sûr de rien que de votre cœur. Comptez, mon cher ange, qu'avec un ami comme vous on n'est point malheureux. Mille tendres respects à madame d'*Argental* et à tous vos amis.

1755.

LETTRE LXXXVII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Au château de Prangin, près de Nyon, au pays de Vaud, 5 de janvier.

Je vous ſouhaite, Monſeigneur, la continuation durable de tout ce que la nature vous a prodigué; je vous ſouhaite des jours auſſi longs, qu'ils ſont brillans; et je ne me ſouhaite, à moi chétif, que la conſolation de vous revoir encore. Il fallait pour arriver ici m'y prendre un peu de bonne heure. Le mont Jura eſt couvert de neige au mois de janvier, et vous ſavez que je ne pouvais demeurer dans une ville où l'homme le plus conſidérable n'avait pas ſeulement daigné me recevoir avec bonté, mais avait encore publié ſon peu de bienveillance. Je ſuis loin de me repentir d'un voyage qui m'a procuré le bonheur de vous retrouver; bonheur trop court pour moi, après lequel je ſoupirais depuis ſi long-temps.

J'oſe eſpérer qu'on ne m'enviera pas la ſolitude que j'ai choiſie, et qu'on trouvera bon que je ne la quitte que pour vous faire encore ma cour, quand vous reviendrez dans votre royaume. Vous ſavez que j'ai toujours enviſagé la retraite comme le port où il faut ſe réfugier après les orages de cette vie. Vous ſavez que je vous aurais demandé la permiſſion de finir mes jours à Richelieu, s'il eût été dans la nature d'un grand ſeigneur de France de pouvoir vivre ſans dégoût dans ſon propre palais; mais votre deſtinée vous arrête à la cour pour toute votre vie.

Un homme tel que vous jamais ne s'en détache ;
Il n'eſt point de retraite ou d'ombre qui le cache ; 1755.
Et ſi du ſouverain la faveur n'eſt pour lui,
Il faut ou qu'il trébuche ou qu'il cherche un appui.

Ce ſont des vers de *Corneille* que vous me citiez autrefois, et que ſans doute vous vous rappelez encore. Appelez-moi du fond de mon aſile, quand il vous plaira ; et tant que j'aurai des forces, je viendrai encore jouir du plaiſir de vous renouveler le tendre reſpect et l'inviolable attachement que j'ai pour vous.

On ne dira pas que je n'aime point ma patrie, puiſque celui qui lui fait le plus d'honneur eſt celui qui peut tout ſur moi.

Madame *Denis* partage mes ſentimens, et vous préſente les mêmes hommages. Elle paraît bien ferme dans la réſolution de ſupporter ma ſolitude. Les femmes ont plus de courage qu'on ne croit.

LETTRE LXXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Prangin, pays de Vaud, 10 de janvier.

QUE j'abuſe de vos bontés, mon cher et reſpectable ami ! mais pardonnez à un ſolitaire qui n'a que ſes livres pour reſſource, et qui les perd. Je vous ſupplie de vouloir bien faire donner cette nouvelle ſemonce à ce maudit *Lambert*. Mon ange, tout le monde, hors vous, ſe moque des malheureux. Encore ſi j'avais fait le Triumvirat, mais je n'ai qu'un Orphelin, et

1755. voilà la boîte de *Pandore* qui va s'ouvrir : pendant ce temps-là, nous sommes tout au beau milieu du mont Jura, *per frigora dura secuta est*. Si jamais vous voulez tâter des eaux de Plombières, envoyez-moi chercher; ce ne sera peut-être que là que je pourrai avoir encore une fois, avant de mourir, la consolation de vous voir. Au reste, notre mont Jura est mille fois plus beau que Plombières, et ce lac si fameux pour ses truites est admirable, et puis doit-on compter pour rien d'être en face de Ripaille ? ma foi, oui.

Mon cher ange, le malade et la courageuse garde-malade vous embrassent de tout leur cœur.

LETTRE LXXXIX.

A M. DECIDEVILLE.

A Prangin, le 23 de janvier.

Mon cher et ancien ami, car, Dieu merci, il y a cinquante ans que vous l'êtes, vous avez sur moi de terribles avantages. Vous êtes à Paris, vous avez une santé et un esprit à la *Fontenelle;* vous écrivez menu et avec plus d'agrément que jamais; et moi je peux rarement écrire de ma main, et je suis accablé de souffrances sur les bords du lac de Genève. La seule chose dont je puisse bénir DIEU, est la mort de *Royer*. Dieu veuille avoir son ame et sa musique!

Cette musique n'était point de ce monde. Le traître m'avait immolé à ses doubles croches, et avait choisi, pour m'égorger, un ancien porte-manteau du roi, nommé *Sireuil*. DIEU est juste, il a retiré *Royer* à

lui, et je crains à préſent beaucoup pour le porte-manteau. 1755.

Si on s'obſtine à jouer ce funeſte opéra de Prométhée, que *Sireuil* et *Royer* ont défiguré à qui mieux mieux, il faudra me mettre dans la liſte des proſcrits de ce vieux fou de *Crébillon*. J'y ſerais bien ſans cela. J'ai eu à craindre les ſifflets ſur le bord de la Seine, et les *Mandrin* ſur les bords du lac Leman. Ils prenaient aſſez ſouvent leurs quartiers d'hiver dans une petite ville tout auprès du château où je ſuis; et *Mandrin* vint, il y a un mois, ſe faire panſer de ſes bleſſures par le plus fameux chirurgien de la contrée. Du temps de *Romulus* et de *Théſée*, il eût été un grand-homme; mais de tels héros ſont pendus aujourd'hui.

Voilà ce que c'eſt que d'être venu au monde mal à propos. Il faut prendre ſon temps en tout genre. Les géomètres qui viennent après *Newton*, et les poëtes tragiques qui viennent après *Racine*, ſont mal reçus dans ce monde. Je plains les Troyennes et les Adieux d'Hector de ſe préſenter après la tragédie d'Andromaque.

J'imagine que vous logez toujours avec votre digne compatriote le grand abbé. Je vous ſouhaite à tous deux des années longues et heureuſes, exemptes de coliques, de ſciatiques, et de toutes les misères raſſemblées ſur mon pauvre individu. Je vous embraſſe tendrement.

1755.

LETTRE XC.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Prangin, pays de Vaud, 23 de janvier.

TOUTE adreſſe eſt bonne, mon cher et reſpectable ami, et il n'y a que la poſte qui ſoit diligente et sûre : ainſi je puis compter ſur ma conſolation, ſoit que vous écriviez par M. *Tronchin* à Lyon, ou par M. *Fleur* à Beſançon, ou par M. *Chapuis* à Genève, ou en droiture au château de Prangin, au pays de Vaud.

DIEU a puni *Royer ;* il eſt mort. Je voudrais bien qu'on enterrât avec lui ſon opéra, avant de l'avoir expoſé au théâtre, ſur ſon lit de parade. L'Orphelin vivra peu de temps ; je ferai ce que je pourrai pour alonger ſa vie de quelques jours ; puiſque vous voulez bien lui ſervir de père. *Lambert* m'embarraſſe actuellement beaucoup plus que les conquérans tartares, et il me paraît auſſi tartare qu'eux.

Je vous demande mille pardons de vous importuner d'une affaire ſi déſagréable ; mais votre amitié conſtante et généreuſe ne s'eſt jamais bornée au commerce de littérature, aux conſeils dont vous avez ſoutenu mes faibles talens. Vous avez daigné toujours entrer dans toutes mes peines avec une tendreſſe qui les a ſoulagées. Tous les temps et tous les événemens de ma vie vous ont été ſoumis. Les plus petites choſes vous deviennent importantes, quand il s'agit d'un homme que vous aimez : voilà mon excuſe.

Pardon, mon cher ange, je n'ai que le temps de vous dire qu'on me fait courir, tout malade que je ſuis, pour voir des maiſons et des terres. Eſt-il vrai, que *Dupleix* s'eſt fait roi, et que *Mandrin* s'eſt fait héros à rouer ? On me mande que la Pucelle eſt imprimée, et qu'on la vend un louis à Paris. C'eſt apparemment *Mandrin* qui l'a fait imprimer : cela me fera mourir de douleur. 1755.

LETTRE XCI.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

A Prangin, le 23 de janvier.

Le grand-turc, notre ambaſſadeur à la Porte ottomane et *Royer*, ſont donc morts d'une indigeſtion ? Je ſuis très-fâché pour M. *Deſalleurs* que j'aimais, mais je me conſole de la perte de *Royer* et du grand-turc.

Puiſſent les lois de la mécanique qui gouvernent ce monde faire durer la machine de madame de *Sandwich*, et que ſon corps ſoit auſſi vigoureux que ſon ame, laquelle eſt douée de la fermeté anglaiſe et de la douceur françaiſe.

Vous voyez, mon ami, que DIEU eſt juſte : *Royer* eſt mort parce qu'il avait fait accroire à *Sireuil* que c'était moi qui l'était. Il faut enterrer avec lui ſon opéra, qui aurait été enterré ſans lui. *Royer* avait engagé ce *Sireuil* dans la plus méchante action du monde, c'eſt-à-dire, à faire des mauvais vers ; car

1755. assurément on n'en peut pas faire de bons sur des canevas de musiciens. C'est une méthode très-impertinente qui ne sert qu'à rendre notre poësie ridicule, et à montrer la stérilité de nos ménétriers. Ce n'est point ainsi qu'en usent les Italiens, nos maîtres. *Metastasio* et *Vinci* ne se gênaient point ainsi l'un l'autre : aussi, Dieu merci, on se moque de nous par toute l'Europe.

Je vous prie, mon ancien ami, d'engager M. *Sireuil* à ne plus troubler son repos et le mien par un mauvais opéra. C'est un honnête homme, doux et modeste; de quoi s'avise-t-il d'aller se fourrer dans cette bagarre? Donnez-lui un bon conseil, et inspirez-lui le courage de le suivre.

Avez-vous sérieusement envie de venir à Prangin, mon ancien ami? Arrangez-vous de bonne heure avec madame de *Fontaine* et le maître de la maison. Vous trouverez la plus belle situation de la terre, un château magnifique, des truites qui pèsent dix livres, et moi qui n'en pèse guère davantage, attendu que je suis plus squelette et plus moribond que jamais. J'ai passé ma vie à mourir : mais ceci devient sérieux, je ne peux plus écrire de ma main.

Cette main peut pourtant encore griffonner que mon cœur est à vous.

LETTRE XCII. 1755.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Prangin, près de Nyon, pays de Vaud, janvier.

MON cher et reſpectable ami, j'ai reçu votre lettre du 27 décembre, et toutes vos lettres en leur temps. Toute lettre arrive, et *Lambert* ſe moque du monde. Malgré les douleurs intolérables d'un rhumatiſme goutteux, qui me tient perclus, j'ai ſongé dans les petits intervalles de mes maux à cette tragédie en trois actes, que je n'ai pas l'eſprit de faire en cinq. J'y ai retranché, j'y ai ajouté, j'y ai corrigé. J'ai tellement appuyé ſur les raiſons du parti que prend *Idamé* de préférer ſa mort et celle de ſon mari à l'amour de *Gengis-kan;* ces raiſons ſont ſi clairement fondées ſur l'expiation qu'elle croit devoir faire de la faibleſſe d'avoir accuſé ſon mari ; ces raiſons ſont ſi juſtes et ſi naturelles, qu'elles éloignent abſolument toutes les alluſions ridicules que la malignité eſt toujours prête à trouver. Je ne crains donc que les trois actes ; mais je craindrais les cinq bien davantage ; ils ſeraient froids. Il ne faut demander ni d'un ſujet ni d'un auteur que ce qu'ils peuvent donner.

J'aimerai juſqu'au dernier moment les arts que vous aimez ; mais comment les cultiver avec ſuccès, au milieu de tous les maux que la nature et la fortune peuvent faire?

Mandez-moi comment je dois vous adreſſer le

troiſième acte que j'ai arrondi, et que j'ai tâché de
1755. rendre un peu moins indigne de vos bontés.

Je vous demande pardon de vous avoir importuné de lettres pour *Lambert;* mais, en vérité, cet homme eſt bien irrégulier dans ſes procédés, et je vous demande en grâce de lui faire recommander la vertu de l'exactitude.

Mille tendres reſpects à tous les anges. Madame *Denis* ſe voue au déſert avec un grand courage; elle vous fait les plus tendres complimens.

LETTRE XCIII.

AU MEME.

Prangin, 6 de février.

MON cher ange, puiſque DIEU vous bénit au point de vous faire aimer toujours le ſpectacle à la folie, je m'occupe à vous ſervir dans votre paſſion. Je vous enverrai les cinq actes de nos Chinois; vous aurez ici les trois autres, et vous jugerez entre ces deux façons; pour moi je penſe, que la pièce en cinq actes étant la même pour tout l'eſſentiel que la pièce en trois, le grand danger eſt que les trois actes ſoient étranglés et les cinq trop alongés; et je cours riſque de tomber ſoit en allant trop vîte, ſoit en marchant trop doucement. Vous en jugerez quand vous aurez ſous les yeux les deux pièces de comparaiſon. Ce n'eſt pas tout; vous aurez encore quelque autre choſe à quoi vous ne vous attendez pas. J'y

joindrai auſſi les quatre derniers chants de cette Pucelle pour qui on m'a tant fait trembler. Je voudrais qu'on pût retirer des mains de mademoiſelle du *Thil* ce dix-neuvième chant de l'âne, qui eſt intolérable; on lui donnerait cinq chants pour un. Elle y gagnerait, puiſqu'elle aime à poſſéder des manuſcrits, et je ſerais délivré de la crainte de voir paraître à ſa mort l'ouvrage défiguré. Ne pourriez-vous pas lui propoſer ce marché, quand je vous aurai fait tenir les derniers chants? Vous voyez que je ne ſuis pas médiocrement occupé dans ma retraite. Cette Hiſtoire prétendue univerſelle eſt encore un fardeau qu'on m'a impoſé. Il faut la rendre digne du public éclairé. Cette Hiſtoire, telle qu'on l'a imprimée, n'eſt qu'une nouvelle calomnie contre moi. C'eſt un tiſſu de ſottiſes publiées par l'ignorance et par l'avidité. On m'a mutilé et je veux paraître avec tous mes membres. 1755.

Une apoplexie a puni *Royer* d'avoir défiguré mes vers; c'eſt à moi à préſent d'avoir ſoin de ma proſe.

Pour Dieu ayez encore la bonté de parler encore à *Lambert*, quand vous irez à ce théâtre allobroge où l'on a cru jouer le Triumvirat. Nos Suiſſes parlent français plus purement que *Cicéron* et *Octave*.

Je vous ſupplie, en cas que *Lambert* réimprime le Siècle de *Louis XIV*, de lui bien recommander de retrancher le *petit* concile; j'ai promis à monſieur le cardinal, votre oncle, de faire toujours ſupprimer cette épithète de *petit*, quoique la plupart des écrivains eccléſiaſtiques donnent ce nom aux conciles provinciaux. Je voudrais donner à M. le cardinal de *Tençin* une marque plus forte de mon reſpect pour ſa perſonne, et de mon attachement pour ſa famille.

—— Adieu. Il y a deux solitaires dans les Alpes qui vous
1755. aiment bien tendrement. Je reçois votre lettre du 30 janvier, ce qu'on dit de Berlin est exagéré; mais en quoi on se trompe fort, c'est dans l'idée qu'on a que j'en serais mieux reçu à Paris. Pour moi je ne songe qu'à la Chine, et un peu aux côtes de Coromandel; car, si *Dupleix* est roi, je suis presque ruiné. Le Gange et le fleuve Jaune m'occupent sur les bords du lac Leman, où je me meurs.

Toute adresse est bonne, tout va.

LETTRE XCIV.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

7 de février.

TACHEZ toujours, mon ancien ami, de venir avec madame de *Fontaine* et M. de *Prangin;* nous parlerons de vers et de prose, et nous philosopherons ensemble. Il est doux de se revoir après cinq ans d'absence et quarante ans d'amitié. Je vous avertis d'ailleurs que ma machine, délabrée de tous côtés, va bientôt être entièrement détruite, et que je serais fort aise de vous confier bien des choses avant qu'on mette quelques pelletées de terre transjurane sur mon squelette parisien. Vous devriez apporter avec vous toutes les petites pièces fugitives que vous pouvez avoir de moi, et que je n'ai point. On pourrait choisir sur la quantité, et jeter au feu tout ce qui serait dans le goût des derniers vers de ***. Je m'imagine enfin que vous ne seriez pas mécontent

de votre petit voyage, avant que votre ami faſſe le grand voyage dont perſonne ne revient. 1755.

Je vous embraſſe très-tendrement; mes reſpects à MM. les abbés d'*Aydie* et de *Sade*. Puiſſent tous les prélats être faits comme eux!

Vous me parlez de cette Hiſtoire univerſelle qui a paru ſous mon nom; c'eſt un monſtre, c'eſt une calomnie atroce, *inhumaniorum litterarum fetus*. Il faut être bien ſot ou bien méchant pour m'imputer cette ſottiſe : je la confondrai ſi je vis.

LETTRE XCV.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Prangin, 13 de février.

MON HEROS,

J'APPRENDS que M. le duc de *Fronſac* eſt tiré d'affaire, et que vous êtes revenu de Montpellier avec le ſoleil de ce pays-là ſur le viſage, enluminé d'un éréſipèle. J'en ai eu un, moi indigne, et je m'en ſuis guéri avec de l'eau; c'eſt un cordial qui guérit tout. Il ne donne pas de force aux gens nés faibles comme moi; mais vous êtes né fort, et votre corps eſt tout fait pour votre belle ame. Peut-être êtes-vous à préſent quitte de vos boutons.

J'eus l'honneur, en partant de Lyon, d'avoir une explication avec M. le cardinal de *Tençin* ſur le concile d'Embrun. Je lui fournis des preuves que les

1755. écrivains eccléſiaſtiques appellent *petits* conciles les conciles provinciaux, et *grands* conciles les conciles œcuméniques. Il ſait d'ailleurs mon reſpect pour lui, et mon attachement pour ſa famille, &c.

Je n'ai qu'à me louer à préſent des bontés du roi de Pruſſe, &c.; mais cela ne m'a pas empêché d'acquérir ſur les bords du lac de Genève, une maiſon charmante et un jardin délicieux. Je l'aimerais mieux dans la mouvance de Richelieu. J'ai choiſi ce canton, ſéduit par la beauté inexprimable de la ſituation, et par le voiſinage d'un fameux médecin, et par l'eſpérance de venir vous faire ma cour, quand vous irez dans votre royaume. Il eſt plaiſant que je n'aye de terres que dans le ſeul pays où il ne m'eſt pas permis d'en acquérir. La belle loi fondamentale de Genève eſt qu'aucun catholique ne puiſſe reſpirer l'air de ſon territoire. La république a donné en ma faveur une petite entorſe à la loi, avec tous les petits agrémens poſſibles. On ne peut ni avoir une retraite plus agréable, ni être plus fâché d'être loin de vous. Vous avez vu des ſuiſſes, vous n'en avez point vu qui aient pour vous un plus tendre reſpect que *le ſuiſſe Voltaire*.

LETTRE

LETTRE XCVI. 1755.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Prangin, pays de Vaud, 13 de février.

Vous avez donc été sérieusement malade, ma chère nièce, et vous avez également à vous plaindre d'un souper et d'une médecine? Il est bien cruel que la rhubarbe, qui me fait tant de bien, vous ait fait tant de mal. Venez raccommoder votre estomac avec les truites du lac de Genève; il y en a qui pèsent plus que vous, et qui sont assurément plus grasses que vous et moi. Je n'ai pas un aussi beau château que M. de *Prangin*, cela est impossible, c'est la maison d'un prince; mais j'ai certainement un plus beau jardin avec une maison très-jolie. Le palais de Prangin et ma maison sont dans la plus belle situation de la nature. Vous serez mieux logée à Prangin que chez moi; mais j'espère que vous ne mépriserez pas absolument mes petits pénates, et que vous viendrez les embellir de votre présence et de vos dessins. Apportez-moi surtout les plus immodestes pour me réjouir la vue : les autres sens sont en piteux état; je dégringole assez vîte; j'ai choisi un assez joli tombeau, et je veux vous y voir. Les environs du lac de Genève sont un peu plus beaux que Plombières, et il y a tout juste dans Prangin même une eau minérale très-bonne à boire, et encore meilleure pour l'estomac. Je la crois très-supérieure à celle de Forges.

1755. Venez en boire avec nous, ma chère nièce; tâchez d'amener *Thiriot :* il veut venir par le coche; il ſerait roué et arriverait mort. Songez d'ailleurs qu'il faut être les plus forts à Prangin. Vous y trouverez des ſuiſſes; amenez-y des français. Pour ma maiſonnette, elle n'eſt point en Suiſſe; elle eſt à l'extrémité du lac, entre les territoires de France, de Genève, de Suiſſe et de Savoie. Je ſuis de toutes les nations. On nous a très-bien reçus par-tout; mais le plus grand plaiſir dont nous jouiſſions à préſent, eſt celui de la ſolitude. Nous y employons nos crayons à notre manière. Nous vous montrerons nos deſſins en voyant les vôtres; nous jouirons des charmes de votre amitié; vous verrez des gens de mérite de toute eſpèce; vous mangerez des pêches groſſes comme votre tête; et on tâchera même de vous procurer des quadrilles; mais nous avons plus de truites et de gélinotes que de joueurs. Enfin, venez, et reſtez le plus que vous pourrez. Mes complimens à l'abbé ſans abbaye.

Belle Philis,
On déſeſpère alors qu'on eſpère toujours.

Je ne vous écris point de ma main. Excuſez un malade, et croyez que c'eſt mon cœur qui vous écrit.

LETTRE XCVII. 1755.

A M. THIRIOT.

A Prangin, le 27 de février.

AINSI donc, mon ancien ami, vous viendrez par le coche, comme le gouverneur de Notre-Dame de la Garde. Vous n'irez point en cour, mais bien dans le pays de la tranquillité et de la liberté. Si je suis à Prangin, vous serez dans un grand château; si je suis chez moi, vous ne serez que dans une maison jolie, mais dont les jardins sont dignes des plus beaux environs de Paris. Le lac de Genève, le Rhône qui en sort et qui baigne ma terrasse, n'y font pas un mauvais effet. On dit que la Touraine ne produit pas de meilleurs fruits que les miens, et j'aime à le croire. Le grand malheur de cette maison, c'est qu'elle a été bâtie apparemment par un homme qui ne songeait qu'à lui, et qui a oublié tout net des petits appartemens commodes pour les amis.

Je vais remédier sur le champ à ce défaut abominable. Si vous n'êtes pas content de cette maison, je vous mènerai à une autre que j'ai auprès de Lausane, bien entendu qu'elle est aussi sur les bords du grand lac. J'ai acquis cet autre bouge par un esprit d'équité. Quelques amis que j'ai à Lausane m'avaient engagé les premiers à venir rétablir ma santé dans ce bon petit pays roman; ils se sont plaints avec raison de la préférence donnée à Genève, et, pour les accorder, j'ai pris encore une

1755. maiſon à leur porte. Rien n'eſt plus ſain que de voyager un peu, et d'arriver toujours chez ſoi. Vous trouverez plus de bouillon que n'en avait le préſident de *Monteſquieu*. Le haſard, qui m'a bien ſervi depuis quelque temps, m'a donné un bon cuſinier; mais malheureuſement je ne l'aurai plus aux Délices; il reſte à Prangin où il eſt établi; je ne m'en ſoucie guère, mais madame *Denis*, qui eſt très-gourmande, en fait ſon affaire capitale. Je n'aurai ni *Caſtel*, ni *Neuville*, ni *Route* pour m'entendre en confeſſion; mais je me confeſſerai à vous, et vous me donnerez mon billet.

Madame la ducheſſe d'*Aiguillon*, la ſœur du pot des philoſophes, ne me fournira ni bonnet de nuit ni ſeringue. Je ſuis très-bien en ſeringues et en bonnets : elle aurait bien dû fournir à l'auteur de l'Eſprit des lois de la méthode et des citations juſtes. Ce livre n'a jamais été attaqué que par les côtés qui font ſa force; il prêche contre le deſpotiſme, la ſuperſtition et les traitans. Il faut être bien mal-aviſé pour lui faire ſon procès ſur ces trois articles. Ce livre m'a toujours paru un cabinet mal rangé, avec de beaux luſtres de criſtal de roche. Je ſuis un peu partiſan de la méthode, et je tiens que ſans elle aucun grand ouvrage ne paſſe à la poſtérité.

Venez, mon cher et ancien ami. Il eſt bon de ſe retrouver le ſoir après avoir couru dans cette journée de la vie.

LETTRE XCVIII. 1755.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, près de Genève, 8 de mars.

Mes Délices ſont un tombeau, mon cher et reſpectable ami. Nous voilà, ma garde-malade et moi, ſur les bords du lac de Genève et du Rhône; je mourrai du moins chez moi. Il eſt vrai qu'il ſerait aſſez agréable de vivre dans une maiſon charmante, commode, ſpacieuſe, entourée de jardins délicieux; mais j'y vivrai ſans vous, mon cher ange, et c'eſt être véritablement exilé. Notre établiſſement nous coûte beaucoup d'argent et beaucoup de peines. Je ne parle qu'à des maçons, à des charpentiers, à des jardiniers; je fais déjà tailler mes vignes et mes arbres. Je m'occupe à faire des baſſe-cours. Vous croirez ſur cet expoſé que j'ai abandonné votre Orphelin; ne me faites pas cette cruelle injuſtice. Vous aurez vos cinq magots chinois inceſſamment, et tout ce que je vous ai promis. J'ai travaillé autant que l'a permis ma déplorable ſanté. Si vous l'ordonnez, le tout partira à l'adreſſe de M. de *Chauvelin*, l'intendant des finances, à votre premier ordre. Si vous voulez me donner juſqu'à Pâques, j'aurai encore peut-être le temps de limer, et l'envie de vous plaire pourra m'inſpirer. Je ne vous parlerai plus de *Lambert*, quoique ſa négligence m'embarraſſe; je ne vous parlerai que de *Gengis*; c'eſt *Arlequin* poli par

—— l'amour. C'eſt plutôt le *Cimon* de *Bocace* et de
1755. *la Fontaine*.

Cimon aima, puis devint honnête homme.

Voilà le ſujet de la pièce. Vous aviez raiſon de découvrir cinq actes dans mes trois. Le germe y était; reſte à ſavoir ſi cette tragédie aura la féve et le montant d'Alzire; non aſſurément. J'y ai fait tout ce que le ſujet et ma faibleſſe comportent; mais ce n'eſt pas aſſez de faire bien, il faut être au goût du public; il faut intéreſſer les paſſions de ſes juges, remuer les cœurs et les déchirer. Mes Tartares tuent tout, et j'ai peur qu'ils ne faſſent pleurer perſonne.

Laiſſons d'abord paſſer toutes les mauvaiſes pièces qui ſe préſenteront; ne nous preſſons point, et tâchons que dans l'occaſion on diſe : Cela eſt bien, et s'il était parmi nous, cela ſerait encore mieux.

In quâ ſcribebat barbara terra fuit.

Conſolez-moi, mon cher ange, en m'apprenant que vous êtes heureux vous et les vôtres. Je baiſe toujours le bout des ailes de tous les anges.

LETTRE XCIX. 1755.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 24 de mars.

Je ne vous ai point écrit, mon ancien ami, depuis long-temps : je me suis fait maçon, charpentier, jardinier; toute ma maison est renversée; et, malgré tous mes efforts, je n'aurai pas de quoi loger tous mes amis comme je voudrais. Rien ne sera prêt pour le mois de mai; il faudra absolument que nous passions deux mois à Prangin avec madame de *Fontaine*, avant qu'on puisse habiter mes Délices. Ces Délices sont à présent mon tourment. Nous sommes occupés, madame *Denis* et moi, à faire bâtir des loges pour nos amis et pour nos poules. Nous fesons faire des carrosses et des brouettes; nous plantons des orangers et des oignons, des tulipes et des carottes; nous manquons de tout; il faut fonder Carthage. Mon territoire n'est guère plus grand que celui de ce cuir de bœuf, qu'on donna à la fugitive *Didon;* mais je ne l'agrandirai pas de même. Ma maison est dans le territoire de Genève, et mon pré dans celui de France. Il est vrai que j'ai à l'autre bout du lac une maison qui est tout-à-fait en Suisse; elle est aussi un peu bâtie à la suisse. Je l'arrange en même temps que mes Délices; ce sera mon palais d'hiver, et la cabane où je suis à présent sera mon palais d'été.

Prangin est un véritable palais; mais l'architecte

1755. de Prangin a oublié d'y faire un jardin, et l'architecte des Délices a oublié d'y faire une maiſon. Ce n'eſt point un anglais qui a habité mes Délices, c'eſt le prince de *Saxe-Gotha*. Vous me demanderez comment un prince a pu s'accommoder de ce bouge; c'eſt que ce prince était alors un écolier, et que d'ailleurs les princes n'ont guère à donner des chambres d'amis.

Je n'ai trouvé ici que des petits ſalons, des galeries et des greniers, pas une garde-robe. Il eſt auſſi difficile de faire quelque choſe de cette maiſon que des livres et des pièces de théâtre qu'on nous donne aujourd'hui.

J'eſpère cependant qu'à force de ſoins je me ferai un tombeau aſſez joli. Je voudrais vous engraiſſer dans ce tombeau, et que vous y fuſſiez mon vampire.

Je conçois que la rage de bâtir ruine les princes auſſi-bien que les particuliers. Il eſt triſte que le duc des Deux-Ponts ôte à ſon agent littéraire ce qu'il donne à ſes maçons. Je vous conſeillerais, pour vous remplumer, de paſſer un an ſur notre lac; vous y ſeriez alimenté, déſaltéré, raſé, porté de Prangin aux Délices, des Délices à Genève, à Morges qui reſſemble à la ſituation de Conſtantinople, à Monrion, qui eſt ma maiſon près de Lauſane; vous y trouveriez par-tout bon vin et bon viſage d'hôte; et ſi je meurs dans l'année, vous ferez mon épitaphe. Je tiens toujours qu'il faudrait que M. de *Prangin* vous amenât avec madame de *Fontaine* à la fin de mai. Je viendrais vous joindre à Prangin dès que vous y ſeriez, et je me chargerais de votre perſonne pour tout le temps que vous voudriez philoſopher avec

nous. Ne repouſſez donc pas l'inſpiration qui vous eſt venue de revoir votre ancien ami. 1755.

On m'a envoyé quelques fragmens de la Pucelle qui courent Paris; ils ſont auſſi défigurés que mon Hiſtoire générale.

On eſtropie tous mes enfans : cela fait ſaigner le cœur.

J'attends *le Kain* ces jours-ci; nous le coucherons dans une galerie, et il déclamera des vers aux enfans de *Calvin*. Leurs mœurs ſe ſont fort adoucies; ils ne brûleraient pas aujourd'hui *Servet*, et ils n'exigent point de billets de confeſſion.

Je vous embraſſe de tout mon cœur, et prends beaucoup plus d'intérêt à vous qu'à toutes les ſottiſes de Paris, qui occupent ſi ſérieuſement la moitié du monde.

LETTRE C.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, 2 d'avril.

On me mande que mon héros a repris ſon viſage. Il ne pouvait mieux faire que de garder tout ce que la nature lui a donné. Vous êtes donc quitte, Monſeigneur, au moins je m'en flatte, de votre maladie cutanée. Il était bien injuſte que votre peau fût ſi maltraitée après avoir donné tant de plaiſirs à la peau d'autrui; mais on eſt quelquefois puni par où l'on a péché.

Je me mêle auſſi d'avoir une dartre. On dit que

1755. j'ai l'honneur de posséder une voix aussi belle que la vôtre; si j'ai avec cela un éréſipèle au visage, me voilà votre petite copie en laid.

Un grand acteur est venu me trouver dans ma retraite, c'est *le Kain*, c'est votre protégé, c'est *Orosmane*, c'est d'ailleurs le meilleur enfant du monde. Il a joué à Dijon, et il a enchanté les Bourguignons; il a joué chez moi, et il a fait pleurer les Génevois. Je lui ai conseillé d'aller gagner quelque argent à Lyon, au moins pendant huit jours, en attendant les ordres de M. le duc de *Gesvres*. Il ne tire pas plus de deux mille livres par an de la comédie de Paris. On ne peut ni avoir plus de mérite, ni être plus pauvre. Je vous promets une tragedie nouvelle, si vous daignez le protéger dans son voyage de Lyon. Nous vous conjurons, madame *Denis* et moi, de lui procurer ce petit bénéfice dont il a besoin. Il vous est bien aisé de prendre sur vous cette bonne action. M. le duc de *Gesvres* se fera un plaisir d'être de votre avis et de vous obliger. Ayez la bonté de lui faire cette grâce. Vous ne sauriez croire à quel point nous vous serons obligés. Il attendra les ordres à Lyon. Ne me refusez pas, je vous en supplie. Laissez-moi me flatter d'obtenir cette faveur que je vous demande avec la plus vive instance. Il ne s'agit que d'un mot à votre camarade. Les premiers gentilshommes de la chambre ne font qu'un pardon de vous tant parler d'une chose si simple et si aisée; mais j'aime à vous prier, à vous parler, à vous dire combien je vous aime, à quel point vous serez toujours mon héros, et avec quelle tendresse respectueuse je serai toujours à vos ordres.

LETTRE CI. 1755.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, près de Genève, 2 d'avril.

Le Kain eſt parti, mon cher ange, avec un petit paquet pour vous. Ce paquet contient les quatre derniers magots; il vous ſera aiſé de juger du premier par les quatre; je vous l'enverrai inceſſamment; il y a encore quelques ongles à terminer. Vous y trouverez encore quatre autres figures qui appartiennent à la chapelle de *Jeanne*, et je vous promets de temps en temps quelque petite cargaiſon dans ce goût, ſi DIEU me permet de travailler de mon métier.

Le Kain a été, je crois, bien étonné; il a cru retrouver en moi le père d'*Oroſmane* et de *Zamore*, et il n'a trouvé qu'un maçon, un charpentier et un jardinier. Cela n'a pas empêché pourtant que nous n'ayons fait pleurer preſque tout le conſeil de Genève. La plupart de ces meſſieurs étaient venus à mes Délices; nous nous mîmes à jouer Zaïre pour interrompre le cercle. Je n'ai jamais vu verſer plus de larmes; jamais les calviniſtes n'ont été ſi tendres. Nos Chinois ne ſont pas malheureuſement dans ce goût; on n'y pleurera guère, mais nous eſpérons que la pièce attachera beaucoup : nous l'avons jouée, *le Kain* et moi; elle nous feſait un grand effet. *Le Kain* réuſſira beaucoup, dans le rôle de *Gengis*, aux derniers actes; mais je doute que les premiers lui faſſent

1755. honneur. Ce qui n'eſt que noble et fier, ce qui ne demande qu'une voix ſonore et aſſurée périt abſolument dans ſa bouche. Ses organes ne ſe déploient que dans la paſſion; il doit avoir joué fort mal *Catilina*. Quand il s'agira de *Gengis*, je me flatte que vous voudrez bien le faire ſouvenir que le premier mérite d'un acteur eſt de ſe faire entendre.

Vous voyez, mon cher et reſpectable ami, que, malgré l'abſence, vous me ſoutenez toujours dans mes goûts. Ma première paſſion ſera toujours l'envie de vous plaire. Je ne vous écris point de ma main; je ſuis un peu malade aujourd'hui, mais mon cœur vous écrit toujours. Je ſuis à vous pour jamais: madame *Denis* vous en dit autant. Mes tendres reſpects à toute la famille des anges.

LETTRE CII.

A M. SENAC DE MEILHAN, *à Paris.*

Aux Délices, 5 d'avril.

Je n'ai guère reçu, Monſieur, en ma vie, ni de lettres plus agréables que celle dont vous m'avez honoré, ni de plus jolis vers que les vôtres. Je ne ſuis point ſéduit par les louanges que vous me donnez; je ne juge de vos vers que par eux-mêmes: ils ſont faciles, pleins d'images et d'harmonie; et ce qu'il y a encore de bon, c'eſt que vous y joignez des plaiſanteries du meilleur ton. Je vous aſſure qu'à votre âge je n'aurais point fait de pareilles lettres.

Si monſieur votre père eſt le favori d'*Eſculape*, vous l'êtes d'*Apollon*. C'eſt une famille pour qui je me ſuis toujours ſenti un profond reſpect en qualité de poëte et de malade. Ma mauvaiſe ſanté, qui me prive de l'honneur de vous écrire de ma main, m'ôte auſſi la conſolation de vous répondre dans votre langue. 1755.

Permettez-moi de vous dire que vous faites ſi bien des vers que je crains que vous ne vous attachiez trop au métier; il eſt ſéduiſant, et il empêche quelquefois de s'appliquer à des choſes plus utiles. Si vous continuez, je vous dirai bientôt par jalouſie ce que je vous dis à préſent par l'intérêt que vous m'inſpirez pour vous.

Vous me parlez, Monſieur, de faire un petit voyage ſur les bords de mon lac; je vous en défie: et ſi jamais vous allez dans le pays que j'habite, je me ferai un plaiſir de vous marquer tous les ſentimens que j'ai depuis long-temps pour monſieur votre père, et tous ceux que je commence à avoir pour ſon fils. Comptez, Monſieur, que c'eſt avec un cœur pénétré de reconnaiſſance et d'eſtime que j'ai l'honneur d'être, &c.

1755.

LETTRE CIII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 1 de mai.

L'ETERNEL malade, le ſolitaire, le planteur de choux et le barbouilleur de papier, qui croit être philoſophe au pied des Alpes, a tardé bien indignement, monſeigneur le Maréchal, à vous remercier de vos bontés pour *le Kain;* mais demandez à madame *Denis* ſi j'ai été en état d'écrire. J'ai bien peur de n'être plus en état d'avoir la conſolation de vous faire ma cour. J'aurai pourtant l'honneur de vous envoyer ma petite drôlerie; c'eſt le fruit des intervalles que mes maux me laiſſaient autrefois: ils ne m'en laiſſent plus aujourd'hui, et j'aurai plus de peine à corriger ce miſérable ouvrage que je n'en ai eu à le faire. J'ai grande envie de ne le donner que dans votre année. Cette idée me fait naître l'eſpérance de vivre encore juſque-là. Il faut avoir un but dans la vie; et mon but eſt de faire quelque choſe qui vous plaiſe, et qui ſoit bien reçu ſous vos auſpices. Vous voilà, Dieu merci, en bonne ſanté, Monſeigneur; et les affaires et les devoirs de cour, et les plaiſirs qui étaient en arrière par votre maudit érésipèle, vous occupent à préſent que vous avez la peau nette et fraîche.

Je n'oſe, dans la multitude de vos occupations, vous fatiguer d'une ancienne requête que je vous avais faite avant votre cruelle maladie; c'était de daigner me mander ſi certaines perſonnes approuvaient que je

me fuſſe retiré auprès du fameux médecin *Tronchin*, et à portée des eaux d'Aix. Ce *Tronchin*-là a tellement établi ſa réputation, qu'on vient le conſulter de Lyon et de Dijon; et je crois qu'on y viendra bientôt de Paris. On inocule ce mois-ci trente jeunes gens à Genève. Cette méthode a ici le même cours et le même ſuccès qu'en Angleterre. Le tour des Français vient bien tard, mais il viendra. Heureuſement la nature a ſervi M. le duc de *Fronſac*, auſſi bien que s'il avait été inoculé. 1755.

Il me ſemble que ma lettre eſt bien médicale; mais pardonnez à un malade qui parle à un convaleſcent. Si je pouvais faire jamais une petite courſe dans votre royaume de Cathay, vous et le ſoleil de Languedoc, mes deux divinités bienfeſantes, vous me rendriez ma gaieté, et je ne vous écrirais plus de ſi ſottes lettres. Mais que pouvez-vous attendre du mont Jura, et d'un homme abandonné à des jardiniers ſavoyards et à des maçons fuiſſes? Madame *Denis* eſt toujours comme moi, pénétrée pour vous de l'attachement le plus tendre. Elle l'exprimerait bien mieux que moi; elle a encore tout ſon eſprit, les Alpes ne l'ont point gâtée.

Conſervez vos bontés, Monſeigneur, à ces deux allobroges qui vivent à la ſource du Rhône, et qui ne regrettent que les climats où ce fleuve coule ſous votre commandement. Le Rhône n'eſt beau qu'en Languedoc. Je vous aimerai toujours avec bien du reſpect, mais avec bien de la vivacité; et je ſerai à vos ordres ſi je vis.

1755.

LETTRE CIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 de mai.

CHOEUR des anges, prenez patience : je ſuis entre les mains des médecins et des ouvriers ; et le peu de momens libres que mes maux et les arrangemens de ma cabane me laiſſent, ſont néceſſairement conſacrés à cet Eſſai ſur l'Hiſtoire générale qui eſt devenu pour moi un devoir indiſpenſable et accablant, depuis le tort qu'on m'a fait d'imprimer une eſquiſſe ſi informe d'un tableau qui ſera peut-être un jour digne de la galerie de mes anges. Laiſſez-moi quelque temps à mes remèdes, à mes jardins et à mon hiſtoire.

Dès que je me ſentirai une petite étincelle de génie, je me remettrai à mes magots de la Chine. Il ne faut fatiguer ni ſon imagination ni le public. Laiſſons attendre le démon de la poëſie et le démon du public, et prenons bien le temps de l'un et de l'autre. Je veux chaſſer toute idée de tragédie, pour y revenir avec des yeux tout frais et un eſprit tout neuf. On ne peut jamais bien corriger ſon ouvrage qu'après l'avoir oublié. Quand je m'y remettrai, je vous parlerai alors de toutes vos critiques, auxquelles je me ſoumettrai autant que j'en aurai la force. Ce n'eſt pas aſſez de vouloir ſe corriger, il faut le pouvoir.

Permettez-moi cependant, mon cher et reſpectable ami, de vous demander ſi M. de *Ximenès* était chez vous quand on lut ces quatre actes. Nous ſommes

bien

bien plus embarrassés, madame *Denis* et moi, de ce que nous mande M. de *Ximenès*, que de *Gengis-kan* et d'*Idamé*. Si ce n'est pas chez vous qu'il a lu la pièce, c'est donc *le Kain* qui la lui a confiée; mais comment *le Kain* aurait-il pu lui faire cette confidence puisque la pièce était dans un paquet à votre adresse, très-bien cacheté? Si, par quelque accident que je ne prévois pas, M. de *Ximenès* avait eu, sans votre aveu, communication de cet ouvrage, il serait évident qu'on lui aurait aussi confié les quatre chants que je vous ai envoyés. Tirez-moi, je vous prie, de cet embarras. 1755.

Je ne sais, mon cher ange, à quoi appliquer ce que vous me dites à propos de ces quatre derniers chants. Il n'y a, ce me semble, aucune personnalité, si ce n'est celle de l'âne. Je sais que, malheureusement, il se glissa dans les chants précédens quelques plaisanteries qui offenseraient les intéressés. Je les ai bien soigneusement supprimées; mais puis-je empêcher qu'elles ne soient depuis long-temps entre les mains de mademoiselle du *Thil*? C'est-là le plus cruel de mes chagrins; c'est ce qui m'a déterminé à m'ensevelir dans la retraite où je suis. Je prévois que, tôt ou tard, l'infidélité qu'on m'a faite deviendra publique, et alors il vaudra mieux mourir dans ma solitude qu'à Paris. Je n'ai pu imaginer d'autre remède au malheur qui me menace, que de faire proposer à mademoiselle du *Thil*, le sacrifice de l'exemplaire imparfait qu'elle possède, et de lui en donner un plus correct et plus complet; mais comment et par qui lui faire cette proposition? Peut-être M. de *la Motte*, qui a pris ma maison, et qui est le plus officieux des hommes,

1755. voudrait bien se charger de cette négociation ; mais voilà de ces choses qui exigent qu'on soit à Paris. Ma tendre amitié pour vous l'exige bien davantage, et cependant je reste au bord de mon lac, et je ne me console que par les bontés de mes anges. Mon cœur en est pénétré.

LETTRE CV.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 9 de mai.

Je maudis bien mes ouvriers, mon cher et ancien ami, puisqu'ils vous empêchent de suivre ce beau projet si consolant que vous aviez de venir recueillir mes derniers ouvrages et mes dernières volontés.

Je plante et je bâtis sans espérer de voir croître mes arbres, ni de voir ma cabane finie. Je construis à présent un petit appartement pour madame de *Fontaine*, qui ne sera prêt que l'année qui vient : c'est une de mes plus grandes peines de ne pouvoir la loger cette année ; mais vous, qui pouvez vous passer d'un cabinet de toilette et d'une femme de chambre, vous pourriez encore, si le cœur vous en disait, venir habiter un petit grenier meublé de toile peinte, appartement digne d'un philosophe, et que votre amitié embellirait. Nous ne sommes pas loin de Genève; vous verriez M. de *Montpéroux*, le résident, que vous connaissez; vous auriez assez de livres pour vous amuser, une très-belle campagne pour vous promener ; nous irions ensemble à Monrion; nous

nous arrêterions en chemin à Prangin; vous verriez un très-beau et très-ſingulier pays; et s'il venait faute de votre ancien ami, vous vous chargeriez de ſon héritage littéraire, et vous lui compoſeriez une honnête épitaphe; mais je ne compte point ſur cette conſolation. Paris a bien des charmes, le chemin eſt bien long, et vous n'êtes pas probablement déſœuvré. 1755.

Vous m'avez parlé de cet ancien poëme, fait il y a vingt-cinq ans, dont il court des lambeaux très-informes et très-falſifiés : c'eſt ma deſtinée d'être défiguré en vers et en proſe, et d'eſſuyer de cruelles infidélités. J'aurais voulu pouvoir réparer au moins le tort qu'on m'a fait par cette infame falſification de cette Hiſtoire prétendue univerſelle : c'était-là un beau projet d'ouvrage, et je vous avoue que je ſerais bien fâché de mourir ſans l'avoir achevé, mais encore plus ſans vous avoir vu.

Madame la ducheſſe d'*Aiguillon* m'a commandé quatre vers pour M. de *Monteſquieu*, comme on commande des petits pâtés; mais mon four n'eſt point chaud, et je ſuis plutôt ſujet d'épitaphes que feſeur d'épitaphes: d'ailleurs notre langue, avec ſes maudits verbes auxiliaires, eſt fort peu propre au ſtyle lapidaire. Enfin, l'Eſprit des lois en vaudra-t-il mieux avec quatre mauvais vers à la tête ? Il faut que je ſois bien baiſſé, puiſque l'envie de plaire à madame d'*Aiguillon* n'a pu encore m'inſpirer.

Adieu, mon ancien ami. Si madame la comteſſe de *Sandwich* daigne ſe ſouvenir de moi; *j'pray you to preſent her with my moſt humble reſpect.* Vous voyez que je dicte juſqu'à de l'anglais ; j'ai les doigts enflés, l'eſprit aminci, et je ne peux plus écrire.

1755.

LETTRE CVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

24 de mai.

Comptez, mon cher ange, que tant que j'aurai des mains et un petit fourneau encore allumé, je les emploierai à recuire vos cinq magots de la Chine. Soyez bien sûr qu'il n'y a que vous et les vôtres qui me ranimiez; mais je vous avoue que mes mains sont paralytiques, et que ma terre de la Chine est à la glace. Par tout ce que j'apprends des infidélités de ce monde, il y a un maudit âne qui me désespère. Vous l'avez cet âne, et vous savez qu'il est bien plus poli et bien plus honnête que celui qui court. J'ai relu le chant onzième. Il y a depuis long-temps :

En fait de guerre, on peut bien se méprendre,
Ainsi qu'ailleurs : mal voir et mal entendre
De l'héroïne était souvent le cas,
Et saint Denis ne l'en corrigea pas.

Vous auriez eu la vraie leçon, si vous aviez apporté la défectueuse à Plombières.

Il y a dans le chant onzième :

Ce que César sans pudeur soumettait
A Nicomède en sa belle jeunesse ;
Ce que jadis le héros de la Gréce
Admira tant dans son Ephestion ;
Ce qu'Adrien mit dans le Panthéon.
Que les héros, ô Ciel ! ont de faiblesse !

Enfin, je n'ai rien vu dans la bonne leçon que de fort poli et de fort honnête; mais il arrivera sans doute que quelqu'une des déteſtables copies qui courent ſera imprimée. Vous ne ſauriez croire à quel point je ſuis affligé. L'ouvrage, tel que je l'ai fait il y a plus de vingt ans, eſt aujourd'hui un contraſte bien déſagréable avec mon état et mon âge; et tel qu'il court le monde, il eſt horrible à tout âge. Les lambeaux qu'on m'a envoyés ſont pleins de ſottiſes et d'impudences; il y a de quoi faire frémir le bon goût et l'honnêteté; c'eſt le comble de l'opprobre de voir mon nom à la tête d'un tel ouvrage. Madame *Denis* écrit à M. d'*Argenſon*, et le ſupplie de ſe ſervir de ſon autorité pour empêcher l'impreſſion de ce ſcandale. Elle écrit à M. de *Malesherbes ;* et nous vous conjurons tous deux, mon cher et reſpectable ami, de lui en parler fortement : c'eſt ma ſeule reſſource. M. de *Malesherbes* eſt ſeul à portée d'y veiller. Enfin, ayez la bonté de me mander ce qu'il y a à craindre, à eſpérer et à faire. Veillez ſur nôtre retraite, mettez-moi l'eſprit en repos. Ne puis-je au moins ſavoir qui eſt ce poſſeſſeur du manuſcrit qui l'a lu à Vincennes tout entier ? ſi je le connaiſſais, ne pourrais-je pas lui écrire? ma démarche auprès de lui ne me juſtifierait-elle pas un jour? ne dois-je pas faire tout au monde pour prouver combien cet ouvrage eſt falſifié, et pour détruire les ſoupçons qu'on pourrait former un jour que j'ai eu part à la publication ? Enfin, il faut que je ſois tranquille pour penſer à la Chine ; et je ne ſongerai à *Gengis-kan* que lorſque vous m'aurez éclairé, au moins ſur ce qui me trouble, et que je me ſerai réſigné. Adieu,

1755.

1755. mon cher ange. Jamais pucelle n'a fait tant enrager un vieillard ; mais j'ai peur que nos Chinois ne soient un peu froids : ce serait bien pis.

Parlez à M. de *Malesherbes*, échauffez-moi et aimez-moi.

LETTRE CVII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 26 de mai.

Est-il possible, Monseigneur, que votre sante soit si long-temps à revenir ? Comment avez-vous pu soutenir tant de douleurs et tant de privations ? A quoi donc avez-vous passé le temps dans ce désœuvrement si triste et si étranger pour vous ? Une tragédie chinoise ne vaut pas la belle porcelaine de la Chine. Vous vous connaissez à merveille à ces deux curiosités-là, et vous avez dû bien sentir que la tragédie n'était point encore digne de paraître sous vos auspices. Ces cinq magots de la Chine ne sont encore ni cuits ni peints comme je le voudrais. Il faut attendre l'année de votre consulat pour les présenter, et employer beaucoup de temps pour les finir.

Mais je suis actuellement très-incapable de cuire et de peindre. Ce maudit ouvrage d'une autre espèce, dont on vous a régalé pendant votre maladie, me rend bien malade. On m'en a envoyé des morceaux indignement falsifiés, qui font frémir le bon goût et la décence. Ces rapsodies courent ; on veut les imprimer sous mon nom. L'avidité et la malignité se

joignent pour me tuer. Je vous conjure de parler à ceux qui vous ont fait lire ces misères ; ils ſont à portée d'empêcher qu'on ne les publie. J'aurai l'honneur de vous faire tenir le véritable manuſcrit ; il vous amuſera : il n'en vaut que mieux pour être plus décent ; un peu de gaze ſied bien, même à un âne. 1755.

Un nommé *Corbi* eſt fort au fait de toute cette horreur. Si vous daignez l'envoyer chercher, il renoncera au projet d'imprimer quelque choſe d'auſſi déteſtable et de ſi dangereux, dans l'eſpérance de faire des profits plus honnêtes.

Madame *Denis* et moi, nous nous mettons entre vos mains, et nous eſpérons tout de vos bontés.

LETTRE CVIII.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

Aux Délices, le 28 de mai.

Vous me diſiez, dans votre dernière lettre, mon cher et ancien ami, que je devais bien vous envoyer quelques chants de la Pucelle. Je vous aſſure que je vous ferai tenir, de grand cœur, tout ce que j'en ai fait. Ne m'en ayez pas d'obligation ; je ſuis intéreſſé à remettre le véritable ouvrage entre vos mains. Les lambeaux défigurés qui courent dans Paris achèvent de me déſeſpérer. On s'eſt aviſé de remplir les lacunes de toutes les groſſièretés qui peuvent déshonorer un ouvrage. On y a ajouté des perſonnalités odieuſes et ridicules contre moi, contre mes amis et contre des

1755. personnes très-respectables. C'est un nouveau brigandage introduit depuis peu dans la littérature, ou plutôt dans la librairie. *La Beaumelle* est le premier, je crois, qui ait osé faire imprimer l'ouvrage d'un homme, de son vivant, avec des commentaires chargés d'injures et de calomnies. Ce malheureux *Eroſtrate* du siècle de *Louis XIV* a trouvé le secret de changer, pour quinze ducats, en un libelle abominable, un livre entrepris pour la gloire de la nation.

On en a fait à peu-près autant des matériaux de l'Histoire générale, et enfin on traite de même ce petit poëme fait il y a environ vingt-cinq ans. On fait une gueuse abominable de cette pucelle qui n'avait qu'une gaieté innocente. *Corbi* prétend qu'un nommé *Graſſet* a acheté mille écus un de ces détestables exemplaires.

Je sais quel est ce *Graſſet*, il n'est point du tout en état de donner mille écus. *Corbi* ferait à la fois une très-mauvaise action et un très-mauvais marché d'imprimer cette détestable rapsodie. Les morceaux qu'on m'en a envoyés sont faits par la canaille et pour la canaille. Si vous rencontrez *Corbi*, dites-lui qu'on le trompe bien indignement. Songez que, quand on falsifie mes ouvrages, c'est votre bien qu'on vole, et que vous devriez venir ici arranger votre héritage.

LETTRE CIX. 1755.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices attriſtées, 4 de juin.

Mon divin ange, nos cinq actes, notre *Idamé*, notre *Gengis*, iront bien mal tant que je ſerai dans les angoiſſes de la crainte qu'on n'imprime ce malheureux vieux rogaton ſi défiguré, ſi imparfait, ſi tronqué, ſi déſeſpérant. Je voudrais du moins que vous en euſſiez un exemplaire au net, bien complet, bien corrigé, bien gai (puiſqu'il fut autrefois ſi gai), bien honnête, ou moins mal-honnête. Je voudrais que M. de *Thibouville* l'eût de cette façon. Je voudrais vous l'envoyer, ſoit par M. de *Chauvelin*, ſoit par quelque autre voie, telle qu'il vous plairait : il me ſemble que la ſeule reſſource eſt de faire un peu connaître la véritable copie, pour étouffer l'autre. Encore une fois, de deux maux il faut éviter le pire; et le plus grand des maux eſt la crainte. Non, il y en a un encore plus grand, c'eſt de voir mes amis offenſés par des rapſodies qui courent ſous mon nom. Votre dernière lettre à madame *Denis*, et toutes celles que nous recevons, nous confirment le danger. Je ſuis réduit à ſouhaiter que cette plaiſanterie de trente années ſoit connue, tout oppoſée qu'elle eſt aujourd'hui à mon âge et à ma ſituation. Elle n'eſt guère que plaiſanterie; et quand on rit, on ne trouve rien mauvais. Adieu, mon divin ange; je ſuis entre l'enclume et le marteau, entre la Chine et *Grisbourdon*; et je me mets en tremblant ſous les ailes de mes anges.

1755.

LETTRE CX.

AU MEME.

Aux Délices, par Genève, 13 de juin.

Je n'ai de termes ni en vers, ni en proſe, ni en français, ni en chinois, mon cher et reſpectable ami, pour vous dire à quel point vos bontés tendres et attentives pénètrent mon cœur. Vous êtes le St *Denis* qui vient au ſecours de *Jeanne*. J'ai reçu votre lettre par M. *Malet*, mais les choſes ſont pires que vous ne les croyez. M. le duc de *la Vallière* me mande qu'on lui a offert un exemplaire pour mille écus; le beau-frère de *Darget* en a donné une ou deux copies. Je ne ſais pas ce que ce *Darget* a fait; mais je ſais que, dans tous les pays où il y a des libraires, on cherche à imprimer cette déteſtable et ſcandaleuſe copie. Il faut de toute néceſſité que je faſſe tranſcrire la véritable. Je ſuivrai votre conſeil, je l'enverrai à M. de *la Vallière*, et à la perſonne dont vous me parlez. Vous l'aurez ſans doute; mais que de temps demande cette opération! Je me donnerai bien de la peine, et pendant ce temps-là l'ouvrage paraîtra tronqué, défiguré, et dans toute ſon abomination. Au reſte, vous avez trop de goût pour ne pas penſer que les groſſièretés ne conviennent pas même aux ouvrages les plus libres; il y en a très-peu dans l'*Arioſte*. *Deux ou trois coups*, dit-elle, *eſt fort plat*, *et rien du tout*, dit-elle, *eſt plaiſant*. Tous les gros mots ſont horribles dans un poëme, de quelque nature

qu'il ſoit. Il faut encore de l'art et de la conduite jusque dans l'ivreſſe de la plaiſanterie, et la folie même doit être conduite par la ſageſſe. Le réſident de France et un magiſtrat ſont venus chez moi lire la véritable leçon. Ils ont été intéreſſés en pouffant de rire; ils ont dit qu'il faudrait être un ſot pour être ſcandaliſé. Voilà où j'en ſuis, c'eſt-à-dire, au déſeſpoir; car, malgré l'indulgence de deux hommes graves, je ſuis plus grave qu'eux. Une vieille plaiſanterie de trente ans jure trop avec mon âge et ma ſituation. Dieu veuille me rendre ma raiſon tragique, et m'envoyer à Pékin. 1755.

On dit qu'il eſt venu à Paris un nouvel acteur, égal à *le Kain :* ce ſerait bien là notre affaire. Adieu, mon ange; je ferai ce que je pourrai. DIEU a donc béni Mahomet! Eſt-il poſſible que Rome ſauvée ait été mal jouée et plus mal imprimée, et qu'on ne puiſſe pas reprendre ſa revanche? Il faut bien du temps pour faire revenir les hommes. Les talens ne ſont point faits pour rendre heureux; il n'y a que votre amitié qui ait ce privilége. Adieu; mille tendres reſpects à tous les anges. Madame *Denis* vous dit toutes les mêmes choſes que moi.

1755.

LETTRE CXI.

AU MEME.

15 de juin.

MON cher ange, je vous demande toujours en grâce de montrer ce dernier chant à M. de *Thibouville*, afin qu'il voye que les ſottiſes qu'on y a inſérées ne ſont pas de moi. C'eſt un de mes plus violens chagrins qu'un homme que j'aime puiſſe avoir quelque choſe à me reprocher ; et il n'y a certainement d'autre remède que de lui faire voir le manuſcrit que vous avez. Tout cela eſt horrible. Comment puis-je, encore une fois, travailler à mes Chinois et à mes Tartares dans cette crainte perpétuelle, dans les ſoins qu'il me faut prendre pour prévenir cette malheureuſe édition, et dans la douleur de voir que mes ſoins ſeront inutiles ? La perſonne, qui m'avait juré que la copie qu'elle avait ne ſortirait jamais de ſes mains, l'a pourtant confiée à *Darget*, dans le temps que j'étais en France, croyant que *Darget* ne manquerait pas de l'imprimer, et qu'alors je ſerais forcé de lui demander un aſile : voilà ſa conduite, voilà le nœud de tout. *Darget* m'a avoué lui-même dans la lettre qu'il vient de m'écrire, que cette perſonne lui avait donné ce malheureux manuſcrit. Il l'a lu publiquement à Vincennes, et aurait fait tout auſſi bien de ne le pas lire ; d'autant plus que, ſi cet ouvrage eſt jamais imprimé, on ſerait en droit de s'en prendre à lui. M. l'abbé de *Chauvelin* voit quelquefois *Darget ;* je ne

doute pas qu'il ne l'affermiſſe dans le deſſein où il paraît être de n'en point donner de copie. Je vous ſupplie d'engager M. l'abbé de *Chauvelin* à faire cette bonne œuvre, il eſt ſi accoutumé à en faire ! Mais, en prenant cette précaution, en défendant un côté de la place, empêcherons-nous qu'elle ne ſoit priſe dans d'autres attaques ? Les copies ſe multiplient ; les lettres de M. de *Malesherbes* et du préſident *Hénault* me font trembler ; tous les libraires de l'Europe ſont aux aguets. Je vous jure que, ſi j'avais du temps et encore un peu de génie, je me remettrais à cet ouvrage ; j'en ferais quelque choſe dans le goût de l'*Arioſte*, quelque choſe d'amuſant, de gai et d'aſſez innocent. J'empêcherais du moins par-là le tort qu'on fera un jour à ma mémoire ; j'anéantirais les déteſtables copies qui courent, et un poëme agréable réſulterait de tout ce fracas. Mais je ſens bien que vous demanderez la préférence pour nos cinq actes. Dieu veuille que je ſois aſſez recueilli, aſſez tranquille pour vous bien obéir. Nous verrons ce que je pourrai tirer d'une tête un peu embarraſſée, et ſi je pourrai conduire à la fois mes ouvriers, la Pucelle, l'Hiſtoire générale et mes Tartares. Je ne vous réponds que de ma ſenſibilité pour vos bontés. Vous aimer de tout mon cœur eſt la ſeule choſe que je faſſe bien. Adieu, mon cher et reſpectable ami. 1755.

1755.

LETTRE CXII.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

18 de juin.

VRAIMENT, ma chère nièce, vos ouvrages me conſoleront bien des miens : nous les attendons avec impatience par M. *Tronchin*. Plût à Dieu que vous euſſiez pu les apporter vous-même! Vous ornez notre ſolitude en attendant que vous nous y rendiez heureux.

Nous avons béni DIEU, et fait notre compliment au digne bénéficier. L'Egliſe eſt ſa vraie mère ; elle lui donne plus qu'il n'a de patrimoine ; mais je ne ſerai point content qu'il ne ſoit évêque.

Pour moi je vois bien que je ne ſerai que damné. Cela eſt injuſte, car je le ſuis un peu dans ce monde. Quelle étrange idée a paſſé dans la tête de notre ami ! Je ſuis bien loin du deſſein qu'il m'attribue ; mais je voudrais vous envoyer la véritable copie (*). Il eſt vrai qu'il n'y a pas tant de draperie que dans vos portraits, mais auſſi ce ne ſont pas les figures de l'*Aretin*. *Darget* ne devrait pas avoir cet ouvrage. Il n'en eſt poſſeſſeur que par une infidélité atroce. Les exemplaires qui courent ne viennent que de lui. On en a offert un pour mille écus à M. de *la Vallière*, et c'eſt M. le duc de *la Vallière* lui-même qui me l'a mandé. Tout cela eſt fort triſte ; mais ce qui

(*) De la Pucelle.

l'eſt bien davantage, c'eſt ce que vous me dites de votre ſanté. Il eſt bien rare que le lait convienne à 1755.
des tempéramens un peu deſſéchés comme les nôtres. Il arrive que nos eſtomacs font de mauvais fromages qui reſtent dans notre pauvre corps, et qui y ſont un poids inſupportable. Cela porte à la tête ; les maudites fonctions animales vont mal, et on eſt dans un état déplorable. Je connais tous les maux, je les ai éprouvés, je les éprouve tous les jours, et je ſens tous les vôtres. DIEU vous préſerve de joindre les tourmens de l'eſprit à ceux du corps. Si vous voyez notre ami, je vous ſupplie de le bien relancer ſur la belle idée qu'il a eue : c'eſt préciſément le contraire qui m'occupe. Je cherche à déſarmer les mains qui veulent me couper la gorge, et je n'ai nulle envie de me la couper moi-même. *Darget* m'écrit, à la vérité, que ſon exemplaire ne paraîtra pas ; mais peut-il empêcher que les copies qu'il a données ne ſe multiplient ? Adieu ; je tâcherai de ne pas mourir de douleur, malgré la belle occaſion qui s'en préſente. Je vous embraſſe, vous et votre fils, de tout mon cœur.

1755.

LETTRE CXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

23 de juin.

Mon très-cher ange, j'ai reçu toutes vos lettres à la Chine. Je suis enfoncé dans le pays où vous m'avez envoyé. Je recuis vos magots, et vous les aurez incessamment. Soyez bien sûr que cette porcelaine-là est bien difficile à faire. La fin du quatrième acte et le commencement du cinquième étaient intolérables, et beaucoup de choses manquaient aux trois autres. Il est bon d'avoir abandonné entièrement son ouvrage pendant quelques mois, c'est la seule manière de dissiper cette malheureuse séduction, et ce nuage qui fait voir trouble quand on regarde les enfans qu'on vient de faire. Je ne vous réponds pas d'avoir substitué des beautés aux défauts qui m'ont frappé, je ne vous réponds que de mon envie de vous plaire, et de l'ardeur avec laquelle j'ai travaillé. Vous verrez si mes maçons d'un côté, et de sèches histoires de l'autre, m'ont encore laissé quelques faibles étincelles d'un talent que tout doit avoir détruit. Ce que vous me dites de Mahomet m'engage à vous parler d'Oreste. Croiriez-vous que c'est la pièce dont les gens de lettres sont le plus contens dans les pays étrangers. Relisez-la, je vous en prie, et voyez si on ne pourrait pas la faire rejouer. Votre crédit, mon cher ange, pourrait-il s'étendre jusque-là ? Je sais que les comédiens sont gens un peu difficiles; mais enfin,

s'ils

s'ils veulent que je faſſe quelque choſe pour eux, ne feront-ils rien pour moi? J'ai chez moi actuellement le fils de *Fierville*. Il y a de quoi faire un excellent comédien; et s'il ne veut pas jouer tous les mots, il jouera très-bien. Il a de la figure, de l'intelligence, du ſentiment, ſurtout de la voix et un amour prodigieux pour ce malheureux métier ſi mépriſé et ſi difficile. Je vous prie, mon cher ange, de m'écrire par M. *Tronchin*, banquier à Lyon. Je vous conjure de ne pas imaginer que je ſonge à ce que vous ſavez; on n'y ſonge que trop pour moi. Ce *Graſſet* a apporté un exemplaire de Paris. Un magiſtrat de Lauſane l'a vu, l'a lu, et me l'a mandé. L'Allemagne eſt pleine de copies. Vous ſavez qu'il y en a dans Paris. Vous n'ignorez pas que M. le duc de *la Vallière* en a marchandé une. Il n'y a point, encore une fois, de libraire qui ne s'attende à l'imprimer, et peut-être actuellement ce coquin de *Graſſet* fait-il mettre ſous preſſe la copie infame et deteſtable qu'il a apportée. Je ne me fie point du tout à ſes ſermens. J'ai ſujet de tout craindre. En vérité, je me remercie de pouvoir travailler à notre Orphelin dans des circonſtances auſſi cruelles; mais vous m'animez; vous me conſolez; il n'y a rien que vous ne faſſiez de moi. Madame *Denis* vous fait mille tendres complimens. Elle mérite le petit mot par lequel j'ai terminé mon lac (*). Adieu, mon cher ange; mes reſpects à toute la ſociété angélique. 1755.

(*) Epître LXXVI. vol. d'*Epîtres*.

1755.

LETTRE CXIV.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

Aux Délices, 2 de juillet.

Je vous écris, ma très-chère nièce, en feſant clouer au chevet de mon lit votre portrait et celui de votre fils. En vérité, voilà trois chefs-d'œuvre de votre façon qui me ſont bien chers, vous, le petit d'*Ornoi*, et ſon paſtel. Vous ne pouviez faire ni un plus joli enfant, ni un plus joli portrait. Le vôtre eſt parfaitement reſſemblant. Vous êtes un excellent peintre, et vous me conſolez bien du portrait déteſtable que nous avions de vous. Je vous remercie bien tendrement de tous vos beaux ouvrages.

Quand viendrez-vous donc voir les lieux que vous avez déjà embellis ? Dieu merci, les vaches vous ſont plus favorables que les ânesſes. Pour moi, j'ai un âne qui me fait bien de la peine; car mon âne tient un grand rang dans l'ouvrage que vous ſavez, et on lui a fait de terribles oreilles dans les maudites copies qui courent. Je vous enverrai certainement la véritable leçon, et vous en ferez tout ce qu'il vous plaira. Je vous enverrai auſſi notre Orphelin de la Chine. Mais, en vérité, nous n'avons guère le temps de nous reconnaître, et je ne ſais pas trop comment je peux ſuffire à toutes les ſottiſes que j'ai entrepriſes. Il s'en faut bien que j'aye la ſanté que M. *Tronchin* me donne ſi libéralement. Il s'imagine que quiconque a eu le bonheur de le voir et de lui

parler, doit ſe bien porter : il eſt comme les magiciens qui croyaient guérir avec des paroles. Il a raiſon, car perſonne ne parle mieux que lui, et n'a plus d'eſprit; mais je ne m'en porte pas mieux. 1755.

A propos, *Thiriot* a douze chants de ce que vous ſavez : demandez-les-lui ſur le champ. Faites-les copier ; cela vous amuſera, vous et votre frère, quand il ſera las de réciter ſon bréviaire et de rapporter des procès. Je voudrais bien que mon abbaye fût auſſi ſur les bords de la Seine; mais j'ai bien l'air d'avoir planté le piquet pour jamais ſur les bords du lac de Genève. Les malades ne ſe tranſportent guère, à moins que ce ne ſoit aux eaux de Plombières, lorſque vous irez.

Ma chère enfant, il fait bien chaud pour montrer cinq magots de la Chine à quinze cents pariſiens, et la plupart des acteurs ſont d'autres magots. Il eſt impoſſible que la pièce réuſſiſſe; mais il eſt encore plus triſte que tout le monde diſpoſe de mon bien comme ſi j'étais mort. J'écris à M. d'*Argenſon* et à madame de *Pompadour*, touchant le nommé *Prieur* qui a imprimé un manuſcrit volé chez l'un ou chez l'autre. Ce manuſcrit ne contient que des mémoires informes. Ce libraire eſt un ſot, et le vendeur eſt un fripon. Je n'ai à craindre que d'être défiguré ; cela eſt toujours fort déſagréable.

Adieu, ma chère nièce; votre ſœur vous embraſſe, j'en fais autant; nous vous aimons à la folie.

1755.

LETTRE CXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 6 de juillet.

Mon cher ange, gardez-vous de penſer que le quatrième et le cinquième magot ſoient ſupportables; ils ne ſont ni bien cuits ni bien peints. L'orphelin était trop oublié. *Zamti*, qui avait joué un rôle principal dans les premiers actes, ne paraiſſait plus qu'à la fin de la pièce; on ne s'intéreſſait plus à lui, et alors la propoſition que ſa femme lui fait de deux coups de poignard, un pour lui et un autre pour elle, ne pouvant faire un effet tragique, en feſait un ridicule. En un mot, ces deux derniers actes n'étaient ni aſſez pleins, ni aſſez forts, ni aſſez bien écrits. Madame *Denis* et moi nous n'étions point du tout contens. Nous eſpérons enfin que vous le ſerez. Il faut commencer par vous plaire pour plaire au public. Je vais vous envoyer la pièce. Elle ne ſera peut-être pas trop bien tranſcrite, mais elle ſera liſible. Le roi de Pruſſe m'a repris un de mes petits clercs pour en faire ſon copiſte; c'était un jeune homme de Potſdam. J'ai rendu à *Céſar* ce qui appartient à *Céſar*, et il ne me reſte plus qu'un ſcribe qui a bien de la beſogne en vers et en proſe. Ce n'eſt pas une petite entrepriſe pour un malade de corriger tous ſes ouvrages, et de faire cinq actes chinois. Mais, mon cher ange, quel temps prendrez-vous pour faire jouer la pièce? Pour moi, je vous avoue que mon idée eſt de laiſſer paſſer

tous ceux qui se présentent, et surtout de ne rien disputer à M. de *Chateaubrun*. Il ne faut pas que deux vieillards se battent à qui donnera une tragédie, et il vaut mieux se faire désirer que de se jeter à la tête. J'imagine qu'il faudrait laisser l'hiver à ceux qui veulent être joués l'hiver. En ce cas, il faudrait attendre Pâques prochain, ou jouer à présent nos Chinois. Il y aurait un avantage pour moi à les donner à présent. Ce serait d'en faire la galanterie à madame de *Pompadour*, pour le voyage de Fontainebleau. Il ne m'importe pas que l'Orphelin ait beaucoup de représentations. J'en laisse tout le profit aux comédiens et au libraire, et je ne me réserve que l'espérance de ne pas déplaire. Si cette pièce avait le même succès qu'Alzire, à qui madame *Denis* la compare, elle servirait de contre-poison à cette héroïne d'*Orléans* qui peut paraître au premier jour; elle disposerait les esprits en ma faveur. Voilà surtout l'effet le plus favorable que j'en peux attendre. Je crois donc, dans cette idée, que le temps qui précède le voyage de Fontainebleau est celui qu'il faut prendre; mais je soumets toutes mes idées aux vôtres. 1755.

J'envoie l'ouvrage sous l'enveloppe de monsieur de *Chauvelin*. Je vous prie, mon divin ange, de le donner à M. le maréchal de *Richelieu*. Qu'il le fasse transcrire, s'il veut, pour lui et pour madame de *Pompadour*, si cela peut les amuser.

J'ai cru devoir envoyer à *Thiriot*, en qualité de trompette, cet autre ancien ouvrage dont nous avons tant parlé. J'aime bien mieux qu'il coure habillé d'un peu de gaze, que dans une vilaine nudité et tout estropié. On le trouve ici très-joli, très-gai,

1755. et point ſcandaleux. On dit que les Contes de *la Fontaine* ſont cent fois moins honnêtes. Il y a bien de la poëſie, bien de la plaiſanterie, et quand on rit, on ne ſe fâche point; ſurtout nulle perſonnalité. Enfin, on ſait qu'il y a trente ans que cette plaiſanterie court le monde. La ſeule choſe déſagréable qu'il y aurait à craindre, ce ſerait la liberté que bien des gens ſe ſont donnée de remplir les lacunes comme ils ont pu, et d'y fourrer beaucoup de ſottiſes qu'ils ont ajoutées aux miennes.

Mon cher ange, je ſuis bien bon de ſonger à tout cela. Tout le monde me dit ici que je dois jouir en paix de mon charmant hermitage; il eſt bien nommé les Délices, mais il n'y a point de délices ſi loin de vous. Mille tendres reſpects à tous les anges.

LETTRE CXVI.

AU MEME.

Aux Délices, 18 de juillet.

Vous devez, mon cher ange, avoir reçu et avoir jugé notre Orphelin. Je n'étais point du tout content de la première façon, je ne le ſuis guère de la ſeconde: je penſe que le petit morceau ci-joint eſt moins mauvais que celui auquel je le ſubſtitue, et voici mes raiſons. Le ſujet de la pièce eſt l'Orphelin: plus on en parle, mieux l'unité s'en trouve. La ſcène me parait mieux filée, et les ſentimens plus forts. Il me ſemble que c'était un très-grand défaut

que *Zamti* et *Idamé* eussent des choses si embarrassantes à se dire, et ne se parlassent point. 1755.

Plus la proposition du divorce est délicate, plus le spectateur désire un éclaircissement entre la femme et le mari. Cet éclaircissement produit une action et un nœud; cette scène prépare celle du poignard au cinquième acte. Si *Zamti* et *Idamé* ne s'étaient point vus au quatrième acte, ils ne feraient nul effet au cinquième, on oublie les gens qu'on a perdus de vue. Le parterre n'est pas comme vous, mon cher ange; il ne fait nul cas des absens. *Zamti*, ne reparaissant qu'à la fin seulement, pour donner à *Gengis* occasion de faire une belle action, serait très-insipide; il en résulterait du froid sur la scène du poignard, et ce froid la rendrait ridicule. Toutes ces raisons me font croire que la fin du quatrième acte est incomparablement moins mauvaise qu'elle n'était, et je crois la troisième façon préférable à la seconde, parce que cette troisième est plus approfondie. Après ce petit plaidoyer, je me soumets à votre arrêt. Vous êtes le maître de l'ouvrage, du temps et de la façon dont on le donnera. C'est vous qui avez commandé cinq actes, ils vous appartiennent. Notre ami *le Kain* doit avoir un habit. Il faudra aussi que *Lambert* ait le privilége, pour les injures que nous lui avons dites, madame *Denis* et moi, et pour l'avoir appelé si souvent paresseux.

Thiriot-trompette me mande que M. *Bouret* ne lui a point encore fait remettre son paquet. Il soupçonne que les commis en prennent préalablement copie.

1755. J'en bénis DIEU, et je souhaite qu'il y ait beaucoup de ces copies moins mal-honnêtes que l'original défiguré et tronqué qui court le monde. Je suis toujours réduit à la maxime qu'un petit mal vaut mieux qu'un grand. A propos de nouveaux maux, pourriez-vous me dire si un certain livre édifiant contre les *Buffon*, *Pope*, *Diderot*, moi indigne, *et ejusdem farinæ homines*, a un grand succès, et s'il y a quelques profits à faire? Il serait bien doux de pouvoir se convertir sur cette lecture, et de devoir son salut à l'auteur. Adieu, mon cher et respectable ami; je vous dois ma consolation en ce monde.

Je dois vous mander que M. de *Paulmi* et M. de *la Valette*, intendant de Bourgogne, ont pleuré tous deux à notre Orphelin. M. de *Paulmi* n'a pas mal lu le quatrième acte. Nous le jouerons dans ma cabane des Délices; nous y bâtissons un petit théâtre de marionnettes. Genève aura la comédie malgré *Calvin*. J'ai envoyé à M. le maréchal de *Richelieu*, par M. de *Paulmi*, quinze chants honnêtes de ce grave poëme épique. Je lui ai promis que vous lui communiqueriez l'Orphelin. Voilà un compte très-exact des affaires de la province. Donnez-nous vos ordres, et aimez-nous.

M. le maréchal de *Richelieu* nous apprend le bruit cruel qui court, que je fais imprimer à Genève cet ouvrage qu'on vend manuscrit à Paris à tout le monde, et que je le gâte. Il n'y a rien de plus faux, ni de plus dangereux, ni de plus funeste pour moi qu'un pareil bruit.

LETTRE CXVII. 1755.

AU MEME.

Aux Délices, 21 de juillet.

MON cher ange, vous avez dû recevoir les cinq chinois par M. de *Chauvelin*, et une petite correction au quatrième acte, par la poſte. Il eſt juſte que je vous rende compte des moindres particularités de la Chine. Celles qui regardent l'ouvrage que *Darget* et tant d'autres perſonnes ont entre les mains ſont bien triſtes. Il n'eſt que trop vrai que ce *Graſſet*, dont vous aviez eu la bonté de me parler, en avait un exemplaire; mais ce qu'il y a de plus cruel, c'eſt le bruit qui court, et dont M. le maréchal de *Richelieu* m'a inſtruit. Cette idée eſt auſſi funeſte qu'elle eſt mal fondée. Comment avez-vous pu croire que je ſongeaſſe à me priver de l'aſile que j'ai choiſi, et qui m'a tant coûté? comment avez-vous penſé que je vouluſſe publier moi-même ce que j'ai envoyé à madame de *Pompadour*, et perdre ainſi tout d'un coup le mérite de ma petite confiance? J'ai embelli aſſurément l'ouvrage, au lieu de le gâter; et je ſuis d'autant plus en droit de condamner les éditions défigurées qui pourraient paraître de l'ancienne leçon. J'ai ſoigné cet ouvrage; je l'ai regardé comme un pendant de l'*Arioſte;* j'ai ſongé à la poſtérité; et je fais l'impoſſible pour écarter les dangers du temps préſent. Je vous conjure, mon cher et reſpectable ami, de détruire de toutes vos forces le bruit affreux qui n'eſt point du tout fondé et qui m'achèverait. Vous avez confié

vos craintes à M. de *Richelieu* et à madame de *Fontaine*.
1755. L'un et l'autre ont pris pour certain l'événement que votre amitié redoutait. Ils l'ont dit, la chose est devenue publique; mais c'est le contraire qui doit être public. Ma consolation sera à la Chine. Je ne vois plus que ce pays où l'on puisse me rendre un peu de justice. Adieu, mon cher ange.

LETTRE CXVIII.

A M. LE MARQUIS DE COURTIVRON.

Aux Délices, 22 de juillet.

Votre Traité d'optique, Monsieur, ne peut devenir meilleur que par des augmentations, et ne peut l'être par des changemens.

Je vous renouvelle mes remercîmens pour cet ouvrage, et je vous en dois de nouveaux pour la bonté que vous avez de vous intéresser aux vérités historiques qui peuvent se trouver dans le Siècle de *Louis XIV*. Ces vérités ne sont pas du genre des démonstrations. Tout ce que je peux faire, c'est de croire ce que m'a assuré M. de *Fénélon*, neveu et élève de l'archevêque de Cambrai, que les vers imputés à madame *Guyon* étaient de l'auteur du Télémaque, et qu'il les lui avait vu faire; ce peut être la matière d'une note.

A l'égard de la poudre de diamant, comme cette question est du ressort de la physique expérimentale, elle peut mieux s'éclaircir. Le verre et le diamant n'étant que du sable, il redevient sable fin quand

il eſt réduit en poudre impalpable, et cette poudre n'eſt pas plus nuiſible que de la poudre de corail. 1755.
De là vient que tant d'ivrognes ont été dans l'habitude d'avaler leur verre après l'avoir vidé.

J'ai eu le malheur de ſouper quelquefois, dans ma jeuneſſe, avec ces meſſieurs; ils briſaient leurs verres ſous leurs dents, et ni le vin ni le verre ne leur feſaient mal. Si les fragmens de verre ou de diamant n'étaient pas aſſez broyés, aſſez pilés, on ne pourrait les avaler, ou du moins on ſentirait au paſſage un petit déchirement, une douleur qui avertirait. Je n'ai point ſous les yeux l'article où *Boërhaave* parle des poiſons; j'ai celui d'*Allen* qui dit en effet que la poudre de diamant eſt un poiſon. Mais le docteur *Mead* diſait: *Qu'on me donne deux gros diamans à condition que j'en avalerai un en poudre, et je ferai le marché.* En un mot, il eſt très-certain que la poudre de diamant impalpable ne peut faire de mal, et que groſſière on ne l'avalerait pas. Du verre pilé tue quelquefois des ſouris, et ſouvent les manque, mais une princeſſe, dont le palais eſt délicat, n'avalerait point du verre mal pilé.

Je viens de parler de tout cela à M. *Tronchin* qui eſt entièrement de mon avis; ce peut encore être l'objet d'une note.

Je vous aurai obligation, Monſieur, d'éclaircir ces deux faits dont vous me faites l'honneur de me parler.

La prédiction des tremblemens de terre ſera un peu plus difficile à conſtater. Je me ſuis un peu mêlé du paſſé, mais j'avoue en général ma profonde ignorance ſur l'avenir.

Tout ce dont je ſuis bien sûr pour le préſent,

1755. c'eſt de la ſenſibilité que vos attentions obligeantes m'inſpirent, et de l'eſtime infinie avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXIX.

A M. THIRIOT.

A Genève, le 22 de juillet.

Les curieux, mon ancien ami, ſe ſont ſaiſis, à ce que je vois, de votre paquet, et ma toile cirée eſt perdue. J'apprends que l'ancien manuſcrit (*) tronqué et défiguré court tout Paris. Qui m'aurait dit qu'au bout de trente ans cette pauvre madame *du Châtelet* me jouerait ce tour? Pour comble de bénédiction, on dit que je vous envoyais l'ouvrage afin de l'imprimer; c'eſt bien aſſurément tout le contraire. Je ne ſais plus comment m'y prendre. Ce n'eſt pas l'affaire d'un jour de faire copier tout cela. Tous mes ſcribes ſont occupés à l'Orphelin de la Chine. Je tâche de faire ma cour à ſa Majeſté tartaro-chinoiſe; on dit que c'eſt un très-bon prince, et dont je ſerai fort content.

Je voudrais vous écrire de longues lettres; mais un pauvre malade avec une Hiſtoire générale ſur les bras, et trente ouvriers qui lui rompent la tête, n'eſt guère en état de parler long-temps à ſes amis. C'eſt aux gens tranquilles, et qui ont un heureux loiſir, à aſſiſter ceux qui n'en ont pas.

Ecrivez-moi, et aimez-moi; je vous embraſſe.

(*) De la Pucelle.

LETTRE CXX. 1755.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

31 de juillet.

Je reçois, mon héros, votre lettre du 26 de juillet. Or, voyez, mon héros, comme vous avez raiſon ſur tous les points.

Premièrement, ce qui court dans Paris et ailleurs eſt l'ouvrage de la plus vile canaille, aidée par des gens qui méritent un châtiment exemplaire. Voici ce qu'on y trouve:

Et qu'à la ville, et ſurtout en province,
Les Richelieux ont nommé maquereau.
. . . . . .
Dort en Bourbon la graſſe matinée;
Et que Louis, ce ſaint et bon apôtre,
A ſes Bourbons en pardonne bien d'autre.

Ce n'eſt pas là apparemment l'ouvrage que vous voulez. Les *la Beaumelle*, les *Fréron*, et les autres eſpèces qui vendent ſous le manteau cette abominable rapſodie, font prêts, dit-on, de la faire imprimer. Un nommé *Graſſet*, qui en avait un exemplaire, eſt venu me propoſer à Genève de me le vendre cinquante louis. Il m'en a montré des morceaux écrits de ſa main; je les ai portés ſur le champ au réſident de France. J'ai fait mettre ce malheureux en priſon, et enfin on n'a point trouvé ſon manuſcrit.

1755. J'ai cru, dans ces circonſtances, devoir vous envoyer, auſſi-bien qu'à madame de *Pompadour* et à M. le duc de *la Vallière*, mon véritable ouvrage qui eſt à la vérité très-libre, mais qui n'eſt ni ne peut être rempli de pareilles horreurs. Ils ont reçu leur paquet. Vous n'avez point le vôtre; apparemment que M. de *Paulmi* a voulu préalablement en prendre copie. Vous pourriez bien en demander des nouvelles à M. *Dumenil*, en préſence de qui je donnai le paquet cacheté ſans armes, pour être cacheté avec les armes de M. de *Paulmi*, contreſigné par lui, et vous être dépêché le lendemain.

Vous ſentez, Monſeigneur, le déſeſpoir où tout cela me réduit. La canaille de la littérature m'avait fait ſortir de France, et me pourſuit juſque dans mon aſile.

Le ſecond point eſt le rôle de *Gengis* donné à *le Kain*. Je ne me ſuis mêlé de rien que de faire comme j'ai pu l'Orphelin de la Chine, et de le mettre ſous votre protection. *Zamti* le chinois et *Gengis* le tartare ſont deux beaux rôles. Que *Grandval* et *le Kain* prennent celui qui leur conviendra; que tous deux n'aient d'autre ambition que de vous plaire; que M. d'*Argental* vous donne la pièce; que vous donniez vos ordres : voilà toute ma requête. Je me borne à vous amuſer; et, ſi par haſard l'ouvrage réuſſiſſait, ſi on le trouvait digne de paraître ſous vos auſpices, je vous demanderais la permiſſion de vous le dédier à ma façon, c'eſt-à-dire, avec un ennuyeux diſcours ſur la littérature chinoiſe et ſur la nôtre. Vous ſavez que je ſuis un bavard, et vous me paſſeriez mon rabâchage ſur votre perſonne et

sur les Chinois. Je vous supplierais en ce cas d'empêcher, en vertu de votre autorité, que monsieur le souffleur ne fît imprimer ma pièce et ne la défigurât, comme cela lui est arrivé souvent. Tout le mon de me pille comme il peut. 1755.

Adieu, Monseigneur. Si vous commandez une armée, je veux aller vous voir dans votre gloire, au lieu d'aller aux eaux de Plombières. Recevez mon tendre respect.

LETTRE CXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

31 de juillet.

Mon cher ange, votre lettre du 25 juillet m'apprend que vous avez reçu la petite correction du quatrième acte, conformément à vos désirs et à vos ordres. Je ne doute pas que vous n'ayez reçu aussi celle du deuxième acte. Le violent chagrin que me cause cet abominable ouvrage qu'on fait courir sous mon nom, me met hors d'état d'embellir, comme je le voudrais, une tragédie que vous approuvez. Pourquoi M. de *Richelieu* imagine-t-il que je lui envoyais un exemplaire rapetassé ?

Je lui envoyais, comme à vous, quelque chose de bien meilleur que la rapsodie qui court. Il n'a point reçu son paquet. Apparemment que M. de *Paulmi* a voulu en prendre copie pour son droit de transit; à la bonne heure. M. de *Richelieu* me gronde

1755. sur la distribution des rôles ; je ne m'en mêle point ; c'est à vous, mon cher ange, à tout ordonner avec lui. *Gengis* et *Zamti* sont deux rôles que *Grandval* et *le Kain* peuvent jouer. Faites tout comme il vous plaira, mon unique occupation est de tâcher de vous plaire ; mais le pucelage de *Jeanne* me tue. Je vous embrasse mille fois, mon ange.

Je rouvre ma lettre. J'apprends dans l'instant qu'on a encore volé le manuscrit de la Guerre de 1741, qui était dans les mains de M. d'*Argenson*, de M. de *Richelieu* et de madame de *Pompadour*. On a porté tout simplement le manuscrit à M. de *Malesherbes*, qui donne aussi tout simplement un privilége. Je vous conjure de lui en parler et de l'engager à ne pas favoriser ce nouveau larcin. On dit que cela presse. Je n'ai d'espérance qu'en vous.

Revenons aux Chinois. *Grandval*, à qui j'ai donné cinquante louis pour le duc de *Foix*, refuserait-il de jouer dans l'Orphelin? Au nom du *Tien*, arrangez cela avec monsieur le maréchal.

LETTRE

LETTRE CXXII. 1755.

A MONSIEUR

LE PREMIER SYNDIC DU CONSEIL DE GENEVE.

Le 2 d'auguſte.

MONSIEUR,

Vos bontés et celles du magnifique conſeil m'ayant déterminé à m'établir ici ſous ſa protection, il ne me reſte, en vous renouvelant mes remercîmens, que d'aſſurer mon repos en ayant recours à la juſtice et à la prudence du conſeil.

Je ſuis obligé de l'informer que, le 17 du mois de juin, un conſeiller d'Etat de France m'écrivit qu'un nommé *Graſſet* était parti de Paris, chargé d'un manuſcrit abominable qu'il voulait imprimer ſous mon nom, croyant mal à propos que mon nom ſervirait à le faire vendre; on m'envoya de plus la teneur de la lettre écrite de Lauſane, par ce *Graſſet*, à un facteur de librairie de Paris. J'écrivis incontinent à des magiſtrats de Lauſane, et je les ſuppliai d'éclaircir ce fait. On intimida *Graſſet* à Lauſane.

Le 22 juillet, une femme nommée *Dubret*, qui demeure à Genève dans la même maiſon que le ſieur *Graſſet*, vint me propoſer de me vendre cet ouvrage manuſcrit, quarante louis.

Le 26 juillet, *Graſſet* arrivé de Lauſane vint lui-même me propoſer ce manuſcrit pour cinquante louis, en préſence de madame *Denis* et de M. *Catala*;

1755. et me dit que si je ne l'achetais pas, il le vendrait à d'autres. Pour me faire connaître le prix de ce qu'il voulait me vendre, il m'en montra une feuille écrite de sa main; il me pria de la faire transcrire, et de lui rendre son original.

Je fus saisi d'horreur à la vue de cette feuille qui insulte, avec autant d'insolence que de platitude, à tout ce qu'il y a de plus sacré. Je lui dis, en présence de M. *Catala*, que ni moi ni personne de ma maison ne transcririons jamais des choses si infames, et que si un de mes laquais en copiait une ligne, je le chasserais sur le champ.

Ma juste indignation m'a déterminé à faire remettre dans les mains d'un magistrat cette feuille punissable, qui ne peut avoir été composée que par un scélérat insensé et imbécille.

J'ignore ce qui s'est passé depuis, j'ignore de qui *Grasset* tient ce manuscrit odieux; mais ce que je sais certainement, c'est que ni vous, Monsieur, ni le magnifique conseil, ni aucun membre de cette république ne permettra point des ouvrages et des calomnies si horribles, et qu'en quelque lieu que soit *Grasset*, j'informerai les magistrats de son entreprise qui outrage également la religion et le repos des hommes. Mais il n'y a aucun lieu sur la terre où j'attende une justice plus éclairée qu'à Genève.

Je vous supplie, Monsieur, de communiquer ma lettre au magnifique conseil, et de me croire avec un profond respect, &c.

LETTRE CXXIII. 1755.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

Aux Délices, le 4 d'auguſte.

Ce que vous avez eſt preſque auſſi ancien que notre amitié. Il y a trente ans que cela eſt fait; et vous voyez combien cela eſt différent des plates groſſièretés et des ſcandales odieux qui courent. Vous aurez le reſte; vous verrez que le bâtard de l'*Arioſte* n'eſt pas le bâtard de l'*Aretin*. Un ſcélérat, nommé *Graſſet*, eſt venu dans ce pays-ci, dépêché par des coquins de Paris, pour faire imprimer ſous mon nom, à Lauſane, les abominations qu'ils ont fabriquées. Je l'ai fait guetter à Lauſane; il eſt venu à Genève, je l'ai fait mettre en priſon. J'ai ici quelques amis, et on n'y troublera point mon repos impunément.

Adieu, mon ancien ami; vous auriez trouvé ma retraite charmante l'été, et l'hiver il ne faut pas quitter le coin de ſon feu. Tous les lieux ſont égaux quand il gêle; mais dans les beaux jours je ne connais rien qui approche de ma ſituation. Je ne connaiſſais ni ce nouveau plaiſir, ni celui de ſemer, de planter et de bâtir. Je vous aurais voulu dans ce petit coin de terre. J'y ſuis très-heureux, et ſi les calomnies de Paris venaient m'y pourſuivre, je ſerais heureux ailleurs.

Je vous embraſſe. *Quid novi?*

1755.

LETTRE CXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 d'auguſte.

MON cher ange, je voudrais encore vernir mes magots; mais tout ce qui arrive à *Jeanne* gâte mes pinceaux chinois. C'eſt ma deſtinée que la calomnie me pourſuive au bout du monde. Elle vient me tourmenter au pied des Alpes. Vous ai-je mandé que ce coquin de *Graſſet* était venu dans ce pays-ci, chargé de cet impertinent ouvrage avec des vers contre la France, contre la maiſon régnante, contre M. de *Richelieu*? Ceux qui l'ont envoyé, ſachant que j'étais auprès de Genève, n'ont pas manqué de faire paraître *Calvin* dans cette rapſodie; cela fait un bel effet du temps de *Charles VII*. Il eſt très-certain que ce *Chevrier*, qui avait annoncé l'ouvrage dans les feuilles de *Fréron*, y a travaillé; et il eſt très-probable que *Graſſet* s'entend toujours avec *Corbi*.

Vous voyez combien il eſt néceſſaire que les cinq magots ſoient joués vîte et bien; mais comment *Sarrazin* peut-il ſe charger de *Zamti*? eſt-ce là le rôle d'un vieillard? On n'entendra pas *le Kain*. *Sarrazin* joue en capucin. Serai-je la victime de l'orgueil de *Grandval* qui ne veut pas s'abaiſſer à jouer *Zamti*? Mon divin ange, je m'en remets à vous; mais ſi mes magots tombent, je ſuis enterré.

Je vois enfin que vous avez perdu ces malheureux ſoupçons que vous aviez de moi ſur un pucelage;

Dieu ſoit béni. *Thiriot-trompette* me mande qu'il y avait, dans le ſeul premier chant qui court à Paris, cent vingt-quatre vers falſifiés. Tout ce qu'on m'en a envoyé eſt de la plus grande platitude. Gare que ces ſottes horreurs ne paraiſſent ſous mon nom; ce maraud de *Fréron* en fera un bel extrait. 1755.

Je vous demande en grâce au moins qu'on ne falſifie pas mon pauvre Orphelin. Je vous conjure qu'on le joue tel que je l'ai fait.

Nous venons d'en faire une répétition. Un *Tronchin*, conſeiller d'Etat de Genève, auteur d'une certaine Marie Stuart, a joué, ou plutôt lu ſur notre petit théâtre, le rôle de *Gengis* paſſablement; il a fort bien dit *vos vertus*, et tout le monde a conclu que c'était un ſoléciſme épouvantable de dire quelque choſe après ce mot. Ce ſerait tout gâter; la ſeule idée m'en fait frémir.

La ſcène du poignard a bien réuſſi; des cœurs durs ont été attendris.

Je vous embraſſe; je me recommande à vos bontés.

1755.

LETTRE CXXV.

AU MEME.

13 d'auguſte.

Mon cher ange, je ne ſuis pas en état de ſonger à une tragédie; je ſuis dans les horreurs de la perſécution que la canaille littéraire me fait depuis quarante ans. Vous m'aviez aſſurément donné un très-bon avis. Ce *Graſſet* était venu de Paris tout exprès pour conſommer ſon iniquité. Il n'eſt que trop vrai que *Chevrier* était très-inſtruit de ce maudit ouvrage et de toute cette manœuvre. *Fréron* n'en avait parlé dans ſa feuille que pour préparer cette belle entrepriſe. Vous ſavez de quelles abominations on a farci ce poëme. On a voulu me perdre et gagner de l'argent. Je n'y fais autre choſe que de déférer moi-même tout ſcandale qu'on voudra mettre ſous mon nom, en quelque lieu que je ſois. Pour comble de douleurs, on m'apprend que Lyon eſt infecté d'un premier chant auſſi plat que criminel, dans lequel il n'y a pas quarante vers de moi. Mon malheur veut que monſieur votre oncle, que je n'ai jamais offenſé, ait depuis un an écrit au roi pluſieurs fois contre moi, et ait même montré les réponſes. Il a trop d'eſprit et trop de probité pour m'imputer les misères indignes qui courent; mais il peut, ſans les avoir vues, écouter la calomnie. L'abbé *Pernetti* m'a écrit de Lyon qu'on me forcerait à quitter mon aſile, qui m'a déjà coûté

plus de quarante mille écus. Madame *Denis* se meurt de douleur, et moi de la colique. 1755.

J'écris un mot à madame de *Pompadour* au sujet des cinq pagodes que vous lui faites tenir de ma part.

Je me flatte qu'elle ne trouvera rien dans la pièce qui ne plaise aux honnêtes gens, et qui ne déplaise à *Crébillon*. Je me flatte que, si elle l'approuve, elle sera jouée malgré le radoteur *Licofron*. Adieu, mon très-cher ange qui me consolez.

LETTRE CXXVI.

AU MEME.

13 d'auguſte.

VRAIMENT, mon cher ange, il ne manquait plus à mes peines que celle de vous voir affligé. Je ne m'embarraſſe guère de vos gronderies, mais je ſouffre beaucoup de l'embarras que vous donnent les bateleurs de Paris. Mon divin ange, grondez-moi tant qu'il vous plaira, mais ne vous affligez pas. M. de *Richelieu* me mande qu'il faut que *Grandval* joue dans la pièce; *très-volontiers*, lui dis-je, *je ne me mêle de rien; que le Kain et Grandval s'étudient à vous plaire, c'eſt leur devoir.*

La comédie eſt auſſi mal conduite que les pièces qu'on y donne depuis ſi long-temps. Le ſiècle où nous vivons eſt en tout ſens celui de la décadence; il faut l'abandonner à ſon ſens réprouvé. J'ai déſiré, mon

1755. cher et respectable ami, qu'on donnât mes magots à Fontainebleau, puisqu'on doit les donner; et je l'ai désiré afin de pouvoir détruire, dans une préface, les calomnies qui viennent m'assaillir au pied des Alpes. Vous savez une partie des horreurs que j'éprouve, et je dois à votre amitié le premier avis que j'en ai eu. La députation de *Graffet* est le résultat d'un complot formé de me perdre par-tout où je serai. Jugez si je suis en état de chanter le Dieu des jardins. J'en dirai pourtant un petit mot quand je pourrai être tranquille; mais je le dirai honnêtement. Toute grossièreté rebute, et vous devez vous en apercevoir par la différence qui est entre la copie que je vous ai envoyée et l'autre exemplaire. Je vous supplie de répandre cette copie le plus que vous pourrez, et surtout de la faire lire à M. de *Thibouville;* je vous en conjure. Ah! mon cher et respectable ami, quel temps avez-vous pris pour me gronder! Celui que votre oncle prend pour m'achever. Je vous embrasse tendrement. Les hommes sont bien méchans; mais vous me raccommodez avec l'espèce humaine.

LETTRE CXXVII. 1755.

A MADAME DE FONTAINE.

13 d'auguſte.

Ma chère nièce, vous êtes charmante. Vous courez, avec votre mauvaiſe ſanté, aux invalides pour des chinois. Tout Pékin eſt à vos pieds. Je me flatte qu'on jouera la pièce telle que je l'ai faite, et qu'on n'y changera pas un mot. J'aime infiniment mieux la ſavoir ſupprimée qu'altérée.

Les ſcélérats d'Europe me font plus de peine que les héros de la Chine. Un fripon, nommé *Graſſet*, que M. d'*Argental* m'avait heureuſement indiqué, eſt venu ici pour imprimer un déteſtable ouvrage ſous le même titre que celui auquel je travaillai il y a trente ans, et que vous avez entre les mains. Vous ſavez que cet ouvrage de jeuneſſe n'eſt qu'une gaieté très-innocente. Deux fripons de Paris, qui en ont eu des fragmens, ont rempli les vides comme ils ont pu, contre tout ce qu'il y a de plus reſpectable et de plus ſacré. *Graſſet*, leur émiſſaire, eſt venu m'offrir le manuſcrit pour cinquante louis d'or, et m'en a donné un échantillon auſſi abſurde que ſcandaleux. Ce ſont des ſottiſes des halles, mais qui font dreſſer les cheveux à la tête. Je courus ſur le champ de ma campagne à la ville; et, aidé du réſident de France, je déférai le coquin; il fut mis en priſon et banni, ſon bel échantillon lacéré et brûlé, et le conſeil m'a écrit pour me remercier de ma dénonciation. Voilà

1755. comme il faudrait par-tout traiter les calomniateurs. Je ne les crains point ici ; je ne les crains qu'en France.

Ayez soin de votre santé, et aimez deux solitaires qui vous aiment tendrement. Je vous embrasse, ma chère enfant, du fond de mon cœur.

LETTRE CXXVIII.

A M. THIRIOT.

Le 23 d'auguste.

Mon ancien ami, amusez-vous tant que vous pourrez avec une Pucelle ; cela est beau à votre âge. Il y a trente ans que je fis cette folie. Je vous ai envoyé la copie que j'avais depuis dix ans. Je ne puis songer à tout cela que pour en rougir. Dites aux gens qui sont assez bons pour éplucher cet ouvrage, qu'ils commencent par critiquer sérieusement frère *Jean des Entomures* et *Gargantua*.

Quant à mes cinq magots de la Chine, je les crois très-mal placés sur le théâtre de Paris, et je n'en attends pas plus de succès que je n'attends de reconnaissance des comédiens à qui j'ai fait présent de la pièce. Il y a long-temps que j'ai affaire à l'ingratitude et à l'envie. Je fuis les hommes, et je m'en trouve bien ; j'aime mes amis, et je m'en trouve encore mieux. Je voudrais vous revoir avant d'aller voir *Pascal* et *Rabelais*, et *tutti quanti* dans l'autre monde.

Puisque vous voyez M. d'*Argenson* le philosophe, présentez-lui, je vous prie, mes respects.

LETTRE CXXIX. 1755.

A MADAME

LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

Aux Délices, le 23 d'auguſte.

On vous lit des choſes bien édifiantes, Madame, dans le couvent des carmélites (*). Je ne doute pas qu'elles ne ſervent à entretenir votre dévotion. Si vous n'êtes pas encore convaincue du pouvoir de la grâce, vous devez l'être de celui de la deſtinée. Elle m'a fait quitter Cirey, après l'avoir embelli; elle vous a fait quitter votre terre, lorſque vous en rendiez la demeure plus agréable que jamais; elle a fait mourir madame *du Châtelet* en Lorraine; elle m'a conduit ſur les bords du lac de Genève; elle vous a campée aux carmélites : c'eſt ainſi qu'elle ſe joue des hommes qui ne ſont que des atomes en mouvement, ſoumis à la loi générale qui les éparpille dans le grand choc des événemens du monde, qu'ils ne peuvent ni prévoir, ni prévenir, ni comprendre, et dont ils croient quelquefois être les maîtres. Je bénis cette deſtinée de ce que meſſieurs vos enfans ſont placés.

Je vous ſouhaite, Madame, du bonheur, s'il y en a; de la tranquillité, au moins, tout inſipide qu'elle eſt; de la ſanté qui eſt le vrai bien, et qui cependant eſt un bien trop peu ſenti. Conſervez-moi de l'amitié. Les roues de la machine de ce monde ſont engrenées

(*) La Pucelle.

de façon à ne pas me laiſſer l'eſpérance de vous revoir;
1755. mais mon tendre reſpect pour vous ſera toujours dans mon cœur.

LETTRE CXXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux triſtes Délices, 29 d'auguſte.

Mon divin ange, je reçois votre lettre du 21; je commence par les pieds de madame d'*Argental*, et je les baiſe, avec votre permiſſion, enflés ou non. J'eſpère même qu'ils pourront la conduire à la Chine, et qu'elle entendra *le Kain;* ce qui eſt, dit-on, très-difficile. On prétend qu'il a joué un beau rôle muet; mais, mon cher et reſpectable ami, je ne ſuis touché que de vos bontés; je les ſens mille fois plus vivement que je ne ſentirais le ſuccès le plus complet. Les magots chinois iront comme ils pourront; on les briſera, on les caſſera, on les mettra ſur ſa cheminée ou dans ſa garde-robe, on en fera ce qu'on voudra; mon cœur eſt flétri, mon eſprit laſſé, ma tête épuiſée. Je ne puis, dans mes violens chagrins, que vous faire les plus tendres remercîmens. C'eſt vous qui avez prévenu le mal. Vous avez été à cent lieues, mon véritable ange gardien. Ce *Graſſet*, ce maudit *Graſſet*, eſt un des plus inſignes fripons qui infectent la littérature. J'ai eſſuyé un tiſſu d'horreurs. Enfin, ce miſérable, chaſſé d'ici, s'en eſt allé avec ſon manuſcrit infame, et on ne ſait plus où le prendre. Je n'ai jamais vu de plus artificieux et de plus effronté coquin.

A l'égard de cet autre animal de *Prieur*, qui diſpoſe inſolemment de mon bien ſans daigner ſeulement m'en avertir, j'ai écrit à madame de *Pompadour* et à M. d'*Argenſon*. L'un ou l'autre a été volé, et il leur doit importer de ſavoir par qui ; d'ailleurs, il s'agit de la gloire du roi, et ni l'un ni l'autre ne ſeront indifférens. Enfin, mon cher ange, je ſuis vexé de tous côtés depuis un mois. La rapine et la calomnie me ſont venues aſſaillir aux pieds des Alpes, dans ma ſolitude. Où fuir ? il faudra donc aller trouver l'empereur de la Chine. Encore trouverai-je là des jéſuites qui me joueront quelque mauvais tour. Ma ſanté n'a pas réſiſté à toutes ces ſecouſſes. Il ne me reſte de ſentiment que pour vous aimer ; je ſuis abaſourdi ſur tout le reſte. Adieu ; pardonnez moi, je ne ſais plus où j'en ſuis. Adieu, votre amitié ſera toujours ma conſolation la plus chère. Je baiſe très-douloureuſement les ailes de tous les anges. 1755.

1755.

LETTRE CXXXI.

A M. JEAN-JACQUES ROUSSEAU, *à Paris.*

30 d'auguſte.

J'AI reçu, Monſieur, votre nouveau livre (*) contre le genre-humain; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, mais vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la ſociété humaine, dont notre ignorance et notre faibleſſe ſe promettent tant de conſolations. On n'a jamais employé tant d'eſprit à vouloir nous rendre bêtes; il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de ſoixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je ſens malheureuſement qu'il m'eſt impoſſible de la reprendre, et je laiſſe cette allure naturelle à ceux qui en ſont plus dignes que vous et moi. Je ne peux non plus m'embarquer pour aller trouver les ſauvages du Canada; premièrement, parce que les maladies dont je ſuis accablé me retiennent auprès du plus grand médecin de l'Europe, et que je ne trouverais pas les mêmes ſecours chez les Miſſouris; ſecondement, parce que la guerre eſt portée dans ces pays-là, et que les exemples de nos nations ont rendu les ſauvages preſque auſſi méchans que nous. Je me borne à être un ſauvage paiſible dans la ſolitude

(*) Le Diſcours ſur l'inégalité des conditions.

que j'ai choisie, auprès de votre patrie où vous devriez être. 1755.

Je conviens avec vous que les belles-lettres et les sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du *Tasse* firent de sa vie un tissu de malheurs; ceux de *Galilée* le firent gémir dans les prisons, à soixante et dix ans, pour avoir connu le mouvement de la terre; et ce qu'il y a de plus honteux, c'est qu'ils l'obligèrent à se rétracter. Dès que vos amis eurent commencé le Dictionnaire encyclopédique, ceux qui osèrent être leurs rivaux les traitèrent de déistes, d'athées, et même de jansénistes.

Si j'osais me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la persécution pour récompense, je vous ferais voir des gens acharnés à me perdre, du jour que je donnai la tragédie d'Oedipe; une bibliothéque de calomnies ridicules imprimées contre moi; un prêtre ex-jésuite, que j'avais sauvé du dernier supplice, me payant, par des libelles diffamatoires, du service que je lui avais rendu; un homme, plus coupable encore, fesant imprimer mon propre ouvrage du Siècle de *Louis XIV*, avec des notes dans lesquelles la plus crasse ignorance vomit les plus infames impostures; un autre qui vend à un libraire quelques chapitres d'une prétendue Histoire universelle sous mon nom; le libraire assez avide pour imprimer ce tissu informe de bévues, de fausses dates, de faits et de noms estropiés; et enfin, des hommes assez lâches et assez méchans pour m'imputer la publication de cette rapsodie. Je vous ferais voir la société infectée de ce genre d'hommes inconnu à toute l'antiquité, qui, ne pouvant embrasser une profession honnête, soit

1755. de manœuvre, soit de laquais, et sachant malheureusement lire et écrire, se font courtiers de littérature, vivent de nos ouvrages, volent des manuscrits, les défigurent et les vendent. Je pourrais me plaindre que des fragmens d'une plaisanterie faite, il y a près de trente ans sur le même sujet que *Chapelain* eut la bêtise de traiter sérieusement, courent aujourd'hui le monde par l'infidélité et l'avarice de ces malheureux qui ont mêlé leurs grossièretés à ce badinage, qui en ont rempli les vides avec autant de sottise que de malice, et qui enfin, au bout de trente ans, vendent par-tout en manuscrit ce qui n'appartient qu'à eux, et qui n'est digne que d'eux. J'ajouterais qu'en dernier lieu on a volé une partie des matériaux que j'avais rassemblés dans les archives publiques pour servir à l'histoire de la guerre de 1741, lorsque j'étais historiographe de France; qu'on a vendu à un libraire de Paris ce fruit de mon travail; qu'on se saisit à l'envi de mon bien, comme si j'étais déjà mort, et qu'on le dénature pour le mettre à l'encan. Je vous peindrais l'ingratitude, l'imposture et la rapine me poursuivant depuis quarante ans jusqu'au pied des Alpes, et jusqu'au bord de mon tombeau. Mais que conclurai-je de toutes ces tribulations? que je ne dois pas me plaindre; que *Pope*, *Descartes*, *Bayle*, le *Camouens*, et cent autres, ont essuyé les mêmes injustices et de plus grandes; que cette destinée est celle de presque tous ceux que l'amour des lettres a trop séduits.

Avouez, en effet, Monsieur, que ce sont là de ces petits malheurs particuliers, dont à peine la société s'aperçoit. Qu'importe au genre-humain que quelques

frelons

frelons pillent le miel de quelques abeilles ? Les gens de lettres font grand bruit de toutes ces petites querelles ; le reſte du monde ou les ignore, ou en rit. 1755.

De toutes les amertumes répandues ſur la vie humaine, ce ſont-là les moins funeſtes. Les épines attachées à la littérature et à un peu de réputation, ne ſont que des fleurs en comparaiſon des autres maux qui de tous temps ont inondé la terre. Avouez que ni *Cicéron*, ni *Varron*, ni *Lucrèce*, ni *Virgile*, ni *Horace*, n'eurent la moindre part aux proſcriptions. *Marius* était un ignorant. Le barbare *Sylla*, le crapuleux *Antoine*, l'imbécille *Lépide*, liſaient peu *Platon* et *Sophocle ;* et pour ce tyran ſans courage, *Octave-Cepias*, ſurnommé ſi lâchement *Auguſte*, il ne fut un déteſtable aſſaſſin que dans les temps où il fut privé de la ſociété des gens de lettres.

Avouez que *Pétrarque* et *Bocace* ne firent pas naître les troubles de l'Italie ; avouez que le badinage de *Marot* n'a pas produit la Saint-Barthelemi, et que la tragédie du Cid ne cauſa pas les troubles de la fronde. Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorans. Ce qui fait et fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'eſt l'inſatiable cupidité et l'indomptable orgueil des hommes, depuis *Thamas Kouli-kan* qui ne ſavait pas lire, juſqu'à un commis de la douane qui ne ſait que chiffrer. Les lettres nourriſſent l'ame, la rectifient, la conſolent ; elles vous ſervent, Monſieur, dans le temps que vous écrivez contre elles ; vous êtes comme *Achille*, qui s'emporte contre la gloire, et comme le père *Mallebranche* dont l'imagination brillante écrivait contre l'imagination.

1755. Si quelqu'un doit se plaindre des lettres, c'est moi; puisque, dans tous les temps et dans tous les lieux, elles ont servi à me persécuter. Mais il faut les aimer malgré l'abus qu'on en fait, comme il faut aimer la société, dont tant d'hommes méchans corrompent les douceurs; comme il faut aimer sa patrie, quelques injustices qu'on y essuye; comme il faut aimer et servir l'Etre suprême, malgré les superstitions et le fanatisme qui déshonorent si souvent son culte.

M. *Chappuis* m'apprend que votre santé est bien mauvaise; il faudrait la venir rétablir dans l'air natal, jouir de la liberté, boire avec moi du lait de nos vaches, et brouter nos herbes.

Je suis très-philosophiquement et avec la plus tendre estime, &c.

LETTRE CXXXII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 10 de septembre.

Non assurément, mon ancien ami, je ne peux ni ne veux retoucher à une plaisanterie faite il y a trente ans, qui ne convient ni à mon âge, ni à ma façon présente de penser, ni à mes études. Je connais toutes les fautes de cet ouvrage. Il y en a d'aussi grandes dans l'*Arioste*. Je l'abandonne à son sort. Tout ce que je peux faire, c'est de désavouer et de flétrir les vers infames que la canaille de la littérature a insérés dans cet ouvrage. Ne vous ai-je pas fait part de quelques-unes de ces belles interpolations?

Qui des Valois rompant la deſtinée, 1755.
A la gard'Dieu laiſſe aller ſon armée,
Chaſſe le jour, le ſoir eſt en feſtin,
Toute la nuit fait encor pire train :
Car ſaint Louis, là-haut ce bon apôtre,
A ſes Bourbons en pardonne bien d'autre.

Eh bien, croiriez-vous que, dans le ſiècle où nous ſommes, on m'impute de pareilles bêtiſes qu'on appelle des vers. On m'avertit que l'on imprime l'ouvrage en Hollande, avec toutes ces additions : cela eſt digne de la preſſe hollandaiſe, et du goût de la gent réfugiée.

Je fais imprimer l'Orphelin de la Chine, avec une lettre (*) dans laquelle je traite les marauds qui débitent ces horreurs comme ils le méritent.

Plût à Dieu qu'on eût ſaiſi la Pucelle, l'infame proſtituée de Pucelle, à Paris, comme vous me l'écrivez, et comme je l'ai demandé; mais ce n'eſt point ſur elle qu'eſt tombée l'équité du miniſtère; c'eſt, à ma réquiſition, ſur une édition de la Guerre de 1741. Un homme de condition avait, à ce qu'on prétend, volé chez madame *Denis* les minutes très-informes des matériaux de cette hiſtoire, et les avait vendus vingt-cinq louis d'or à un libraire nommé *Prieur*, par les mains du chevalier de *la Morlière*, dont ce *Prieur* a la quittance. Je ne crois point du tout que le jeune marquis, qu'on accuſe de s'être ſervi de ce chevalier, ſoit capable d'une ſi infame action. Je ſuis très-loin de l'en ſoupçonner, et je ſuis perſuadé qu'il ſe lavera devant le public d'une accuſation ſi

(*) C'eſt celle à *J. J. Rouſſeau* qu'on vient de lire.

odieuse. Je me suis borné à empêcher qu'on imprimât
1755. malgré moi une histoire du roi imparfaite, et qu'on abusât de mes manuscrits. Cette histoire ne doit paraître que de mon aveu et de celui du ministère, après le travail le plus assidu et l'examen le plus sévère.

Vous me feriez un très-grand plaisir de faire lire le manuscrit que vous avez à M. de *Thibouville*.

Adieu, mon ancien ami. Le ministre philosophe aura bientôt les remercîmens que mon cœur lui doit.

LETTRE CXXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 10 de septembre.

VOILA ce que causent, mon cher ange, les persécutions, les procédés infames, les injustices. Tout cela m'a empêché de donner la dernière main à mon ouvrage, et m'a forcé de le faire imprimer en hâte, afin de donner au moins quelque petit préservatif contre la crédulité qui adopte les calomnies dont je suis accablé depuis si long-temps. C'était une occasion de faire voir dans tout son jour tout ce que j'essuie, sans pourtant paraître trop m'en plaindre; car à quoi servent les plaintes?

Ce n'est que dans votre sein, mon cher et respectable ami, qu'il faut déposer sa douleur. Je n'ai su que depuis quelques jours tout ce qui s'est passé

entre madame *Denis* et M. de *Malesherbes*. Elle m'avait tout caché pendant un assez violent accès de ma maladie. Il me paraît qu'elle s'est conduite avec le zèle et la fermeté de l'amitié. Elle devait dire la vérité à madame de *Pompadour*. Il était très-dangereux que des minutes informes, des papiers de rebut, qui contenaient l'histoire du roi, fussent imprimés sans l'aveu du roi. Il est indubitable que * * * les a volés, que *la M* * * * les a vendus de sa part au libraire *Prieur*, et que ce *la M* * * * est encore, en dernier lieu, allé à Rouen les vendre une seconde fois. C'est une chose dont *Lambert* peut vous instruire. J'ai dû moi-même écrire à madame de *Pompadour* dès que j'ai été instruit. Elle m'a mandé sur le champ qu'on saisirait l'édition. On l'a saisie à Paris chez *Prieur*; mais la pourra-t-on saisir à Rouen, c'est ce que j'ignore. Tout ce que je sais bien certainement, par la réponse de madame de *Pompadour* et par sa démarche, c'est qu'il ne fallait pas que l'ouvrage parût. 1755.

Pour le procédé de * * *, qu'en dites-vous? Consolez-vous, pardonnez à la race humaine. Il y a un homme de condition, dans ce pays-ci, qui en faisait autant, et qui faisait vendre un autre manuscrit par ce fripon de *Grasset*, dont vos bontés pour moi avaient découvert les manœuvres.

Et que pensez-vous de la belle lettre de * * * à madame *Denis*? et de la manière dont ce misérable ose parler de vous? Toutes ces horreurs, toutes ces bassesses, toutes ces insolences sont-elles concevables? Je ne conçois pas M. de *Malesherbes*; il est fâché contre ma nièce, pourquoi? parce qu'elle a fait son devoir. Il est trop juste pour lui en savoir long-temps mauvais

gré. Je suis persuadé que vous lui ferez sentir la
1755. raison. Il s'y rendra, il verra que l'action infame de *** et de *la M****** exigeait un prompt remède. En quoi M. de *Malesherbes* est-il compromis? je ne le vois pas. Aurait-il voulu protéger une mauvaise action pour me perdre? Mon cher ange, mon cher ange, la vie d'un homme de lettres n'est bonne qu'après sa mort.

Voilà ce que je vous écrivais, mon cher ange, et je devais vous envoyer cette lettre dans quelques jours, avec la pièce imprimée, lorsque je reçois la vôtre du 3 du courant. Moi corriger cet Orphelin! moi y retravailler, mon cher ange, dans l'état où je suis! cela m'est impossible. Je suis anéanti. La douleur m'a tué. J'ai voulu absolument imprimer la pièce pour avoir une occasion de confondre, à la face du public, tout ce que la calomnie m'impute. Cent copies abominables de la Pucelle d'Orléans se débitent en manuscrit sous mes yeux, dans un pays qui se croit recommandable par la sévérité des mœurs. On farcit cet ouvrage de vers diffamatoires contre les puissances, de vers impies. Voulez-vous que je me taise ici, que je sois en exécration, que je laisse courir ces scandales sans les réfuter? J'ai pris l'occasion de la célébrité de l'Orphelin; j'ai fait imprimer la pièce avec une lettre où je vais au-devant du mal qu'on veut me faire. Mon asile me coûte assez cher pour que je cherche à y achever en paix des jours si malheureux. Que m'importe dans cet état cruel qu'on rejoue ou non une tragédie? Je me vois dans une situation à n'être ni flatté du succès, ni sensible à la chute. Les grands maux absorbent tout.

J'ai envoyé à *Lambert* les trois premiers actes un peu corrigés. Il aura inceſſamment le reſte, avec l'épître à M. de *Richelieu*, et une à *Jean-Jacques*. Les *Cramer* ont la pièce pour les pays étrangers, *Lambert* l'a pour Paris. Je leur en fais préſent à ces conditions. Il ne me manque plus que de les avoir pour ennemis, parce que je les gratifie les uns et les autres. Je vous le répète, les talens ſont damnés dans ce monde. 1755.

Je vous conjure de faire entendre raiſon à M. de *Malesherbes;* il n'a ni bien agi ni bien parlé. Il a bien des torts, mais il eſt digne qu'on lui diſe ſes torts; c'eſt le plus grand éloge que je puiſſe faire de lui. Je vous embraſſe mille fois.

1755.

LETTRE CXXXIV.

A M. JEAN-JACQUES ROUSSEAU, *à Paris.*

Septembre.

M. *Rouſſeau* a dû recevoir de moi une lettre de remercîment. Je lui ai parlé, dans cette lettre, des dangers attachés à la littérature; je ſuis dans le cas d'eſſuyer ces dangers. On fait courir dans Paris des ouvrages ſous mon nom; je dois ſaiſir l'occaſion la plus favorable de les déſavouer. On m'a conſeillé de faire imprimer la lettre que j'ai écrite à M. *Rouſſeau*, et de m'étendre un peu ſur l'injuſtice qu'on me fait, et qui peut m'être très-préjudiciable. Je lui en demande la permiſſion. Je ne peux mieux m'adreſſer, en parlant des injuſtices des hommes, qu'à celui qui les connaît ſi bien. (*)

(*) *Réponſe de M. Rouſſeau.*

Paris, le 20 de ſeptembre.

En arrivant, Monſieur, de la campagne où j'ai paſſé cinq ou ſix jours, je trouve votre billet qui me tire d'une grande perplexité; car, ayant communiqué à M. de *Gauffecourt*, notre ami commun, votre lettre et ma réponſe, j'apprends à l'inſtant qu'il les a lui-même communiquées à d'autres, et qu'elles ſont tombées entre les mains de quelqu'un qui travaille à me réfuter, et qui ſe propoſe, dit-on, de les inſérer à la fin de ſa critique. M. *Bouchaud*, aggrégé en droit, qui vient de m'apprendre cela, n'a pas voulu m'en dire davantage; de ſorte que je ſuis hors d'état de prévenir les ſuites d'une indiſcrétion que, vu le contenu de votre lettre, je n'avais eue que pour une bonne fin.

Heureuſement, Monſieur, je vois par votre projet que le mal eſt moins grand que je n'avais craint. En approuvant une publication qui me fait

LETTRE CXXXV. 1755.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 12 de septembre.

Je vous envoie, Monseigneur, à la hâte et comme je peux, votre filleul l'Orphelin, dont vous voulez bien être le parrain ; ce sont les premiers exemplaires qui sortent de la presse. Je crois que vous joindrez à toutes vos bontés celle de me pardonner la dissertation que je m'avise toujours de coudre à mes dédicaces. J'aime un peu l'antique ; cette façon en a du moins quelque air. Les épîtres dédicatoires des anciens n'étaient pas faites comme une lettre qu'on met à la poste, et qui se termine par une vaine formule; c'étaient des discours instructifs. Un simple compliment n'est guère lu, s'il n'est soutenu par des choses utiles.

Il y a, à la fin de la pièce, une lettre à *Jean-Jacques Rousseau*, que j'ai cru nécessaire de publier dans la position où je me trouve.

Je suis honteux de vous entretenir de ces bagatelles, lorsque je ne devrais vous parler que du chagrin sensible que m'a causé la perte de votre procès. Je ne sais pas si une pareille décision se trouve dans l'Esprit des Lois. J'ignore la matière des substitutions ; j'avais seulement toujours entendu dire que les droits

honneur, et qui peut vous être utile, il me reste une excuse à vous faire sur ce qu'il peut y avoir eu de ma faute dans la promptitude avec laquelle ces lettres ont couru, sans votre consentement ni le mien.

Je suis avec les sentimens du plus sincère de vos admirateurs, &c.

Je suppose que vous avez reçu ma réponse du 10 de ce mois.

1755. des mineurs étaient inviolables ; et, à moins qu'il n'y ait une loi formelle qui déroge à ces droits, il me paraît qu'il y a eu beaucoup d'arbitraire dans ce jugement. Je ne puis croire surtout qu'on vous ait condamné aux dépens, et je regarde cette clause comme une fausse nouvelle. Je n'ose vous demander ce qui en est. Vous devez être surchargé d'affaires extrêmement désagréables. Il est bien triste de succomber, après tant d'années de peines et de frais, dans une cause qui, au sentiment de *Cochin*, était indubitable, et ne sefait pas même de question.

Vous êtes bien bon de me parler de tragédies et de dédicaces, quand vous êtes dans une crise si importante ; c'est une nouvelle épreuve où l'on a mis votre courage. Vous soutenez cette perte comme une colonne anglaise ; mais les canons ne peuvent rien ici, et ce n'est que dans votre belle ame que vous trouvez des ressources. C'est à cette ame noble et tendre que je serai attaché toute ma vie avec les sentimens les plus inviolables et les plus respectueux. Vous savez que ma nièce pense comme moi.

Permettez que je revienne à la pièce qui est sous votre protection. Je vous demande en grâce qu'on la joue à Fontainebleau, telle que je l'ai faite, telle que madame de *Pompadour* l'a lue et approuvée, telle que j'ai l'honneur de vous l'envoyer, et non telle qu'elle a été défigurée à Paris. En vérité, je ne puis concevoir comment elle a pu avoir quelques succès avec tant d'incongruités. Il faut que mademoiselle *Clairon* soit une grande enchantereſſe.

LETTRE CXXXVI. 1755.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 12 de septembre.

Je vous ai déjà mandé, mon cher ange, que j'ai envoyé la pièce à *Lambert;* que la seule chose importante pour moi, dans le triste état où je suis, c'est qu'elle paraisse avec les petits boucliers qui repoussent les coups qu'on me porte.

J'ai pris, sur les occupations cruelles, sur les maux qui m'accablent, sur le sommeil que je ne connais guère, un peu de temps à la hâte, pour corriger, pour arrondir ce que j'ai pu.

Si la pièce était malheureusement imprimée de la manière dont les comédiens la jouent, elle me ferait d'autant plus de peine que les copies en seraient très-incorrectes, et c'est ce que j'ai craint; c'est ce qui est arrivé à Rome sauvée, transcrite aux représentations. Il n'y a nulle liaison dans les choses qu'on a été obligé de substituer pour faire taire des critiques très-injustes. Ces critiques disparaissent bientôt, et il ne faut pas qu'il reste de vestige de la précipitation avec laquelle on a été forcé d'adoucir les ennemis d'un ouvrage passable avec des vers nécessairement faibles, par lesquels on a cru les désarmer.

S'il reste quelques longueurs, si l'impatience française ne veut pas que le dialogue ait sa juste étendue, on peut, aux représentations, sacrifier des vers; mais

1755. les yeux jugent autrement. Le lecteur exige que tout ait sa proportion, que rien ne soit tronqué, que le dialogue ait toute sa justesse. Je ne parle point de certains vers énergiques, tels que :

Les lois vivent encore et l'emportent sur vous.

vers que madame de *Pompadour* a approuvés, vers qui donnent quelque prix à mon ouvrage : me les ôter sans aucune raison, c'est jeter une bouteille d'encre sur le tableau d'un peintre. Ne joignez pas, je vous en conjure, aux désagrémens qui m'environnent, celui de laisser paraître mon ouvrage défiguré. Je ferai peut-être dans la nécessité d'employer plus de soins à faire jouer ma pièce à Fontainebleau, comme elle doit l'être, qu'on n'en a mis à satisfaire les murmures inévitables à une première représentation dans Paris. Un peu de fermeté, quelques vers retranchés suffiront pour faire passer la pièce au tribunal de ce parterre si indocile; mais, au nom de Dieu, que mon ouvrage soit imprimé comme je l'ai fait. Mon cher ange, j'exige cette justice de votre amitié.

Quant à M. de *Malesherbes*, il a tort, et il faut avoir le courage de lui faire sentir qu'il a tort; il n'y a que votre esprit aimable et conciliant qui puisse réussir dans cette affaire. N'y êtes-vous pas intéressé ? Quoi, un **** vole des manuscrits, et ce lâche insulte ! et il vous traite d'*espèce !* et M. de *Malesherbes* a protégé ce vol! Contre qui? contre celui que ce vol pouvait perdre. Parlez, parlez avec le courage de votre probité, de votre honneur, de votre amitié. Les hommes sont bien méchans! Vous

avez le droit de vous élever contre eux; c'eſt à la vertu d'être intrépide. Je vous embraſſe mille fois. Comment va le pied de madame d'*Argental*? Je vous envoie, par M. de *Malesherbes* même, l'édition de Genève. *Prault* n'aura rien, *Lambert* aura la France, les comédiens auront mon travail. Il ne me reſte que les tracaſſeries, mon cher ange; vos bontés l'emportent ſur tout. 1755.

LETTRE CXXXVII.

AU MEME.

17 de ſeptembre.

Je fais paſſer par vos mains, mon cher et reſpectable ami, ma réponſe à M. le comte de *Choiſeul*, ne ſachant pas ſon adreſſe. *Colini* vient d'arriver, et je reçois trop tard vos avis et ceux des anges. On vend déjà dans Paris, en manuſcrit, l'Orphelin comme la Pucelle, et tout auſſi défiguré. L'état cruel où les nouvelles infidélités touchant l'hiſtoire de la guerre dernière, et les dangers où me mettaient les copies abominables de la Pucelle, avaient réduit ma ſanté, ne me permettait pas de travailler; il s'en fallait beaucoup. Tout ce que j'ai pu faire a été de prévenir, par une prompte édition, le mal que m'allait faire une édition ſubreptice dont j'étais menacé tous les jours. Tout le mal vient de donner des tragédies à Paris, quand on eſt au pied des Alpes; cela n'eſt arrivé qu'à moi. Je ne crois pas avoir mérité qu'on

1755. me forçât à fuir ma patrie. Je m'aperçois seulement qu'il faut être auprès de vous pour faire quelque chose de passable, et que, si on veut tirer parti des talens, il ne faut pas les persécuter. Je compte sur quelque souvenir de la part de madame de *Pompadour* et de M. d'*Argenson;* mais je perdais absolument leurs bonnes grâces, si on avait publié cette Guerre de 1741, que l'un et l'autre m'avaient recommandé de ne pas donner au public; et le roi m'en aurait su très-mauvais gré, malgré les justes louanges que je lui donne. Je risquais d'être écrasé par le monument même que j'érigeais à sa gloire.

Jugez du chagrin que m'a causé la conduite de M. de *Malesherbes*, et son ressentiment injuste contre mes très-justes démarches.

Enfin, voilà la pièce imprimée avec tous ses défauts qui sont très-grands. Il n'y a autre chose à faire qu'à la supprimer au théâtre, et à attendre un temps favorable pour en redonner deux ou trois représentations. Comptez que je suis très-affligé de ne m'être pas livré à tout ce qu'un tel sujet pouvait me fournir; c'était une occasion de dompter l'esprit de préjugé qui rend parmi nous l'art dramatique encore bien faible. Nos mœurs sont trop molles. J'aurais dû peindre, avec des traits plus caractérisés, la fierté sauvage des Tartares et la morale des Chinois. Il fallait que la scène fût dans une salle de *Confucius*, que *Zamti* fût un descendant de ce législateur, qu'il parlât comme *Confucius* même, que tout fût neuf et hardi, que rien ne se ressentît de ces misérables bienséances françaises, et de ces petitesses d'un peuple qui est assez ignorant et assez fou pour vouloir qu'on

penſe à Pékin comme à Paris. J'aurais accoutumé peut-être la nation à voir, ſans s'étonner, des mœurs plus fortes que les ſiennes; j'aurais préparé les eſprits à un ouvrage plus fort que je médite, et que je ne pourrai probablement exécuter. Il faudra me réduire à planter des marroniers et des pêchers; cela eſt plus aiſé, et n'eſt pas ſujet aux revers que les talens attirent. Il faut enfin vivre pour ſoi, et mourir pour ſoi, puiſque je ne peux vivre pour vous et avec vous. Je vous embraſſe bien tendrement, mon très-cher ange. 1755.

LETTRE CXXXVIII.

AU MEME.

20 de ſeptembre.

Mon cher ange, tout malade que je ſuis, j'ai lu avec attention le grand mémoire ſur l'Orphelin. J'en fais les plus ſincères remercîmens au chœur des anges; mais les forces et le temps me manquent pour donner à cet ouvrage la perfection que vous croyez qu'il mérite, et du moins les ſoins que je lui dois après ceux que vous en avez daigné prendre. Je crois que le mieux ſerait de ne pas reprendre la pièce après Fontainebleau, de gagner du temps, de me laiſſer celui de me reconnaître. Songez que je n'ai ni ſanté ni recueillement d'eſprit. Cette cruelle aventure de l'hiſtoire de 1741, l'injuſtice de M. de *Malesherbes*, ſes diſcours offenſans et ſi peu mérités,

1755. six mille copies répandues dans Paris d'un ouvrage tout falsifié et qui me fait grand tort, tant de tribulations jointes aux souffrances du corps, des ouvriers de toute espèce qu'il faut conduire, un voyage à mon autre hermitage qu'il faut faire; tout m'arrache à présent à l'Orphelin, mais rien ne m'ôtera jamais à vous. Tâchez, je vous en prie, que les comédiens oublient l'Orphelin cet hiver; mais ne m'oubliez pas. Vous ne m'aimez que comme feseur de tragédies; je ne veux pas être aimé ainsi. Vous ne me parlez point de vous, de votre vie, de vos amusemens; vous ne me dites point si vous êtes aussi mécontent que moi de Cadix; si vous avez été à la campagne cet été. Vous ne savez pas que vos minuties sont pour moi essentielles. Il faut que vous me parliez de vous davantage, si vous voulez que je sois mieux avec moi-même. Adieu; je vous demande toujours en grâce de faire lire à M. de *Thibouville* ce que vous savez.

LETTRE CXXXIX.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 27 de septembre.

Vous devez, Monseigneur, avoir reçu mes magots depuis la lettre dont vous m'avez honoré. J'avais adressé le premier exemplaire sortant de la presse, à M. *Pallu*, sous l'enveloppe de M. *Rouillé*. Je ne crois pas qu'il y ait aucune négociation avec la Chine qui ait pu empêcher que le paquet vous ait été rendu.

rendu. Tout a été fait un peu à la hâte de ma part, et je vous demande très-sérieusement pardon de vous offrir une pièce que j'aurais pu rendre, avec le temps, moins indigne de vous; mais on ne fait pas toujours tout ce qu'on voudrait. Je ne vous parlerai plus de votre procès, puisque vous l'avez oublié; mais vous ne m'empêcherez pas d'être surpris et affligé. Je voudrais que l'injustice opiniâtre des Anglais me donnât un sujet plus ample pour parler de vous selon mon cœur. Vous m'inspirez du goût pour l'historiographerie, depuis que je ne suis plus historiographe. L'histoire de la guerre de 1741, où vous êtes tout du long, paraîtra un jour; mais c'est un fruit qu'il faut laisser mûrir. Madame *Denis* jure toujours qu'elle vous remit l'exemplaire que je lui avais envoyé pour vous; mais voici ce qui est arrivé. Un libraire de Paris, nommé *Prieur*, acheta vingt-cinq louis, il y a quelque temps, une partie de ce manuscrit qui n'allait que jusqu'à la bataille de Fontenoi; et ce qui est fort étrange, c'est que ce libraire dit l'avoir acheté de M. de * * *. Manger six cents mille francs, et vendre six cents francs un manuscrit dérobé, voilà un singulier exemple de ce que la ruine traîne après elle. M. de *Malesherbes* eut la faiblesse de permettre cette édition, sans me consulter. J'en fus instruit; j'ignorais ce qu'on avait imprimé; je savais seulement qu'une partie de l'histoire du roi allait paraître sous mon nom, sans mon aveu, sans qu'on m'eût rien communiqué. J'écrivis à madame de *Pompadour* et à M. d'*Argenson*, et j'obtins sur le champ qu'on fît saisir l'ouvrage. Une des plus fortes raisons qui m'ont déterminé à prendre 1755.

1755. ce parti, c'eſt la crainte qu'on ne m'accusât de flatterie dans cette hiſtoire. J'aurais paſſé pour l'avoir publiée moi-même, et pour avoir voulu m'attirer quelque grâce par des louanges. Ces louanges ne peuvent jamais être bien reçues que quand elles paraiſſent entièrement déſintéreſſées. D'ailleurs, je n'avais point revu cette hiſtoire, et il y a toute apparence qu'on n'en avait publié que des fragmens fort imparfaits. Madame de *Pompadour* et M. d'*Argenſon* ont penſé comme moi, et madame de *Pompadour* m'a fait l'honneur de m'écrire, auſſi-bien que monſieur d'*Argenſon*, qu'elle approuvait ma conduite. Je me flatte que vous daignez lui donner la même approbation. Vous voyez combien ceux qui ont parlé de cette affaire ont été peu inſtruits; mais l'eſt-on jamais bien ſur les grandes choſes et ſur les petites? A propos de petites, vous avez lu, ſans doute, madame de *Staal*. Je m'aperçois que mon bavardage n'eſt pas petit. Recevez mon tendre reſpect.

LETTRE CXL. 1755.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

Aux Délices, le 1 d'octobre.

Je n'ai point répondu, mon ancien ami, aux belles exhortations que vous me faites sur cette vieille folie de trente années, que vous voulez que je rajeuniſſe. J'attends que je ſois à l'âge auquel *Fontenelle* a fait des comédies. Il n'eſt permis qu'à un jeune homme ou à un radoteur de s'occuper d'une Pucelle. *Colonne*, à l'âge de ſoixante et quinze ans, commenta l'Aloïſia; mais il y a peu de ces grandes ames qui conſervent ſi long-temps le feu ſacré de *Prométhée*. Il y a d'ailleurs un petit obſtacle à l'entrepriſe que vous me propoſez, c'eſt que l'ouvrage n'eſt plus entre mes mains; je m'en ſuis défait comme d'une tentation. Je me ſuis mis gravement à juger les nations dans une eſpèce de tableau du genre-humain, auquel je travaille depuis long-temps, et je ne me ſens pas l'agilité de paſſer de la ſalle de *Confucius*, à la maiſon de madame *Pâris*. J'ai lu les Mémoires de madame de *Staal;* elle paraît plus occupée des événemens de la femme de chambre que de la conſpiration du prince de *Cellamare*. On dit que nous aurons bientôt les Mémoires de mademoiſelle *Rondet*, fille ſuivante de madame de *Staal*.

Vous ne pouviez vous défaire de vos anglais et de vos italiens en de meilleures mains qu'en celles

de M. le comte de *Lauragais*. Le vieux *Protagoras* ou
1755. *Diagoras du Marfais* m'a répondu de lui.

Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE CXLI.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

Aux Délices, 8 d'octobre.

J'AI beaucoup d'obligations, Mademoiſelle, à M. et à madame d'*Argental;* mais la plus grande eſt la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire. J'ai fait ce que j'ai pu pour mériter leur indulgence, et je voudrais bien n'être pas tout-à-fait indigne de l'intérêt qu'ils ont daigné prendre à un faible ouvrage, et des beautés que vous lui avez prêtées; mais, à mon âge, on ne fait pas tout ce qu'on veut. Vous avez affaire, dans cette pièce, à un vieil auteur et à un vieux mari, et vous ne pouvez échauffer ni l'un ni l'autre. J'ai envoyé à M. d'*Argental* quelques mouches cantharides pour la dernière ſcène du quatrième acte entre votre mari et vous; et comme j'ai, ſelon l'uſage de mes confrères les barbouilleurs de papier, autant d'amour propre que d'impuiſſance, je ſuis perſuadé que cette ſcène ſerait aſſez bien reçue, ſurtout ſi vous vouliez réchauffer le vieux mandarin par quelques careſſes dont les gens de notre âge ont beſoin, et l'engager à faire, dans cette occaſion, un petit effort de mémoire et de poitrine.

Au reſte, Mademoiſelle, je vous ſupplie inſtamment de vouloir bien conſerver, ſans ſcrupule, ces deux vers au premier acte : 1755.

Voilà ce que cent voix, en ſanglots ſuperflus,
Ont appris dans ces lieux à mes ſens éperdus.

Vous pouvez être très-sûre que les ſanglots n'ont pas d'autre paſſage que celui de la voix; et, ſi on n'eſt pas accoutumé à cette expreſſion, il faudra bien qu'on s'y accoutume.

Je vous demande grâce auſſi pour ces vers :

Les femmes de ces lieux ne peuvent m'abuſer;
Je n'ai que trop connu leurs larmes infidelles.

Le parterre ne hait pas ces petites excurſions ſur vous autres, Meſdames.

Je prie *Gengis* de vouloir bien dire quand vous paraiſſez :

Que vois-je? eſt-il poſſible? ô ciel! ô deſtinée!
Ne me trompé-je point? eſt-ce un ſonge, une erreur?
C'eſt Idamé, c'eſt elle, et mes ſens, &c.

Je ſuppoſe que vous ménagez votre entrée de façon que *Gengis-kan* a le temps de prononcer tout ce bavardage.

Je demande inſtamment qu'on rétabliſſe la dernière ſcène du quatrième acte, telle que je l'ai envoyée à M. d'*Argental*; elle doit faire quelque effet ſi elle eſt jouée avec chaleur; du moins elle en feſait lorſque je la récitais, quoique j'aye perdu mes dents au pied des Alpes.

1755. Je ne peux pas concevoir comment on a pu ôter de votre rôle ce vers au quatrième acte :

Les lois vivent encore et l'emportent ſur vous.

C'eſt aſſurément un des moins mauvais de la pièce, et un de ceux que votre art ferait le plus valoir. Il n'eſt pas poſſible de ſoutenir le vers qu'on a mis à la place :

Mon devoir et ma loi ſont au-deſſus de vous ;
Je vous l'ai déjà dit.

Vous ſentez qu'*un devoir au-deſſus de quelqu'un*, n'eſt pas une expreſſion françaiſe ; et ce malheureux, *je vous l'ai déjà dit*, ne ſemble être là que pour avertir le public que vous ne devriez pas le redire encore.

La dernière ſcène du quatrième acte eſt entre les mains de M. d'*Argental*, *je vous l'ai déjà dit ;* et dans cette dernière ſcène que, par parenthèſe, je trouve très-bonne, je voudrais que *Zamti* eût l'honneur de vous dire :

Ne parlons pas des miens, laiſſons notre infortune, &c.

Je voudrais que le cinquième acte fût joué tel qu'il eſt imprimé. J'ai de fortes raiſons pour croire que votre ſcène avec *Octar* ne doit point être tronquée, et que vous diſiez :

Si j'obtenais du moins, avant de voir un maître,
Qu'un moment à mes yeux mon époux pût paraître, &c.

Une de ces raiſons, c'eſt qu'il me paraît très-convenable qu'*Idamé*, qui a ſon projet de mourir

avec ſon mari, veuille l'exécuter ſans voir *Gengis;* et que, remplie de cette idée, elle haſarde ſa prière à *Octar :* d'ailleurs, j'aime fort ce brutal d'*Octar*, et je voudrais qu'il parlât encore davantage. 1755.

Je vous demande pardon, Mademoiſelle, de tous ces détails. Maintenant, ſi M. de *Crébillon*, ou M. de *Châteaubrun*, ou quelques autres jeunes têtes de mon âge, n'ont ni tragédies, ni comédies nouvelles à vous donner pour votre Saint-Martin; et ſi votre malheur vous force à reproduire encore au théâtre les cinq magots chinois, je vous enverrais la pièce avec le plus de changemens que je pourrais. J'attendrais ſur cela vos ordres; mais voici ce que je vous conſeillerais, ce ſerait de jouer Mariamne à la rentrée de votre parlement. Ce rôle eſt trop long pour mademoiſelle *Gauſſin*, qui ne doit pas d'ailleurs en être jalouſe. Vous feriez réuſſir cette pièce avec M. *le Kain* qui joue, dit-on, très-bien *Hérode;* vous joueriez après cela *Idamé*, ſi le public redemandait la pièce; j'aurais le temps de la rendre moins indigne de vous.

Je vous demande pardon d'une ſi longue lettre que le triſte état de ma ſanté m'a obligé de dicter. Je vous préſente mes très-ſincères remercîmens, &c.

1755.

LETTRE CXLII.

A M. DU MARSAIS, *à Paris.*

Aux Délices, le 12 d'octobre.

Je bénis les Chinois, et je brûle des paſtilles à *Confucius*, mon cher philoſophe, puiſque mon étoffe de Pékin vous a encore attiré dans le magaſin d'*Adrienne* (*). Nous l'avons vue mourir, et le comte de *Saxe*, devenu depuis un héros, et preſque tous ſes amis. Tout a paſſé, et nous reſtons encore quelques minutes ſur ce tas de boue, où la raiſon et le bon goût ſont un peu rares.

Si les Français n'étaient pas ſi français, mes Chinois auraient été plus chinois, et *Gengis* encore plus tartare. Il a fallu appauvrir mes idées, et me gêner dans le coſtume, pour ne pas effaroucher une nation frivole qui rit ſottement, et qui croit rire gaiement, de tout ce qui n'eſt pas dans ſes mœurs, ou plutôt dans ſes modes.

M. le comte de *Lauragais* me paraît au-deſſus des préjugés, et c'eſt alors qu'on eſt bien. Il m'a écrit une lettre dont je tire preſque autant de vanité que de la vôtre. Il a dû recevoir ma réponſe adreſſée à l'hôtel de Brancas. Il penſe, puiſqu'il vous aime. Cultivez de cet eſprit-là tout ce que vous pourrez ; c'eſt un ſervice que vous rendez à la nation. Vivez, inſpirez la philoſophie.

(*) M. *du Marſais* avait enſeigné la déclamation à mademoiſelle *le Couvreur*.

Nous ne nous verrons plus; mais ſe voit-on dans Paris ? Nous voilà morts l'un pour l'autre; j'en ſuis bien fâché. Je trouve quelques philoſophes au pied des Alpes ; toute la terre n'eſt pas corrompue. 1755.

Vous vivez ſans doute avec les encyclopédiſtes ; ce ne ſont pas des bêtes que ces gens-là ; faites-leur mes complimens, je vous en prie. Conſervez-moi votre amitié juſqu'à ce que notre machine végétante et penſante retourne aux élémens dont elle eſt faite.

Je vous embraſſe en *Confucius;* je m'unis à vos penſées ; je vous aime toujours au bord de mon lac, comme lorſque nous ſoupions enſemble. Adieu; on n'écrivait ni à *Platon* ni à *Socrate*, votre très-humble ſerviteur.

LETTRE CXLIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 d'octobre.

MON cher ange, vous commencez donc à être un peu content. Vous le ſeriez davantage ſans trois terribles empêchemens, la maladie ; l'éloignement et une Hiſtoire générale qui me tue. Puis-je ſonger au ſeul *Gengis*, quand je me mêle du gouvernement de toute la terre ? Les Japonais et les Anglais, les jéſuites et les talapoins, les chrétiens et les muſulmans me demandent audience. J'ai la tête pleine du procès de tous ces gens-là. Vous avez beau me dire que la cauſe de *Gengis* doit paſſer la première, vous

1755. connaiſſez trop bien la faibleſſe humaine pour ne pas ſavoir que nous ne ſommes les maîtres de rien. Dites à vos fleurs de s'épanouir, à vos blés de germer, ils vous répondront : attendez ; cela dépend de la terre et du ſoleil. Mon cher ange, ma pauvre tête dépend de tout. Je fais ce que je peux, quand je peux ; plus je vais en avant, plus je me tiens machine griffonnante. Pour vous, meſſieurs de Paris, faites ſuivant vos volontés ; ordonnez, coupez, taillez, rognez, faites jouer mes magots devant les marionnettes de Fontainebleau, et qu'on y déchire l'auteur au ſortir de la pièce, tandis que je languis malade dans mon hermitage entre de la caſſe et des livres ennuyeux. J'ai mandé à *Lambert* que je ſerais peut-être aſſez fou pour lui donner, en ſon temps, une nouvelle tragédie à imprimer ; mais ce n'eſt pas du pain cuit pour *Lambert*. Il faut que les nations ſoient jugées, et que le génie me diſe, travaille. En attendant, mon divin ange, j'ai recours à vous auprès de *Lambert ;* il s'aviſe d'imprimer un recueil de toutes mes ſottiſes, et il n'a encore aucune des corrections, aucun des changemens ſans nombre que j'y ai faits. C'eſt encore un travail aſſez grand de mettre tout cela en ordre. Dites-lui, je vous en conjure, qu'il ne faſſe rien avant que je lui aye fait tenir tous mes papiers. Ce pareſſeux eſt bien ardent quand il croit qu'il y va de ſon intérêt ; mais ſon intérêt véritable eſt de ne rien faire ſans mes avis et ſans mes ſecours. De quoi ſe mêle-t-il de commencer, ſans me le dire, une édition de mes œuvres, lorſqu'il ſait que j'en fais une à Genève, et lorſqu'il a paſſé une année entière ſans vouloir profiter des dons que je lui offrais. Il

m'envoya ; il y a un an ; une feuille de la Henriade, et s'en tint là, et point de nouvelles. Je lui mandai enfin que je payerais la feuille, et qu'il s'allât promener. Je donnai mes guenilles à d'autres ; et à présent le voilà qui travaille, et sans m'avoir averti. Je vous prie, mon cher ange, de lui laver la tête en passant, si vous le rencontrez en allant à la comédie, si vous vous en souvenez, si vous voulez bien avoir cette bonté. Je vous demande bien pardon de mon importunité ; mais encore faut-il être imprimé à sa fantaisie. Adieu ; je voudrais travailler à la vôtre, et réussir autant que j'ai envie de vous plaire. 1755.

LETTRE CXLIV.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

Aux Délices, 25 d'octobre.

On me mande qu'on rejoue à Paris cette pièce dont vous faites tout le succès. Le triste état de ma santé m'a empêché de travailler à rendre cet ouvrage moins indigne de vous. Je ne peux rien faire, mais vous pouvez retrancher. On m'a parlé de quatre vers que vous récitez à la fin du quatrième acte :

Cependant de Gengis j'irrite la furie ;
Je te laisse en ses mains, je lui livre ta vie ;
Mais mon devoir rempli, je m'immole après toi ;
Cher époux, en partant, je t'en donne ma foi.

Je vous demande en grâce, Mademoiselle, de

1755. supprimer ces vers. Ce n'eſt pas que je ſois fâché qu'on ait inſéré des vers étrangers dans mon ouvrage; au contraire, je ſuis très-obligé à ceux qui ont bien voulu me donner leurs ſecours pendant mon abſence; mais le public ne peut être content de ces vers; ils reſſemblent à ceux que dit *Chimène* à *Rodrigue*, mais ils ne ſont ni ſi heureux ni ſi bien placés.

Rien n'eſt plus froid que des ſcènes où l'un répète qu'on mourra, et où un autre acteur conjure l'actrice de vivre. Ces lieux communs doivent être bannis; il faut des choſes plus neuves. Je vais écrire à monſieur d'*Argental* pour le ſupplier, avec la plus vive inſtance, de s'unir avec moi pour remettre les choſes comme elles étaient. Je peux vous aſſurer que la ſcène ne ſera pas mal reçue, ſi vous la récitez comme je l'ai faite en dernier lieu.

Je n'ai que le temps, Mademoiſelle, de vous demander pardon de ces minuties, et de vous aſſurer de tous les ſentimens que je vous dois.

LETTRE CXLV. 1755.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux prétendues Délices, octobre.

Tout va de travers dans ce monde, mon cher ange. Il m'eſt mort un petit ſuiſſe charmant, qui m'avait fait avoir une maiſon aſſez agréable auprès de Lauſane, me l'avait meublée, ajuſtée, et qui m'y attendait avec ſa femme. J'allais à cette maiſon où j'avais fait porter mes livres; je comptais y travailler à votre Orphelin. Mon ſuiſſe eſt mort dans ma maiſon; ſes effets étaient confondus avec les miens. J'ai été très-affligé, très-dérangé, je n'ai pas pu faire un vers. Vous ne ſavez pas, vous autres conſeillers d'honneur, ce que c'eſt que de faire bâtir en Suiſſe en deux endroits à la fois, de planter et de changer des vignes en pré, et de faire venir de l'eau dans un terrain ſec, pendant qu'on a une Hiſtoire générale ſur les bras, et une maudite Pucelle qui court le monde en dévergondée, et un petit ſuiſſe qui s'aviſe de mourir chez vous. Faites comme il vous plaira avec votre Orphelin; il n'a de père que vous; il me faudrait un peu de temps pour le retoucher à ma fantaiſie. Je ſuis toujours dans l'idée qu'il faut parler de *Confucius* dans une pièce chinoiſe. Les petits changemens que je ferais à préſent ne produiraient pas un grand effet. C'eſt mademoiſelle *Clairon* qui établit tout le ſuccès de la pièce. On dit que *le Kain* a joué à Fontainebleau plus en goujat qu'en tartare, qu'il n'eſt ni noble, ni amoureux,

1755. ni terrible, ni tendre, et que *Sarrazin* a l'air d'un vieux sacristain de pagode. J'aurais beau mettre dans leur bouche des vers de Cinna et d'Athalie, on ne s'en apercevrait pas. J'ai besoin d'une inspiration de quinze jours pour rapiécer ou rapiéceter mon drame; nos histrions feraient quinze autres jours à remettre le tout au théâtre, et je ne ferais pas sûr du succès. Vous avez fait réussir mes magots avec tous leurs défauts, mon cher et respectable ami; vous les ferez supporter de même. Je ne les ai imprimés que pour aller au-devant de la Pucelle qu'on vend par-tout. Il fallait absolument désavouer ces abominables copies qui courent dans l'Europe. J'ai besoin d'un peu de repos dans ma vieillesse et dans une vieillesse infirme, qui ne résisterait pas à des chagrins nouveaux. Ma lettre à *Jean-Jacques* a fait un assez bon effet, du moins dans les pays étrangers; mais je crains toujours les langues médisantes du vôtre. Comptez, mon divin ange, que le génie poëtique ne s'accommode pas de toutes ces tribulations. Ce maudit *Lambert* parle toujours de réimprimer *presto, presto*, mes sottises non corrigées. Il ne veut point attendre; il a grand tort de toutes façons; c'est encore là une de mes peines. Encore si on pouvait bien digérer! mais avoir toujours mal à l'estomac, craindre les rois, et les libraires, et les pucelles! on n'y résiste pas. Etes-vous content de Cadix? Pour moi j'en suis horriblement mécontent.

Le roi de Prusse m'a fait *mille complimens*, et me demande de nouveaux chants de la Pucelle; il a le diable au corps. Comment va le pied de madame d'*Argental*? Je suis à ses pieds. Adieu, divin ange.

LETTRE CXLVI. 1755.

A M. LE COMTE DE CHOISEUL.

Aux Délices, ou soi-disant telles, 29 d'octobre.

Je vous remercie, Monsieur, de M. *Palissot* et de toutes vos autres bontés. J'en suis un peu indigne. Je n'ai point verni mes cinq magots chinois comme je l'aurais voulu. Je viens d'envoyer à M. d'*Argental* ce que j'ai pu; quoique j'aye à présent l'esprit assez triste, je ne l'ai pourtant point tragique. Cette maudite Pucelle, qui m'a souvent fait rire, me rend trop sérieux. Je crains que les ames dévotes ne m'imputent ce scandale, et la crainte glace la poësie. La Pucelle de *Chapelain* n'a jamais fait tant de bruit. Me voilà, avec mes quatre cheveux gris, chargé d'une fille qui embarrasserait un jeune homme. Il arrivera malheur. Vous ne sauriez croire quel tort *Jeanne d'Arc* a fait à l'Orphelin de la Chine.

Je ne manquerai pas de vous envoyer, Monsieur, le recueil de mes rêveries, dès qu'il sera imprimé. Je conviens que *Lambert* a négligé l'Orphelin autant que moi. N'aurait-il point aussi quelque Pucelle à craindre? Je ne sais plus à quel saint me vouer. Je trouverai toujours dans mon chemin St *Denis* qui me redemandera son oreille, St *George* à qui j'ai coupé le bout du nez, et surtout St *Dominique;* cela est horrible. Les Mahométans ne me pardonneront pas ce que j'ai dit de *Mahomet.* Il me reste la cour de Pékin; mais c'est encore la famille des conquérans tartares. Je vois qu'il faudra pousser jusqu'au

Japon. En attendant, Monsieur, conservez-moi à
1755. Paris des bontés qui me sont plus précieuses que les faveurs d'*Agnès* et le pucelage de *Jeanne*.

LETTRE CXLVII.

A M. THIRIOT, *à Paris*.

Aux Délices, le 8 de novembre.

Mon ancien ami, j'ai vu M. *Patu;* il a de l'esprit, il est naturel, il est aimable. J'ai été très-fâché que son séjour ait été si court, et encore plus fâché qu'il ne soit pas venu avec vous; mais la saison était encore rude, et ma cabane était pleine d'ouvriers. Il s'en allait tous les soirs coucher au couvent de Genève avec M. *Palissot*, autre enfant d'*Apollon*. Ces deux pélerins d'Emmaüs sont remplis du feu poëtique : ils sont venus me réchauffer un peu; mais je suis plus glacé que jamais par les nouvelles que j'apprends du pucelage de *Jeanne*. Il est très-sûr que des fripons l'ont violée, qu'elle en est toute défigurée, et qu'on la vend en Hollande et en Allemagne sans pudeur. Pour moi, je la renonce et je la déshérite : ce n'est point là ma fille; je ne veux pas entendre parler de *catins*, quand je suis sérieusement occupé de l'histoire du genre-humain. Cependant, je ne vois que *catins* dans cette histoire; elles se rencontrent par-tout, de quelque côté qu'on se tourne. Il faut bien prendre patience.

Avez-vous toute l'histoire d'*Ottieri*? En ce cas, voulez-vous vous en défaire en ma faveur? Si vous

avez

avez quelques bons livres anglais et italiens, ayez la bonté de m'en faire un petit catalogue. Je vous demanderai la préférence pour les livres dont j'aurai besoin, et vous serez payé sur le champ. Adieu, mon ancien ami. 1755.

LETTRE CXLVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

8 de novembre.

Mon cher ange, je suis toujours pénétré de vos bontés pour les Chinois. Vous devez avoir reçu deux exemplaires un peu corrigés, mais non autant que vous et moi le voudrions. J'ai dérobé quelques momens à mes travaux historiques, à mes maladies, à mes chagrins, pour faire cette petite besogne. La malignité qu'on a eue de placer M. de *Thibouville* dans cet impertinent manuscrit qui court, et de lui montrer cette infamie, m'a mis au désespoir. Il est vrai qu'on l'a mis en grande compagnie. Les polissons qui défigurent et qui vendent l'ouvrage, n'épargnent personne; ils fourrent tout le monde dans leurs caquets. Je me flatte que vous ferez, avec M. de *Thibouville*, votre ministère d'ange consolateur.

J'ai vu, pendant neuf jours, vos deux pélerins d'Emmaüs. C'est véritablement une neuvaine qu'ils ont faite. Ils m'ont paru avoir beaucoup d'esprit et de goût, et je crois qu'ils feront de bonnes choses. Pour moi, mon cher ange, je suis réduit à planter.

1755. J'achève cette maudite Hiſtoire générale, qui eſt un vaſte tableau feſant peu d'honneur au genre-humain. Plus j'enviſage tout ce qui s'eſt paſſé ſur la terre, plus je ſerais content de ma retraite, ſi elle n'était pas trop éloignée de vous. Si madame d'*Argental* a ſi long-temps mal au pied, il faut que M. de *Châteaubrun* lui dédie ſon Philoctète; mais ce pied m'alarme Je reçois dans ce moment une ode ſur la mort, intitulée *de main de maître;* elle m'arrive d'Allemagne, et il y a des vers pour moi. Tout cela eſt bien plaiſant, et la vie eſt un drôle de ſonge. Je ne rêve pourtant pas en vous aimant de tout mon cœur. Mille tendres reſpects à tous les anges.

LETTRE CXLIX.

AU MEME.

14 de novembre.

Mon cher ange, je prends la liberté de vous adreſſer une lettre à cachet volant, pour l'académie françaiſe et pour monſieur ſon ſecrétaire, dont j'ignore le nom. J'envoie ma lettre ſous l'enveloppe de monſieur *Dupin*, ſecrétaire de M. le comte d'*Argenſon*. Je me ſuis déjà ſervi de cette voie pour vous faire tenir deux exemplaires corrigés de l'Orphelin de la Chine, et je me flatte que vous les avez reçus. La lettre pour l'académie, et celle au ſecrétaire, ſont à cachet volant, dans la même enveloppe. Pardonnez encore, mon cher et reſpectable ami, à cette importunité. La démarche que je fais eſt néceſſaire, et il

faut qu'elle ſoit publique. Elle eſt meſurée, elle eſt décente, elle eſt bien conſultée, bien approuvée, et j'oſe croire que vous ne la condamnerez pas. C'eſt un très-grand malheur que la publicité de ce manuſcrit qui inonde l'Europe ſous le nom de la Pucelle d'Orléans. Un déſaveu modeſte eſt le ſeul palliatif que je puiſſe appliquer à un mal ſans remède. Je vous ſupplie donc de vouloir bien faire rendre au ſecrétaire de l'académie le paquet que M. *Dupin* vous fera tenir, et qui part le même jour que cette lettre. 1755.

Cette maudite *Jeanne d'Arc* a fait grand tort à notre Orphelin. Il vaudrait bien mieux ſans elle; mais vous pouvez compter que ma vie eſt empoiſonnée, et mon ame accablée depuis ſix mois. Je ſuis ſi honteux qu'à mon âge on réveille ces plaiſanteries indécentes, que mes montagnes ne me paraiſſent pas avoir aſſez de cavernes pour me cacher. Aidez-moi, mon cher ange, et je vous promets encore une tragédie, quand j'aurai de la ſanté et de la liberté d'eſprit. En attendant, laiſſez-moi pleurer ſur *Jeanne*, qui cependant fait rire beaucoup d'honnêtes gens. Comment va le pied de madame d'*Argental*? et pourquoi a-t-elle mal au pied? *Le Kain* m'a mandé que notre Orphelin n'allait pas mal. Vous êtes le père de l'Orphelin; je voudrais bien lui donner un frère, mais ſeulement pour vous plaire. Madame *Denis* vous fait les plus tendres complimens. Je baiſe les ailes de tous les anges.

1755.

LETTRE CL.

AU MEME.

Aux Délices, près Genève, 1 de décembre.

Je dicte, mon cher ange, mes très-humbles et très-tendres remercîmens, car il y a bien des jours que je ne peux pas écrire. Je vous avais envoyé le paquet pour l'académie, avant d'avoir reçu la lettre par laquelle vous m'avertiſſiez de la noble et ſcrupuleuſe attention de meſſieurs des poſtes; je profiterai dorénavant de votre avis. Je vous aſſure qu'on vous en a donné un bien faux, quand on vous a dit que je feſais une nouvelle tragédie. Le fait eſt que madame *Denis* avait promis Zulime à meſſieurs de Lyon; mais, comme monſieur le cardinal votre oncle ne va pas aux ſpectacles, la groſſe madame *Deſlouches* ſe paſſera de Zulime.

Ceux qui ont imprimé la rapſodie dont vous avez la bonté de me parler, ont bien mal pris leur temps. L'Europe eſt dans la conſternation du jugement dernier arrivé dans le Portugal. Genève ma voiſine y a plus de part qu'aucune ville de France; elle avait à Lisbonne une grande partie de ſon commerce. Cette aventure eſt aſſurément plus tragique que les Orphelin et les Mérope. Le *tout eſt bien* de *Matthieu Garo* et de *Pope* eſt un peu dérangé. Je n'oſe plus me plaindre de mes coliques depuis cet accident. Il n'eſt pas permis à un particulier de ſonger à ſoi dans une déſolation ſi générale. Portez-vous bien, vous,

madame d'*Argental* et tous les anges, et tâchez de tirer parti, si vous pouvez, de cette courte et misérable vie; je suis bien fâché de passer les restes de la mienne loin de vous. S'il y a quelques nouvelles sur *Jeanne*, je vous supplie de ne me laisser rien ignorer. 1755.

Je vous embrasse bien tendrement.

LETTRE CLI.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Monrion, 16 de décembre.

Il faut que je dicte une lettre pour vous, ma chère nièce, en arrivant dans notre solitude de Monrion. Je ne vous ai point écrit depuis long-temps, mais je ne vous ai jamais oubliée. Tantôt malade, tantôt profondément occupé de bagatelles, j'ai été trop paresseux d'écrire. Si je vous avais écrit autant que j'ai parlé de vous, vous auriez eu de mes lettres tous les jours.

Je vais faire chercher les meilleurs pastels de Lausane; vous en faites un si bel usage que j'irais vous en déterrer au bout du monde. Toutes nos petites Délices sont ornées de vos œuvres. Vous êtes déjà admirée à Genève, et vous l'emportez sur *Liotard*. Remerciez la nature, qui donne tout, de vous avoir donné le goût et le talent de faire des choses si agréables.

C'est assurément un grand bonheur de s'être procuré pour toute sa vie, un amusement qui satisfait à

——— la fois l'amour propre et le goût, et qui fait qu'on vit
1755. ſouvent avec ſoi-même, ſans être obligé d'aller chercher à perdre ſon temps en aſſez mauvaiſe compagnie, comme font la plupart de tous les hommes, et même de vous autres dames. L'ennui et l'inſipidité ſont un poiſon froid contre lequel bien peu de gens trouvent un antidote.

Votre ſœur et moi, nous cherchons auſſi à peindre. On me reproche un peu de nudités dans notre pauvre *Jeanne d'Arc;* on dit que les éditeurs l'ont étrangement défigurée. J'ai tiré mon épingle du jeu du mieux que j'ai pu; et, grâces à vos bontés, nous avons évité le grand ſcandale.

Je me mets à préſent au régime du repos; mais j'ai peur qu'il ne me vaille rien, et que je ne ſois obligé d'y renoncer. Madame *Denis* ſe donne actuellement le tourment d'arranger notre retraite de Monrion. Nous avons eu aujourd'hui preſque tout Lauſane. Je me flatte que les autres jours ſeront un peu plus à moi; je ne ſuis pas venu ici pour chercher du monde. La ſeule compagnie que je déſire ici, c'eſt la vôtre. Peut-être que le docteur *Tronchin* ne ſera pas inutile à votre ſanté; vous êtes dans l'âge où les eſtomacs ſe raccommodent, et moi dans celui où l'on ne raccommode rien. Sans doute vous trouverez bien le moyen d'amener votre enfant avec vous. Si ma pauvre ſanté me permettait de lui ſervir de précepteur, je prendrais de bon cœur cet emploi; mais la meilleure éducation qu'il puiſſe avoir, c'eſt d'être auprès de vous.

Ma chère nièce, mille complimens à tout ce que vous aimez.

LETTRE CLII. 1755.

A MESSIEURS DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

Le 21 de décembre.

MESSIEURS,

DAIGNEZ recevoir mes très-humbles remercîmens de la ſenſibilité publique (*) que vous avez témoignée ſur le vol et la publication odieuſe de mes manuſcrits, et permettez-moi d'ajouter que cet abus, introduit depuis quelques années dans la librairie, doit vous intéreſſer perſonnellement : vos ouvrages, qui excitent plus d'empreſſement que les miens, ne ſeront pas exempts d'une pareille rapacité.

L'hiſtoire prétendue de la guerre de 1741, qui paraît ſous mon nom, eſt non-ſeulement un outrage fait à la vérité défigurée en pluſieurs endroits, mais un manque de reſpect à notre nation, dont la gloire qu'elle a acquiſe dans cette guerre méritait une hiſtoire imprimée avec plus de ſoin. Mon véritable ouvrage, compoſé à Verſailles ſur les mémoires des miniſtres et des généraux, eſt, depuis pluſieurs années, entre les mains de M. le comte d'*Argenſon*, et n'en eſt pas ſorti. Ce miniſtre ſait à quel point l'hiſtoire que j'ai écrite diffère de celle qu'on m'attribue. La mienne finit au traité d'Aix-la-chapelle; et celle qu'on débite ſous mon nom ne va que

(*) Voyez la lettre de M. de *Voltaire* à l'académie françaiſe, et la réponſe de l'academie, dans la préface de la Pucelle.

1755. jusqu'à la bataille de Fontenoi. C'est un tissu informe de quelques-unes de mes minutes dérobées et imprimées par des hommes également ignorans. Les interpolations, les omissions, les méprises, les mensonges y sont sans nombre. L'éditeur ne sait seulement pas le nom des personnes et des pays dont il parle; et, pour remplir les vides du manuscrit, il a copié, presque mot à mot, près de trente pages du Siècle de *Louis XIV*. Je ne puis mieux comparer cet avorton qu'à cette Histoire universelle que *Jean Néaulme* imprima sous mon nom, il y a quelques années. Je sais que tous les gens de lettres de Paris ont marqué leur juste indignation de ces procédés. Je sais avec quel mépris et avec quelle horreur on a vu les notes dont un éditeur a défiguré le Siècle de *Louis XIV*. Je dois m'adresser à vous, Messieurs, dans ces occasions, avec d'autant plus de confiance que je n'ai travaillé, comme vous, que pour la gloire de ma patrie, et qu'elle serait flétrie par ces éditions indignes, si elle pouvait l'être.

Je ne vous parle point, Messieurs, de je ne sais quel poëme entièrement défiguré, qui paraît aussi depuis peu. Ces œuvres de ténèbres ne méritent pas d'être relevées, et ce serait abuser des bontés dont vous m'honorez; je vous en demande la continuation.

Je suis avec un très-profond respect, &c.

LETTRE CLIII. 1755.

A M. LE BARON DE HALLER.

VOICI, Monsieur, un petit certificat qui peut servir à faire connaître *Grasset*, pour lequel on réclame très-instamment votre protection. Ce malheureux a fait imprimer à Lausane un libelle abominable contre les mœurs, contre la religion, contre la paix des particuliers, contre le bon ordre. Il est digne d'un homme de votre probité et de vos grands talens de refuser à un scélérat une protection qui honorerait les gens de bien. J'ose compter sur vos bons offices, ainsi que sur votre équité. Pardonnez à ce chiffon de papier; il n'est pas conforme aux usages allemands, mais il l'est à la franchise d'un français qui vous révère plus qu'aucun allemand.

Un nommé *Lervèche*, ci-devant précepteur de M. *Constant*, est auteur d'un libelle sur feu M. *Saurin*. Il est ministre d'un village, je ne sais où, près de Lausane. Il m'a écrit deux ou trois lettres anonymes sous votre nom. Tous ces gens-là sont des misérables bien indignes qu'un homme de votre mérite soit sollicité en leur faveur.

Je saisis cette occasion de vous assurer de l'estime et du respect avec lesquels je serai toute ma vie, &c. (4)

(4) Il s'agissait de ce manuscrit de la Pucelle que *Grasset* voulait faire acheter à M. de *Voltaire*, en le menaçant de le publier. Si M. de *Haller* s'était rappelé combien la conduite de ce *Grasset* était infame, combien

1755.

Réponse de M. de Haller.

MONSIEUR,

J'AI été véritablement affligé de la lettre dont vous m'avez honoré. Quoi ! j'admirerai un homme riche, indépendant, maître du choix des meilleures sociétés, également applaudi par les rois et par le public, assuré de l'immortalité de son nom, et je verrai cet homme perdre le repos pour prouver qu'un tel a fait des vols, et qu'un autre n'est pas convaincu d'en avoir fait.

Il faut bien que la Providence veuille tenir la balance égale pour tous les humains. Elle vous a comblé de biens, elle vous accable de gloire. Il vous fallait des malheurs : elle a trouvé l'équilibre en vous rendant sensible.

Les personnes dont vous vous plaignez perdraient bien peu en perdant la protection d'un homme caché dans un coin du monde, et charmé d'être sans influence et sans liaisons. Les lois ont seules ici le droit de protéger le citoyen et le sujet. M. *Grasset* est chargé des affaires de mon libraire. J'ai vu M. *Lervèche* (*Laroche*) chez un exilé, M. *May*, que j'ai visité quelquefois depuis sa disgrâce, et qui passait ses dernières heures avec ce ministre.

Si l'un ou l'autre a mis mon nom sous des lettres anonymes, s'il a laissé croire que nos relations sont plus intimes, il aura vis-à-vis de moi des torts que vous sentez avec trop d'amitié.

Si les souhaits avaient du pouvoir, j'en ajouterais un aux bienfaits du destin. Je vous donnerais de la tranquillité qui fuit devant le génie, qui ne le vaut pas par rapport à la société, mais qui vaut bien davantage par rapport à nous-mêmes : dès-lors l'homme le plus célèbre de l'Europe serait aussi le plus heureux.

Je suis avec l'admiration la plus parfaite, &c.

la crainte de M. de *Voltaire* était fondée, il aurait, sans doute, tout bon calviniste qu'il était, répondu d'un ton moins magistral.

Un étranger se présente chez M. de *Voltaire*, et lui raconte qu'il a vu à Berne M. de *Haller*. M. de *Voltaire* le félicite sur le bonheur qu'il a eu de voir un grand-homme. Vous m'étonnez, dit l'étranger ; M. de *Haller* ne parle certainement pas de vous de la même manière. Eh bien, répliqua M. de *Voltaire*, il est possible que nous nous trompions tous deux.

LETTRE CLIV. 1756.

A M. L'ABBÉ DE CONDILLAC, *à Paris.*

Janvier.

Vous ſerez peut-être étonné, Monſieur, que je vous faſſe ſi tard des remercîmens que je vous dois depuis ſi long-temps; plus je les ai différés, et plus ils vous ſont dus. Je n'ai voulu avoir l'honneur de vous écrire qu'après avoir lu de ſuite tous vos ouvrages. Il m'a fallu paſſer une année entière au milieu des ouvriers et des hiſtoriens. Les ajuſtemens de ma campagne, les événemens contingens de ce monde, et je ne ſais quel Orphelin de la Chine qui s'eſt venu jeter à la traverſe, ne m'avaient pas permis de rentrer dans le labyrinthe de la métaphyſique. Enfin, j'ai trouvé le temps de vous lire avec l'attention que vous méritez. Je trouve que vous avez raiſon dans tout ce que j'entends, et je ſuis bien sûr que vous auriez raiſon encore dans les choſes que j'entends moins, et ſur leſquelles j'aurais quelques petites difficultés. Il me ſemble que perſonne ne penſe ni avec tant de profondeur ni avec tant de juſteſſe que vous.

J'oſe vous communiquer une idée que je crois utile au genre-humain. Je connais de vous trois ouvrages, l'Eſſai ſur l'origine des connaiſſances humaines, le Traité des ſenſations et celui des animaux. Peut-être quand vous fîtes le premier ne ſongiez-vous pas à faire le ſecond, et quand vous travaillâtes au ſecond vous ne ſongiez pas au troiſième. J'imagine que

1756. depuis ce temps-là il vous eſt venu quelquefois la penſée de raſſembler en un corps les idées qui règnent dans ces trois volumes, et d'en faire un ouvrage méthodique et ſuivi, qui contiendrait tout ce qu'il eſt permis aux hommes de ſavoir en métaphyſique. Tantôt vous iriez plus loin que *Locke*, tantôt vous le combattriez, et ſouvent vous ſeriez de ſon avis. Il me ſemble qu'un tel livre manque à notre nation; vous la rendriez vraiment philoſophe : elle cherche à l'être, et vous ne pouvez mieux prendre votre temps.

Je crois que la campagne eſt plus propre pour le recueillement d'eſprit que le tumulte de Paris. Je n'oſe vous offrir la mienne, je crains que l'éloignement ne vous faſſe peur; mais, après tout, il n'y a que quatre-vingts lieues en paſſant par Dijon. Je me chargerais d'arranger votre voyage; vous ſeriez le maître chez moi comme chez vous; je ſerais votre vieux diſciple; vous en auriez un plus jeune dans madame *Denis*, et nous verrions tous trois enſemble ce que c'eſt que l'ame. S'il y a quelqu'un capable d'inventer des lunettes pour découvrir cet être imperceptible, c'eſt aſſurément vous. Je ſais que vous avez, phyſiquement parlant, les yeux du corps auſſi faibles que ceux de votre eſprit ſont perçans. Vous ne manqueriez point ici de gens qui écriraient ſous votre dictée. Nous ſommes d'ailleurs près d'une ville où l'on trouve de tout, juſqu'à de bons métaphyſiciens. M. *Tronchin* n'eſt pas le ſeul homme rare qui ſoit dans Genève. Voilà bien des paroles pour un philoſophe et pour un malade. Ma faibleſſe m'empêche d'avoir l'honneur de vous écrire de ma main, mais elle n'ôte

rien aux sentimens que vous m'inspirez. En un mot, si vous pouviez venir travailler dans ma retraite à un ouvrage qui vous immortaliserait, si j'avais l'avantage de vous posséder, j'ajouterais à votre livre un chapitre du bonheur. Je vous suis déjà attaché par la plus haute estime; et j'aurai l'honneur d'être toute ma vie, Monsieur, &c. 1756.

LETTRE CLV.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Monrion, 8 de janvier.

J'ENVOIE, ma chère nièce, la consultation de votre procès avec la nature au grand juge *Tronchin*. Je le prierai d'envoyer sa décision par la poste en droiture, afin qu'elle vous arrive plus vîte.

Vous me paraissez à peu-près dans le même cas que moi : faiblesse et sécheresse, voilà nos deux principes. Cependant, malgré ces deux ennemies, je n'ai pas laissé de passer soixante ans; et madame *le Dosseur* vient de mourir avant quarante, d'une maladie toute contraire. Mesdemoiselles *Bessières* avaient une vieille tante qui n'allait jamais à la garderobe; elle fesait seulement tous les quinze jours une crotte de chat que sa femme de chambre recevait dans sa main, et qu'elle portait dans la cheminée; elle mangeait dans une semaine deux ou trois biscuits, et vivait à peu-près comme un perroquet; elle était sèche comme le bois d'un vieux violon, et

1756. vécut dans cet état près de quatre-vingts ans, sans presque souffrir.

Au reste, je présume que M. *Tronchin* vous prescrira à peu-près le même remède qu'à moi. Et, comme vous avez l'esprit plus tranquille que le mien, peut-être ce remède vous réussira; mais ce ne sera qu'à la longue. Le père putatif du maréchal de *Richelieu*, qui était le plus sec et le plus constipé des ducs et pairs, s'avisa de prendre du lait à la casse: cela avait l'air du bouillon de *Proserpine;* il s'en trouva très-bien. Il mangeait du rôti à dîner, il prenait son lait à la casse à souper, et vécut ainsi jusqu'à quatre-vingt-quatre ans. Je vous en souhaite autant, ma chère nièce. Amusez-vous toujours à peindre de beaux corps tout nus, en attendant que le docteur *Tronchin* rétablisse et engraisse le vôtre.

Adieu, ma chère nièce; tâchez de venir nous voir avec des tetons rebondis et un gros cu. Je vous embrasse tendrement, tout maigre que je suis. J'écris à *Montigni* sur la mort de madame *le Dossеur*. Sa perte m'afflige, et fait voir qu'on meurt jeune avec de gros tetons. La vie n'est qu'un songe; nous voudrions bien, votre sœur et moi, rêver avec vous.

LETTRE CLVI. 1756.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Monrion, 8 de janvier.

Je reçois, mon cher ange, votre lettre du 29 décembre, dans ma cabane de Monrion, qui eſt mon palais d'hiver. Mon ſermon ſur Lisbonne n'a été fait que pour édifier votre troupeau, et je ne jette point le pain de vie aux chiens. Si vous voulez ſeulement régaler *Thiriot* d'une lecture, il viendra vous demander la permiſſion de s'édifier chez vous.

Je cherche toujours à vous faire ma cour par quelque nouvelle tragédie; mais j'ai une maudite Hiſtoire générale qu'il faut finir, et une édition à terminer. Ma déplorable ſanté ne me permet guère de porter trois gros fardeaux à la fois. J'ai réſolu d'abandonner toute idée de tragédie juſqu'au printemps. Je ſens que je ne pourrai faire de vers que dans le jardin des Délices. Il faut à préſent que ma vieille muſe ſe promène un peu pour ſe dégourdir. Je ne crois pas qu'on ait beaucoup à faire de Mariamne, quand on a un Aſtianax et une Coquette. On dit que cette mademoiſelle *Hus*, dont vous me parlez, reſſemble plus à une *Agnès* qu'à une *Salome*. Cependant, ſi vous voulez qu'elle joue ce vilain rôle, je le lui donne de tout mon cœur, *in quantum poſſum et in quantum indiget*. Je ſuis giſant dans mon lit, ne pouvant guère écrire; mais je vais donner les proviſions de *Salome* à ladite demoiſelle.

1756. Quoique vous ne méritiez pas que je vous dise des nouvelles, vous saurez pourtant que la cour d'Espagne envoie quatre vaisseaux de guerre à Buénos-Aires contre le révérend père *Nicolas*. Parmi les vaisseaux de transport, il y en a un qui s'appelle le *Pascal*. Peut-être y êtes-vous intéressé comme moi ; car il appartient à messieurs *Gilly*. Il est bien juste que *Pascal* aille combattre les jésuites ; mais, ni vous ni moi, ne paraissions pas faits pour être de la partie.

Je vous embrasse, mon cher ange.

LETTRE CLVII.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Monrion, 11 de janvier.

Il me paraît, Monsieur, que sa Majesté polonaise n'est pas le seul homme bienfesant en Lorraine, et que vous savez bien faire comme bien dire. Mon cœur est aussi pénétré de votre lettre que mon esprit a été charmé de votre discours. Je prends la liberté d'écrire au roi de Pologne, comme vous me le conseillez, et je me sers de votre nom pour autoriser cette liberté. J'ai l'honneur de vous adresser la lettre ; mon cœur l'a dictée.

Je me souviendrai toute ma vie que ce bon prince vint me consoler un quart d'heure dans ma chambre, à la Malgrange, à la mort de madame *du Châtelet*. Ses bontés me sont toujours présentes. J'ose compter sur

sur celles de madame de *Boufflers* et de madame de *Baſſompierre*. Je me flatte que M. de *Lucé* ne m'a pas oublié ; mais c'eſt à vous que je dois leur ſouvenir. Comme il faut toujours eſpérer, j'eſpère que j'aurai la force d'aller à Plombières, puiſque Toul eſt ſur la route. Vous m'avez écrit à mon château de Monrion : c'eſt *Ragotin* qu'on appelle *monſeigneur;* je ne ſuis point homme à châteaux. Voici ma poſition : j'avais toujours imaginé que les environs du lac de Genève étaient un lieu très-agréable pour un philoſophe, et très-ſain pour un malade; je tiens le lac par les deux bouts; j'ai un hermitage fort joli aux portes de Genève, un autre aux portes de Lauſane; je paſſe de l'un à l'autre ; je vis dans la tranquillité, l'indépendance et l'aiſance, avec une nièce qui a de l'eſprit et des talens, et qui a conſacré ſa vie aux reſtes de la mienne. 1756.

Je ne me flatte pas que le gouverneur de Toul vienne jamais manger des truites de notre lac; mais, ſi jamais il avait cette fantaiſie, nous le recevrions avec tranſport; nous compterions ce jour parmi les plus beaux jours de notre vie. Vous avez l'air, meſſieurs les lieutenans généraux, de paſſer le Rhin cette année, plutôt que le mont Jura; et j'ai peur que vous ne ſoyez à Hanovre quand je ferai à Plombières. Devenez maréchal de France, paſſez du gouvernement de Toul à celui de Metz, ſoyez auſſi heureux que vous méritez de l'être; faites la guerre, et écrivez-la. L'hiſtoire que vous en ferez, vaudra certainement mieux que la rapſodie de la Guerre de 1741, qu'on met impudemment ſous mon nom. C'eſt un ramas

1756. informe et tout défiguré de mes manuscrits que j'ai laissés entre les mains de M. le comte d'*Argenson*.

Je vous préviens sur cela, parce que j'ambitionne votre estime. J'ai autant d'envie de vous plaire, Monsieur, que de vous voir, de vous faire ma cour, de vous dire combien vos bontés me pénètrent. Il n'y a pas d'apparence que j'abandonne mes hermitages et un établissement tout fait dans deux maisons qui conviennent à mon âge et à mon goût de retraite. Je sens que si je pouvais les quitter, ce serait pour vous, après toutes les offres que vous me faites avec tant de bienveillance. Je crois avoir renoncé aux rois, mais non pas à un homme comme vous.

Permettez-moi de présenter mes respects à madame la comtesse de *Tressan*, et recevez les tendres et respectueux remercîmens du suisse *Voltaire*.

Je m'intéresse à *Pampan* (*) comme malade et comme ami.

(*) M. de *Vaux*.

LETTRE CLVIII. 1756.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Février.

Mon cher ange, si ceci n'est pas une tragédie, ce sont au moins des vers tragiques : je vous demande en grâce de me mander s'ils sont orthodoxes, je les crois tels; mais j'ai peur d'être un mauvais théologien. Il court sous mon nom je ne sais quelle pièce sur le même sujet. Il serait bon que mon vrai sermon fît tomber celui qu'on m'impute. Je vous demande en grâce d'éplucher mon prêche. Le *tout est bien* me paraît ridicule quand le mal est sur terre et sur mer. Si vous voulez que tout soit bien pour moi, écrivez-moi.

Je vous demande pardon, mon cher ange, de vous envoyer tant de vers, et point de nouvelle tragédie; mais j'imagine que vous serez bien aise de voir les belles choses que fait le roi de Prusse. Il m'a envoyé toute la tragédie de Mérope mise par lui en opéra. Permettez que je vous donne les prémices de son travail; je m'intéresse toujours à sa gloire. Vous pourriez confier ce morceau à *Thiriot*, qui en chargera sans doute sa mémoire, et qui sera une des trompettes de la renommée de ce grand-homme. Je ne doute pas que le roi de Prusse n'ait fait de très-beaux vers pour le duc de *Nivernois;* mais jusqu'à présent on ne connaît que son traité en prose avec les Anglais.

Mille respects à tous les anges.

1756.

LETTRE CLIX.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Monrion, le 7 de février.

Je vous remercie bien fort, mon héros, de votre belle et instructive épître. Il est vrai que vous écrivez comme un chat, et que si vous n'y prenez garde vous égalerez le maréchal de *Villars*. Je me flatte bien que vous l'égalerez tout de même quand il ne sera pas question de plume; mais il me semble que le nouveau traité dont le roi de Prusse s'applaudit, ne vous permettra pas la guerre de terre. Vous ne feriez pas le premier de votre nom qui eût gagné une bataille navale; mais, jusqu'à présent, vous n'avez pas tourné vos vues de ce côté. Vous allez pourtant vous montrer à la Méditerranée; et je voudrais que les Anglais fissent une descente vers Toulon, pour que vous les traitassiez comme on vient de les traiter à Philadelphie.

Je réviens à Fontenoi. Je suis encore à comprendre comment ma nièce ne vous donna pas le manuscrit que je lui avais envoyé pour vous. Ce manuscrit ne contenait que des mémoires qu'il fallait rédiger et resserrer : il y avait une grande marge qui attendait vos instructions dans vos momens de loisir.

M. de *Ximenès*, qui allait souvent chez ma nièce, sait comment ces mémoires informes et défigurés ont été imprimés en partie. Je ferai transcrire l'ouvrage entier dès que je serai de retour à mes petites

Délices auprès de Genève. Il eſt bien certain que le nom de *Reiff* ou de *Théſée* eſt une choſe fort indifférente ; mais ce qui ne l'eſt point, c'eſt qu'on oſe vous conteſter le ſervice important que vous avez rendu au roi et à la France. 1756.

Permettez-moi ſeulement de vous repréſenter qu'en vous tuant de dire qu'il n'y a pas un mot de vrai dans la converſation rapportée, vous ſemblez donner un prétexte à vos envieux de dire que ce qui ſuit cette converſation n'eſt pas plus véritable.

Je n'ai pas inventé le *Théſée*, et, par parenthèſe, cela eſt aſſez dans le ton de M. le maréchal de *Noailles*. C'eſt, encore une fois, votre écuyer *Féraulas* qui me l'a conté ; c'eſt une circonſtance inutile, ſans doute ; mais ces bagatelles ont un air de vérité qui donne du crédit au reſte ; et ſi vous me conteſtez le *Théſée* publiquement, vous affaibliſſez vous-même les vérités qui ſont liées à cette converſation. On préſumera que j'ai haſardé tout ce que je rapporte de cette journée ſi glorieuſe pour vous.

Au reſte, toute cette hiſtoire eſt fondée ſur les lettres originales de tous les généraux ; et quelques petites circonſtances, qu'on m'a dites de bouche, ne peuvent, je crois, faire aucun tort au reſte de l'hiſtoire, quand je rapporte mot pour mot les lettres qui ſont dans le dépôt du miniſtre.

Je ſouhaite que la guerre ſur mer ſoit auſſi glorieuſe que la dernière guerre en Flandres l'a été.

Croirez-vous que le roi de Pruſſe vient de m'envoyer une tragédie de Mérope, miſe par lui en opéra ? Il m'avertit cependant qu'il n'eſt occupé qu'à des traités. Je voudrais que vous viſſiez quelque

1756. chose de son ouvrage, cela est curieux. Faites vos réflexions sur ce contraste, et sur tous ces contrastes. J'aurais pu donner quelques bons avis, mais je me renferme dans mon obscurité et dans ma solitude, comme de raison.

Je ne doute pas que vous ne voyiez madame de *Pompadour* avant votre départ. Je n'ai qu'à vous renouveler mon éternel et respectueux attachement.

LETTRE CLX.

A M. BRIASSON, *libraire à Paris.*

A Monrion, 13 de février.

AVANT de travailler à l'article *Français*, il serait bon que quelque homme zélé pour la gloire du Dictionnaire encyclopédique, voulût bien se donner la peine d'aller à la bibliothèque royale, et d'y consulter les manuscrits du dixième et onzième siècles, s'il y en a dans le jargon barbare, qui est devenu depuis la langue française. On pourrait découvrir peut-être quel est le premier de ces manuscrits qui emploie le mot *français*, au lieu de celui de *franc*. Ce serait une chose assez curieuse de fixer le temps où nous fûmes débaptisés, et où nous devinmes sauvages *français*, après avoir été sauvages *francs*, sauvages *gaulois* et sauvages *celtes*.

Si le roman de Philomena, écrit au dixième siècle, en langue moitié romance moitié française, se trouve à la bibliothèque du roi, on y rencontrera peut-être

ce que j'indique. L'hiſtoire des ducs de Normandie, manuſcrite, doit être de la fin du onzième ſiècle, auſſi-bien que celle de *Guillaume au court nez*. Ces livres ne peuvent manquer de donner des lumières ſur ce point qui, quoique frivole en lui-même, devient important dans un dictionnaire. On verra ſi ces premiers romans ſe ſervent encore du mot *franc*, ou s'ils adoptent celui de *français*. 1756.

En vérité, il n'y a que les gens qui ſont à Paris qui puiſſent travailler avec ſuccès au Dictionnaire encyclopédique; cependant, quand je ſerai de retour à ma maiſon de campagne, près de Genève, je travaillerai de toutes mes forces à *Hiſtoire*.

Je ne doute pas que M. de *Monteſquieu* n'ait profité, à l'article *Goût*, de l'excellente diſſertation qu'*Addiſſon* a inſérée dans le Spectateur, et qu'il n'ait fait voir que le goût conſiſte à diſcerner, par un ſentiment prompt, l'excellent, le bon, le mauvais, le médiocre, ſouvent mis l'un auprès de l'autre dans une même page. On en trouve mille exemples dans les meilleurs auteurs, ſurtout dans les auteurs de génie, comme *Corneille*.

A propos de goût et de génie, l'Eloge de monſieur de *Monteſquieu*, par M. d'*Alembert*, eſt un ouvrage admirable : il y a confondu les ennemis du genre-humain.

Mille ſincères et tendres complimens à monſieur d'*Alembert*, à M. *Diderot* et à tous encyclopédiſtes.

1756.

LETTRE CLXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Monrion, 26 de février.

Moi, vous avoir oublié, mon cher ange! ah, cela eſt bien impoſſible. Il y a plus de trois ſemaines que j'envoyai à madame de *Fontaine*, le petit ouvrage dont vous me parlez pour vous être donné ſur le champ. Si vous avez quelqu'un de la famille à gronder, c'eſt à madame de *Fontaine* qu'il faut vous adreſſer. Je n'ai point reçu cette lettre où vous me chantiez pouilles : apparemment que vos gens, voyant que vous me grondiez, n'ont pas cru que la lettre fût pour moi. Je reçois très-régulièrement toutes celles qu'on m'écrit par M. *Tronchin*. Ne craignez point, mon cher ange, de m'écrire par cette voie. Il me ſemble qu'il faudrait faire à préſent quelque tragédie maritime : on n'a encore repréſenté des héros que ſur terre; je ne vois pas pourquoi la mer a été oubliée. La ſcène ſerait ſur un vaiſſeau de cent pièces de canon. Vous m'avouerez que l'unité de lieu y ſerait exactement obſervée, à moins que les héros ne ſe jetaſſent dans la mer. En vérité, je ne trouve rien de neuf ſur terre : ce ſont toujours les mêmes paſſions, et des aventures qui ſe reſſemblent. Le théâtre eſt épuiſé, et moi auſſi : et puis, quand on s'eſt tué à travailler deux ans de ſuite à l'ouvrage le plus difficile que l'eſprit humain puiſſe entreprendre, quelle en eſt la récompenſe ? Les comédiens daignent-ils

seulement remercier du présent qu'on leur a fait? On amuse la cour deux heures; mais, de tous ceux qu'on a amusés, en est-il un seul qui daigne vous rendre le moindre service? La parodie nous tourne en ridicule; un *Fréron* nous déchire: voilà tout le fruit d'un travail qui abrége la vie. C'est à ce coup que vous m'allez bien gronder: vous auriez tort, mon cher ange. Ne voyez-vous pas que si mon sujet était arrangé à ma fantaisie, j'aurais déjà commencé les vers?

1756.

Mais quelle est donc la maladie de madame d'*Argental*? que veut donc dire son pied? Si la comédie ne la guérit point, que pourra *Fournier*? Son état m'afflige sensiblement. Quand vous irez à la comédie, mon cher et respectable ami, faites, je vous prie, pour moi, les remercîmens les plus tendres à *Gengis-kan*. Il est vrai que je ne pouvais mieux me venger de l'auteur de Mérope opéra, qu'en vous en envoyant un petit échantillon. Je crois qu'à présent on doit trouver ses vers fort mauvais à Versailles. Je suis toujours attaché à madame de *Pompadour;* je lui dois de la reconnaissance, et j'espère qu'elle sera long-temps en état de faire du bien. Adieu, mon cher ange; je vous embrasse tendrement.

1756.

LETTRE CLXII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 12 de mars.

Il faut, mon ancien ami, que l'âge ait dépravé mon goût. Je n'ai pu tâter des deux plats que vous m'avez envoyés par M. *Bouret :* je vous remercie, et je ne peux guère remercier l'auteur.

Si vous avez l'ancienne Religion naturelle, en quatre chants, je vous prie de me l'envoyer.

Si vous avez à vous défaire d'un nombre de livres curieux, envoyez-moi la liſte et le prix.

Si vous aimez les vers honnêtes et décens, voici ceux qui termineront le ſermon ſur Lisbonne : lâchez-les pour apaiſer les *Cerbères.*

Quel eſt l'ignorant qui veut qu'on mette l'*ouvrier* au lieu du *potier* ? Cet ignorant-là n'a pas lu ſaint *Paul.*

Il ne tient qu'à moi d'aller voir l'opéra de Mérope, de la compoſition du roi de Pruſſe, qu'il fait exécuter le 27 mars; mais je n'irai pas.

En retrouvant votre dernière lettre, j'ai vu que vous m'y diſiez de vous envoyer la nouvelle édition de mon petit carême, par la poſte ; et que vous vouliez la faire réimprimer ſur le champ, à l'uſage des ames dévotes. J'obéis donc à votre bonne intention. Mon ancien ami, ſi on ne veut pas ſe ſervir de la préface des éditeurs de Genève, il en faut une qui ſoit dans le même goût, et qui diſe combien ces

deux poëmes ont été tronqués et défigurés. Il eſt très-triſte aſſurément qu'on les ait imprimés ſans avoir mon dernier mot ; mais le voici. Je fais auſſi la guerre aux Anglais, à ma façon. 1756.

J'eſpère que M. le maréchal de *Richelieu* leur prouvera, à la ſienne, qu'il y a pour eux du mal dans ce monde.

Je vous embraſſe.

LETTRE CLXIII.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Monrion, 17 de mars.

MA chère enfant, je ſavais, il y a long-temps, qu'*Eſculape-Tronchin* était à Paris ; et j'ai été fidelle à un ſecret qu'il ne m'avait pas dit. Je le déclare indigne de ſa réputation, s'il ne vous donne pas un cu et des tetons. Vous ferez très-bien de venir avec MM. *Tronchin* et *Labat* : une femme ne peut ſe damner en voyageant avec ſon directeur, ni ſe mal porter en courant la poſte avec ſon médecin.

Votre frère a donc quitté ſon pot-à-beurre pour vous ; et il va ſoutenir la cauſe du grand conſeil contre les gens tenant la cour du parlement. Nous l'embraſſons tendrement, votre ſœur et moi. Nous comptions aller faire un petit tour à Lyon pour la dédicace du beau temple dédié à la comédie, que la ville a fait bâtir moyennant cent mille écus. C'eſt un bel exemple que Lyon donne à Paris, et qui ne ſera

1756. pas suivi ; mais l'autel ne sera pas prêt, et on ne pourra y officier qu'à la fin de juin. Nous viendrons ou vous recevoir à Lyon, ou nous vous y reconduirons des petites Délices du Lac. Enfin nous nous verrons, et tout s'arrangera, et je dirai : *tout est bien.*

C'est *Satan* qui a fait imprimer l'ébauche de mon sermon. J'ai, dans un accès de dévotion, augmenté l'ouvrage de moitié, et j'ai pris la liberté de raisonner à fond contre *Pope*, et de plus très-chrétiennement. Il y a sans doute beaucoup de mal sur la terre, et ce mal ne fait le bien de personne ; à moins qu'on ne dise que votre constipation a été prévue de DIEU pour le bonheur des apothicaires. Je souffre depuis quarante ans, et je vous jure que cela ne fait de bien à personne. La maladie de M. de *Séchelles* ne fera aucun bien à l'Etat. Pour la comédie de *la Noue*, elle lui fera quelque bien, quoiqu'on dise qu'elle ne vaut pas grand'chose.

Votre sœur se donne quelquefois des indigestions de truite, et fait toujours sa cour à *Alceste* et à *Admette*. Je fais de mon côté de la mauvaise prose et de mauvais vers. Je griffonne quelques articles pour l'Encyclopédie ; je bâtis une écurie, je plante des arbres et des fleurs, et je tâche de rendre l'hermitage des Délices moins indigne de vous recevoir. Je vous embrasse tendrement, vous et les vôtres, et frère et fils, et vous recommande un cu et des tetons, ma chère nièce.

LETTRE CLXIV. 1756.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 22 de mars.

Mon cher ange, vous avez raiſon; il vaudrait mieux faire des tragédies que des poëmes ſur les malheurs de Lisbonne et ſur la loi naturelle. Ces deux ouvrages ſont donc imprimés à Paris, pleins de lacunes et de fautes ridicules, et on eſt expoſé à la criaillerie! Madame de *Fontaine* a dû vous donner, il y a long-temps, le poëme ſur la loi naturelle. On lui a donné le titre de Religion naturelle; à la bonne heure; mais il fallait l'imprimer plus correct. C'eſt une faible eſquiſſe que je crayonnai pour le roi de Pruſſe, il y a près de trois ans, préciſément avant la brouillerie. La margrave de *Bareith* en a donné des copies, et j'en ſuis fâché pour plus d'une raiſon. Que faire? il faudra le publier après y avoir mis ſagement la dernière main. J'en fais autant de la jérémiade ſur Lisbonne. C'eſt actuellement un poëme de deux cents cinquante vers. Il eſt raiſonné, et je le crois très-raiſonnable. Je ſuis fâché d'attaquer mon ami *Pope*, mais c'eſt en l'admirant. Je n'ai peur que d'être trop orthodoxe, parce que cela ne me ſied pas; mais la réſignation à l'Etre ſuprême ſied toujours bien.

Encore une fois, une tragédie vaudrait mieux; mais le génie poëtique eſt libre et commande: il faut attendre l'inſpiration.

1756. J'apprends qu'on a imprimé la Religion naturelle à madame la ducheſſe de *Gotha*, auſſi-bien que celle au roi de Pruſſe. Je me vois comme l'âne de *Buridan*.

LETTRE CLXV.

A MADAME

LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 24 de mars.

COMMENT luttez-vous contre la queue de l'hiver, Madame, avec votre maudite expoſition au nord? Vous êtes ſur les bords du Rhin, et vous ne le voyez pas. Vous êtes à la campagne, et à peine y avez-vous un jardin. Vous avez une amie intime, et il faut qu'elle vous quitte. Ni la campagne ni Strasbourg ne doivent vous plaire. Monſieur votre fils n'eſt-il pas auprès de vous? Il vous conſolerait de tout. Que ne puis-je vous avoir tous deux dans mes Délices! c'eſt alors que mon hermitage mériterait ce nom. Nous ſommes du moins au midi, et nous voyons le beau lac de Genève. Madame *Denis* n'a pas heureuſement de prébende qui la rappelle. Nous oublions, dans notre hermitage, les rois, les cours, les ſottiſes des hommes; nous ne ſongeons qu'à nos jardins et à nos amis.

Je finis enfin par mener une vie patriarcale; c'eſt un don de DIEU qu'il ne nous fait que quand on a barbe griſe; c'eſt *le hochet de la vieilleſſe*. Si j'avais

autant de ſanté que je me ſuis procuré de bonheur, je vous dirais plus ſouvent, Madame, que je vous aimerai de tout mon cœur, juſqu'au dernier moment de mon exiſtence. Madame *Denis* et moi ſommes à vous pour jamais; ne nous oubliez pas près de la branche qui préſide à Colmar. 1756.

LETTRE CLXVI.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 28 de mars.

Si je n'avais pas une nièce, mon héros, vous m'auriez vu à Lyon. Je vous aurais ſuivi à Toulon, à Minorque. Vous auriez eu votre hiſtorien avec vous, comme *Louis XIV*. Que les vents et la fortune vous accompagnent! Je ne peux répondre d'eux, mais je réponds que vous ferez tout ce que vous pourrez faire. Si jamais vous pouvez avoir la bonté de me faire parvenir un petit journal de votre expédition, je tâcherai d'en enchâſſer les particularités les plus intéreſſantes pour le public, et les plus glorieuſes pour vous, dans une eſpèce d'Hiſtoire générale qui va depuis *Charlemagne* juſqu'à nos jours. Je voudrais que mon greffe fût celui de l'immortalité. Vous m'aiderez à l'empêcher de périr. Il eſt venu, à mon hermitage des Délices, des anglais qui ont vu votre ſtatue à Gènes: ils diſent qu'elle eſt belle et reſſemblante. Je leur ai dit qu'il y avait dans Minorque un ſculpteur bien ſupérieur. Réuſſiſſez, Monſeigneur; votre gloire ſera ſur le marbre et dans tous les cœurs.

1756. Le mien en eſt rempli ; il vous eſt attaché avec la plus vive tendreſſe et le plus profond reſpect.

Je me flatte que vous ſerez bien content de M. le duc de *Fronſac*. On dit qu'il ſera digne de vous : il commence de bonne heure.

Oſerais-je vous demander une grâce? Ce ſerait de daigner vous ſouvenir de moi, avec M. le prince de *Virtemberg* qui ſert, je crois, ſous vos ordres, et qui m'honore des bontés les plus conſtantes.

Vous m'avez parlé de certaines rapſodies ſur Lisbonne et ſur la religion naturelle. Vraiment vous avez bien autre choſe à faire qu'à lire mes rêveries; mais, quand vous aurez quelque inſomnie, elles ſont bien à votre ſervice.

LETTRE CLXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1 d'avril.

Je reçois votre lettre du 24 mars, mon divin ange; que de choſes j'ai à vous dire ! Madame d'*Argental* a toujours mal au pied ! et le meſſie *Tronchin* eſt à Paris ! Il dit que je ſuis ſage et que je me porte bien ; ah, n'en croyez rien. Mon procureur dit qu'il m'avait envoyé une procuration ; c'eſt ce qu'un procureur doit envoyer ; mais il n'en était rien avant vos bontés et avant que M. l'abbé de *Chauvelin* eût daigné employer auprès de lui ſon éloquence. J'écris à M.

M. l'abbé de *Chauvelin* pour le remercier; je ne sais point sa demeure: je lui écris à Paris. 1756.

Vous me parlez d'une mademoiselle *Guëan;* voilà ce que c'est que d'écrire trop tard; les *Bonneau* sont plus alertes. Un *Bonneau* m'a écrit, il y a un mois, pour mademoiselle *Hus*, et mon respect pour le métier ne m'a pas permis de refuser. J'ai signé; j'ai donné Nanine à cette *Hus* : ce n'est pas ma faute. Je ne suis qu'un pauvre suisse mal instruit. On me défigure à Paris. Mon petit carême est imprimé d'une manière scandaleuse. La jérémiade sur Lisbonne et la Loi naturelle sont deux pièces dignes de la primitive Eglise. *Satan* en a fait les éditions. A qui dois-je m'adresser pour vous faire tenir mes sermons avec les notes? Parlez donc, écrivez donc un petit mot. Quand vous n'auriez pas eu la bonté de mettre à la raison mon procureur, je ne laisserais pas de songer pour vous à quelque drame bien extraordinaire, bien tendre, bien touchant, si DIEU m'en donne la force et la grâce; mais que faire? comment faire, et à quoi bon travailler pour des ingrats? moi suisse! moi fournir la cour et la ville! Je prêche DIEU, et on dit au roi que je suis athée. Je prêche *Confucius*, et on lui dit que je ne vaux pas *Crébillon*. Le roi de Prusse ne m'a pas traité avec reconnaissance; et on imprime une Religion naturelle où je le loue à tour de bras. Comment soutenir tous ces contrastes? Heureusement j'ai une jolie maison et de beaux jardins. Je suis libre, indépendant; mais je ne digère point, et je suis loin de vous; et je mourrai probablement sans vous revoir.

On me mande que les Anglais sont à Port-Mahon.

1756. On me mande que nos affaires de Cadix ſont déſeſpérées, et vous ne me dites pas comment va votre petit fait. Vous me ferez prendre les tragédies en horreur. Madame *Denis* vous fait des complimens ſans fin, et moi des remercîmens et des reproches. Je vous embraſſe. Je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE CLXVIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 12 d'avril.

J'AI tant fait de vers, mon cher et ancien ami, que je ſuis réduit à vous écrire en proſe. J'ai différé à vous donner de mes nouvelles, comptant vous envoyer à la fois le poëme ſur le Déſaſtre de Lisbonne, ſur le Tout eſt bien, et ſur la Loi naturelle; ouvrages dont on a donné à Paris des éditions toutes défigurées. Obligé de faire imprimer moi-même ces deux poëmes, j'ai été dans la néceſſité de les corriger. Il a fallu dire ce que je penſe, et le dire d'une manière qui ne révoltât ni les eſprits trop philoſophes, ni les eſprits trop crédules. J'ai vu la néceſſité de bien faire connaître ma façon de penſer, qui n'eſt ni d'un ſuperſtitieux ni d'un athée, et j'oſe croire que tous les honnêtes gens ſeront de mon avis.

Genève n'eſt plus la Genève de *Calvin*, il s'en faut beaucoup; c'eſt un pays rempli de vrais philoſophes. Le chriſtianiſme raiſonnable de *Locke* eſt la religion de preſque tous les miniſtres, et l'adoration d'un Etre ſuprême, jointe à la morale, eſt la religion de preſque

tous les magiſtrats. Vous voyez, par l'exemple de *Tronchin*, que les Génevois peuvent apporter en France quelque choſe d'utile. Vous avez eu, cette année, des bords de notre lac, l'inſertion de la petite vérole, Idamé, et la Religion naturelle. 1756.

Mes libraires ſe ſont donné le plaiſir d'aſſembler dans leur ville les chefs du conſeil et de l'Egliſe, et de leur lire mes deux poëmes : ils ont été univerſellement approuvés dans tous les points. Je ne ſais ſi la ſorbonne en ferait autant. Comme je ne ſuis pas en tout de l'avis de *Pope*, malgré l'amitié que j'ai eue pour ſa perſonne, et l'eſtime ſincère que je conſerverai toute ma vie pour ſes ouvrages, j'ai cru devoir lui rendre juſtice dans ma préface, auſſi-bien qu'à notre illuſtre ami M. l'abbé *du Reſnel*, qui lui a fait l'honneur de le traduire, et ſouvent lui a rendu le ſervice d'adoucir les duretés de ſes ſentimens. Il a fallu encore faire des notes. J'ai tâché de fortifier toutes les avenues par leſquelles l'ennemi pouvait pénétrer. Tout ce travail a demandé du temps. Jugez, mon cher et ancien ami, ſi un malade chargé de cette beſogne, et encore d'une Hiſtoire générale qu'on imprime, et qui plante, et qui fait bâtir, et qui établit une eſpèce de petite colonie, a le temps d'écrire à ſes amis. Pardonnez-moi donc ſi je parais ſi pareſſeux dans le temps que je ſuis le plus occupé.

Mandez-moi comment je peux vous adreſſer mon Tout n'eſt pas bien et ma Religion naturelle. J'ignore ſi vous êtes encore à Paris ; je ne ſais où eſt M. l'abbé *du Reſnel*. Je vous écris preſque au haſard, ſans ſavoir ſi vous recevrez ma lettre. Madame *Denis* vous fait mille complimens.

1756.

LETTRE CLXIX.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 12 d'avril.

Je dicte ma lettre, mon cher et ancien ami, parce que je ne me porte pas trop bien. C'eſt tout juſte le cas de combattre plus que jamais le ſyſtême de *Pope;*

Bonne ou mauvaiſe ſanté
Fait notre philoſophie.

Mandez-moi comment je peux vous envoyer quelques exemplaires de mes lamentations de *Jéremie* ſur Liſbonne, et de mon teſtament en vers où je parle de la religion naturelle d'une manière, en vérité, très-édifiante. J'ai arrondi ces deux ouvrages autant que j'ai pu; et, quoique j'y aye dit tout ce que je penſe, je me flatte pourtant d'avoir trouvé le ſecret de ne pas offenſer beaucoup de gens. Je rends compte de tout dans mes préfaces, et j'ai mis à la fin des poëmes des notes aſſez curieuſes. Je ne ſais ſi les théologiens de Paris me rendront autant de juſtice que ceux de Genève. Il y a plus de philoſophie ſur les bords de notre lac qu'en ſorbonne. Le nombre des gens qui penſent raiſonnablement ſe multiplie tous les jours: ſi cela continue, la raiſon rentrera un jour dans ſes droits; mais ni vous ni moi ne verrons ce beau miracle. Je ſuis fâché que vous ayez perdu l'idée de venir à mes Délices: elles commencent à mériter

leur nom : elles ſont bien plus jolies qu'elles ne l'étaient quand votre petit aimable *Patu* y fit un pélerinage : je vous aſſure que c'eſt une jolie retraite bien convenable à mon âge et à ma façon de penſer. Je ne fais pas de ſi beaux vers que *Pope*, mais ma maiſon eſt plus belle que la ſienne, et on y fait meilleure chère, grâce aux ſoins de madame *Denis;* et je vous réponds que les jardins d'*Epicure* ne valaient pas les miens. Si jamais vous vous ennuyez des rues de Paris, et que vous vouliez faire un voyage philoſophique, je me chargerai volontiers de votre équipage. Dites, je vous en prie, à *Lambert* que je vais lui envoyer les poëmes de Lisbonne et de la Loi naturelle. Dites-lui, en même temps, qu'il aurait bien dû s'entendre avec les *Cramer* pour l'édition de mes rêveries. Il était impoſſible que cette édition ne ſe fît pas ſous mes yeux : vous ſavez que je ne ſuis jamais content de moi, que je corrige toujours, et il y a telle feuille que j'ai fait recommencer quatre fois. L'édition eſt finie depuis quelques jours. Puiſque *Lambert* en veut faire une, il me fera grand plaiſir de mettre votre nom à la tête du premier diſcours ſur l'homme ; le quatrième eſt pour un roi, et le premier ſera pour un ami ; cela eſt dans l'ordre. 1756.

Bonſoir, je vous embraſſe.

1756.

LETTRE CLXX.

A M. LE DUC D'UZÈS.

Aux Délices, près de Genève, 16 d'avril.

Vous voyez, monsieur le Duc, l'excuse de mon long silence, dans la liberté que je prends de ne pas écrire de ma main. Mes yeux ne valent pas mieux que le reste de mon corps. Il faut que vous ayez plus de courage que moi, puisque vous écrivez de si jolies lettres avec un rhumatisme; mais c'est que vous avez autant d'esprit que de courage.

Il est vrai, monsieur le Duc, que je me suis avisé, il y a quelques années, d'argumenter en vers sur la religion naturelle, avec le roi de Prusse. C'était tout juste immédiatement avant que lui et moi chétif nous fissions l'un et l'autre une petite brèche à cette religion naturelle, en nous fâchant très-mal à propos; mais il n'est pas rare à la nature humaine de voir le bien et de faire le mal. On a imprimé à Paris ce petit ouvrage depuis quelque temps, mais entièrement défiguré, et on y a joint des fragmens d'une jérémiade sur le Désastre de Lisbonne, et d'un examen de cet axiome *tout est bien*. Toutes ces rêveries viennent d'être recueillies à Genève: on les a imprimées correctement avec des notes assez curieuses. Si cela peut amuser votre loisir, je donnerai le paquet à M. de *Rhodon* qui, sans doute, trouvera des occasions de vous le faire tenir.

Puisque vous me parlez des péchés de ma jeunesse,

je vous assure que vous n'avez point la véritable *Jeanne:* celle qu'on a imprimée et celles qui courent en manuscrit ressemblent à toutes les filles qui prennent le beau nom de pucelles, sans avoir l'honneur de l'être. Bien des gens, à qui le sujet plaisait, se sont avisés de remplir les lacunes. Je peux vous assurer que ce mot de *bien-aimé* n'est pas dans mon original : il n'est fait que pour le Cantique des cantiques. Si mon âge, mes maladies et mes occupations me permettaient de revoir ces anciennes plaisanteries qui ne sont plus pour moi de saison, et si le goût vous en demeurait, je me ferais un plaisir de mettre entre vos mains l'ouvrage tel que je l'ai fait; mais ce n'est pas là une besogne de malade. 1756.

Quant à la foule de mes autres sottises, les frères *Cramer* en achèvent l'impression à Genève. Je n'en fais point les honneurs. Ils ont entrepris cette édition à leurs risques et périls, et j'ai eu des raisons pour ne pas vouloir en garder plusieurs exemplaires en ma possession. Ma santé d'ailleurs est dans un état si déplorable que j'évite avec soin tout ce qui pourrait entraîner quelque discussion.

Je fais des vœux, en qualité de bon français et de serviteur de M. le maréchal de *Richelieu*, pour qu'il arrive dans l'île de Minorque avant les Anglais; et je crois qu'on a beau jeu quand on part de Toulon, et qu'on joue contre des gens qui ne sont pas encore partis de Portsmouth.

1756.

LETTRE CLXXI.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 16 d'avril.

C'EST un trait digne de mon héros de daigner ſonger à ſon vieux petit ſuiſſe, quand il s'en va prendre ce Port-Mahon. Savez-vous bien, Monſeigneur, que l'île de Minorque s'appelait autrefois l'île d'Aphrodiſe, et qu'*Aphrodiſe* en grec c'eſt *Vénus*? Je me flatte que vous donnerez pour le mot, *Venus victrix*, cela vous ſiéra à merveille. Ce mot-là ne réuſſit pas mal à un de vos devanciers qui eut auſſi affaire en ſon temps aux Anglais et aux dames.

Je ne conçois pas comment les Anglais pourraient s'oppoſer à votre expédition. Ils ont quatre cents cinquante lieues à traverſer avant d'être dans la mer de vos îles Baléares; et quand même ils arriveraient à temps, auront-ils aſſez de troupes? Vous n'avez pas cent lieues de traverſée. Si le ſud-oueſt vous eſt contraire, ne l'eſt-il pas auſſi aux Anglais? Enfin, j'ai la meilleure opinion du monde de votre entrepriſe. Il vient tous les jours des anglais dans ma retraite. Ils me paraiſſent très-fâchés d'avoir chez eux des hanovriens, et ils ne croient pas qu'on puiſſe vous empêcher de prendre Port-Mahon, fuſſiez-vous quinze jours aux îles d'Hières. Comme on peut avoir quelques momens de loiſir ſur *le Foudroyant*, dans le chemin, je prends la liberté grande de vous envoyer

mes ſermons; ils ne ſont ni gais ni galans, ils conviennent au ſaint temps de Pâques : ils ſont bien ſérieux, mais votre ſphère d'activité s'étend à tous les objets. S'ils vous ennuient, vous n'avez qu'à les jeter dans la mer. Je ne dirai *tout eſt bien* que quand vous aurez pris la garniſon de Port-Mahon priſonnière de guerre. En attendant, je ſonge aſſez triſtement aux choſes de ce monde. J'ai reçu de Buénos-Aires le détail de la deſtruction de Quito ; c'eſt pis que Lisbonne. Notre globe eſt une mine, et c'eſt ſur cette mine que vous allez vous battre. 1756.

Vous ſavez que les jéſuites du Paraguai s'oppoſent très-ſaintement aux ordres du roi d'Eſpagne. Il envoie quatre vaiſſeaux chargés de troupes pour recevoir leur bénédiction. Le haſard a fait que je fournis pour ma part un de ces vaiſſeaux dont une petite partie m'appartenait. Ce vaiſſeau s'appelle *le Paſcal*. Il eſt juſte que *Paſcal* combatte les jéſuites, et cela eſt plaiſant. Pardon de bavarder ſi longtemps avec mon héros. Madame *Denis* et moi, nous lui préſentons nos tendres reſpects, nos vœux, nos eſpérances, notre impatience.

1756.

LETTRE CLXXII.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

Aux Délices, 16 d'avril.

Les Délices ſont un hôpital, ma chère nièce : nous ſommes ſur le côté, votre ſœur et moi ; notre *Eſculape-Tronchin* ne peut pas être par-tout. Songez à conſerver la ſanté qu'il vous a rendue. Il arrive bien ſouvent dans les maladies chroniques, comme les nôtres, qu'un remède agit heureuſement les quinze premiers jours, et ceſſe enſuite de faire ſon effet. C'eſt ce que j'ai éprouvé toute ma vie, et que je ſouhaite que vous n'éprouviez pas.

Dès que votre ſœur et moi nous aurons repris un peu de force ; nous ferons un petit voyage indiſpenſable. Ne manquez pas de nous écrire toujours aux Délices, et de nous informer de votre marche, afin que nous puiſſions aller au-devant de vous, et que nous ne ſoyons pas d'un côté tandis que vous arriverez de l'autre.

Je crois qu'on ne s'embarraſſe pas plus à Paris de nos flottes et de la vengeance qu'il faut prendre des Anglais, que du ſyſtême de *Pope* et de la Loi naturelle. Cependant je ſuis fâché qu'on ait imprimé mes petits ſermons : je les ai rendus beaucoup plus corrects et plus édifians, avec de belles notes fort inſtructives pour les curieux. Je vous enverrai tout cela comme je pourrai. Vous voyez que je ſuis bon français ; je combats les Anglais à ma façon. Je ſuis comme

Diogène qui remuait son tonneau pendant que tout le monde se préparait à la guerre dans Athènes. 1756.

Je pourrais bien écrire quelque petite flagornerie à notre docteur, si j'ai quelques momens heureux : mais à présent à peine puis-je dicter une mauvaise lettre en prose, et vous dire combien je vous aime.

Bonsoir, ma chère nièce ; j'embrasse votre frère, et fils, et mari, et tout ce que vous aimez.

LETTRE CLXXIII.

A M. DE BORDES,

DE L'ACADEMIE DE LYON.

Aux Délices, avril.

Soyez bien sûr, Monsieur, que votre lettre me fait plus de plaisir que tout ce que vous auriez pu m'envoyer d'Italie, soit opéra, soit agnus Dei. Nous sommes très-fâchés, madame *Denis* et moi, que vous n'ayez pas pu prendre votre route par Genève. Après avoir vu des palais et des cascades, et après avoir entendu des *Miserere* à quatre chœurs, vous auriez vu, dans une retraite paisible, deux espèces de philosophes pénétrés de votre mérite. J'ai eu long-temps un extrême désir de faire le voyage dont vous revenez ; mais à présent je n'ai plus d'autre passion que celle de rester tranquille chez moi, et d'y pouvoir recevoir des hommes comme vous. Je fais bien plus de cas d'un être pensant que de Saint-Pierre de Rome ; et ce n'est pas trop la

peine, à mon âge, d'aller dans un pays où il faut
1756. demander permiſſion de penſer à un dominicain.

M. l'abbé *Pernetti* m'a mandé qu'il fallait deux vers pour l'inſcription de votre ſalle de ſpectacles, et qu'il ne fallait que deux vers. La langue françaiſe, qui par malheur eſt très-ingrate pour le ſtyle lapidaire, rend cette beſogne aſſez mal-aiſée. Quatre vers en ce genre ſont plus aiſés à faire que deux. Cependant je vous ſupplie de dire à M. l'abbé *Pernetti* que j'eſſaierai de lui obéir et de lui plaire. J'ai encore heureuſement du temps devant moi : on dit que votre ſalle ne ſera prête que pour l'automne. Je me flatte qu'avant ce temps-là il faudra faire des inſcriptions pour la ſtatue de M. le maréchal de *Richelieu* à Minorque.

Adieu, Monſieur; conſervez-moi une amitié dont je ſens vivement tout le prix.

LETTRE CLXXIV. 1756.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, avril.

PRENEZ Port-Mahon, mon héros; c'eſt mon affaire. Vous ſavez qu'un fou d'anglais parie vingt contre un, à bureau ouvert dans Londres, qu'on vous mènera priſonnier en Angleterre avant quatre mois. J'envoie commiſſion à Londres de dépoſer vingt guinées contre cet extravagant, et j'eſpère bien gagner quatre cents livres ſterling, avec quoi je donnerai un beau feu de joie le jour que j'apprendrai que vous avez fait la garniſon de Saint-Philippe priſonnière de guerre. Je ne ſuis pas le ſeul qui parie pour vous. Vous vengerez la France, et vous enrichirez plus d'un français. Je me flatte que, malgré la fatigue et les chaleurs, la gloire vous donne de la ſanté, à vous et à M. le duc de *Fronſac*. Vous avez auprès de vous toute votre famille. Permettez-moi de ſouhaiter que vous buviez tous à la glace dans ce maudit fort de Saint-Philippe, couronnés de lauriers comme des Romains triomphans des Carthaginois.

Je n'oſe pas vous ſupplier d'ordonner à un de vos ſecrétaires de m'envoyer les bulletins; mais, ſi vous pouvez me faire cette faveur, vous ne pouvez aſſurément en honorer perſonne plus intéreſſé à vos ſuccès.

Permettez que les deux ſuiſſes vous préſentent leur tendre reſpect.

1756.

LETTRE CLXXV.

A M. PARIS DUVERNEY.

Aux Délices, le 26 d'avril.

Il y a un mois, Monsieur, que je devais vous renouveler mes remercîmens, car il y a un mois que je jouis du plaisir de voir s'épanouir sous mes fenêtres les belles fleurs que vous eûtes la bonté de m'envoyer l'an passé. Je fais d'autant plus de cas des plaisirs de cette espèce que malheureusement je n'en ai plus guère d'autres. Pour vous, Monsieur, vous jouissez d'un bonheur plus précieux, de la santé, de la considération et de la gloire que vous avez acquise. Ce sont-là de belles fleurs qui valent mieux que des jacinthes, des renoncules et des tulipes.

Je crois que ni vous ni moi ne serons fâchés d'apprendre la prise de Minorque par M. le maréchal de *Richelieu*. Vous vous êtes toujours intéressé à sa gloire, comme je l'ai vu prendre à cœur tout ce qui vous regardait. S'il venge la France des pirateries anglaises, il lui faudra une nouvelle statue au Port-Mahon; et si les Anglais ont été assez mal-avisés pour ne pas prendre de justes mesures, ils auront la réputation d'avoir été de bons pirates, et de très-mauvais politiques.

Adieu, Monsieur; conservez-moi un souvenir qui me sera toujours infiniment précieux. Vous voulez bien que je présente ici mes très-humbles

obéiſſances à monſieur votre frère. Je le crois à préſent à Brunoi, comme vous à Plaiſance, n'ayant plus l'un et l'autre que des occupations douces qui exercent l'eſprit ſans le fatiguer. Vivez l'un et l'autre plus que le cardinal de *Fleuri*, avec le plaiſir et la gloire d'avoir fait plus de bien à vos amis que jamais ce miniſtre n'en a fait aux ſiens, ſuppoſé qu'il en ait eu. 1756.

LETTRE CLXXVI.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 3 de mai.

MON HEROS,

Recevez mon petit compliment (*) ; il aura du moins le mérite d'être le premier. Je n'attends pas que les couriers ſoient arrivés. Il n'y aurait pas grand mérite à vous envoyer de mauvais vers quand tout le monde vous chantera ; je m'y prends à l'avance ; c'eſt mon droit de vous deviner. Je vous crois à préſent dans Port-Mahon, je crois la garniſon priſonnière de guerre ; et ſi la choſe n'eſt pas faite quand j'ai l'honneur de vous écrire, elle le ſera à la réception de mon petit compliment. Une flotte anglaiſe peut arriver. Eh bien, elle ſera le témoin de votre triomphe. Enfin, pardonnez-moi ſi je me preſſe. Vous

(*) Voyez dans le volume d'Epîtres celle qui commence par ce vers :

Depuis plus de quarante années, &c.

1756. vous preſſez encore plus d'achever votre expédition. Il y a long-temps que je vous ai entendu dire que vous étiez prime-ſautier.

Pardon, Monſeigneur, d'un ſi énorme bavardage; vous avez bien autre choſe à faire.

LETTRE CLXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 3 de mai.

Thiriot me mande, mon divin ange, que vous avez été content de l'édition de mes ſermons, que ma morale vous a plu, que les notes ont eu votre approbation; mais vous ſaviez alors l'affront qu'on venait de faire au père de l'Egliſe des ſages, à *Bayle*. On venait de le traiter comme le père *Berruyer* et comme la Chriſtiade, on l'aſſociait à l'évêque de Troies. On brûlait tout, et ancien et nouveau Teſtament, et mandemens, et philoſophie. Cette capilotade eſt aſſez ſingulière, et le diſcours de M. *Joli* peu courtois pour le philoſophe de Roterdam. Mon mauvais ange voulut que, préciſément dans ce temps-là, il ſe ſoit gliſſé au bout de mon petit carême une note ſur *Bayle*, qui devient tout juſte la ſatire d'un jugement que j'ignorais, et du diſcours éloquent de M. *Joli de Fleuri*, que je n'avais pu deviner. Je n'ai été informé que par les gazettes, de l'arrêt contre l'Ecriture ſainte et contre *Bayle*. J'ai écrit auſſitôt à *Thiriot* l'éditeur; je l'ai prié de réformer ma ſcandaleuſe note faite ſi innocemment. Je ne veux pas être brûlé avec

la

la Bible; à moi n'appartient tant d'honneur. Il eſt certain qu'il y a deux ou trois petits mots qui doivent déplaire beaucoup à M. *Joli de Fleuri : Que ceux qui ſe déchaînent contre Bayle apprennent de lui à raiſonner et à être modérés ;* et à la fin de la note, *c'eſt qu'ils ſont injuſtes.* Encore une fois, je ne pouvais deviner que des hommes qui raiſonnent, qui ſont modérés et juſtes, traitaſſent *Bayle* comme ils l'ont fait; mais je ne dois pas le leur dire. Vous venez toujours à mon ſecours, mon ange; mais en eſt-il temps? et *Thiriot* n'a-t-il pas déjà fait imprimer ma bévue ? Je vous ſupplierais auſſi de ne pas permettre qu'on gâte ce vers:

1756.

L'empereur ne peut rien ſans ſes chers électeurs.

Le mot de *cher* eſt celui dont il ſe ſert en leur écrivant. Ce ſont ces mots propres et caractériſtiques qui font le mérite d'un vers. *Qu'avec ſes électeurs* eſt dur et faible. Je voudrais bien n'être ni brûlé ni mutilé.

Je mérite ces grâces de vous, puiſque je vous fais faire deux tragédies à la fois ſous mes yeux. La première eſt ce botoniate, ce Nicéphore que le conſeiller génevois raccommode; la ſeconde eſt Alceſte, à laquelle votre très-humble ſervante, ma nièce, travaille tout doucement. Il ne reſte plus que moi; mais je vous ai déjà dit qu'il me fallait du temps, de la ſanté et *flatus divinus*. J'attends le moment de la grâce. Si mon état continue, je ferai un juſte à qui la grâce aura manqué. Je ne peux d'ailleurs ſonger à préſent qu'à Port-Mahon. Je me flatte que vous apprendrez bientôt la réduction de toute l'île. Ce ſera-là un beau coup de théâtre, un beau dénouement; mais, en vérité, il eſt plus aiſé de prendre Minorque

1756. que de faire une bonne tragédie à mon âge. Je ne connais plus les acteurs; je suis loin de vous. Les sujets sont épuisés et moi aussi. Il n'y a que le cœur qui soit inépuisable. Je voudrais bien que les talens fussent comme l'amitié, qu'ils augmentassent avec les années. Adieu; mille tendres respects à tous les anges.

LETTRE CLXXVIII.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 5 de mai.

MADAME, je suis rempli d'étonnement et de reconnaissance à la lecture de votre lettre, et j'ai de plus bien des remords. Comment ai-je pu être si long-temps sans vous écrire, moi qui ai encore des yeux? et comment avez-vous fait, vous qui n'en avez plus?

Vous avez donc de petites parallèles que vous appliquez sur le papier, et qui conduisent votre main? Vous n'avez plus besoin de secrétaire avec ce secours; il ne vous faut plus qu'un lecteur. Je ne lui ai donné guère d'occupation depuis long-temps; mais je n'en ai pas été moins occupé de vous, moins touché de votre état. Je m'étais interdit presque tout commerce, n'écrivant que de loin en loin des réponses indispensables. Accablé une année entière, sans

relâche, de travaux ſous leſquels ma ſanté ſuccombait, et ayant de plus l'occupation d'une maiſon et d'un jardin, et même de l'agriculture; enſeveli dans les Alpes, dans les livres, et dans les ouvrages de la campagne, je me ſentais incapable de vous amuſer, et encore plus de vous conſoler; car, après avoir dit autrefois aſſez de bien des plaiſirs de ce monde, je me ſuis mis à chanter ſes peines. J'ai fait comme *Salomon*, ſans être ſage; j'ai vu que tout était à peu-près vanité et affliction, et qu'il y a certainement du mal ſur la terre. 1756.

Vous devez être de mon avis, Madame, dans l'état où vous êtes; et je crois qu'il n'y a perſonne qui n'ait ſenti quelquefois que j'ai raiſon. Des deux tonneaux de *Jupiter*, le plus gros eſt celui du mal: or, pourquoi *Jupiter* a-t-il fait ce tonneau auſſi énorme que celui de Cîteaux? ou comment ce tonneau s'eſt-il fait tout ſeul? cela vaut bien la peine d'être examiné. J'ai eu cette charité pour le genre-humain; car pour moi, ſi j'oſais, je ſerais aſſez content de mon partage.

Le plus grand bien auquel on puiſſe prétendre eſt de mener une vie conforme à ſon état et à ſon goût. Quand on en eſt venu là, on n'a point à ſe plaindre; et il faut ſouffrir ſes coliques patiemment.

Je préſume, Madame, que vous tirez un bien meilleur parti encore de votre ſituation, que moi de la mienne. Vous êtes faite pour la ſociété; la vôtre doit être recherchée par tous ceux qui ſont dignes de vivre avec vous. La privation de la vue vous rend le commerce de vos amis plus néceſſaire, et par conſéquent plus agréable; car les plaiſirs ne naiſſent que

1756. des besoins. Il vous fallait absolument Paris, vous auriez péri de chagrin à la campagne; et moi je ne peux plus vivre que dans la retraite où je suis. Nos maux sont différens, et il nous faut de différens remèdes.

Il est vrai qu'il est triste d'achever sa vie loin de vous; et c'est une des choses qui me font conclure que *tout n'est pas bien*. Tout doit être bien pour M. le président *Hénault*. S'il y a quelqu'un pour qui le bon tonneau soit ouvert, c'est lui. M. le maréchal de *Richelieu* en boira sa bonne part, s'il prend les forts de Port-Mahon. Cette île de Minorque s'appelait autrefois l'île de *Vénus;* il est juste que ce soit à M. de *Richelieu* qu'elle se rende.

Adieu, Madame; soyez sûre que le bord du lac Leman n'est pas l'endroit de la terre où vous êtes le moins chérie et respectée.

LETTRE CLXXIX. 1756.

A M. THIRIOT, *à Paris.*

A Monrion, le 27 de mai.

Je crois, mon ancien ami, que le braiement de l'âne de Montmartre (*) eſt aux Délices. Je verrai ce que c'eſt à mon retour dans cet hermitage. Ma nièce de *Fontaine* y arrive inceſſamment. J'aurais bien voulu qu'elle vous eût amené, et que vous aimaſſiez la campagne comme moi. Il y en a de plus belles que la mienne, mais il n'y en a guère d'auſſi agréables. Je ſuis redevenu ſibarite, et je me ſuis fait un ſéjour délicieux; mais je vivrais auſſi aiſément comme *Diogène* que comme *Ariſtippe*. Je préfère un ami à des rois; mais, en préférant une très-jolie maiſon à une chaumière, je ſerais très-bien dans la chaumière. Ce n'eſt que pour les autres que je vis avec opulence; ainſi je défie la fortune, et je jouis d'un état très-doux et très-libre que je ne dois qu'à moi.

Quand j'ai parlé en vers des malheurs des humains mes confrères, c'eſt par pure généroſité : car, à la faibleſſe de ma ſanté près, je ſuis ſi heureux que j'en ai honte. Je vous aimerais bien mieux encore compagnon de ma retraite qu'éditeur de mes rêveries.

Les faquins qui pourſuivent la mémoire de *Bayle* méritent le mépris et le ſilence. Je vous remercie de ſupprimer la petite remarque qui leur donne ſur les oreilles. Tout le reſte aura ſon paſſe-port chez les

(*) Ouvrage intitulé : Penſées d'un citoyen de Montmartre.

honnêtes gens. Il eſt vrai que cette ſeconde édition
1756. paraît bien tard, et qu'on a donné trop de temps aux ſots pour répandre leurs préjugés ſur la première. Celle-ci eſt auſſi forte; mais elle eſt meſurée et accompagnée de correctifs qui ferment la bouche à la ſuperſtition, tandis qu'ils laiſſent triompher la philoſophie.

Je vous ai déjà mandé que je ne ſuis pas partiſan de ce vers : *Tandis que de la grâce*, &c.; mais que j'aime mieux un vers haſardé qu'un vers plat.

Je ne ſais pas ce qu'on veut dire par les prétendues diſſentions des *Cramer;* il n'y en a jamais eu l'ombre. Ce ſont des gens d'une très-bonne famille de Genève, qui ont de l'éducation et beaucoup d'eſprit; ils ſont pénétrés de mes bienfaits, tout minces qu'ils ſont, et ont fait un magnifique préſent à mon ſecrétaire. Ce ſecrétaire, par parenthèſe, eſt un florentin très-aimable, très-bien né, et qui mérite mieux que moi d'être de l'académie della Cruſca.

Vous voilà donc moine de Saint-Victor; je l'ai été de Senones. J'ai travaillé avec dom *Calmet* pendant un mois. Je travaille actuellement avec des calviniſtes, et je m'en trouve bien, excommunication à part.

Mandez-moi où il faut vous écrire. *Interea vale, et me ama.*

LETTRE CLXXX. 1756.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 de juin.

Je vous ai envoyé, mon cher ange, mes ſermons ſous l'enveloppe de M. *Bouret;* mais comme je me ſuis aviſé de voyager un mois dans la Suiſſe, il ſe peut faire qu'il y ait eu quelque retardement dans l'envoi.

Vous voyez que la famille des *Tronchin* eſt dévouée aux arts; mais l'auteur aura des ſuccès moins brillans que l'inoculateur. Il vaut mieux ſuivre *Eſculape* qu'*Apollon*. On a corrigé le Nicéphore et l'Alexis ſelon vos vues, mais non ſelon vos déſirs. L'Alceſte eſt très-bien entre les mains de madame *Denis*, puiſque cela l'amuſe, et que de plus c'eſt le triomphe des femmes. Pour moi, je vous avoue que je n'aurais jamais oſé traiter un pareil ſujet. Je doute fort que *Racine* en ait eu l'idée. Alceſte peut faire à l'opéra le plus grand effet. Il eût été à ſouhaiter que *Quinault* eût fait Alceſte après Armide, dans le temps de la force de ſon génie, et qu'il eût eu *Rameau* pour muſicien.

Je ne proteſterai point votre lettre de change pour une tragédie, mais je demanderai du temps pour vous payer. Les éditions de mes anciennes rêveries prennent le peu de temps que ma miſérable ſanté me laiſſe. Il faut joindre le Siècle de *Louis XIV* à un tableau du monde entier depuis *Charlemagne*. Vous

1756. m'avouerez qu'il eſt difficile qu'un malade puiſſe d'une main arranger le monde, et de l'autre faire une tragédie. Au reſte, quand j'en ferai une, je ſens bien que je travaillerai pour des ingrats; mais je travaillerai pour vous, mon cher ange, et vous me tiendrez lieu du public. Je ſuis aſſez animé quand c'eſt à vous que je veux plaire; mais, quand vous aurez une pièce du pays des Allobroges, ſongez que l'on fait ſouvent des pièces allobroges à Paris, alors vous me jugerez avec indulgence.

Auriez-vous lu ce recueil de lettres de madame de *Maintenon*, de *Louis XIV*, &c.? y a-t-il quelque choſe dont un hiſtorien puiſſe faire uſage? Je ne vous parle que d'hiſtoire; je vous en demande pardon. Madame *Denis* vous dit les choſes les plus tendres. Elles ſeront bien reçues puiſqu'elle fait une tragédie. Madame de *Fontaine*, qui n'en fait point, arrivera dans quelques jours dans mon hermitage; il eſt bien joli. J'en ſuis fâché, car je m'y attache, et il eſt trop loin de vous, mon cher ange. Mille tendres reſpects à madame d'*Argental* et à tous vos amis.

LETTRE CLXXXI. 1756.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 4 de juin.

Je reviens dans mon hermitage vers Genève, mon ancien ami, sans savoir si mes petits sermons ont été imprimés à Paris comme je les ai faits et comme je vous les ai envoyés; mais je reçois une lettre de M. d'*Argental*, qui met presque en colère ma dévotion. Il me fait part d'un scrupule que vous avez eu, quand je vous ai mandé que la condamnation un peu dure des ennemis de *Bayle* ferait tort à l'édition et à l'éditeur. Vous avez fait comme tous les commentateurs; vous n'avez pas pris le sens de l'auteur. Quel galimatias, ne vous en déplaise, de regarder ce danger de l'éditeur autrement que comme le danger d'imprimer un reproche fait à un corps respectable! Comment avez-vous pu imaginer que je pusse avoir un autre sentiment? Vous avez la bonté de faire imprimer un ouvrage qui vous plaît, et je ne veux point qu'il y ait dans cet ouvrage la moindre chose qui puisse vous compromettre. Il faut que vous ayez le diable au corps, le diable des *Bentley*, des *Burman*, des *variorum*, pour expliquer ce passage comme vous avez fait. J'attends des exemplaires reliés de mon recueil des rêveries pour vous en envoyer. Je ne sais pas quel parti prend *Lambert;* je voudrais bien ne pas désobliger *Lambert*. Je voudrais aussi que les *Cramer* pussent profiter de mes dons. Il est difficile

1756. de contenter tout le monde. Je viens de parcourir une partie du Citoyen de Montmartre ; c'eſt un âne qui affiche ſa patrie. J'apprends, par une voie très-sûre, que *Fréron* et *la Beaumelle* ont compoſé cet infame et ridicule libelle. On me mande qu'il n'a excité que l'horreur et le mépris.

Cela n'empêche pas que *la Beaumelle* ne puiſſe avoir imprimé des lettres originales de *Louis XIV* et de madame de *Maintenon*, dont on pourra faire quelque uſage dans la nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV*. Un ſcélérat et un ſot peut avoir eu par haſard de bons manuſcrits. Je vous prie de me mander s'il y a quelque choſe d'utile dans ce recueil. Etes-vous à préſent moine de Saint-Victor? Que n'êtes vous venu faire vos vœux dans l'abbaye des Délices avec madame de *Fontaine*? Croyez que mon abbaye en vaut bien une autre; c'eſt celle de *Thélème*. On m'en a voulu tirer en dernier lieu pour aller dans des palais, mais je n'ai garde. Je vous embraſſe tendrement.

P. S. Je vous envoie une nouvelle édition de mes ſermons, et vous prie de vouloir bien en diſtribuer à MM. d'*Alembert*, *Diderot* et *Rouſſeau*. Ils m'entendront aſſez; ils verront que je n'ai pu m'exprimer autrement, et ils ſeront édifiés de quelques notes; ils ne dénonceront point ces ſermons.

LETTRE CLXXXII. 1756.

A M. DE FORMONT.

Aux Délices, 13 de juin.

Mon ancien ami et mon philoſophe, je vous regretterai toute ma vie, vous et madame *du Deffant*. Elle s'eſt donc accoutumée à la perte de la vue. Il me reſte des yeux, mais c'eſt preſque tout ce qui me reſte. Je ne lui écris pas : qu'aurais-je à lui mander de ma ſolitude? que je vois de mon lit le lac de Genève, le Rhône, l'Arve, des campagnes, une ville et des montagnes. Cela n'eſt pas honnête à dire à quelqu'un qui a perdu deux yeux, et, qui pis eſt, deux beaux yeux; mais je voudrais l'amuſer et vous auſſi. Je voudrais vous envoyer certain poëme dans le goût de meſſer *Arioſto*, qui court dans Paris, indignement défiguré, plein de groſſièretés et de ſottiſes. Je veux en faire pour vous une petite copie bien propre, et vous l'envoyer. Vous en connaiſſez déjà quelque choſe; il eſt juſte que vous l'ayez tout entier et tel que je l'ai fait, puiſque des gens ſans goût l'ont tel que je ne l'ai pas fait. Mandez-moi comment et par qui je peux vous faire tenir cette ancienne plaiſanterie que je m'amuſai à corriger, il y a quelques années. Je ne veux pas perdre mes peines; et c'eſt en être payé que de faire paſſer deux ou trois heures à me lire, les gens qui ſont capables de bien juger. Notre ami *Cideville* eſt de ce petit nombre. S'il eſt encore à Paris, quand vous aurez

1756. cet ancien rogaton, je vous prierai de lui en faire part; car deux copies ſont trop longues à faire. J'aimerais mieux vous envoyer cette eſpèce d'Hiſtoire générale qu'on a autant défigurée que mon petit poëme arioſtin. C'eſt un ouvrage plus honnête, plus convenable à mon âge et à mon goût; mais il faut un peu de temps pour achever le tableau des ſottiſes humaines, depuis *Charlemagne* juſqu'à nos jours. J'ai été indigné et ennuyé de la manière dont on a preſque toujours écrit les grandes hiſtoires chez nos modernes. Un homme qui ne ſaurait pas que *Daniel* eſt un jéſuite, le prendrait pour un ſergent de bataille. Cet homme ne vous parle jamais que d'aile droite et d'aile gauche. On retrouve enfin le jéſuite quand il eſt à *Henri IV*, et c'eſt encore bien pis. Il ſemble qu'il ait voulu écrire la vie du révérend père *Cotton*, et qu'il parle par occaſion du meilleur roi qu'ait eu la France; mais ce qu'il oublie toujours, c'eſt la nation. L'hiſtoire des mœurs et de l'eſprit humain a toujours été négligée. C'eſt un beau plan que cette hiſtoire; c'eſt dommage que la bibliothéque du roi ne ſoit pas ſur les bords de mon lac. Je n'ai pas laiſſé de trouver quelque ſecours; je travaille quand je me porte tolérablement; je bâtis, je plante, je sème, je cultive des fleurs, je meuble deux maiſons aux deux bouts du lac, tout cela fort vîte, parce que la vie eſt courte. Madame *Denis* a eu aſſez de philoſophie et aſſez d'amitié pour quitter la vilaine maiſon que nous occupions à Paris, et pour ſe tranſporter dans le plus beau lieu de la nature. Il fallait ſans doute cette philoſophie et cette amitié, car on eſt aſſez porté à croire qu'un trou à Paris

vaut mieux qu'un palais ailleurs. Pour moi, je n'aime ni les trous ni les palais; mais je suis très-content d'une maison riante et commode, encore plus content de mon indépendance, de ma vie libre et occupée; et sans vous, sans madame *du Deffant*, sans quelques autres personnes que je n'oublierai jamais, je serais bien loin de connaître les regrets. Adieu, mon ancien ami; continuez à tirer le meilleur parti que vous pourrez de ce songe de la vie. Je vous embrasse tendrement. 1756.

LETTRE CLXXXIII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, 14 de juin.

J'AI quelque orgueil, mon héros, de voir une partie de ma destinée unie à la vôtre. Il est assez plaisant que je sois, après vous, l'homme le plus réellement intéressé à la prise de Port-Mahon. Je me suis avisé de faire le prophète. Vous accomplirez sans doute ma prophétie; elle est très-claire; il y en a eu jusqu'ici peu dans ce goût-là. Votre panégyriste est devenu votre astrologue. Par quel hasard faut-il que ma prédiction coure Paris, avant que le maudit rocher de M. *Blakney* se soit rendu? Le même jour que j'ai reçu la lettre dont vous honorez votre petit prophète, j'ai appris que mon petit compliment était répandu dans Paris. C'est *Thiriot-la-trompette* qui me dit l'avoir vu et tenu, et même

1756. l'avoir désapprouvé. Il y a long-temps que je vous avertis que vous aviez probablement quelque secrétaire bel esprit, qui rendait publiques les galanteries que je vous écrivais quelquefois. Je suis bien sûr que ce n'est pas moi qui ai divulgué ma prophétie. Je ne l'ai certainement envoyée à personne qu'à mon héros ; c'était un secret entre le ciel et lui. *Thiriot* fait quelquefois sa cour à madame la duchesse d'*Aiguillon*. Si c'est chez elle qu'il a vu ma lettre, peut-être madame d'*Aiguillon* n'en aura pas laissé prendre de copie ; et, en ce cas, il n'y a que quelques lambeaux de publiés.

Voyez, Monseigneur, comment notre secret a pu transpirer. Je vous envoyai cette saillie par M. le duc de *Villars*, et je ne lui en fis pas confidence. Nul autre que vous au monde n'a vu la prédiction. Si vous l'avez fait lire à quelque profanateur de ces mystères, il n'y a pas grand mal. Vous me justifierez bientôt ; vous confondrez les incrédules comme les envieux ; on verra bien que vous êtes un héros, et que je ne suis pas un prophète de *Baal*.

Au milieu des coups de canon, vous soucieriez-vous de savoir que *la Beaumelle*, qui s'est fait, je ne sais comment, héritier des papiers de madame de *Maintenon*, a fait imprimer quinze volumes, soit de lettres, soit de mémoires ? Ce ramas d'inutilités est relevé par un tas d'impudences et de mensonges, qui est fait tout juste pour l'avide curiosité du public. Il y a quatre-vingt ou cent familles outragées : voilà ce qu'il faut au gros des hommes. Il y a, parmi les lettres de madame de *Maintenon*, une lettre de M. le duc de *Richelieu* votre père, qui certainement n'était

pas faite pour être publique. Les termes qui vous regardent ſont bien peu meſurés, et il eſt déſagréable que monſieur votre fils ſoit à portée de les voir. Il me paraît bien indécent de révéler ainſi des ſecrets de famille, du vivant des intéreſſés. 1756.

Mais, après tout, qu'importe qu'on attaque la conduite de M. le duc de *Fronſac* en 1715, pourvu qu'on rende juſtice à M. le maréchal de *Richelieu* en 1756?

Prenez votre Mahon, triomphez des Anglais et des mauvais diſcours. Je lève les mains au ciel ſur mes montagnes, et je chanterai le *Te Deum* en terre hérétique.

Madame *Denis* et moi, nous ſommes les deux ſuiſſes qui aiment le plus votre gloire et votre perſonne.

LETTRE CLXXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Aux Délices, 15 de juin.

Mon cher ange, nos amours ſont furieuſement traverſées. Je ne pourrai, de plus de trois mois, travailler à cette tragédie que vous voulez avec tant d'obſtination, et que j'ai déjà eſquiſſée pour vous plaire. Vous ſavez que *Villars* ne peut être par-tout. On va imprimer une nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV*, à la ſuite d'une eſpèce d'Hiſtoire univerſelle. Je crois vous l'avoir déjà mandé. Je lis cette compilation des mémoires de madame de *Maintenon*,

et j'admire comment un homme a l'audace de publier
1756. tant de ſottiſes, tant de menſonges et de contradictions, d'inſulter tant de familles, de parler ſi inſolemment de tout ce qu'il ignore, et comment on a la bonté de le ſouffrir. Il eſt aſſez ſingulier que cet homme ſoit à Paris, et que je n'y ſois pas. Il a eu quelques bons mémoires, et il a noyé le peu de vérités inutiles que contiennent les mémoires de *Dangeau*, d'*Hébert*, de mademoiſelle d'*Aumale*, dans un fatras d'impoſtures de ſa façon. Il a trouvé le vrai ſecret d'être lu et d'être mépriſé.

Il avance hardiment que le premier dauphin épouſa mademoiſelle *Chouin*. J'ai toujours entendu dire à ceux qui ont vécu avec elle, et ſurtout à madame de *Villefranche* et à madame de *Bolingbroke*, que c'était un conte ridicule. Si vous avez pu, mon cher et reſpectable ami, déterrer un peu de vérité parmi les anecdotes d'erreur dont le monde eſt plein, daignez, à vos heures perdues, vous amuſer à m'inſtruire, afin que je ſorte au plutôt du bourbier déſagréable de l'hiſtoire, pour me donner tout entier aux choſes que vous aimez.

Vous n'aurez de moi que ce feuillet, une bouteille d'encre eſt tombée ſur l'autre. Madame *Denis* et madame de *Fontaine* vous embraſſent. Cette *Fontaine*, la reſſuſcitée, eſt tout étonnée de ma maiſon et de mes jardins. Elle dit que cela ſerait bien beau auprès de Paris, mais je ne le crois pas.

LETTRE

LETTRE CLXXXV. 1756.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 16 de juin.

Je ne suis pas étonné qu'on dévore ce ramas d'anecdotes où, parmi quelques vérités indifférentes, tirées des mémoires de *Dangeau*, d'*Hébert*, &c., tout fourmille de fausſetés, de contradictions et d'impostures. Le mensonge n'a jamais parlé avec tant d'impudence. Cela est fait pour être lu des ignorans oisifs, mépriſé des sages, et pour indigner les gens en place. De quel front ce malheureux ose-t-il assurer que Monseigneur épousa mademoiselle *Chouin*, et que madame de *Berry* se maria au comte de *Riom*? Quand on avance de tels faits, il faut avoir ses garants. Il était réservé à ce siècle qu'un gredin parlât de la cour comme s'il y avait joué un rôle. Il prend la peine de combattre de temps en temps le Siècle de *Louis XIV*, et il porte la démence jusqu'à citer des passages qui n'y ont jamais été.

Je suis bien aise que ce soit un pareil coquin qui ait écrit contre vous. Il se dit citoyen de Montmartre, il mérite d'être citoyen d'une chiourme. Que comptez-vous faire, mon ancien ami, de l'édition de mes bagatelles? Vous devriez bien venir voir l'auteur, et joindre votre porte-feuille au mien. Nous pourrions faire quelque chose ensemble. Les *Cramer* ne se repentent pas de leur édition, quoiqu'il y en ait tant d'autres. Ils l'ont presque toute débitée en trois

1756. semaines ; je ne m'y attendais pas. L'Hiſtoire générale mérite un peu plus d'attention ; on y joint le Siècle de *Louis XIV*, avec des additions et des notes qui ſeront aſſez curieuſes. Vous ne nuiriez pas à cet ouvrage ; nous le reverrions enſemble. Mes nièces auraient ſoin de vous rendre votre ſéjour aux Délices digne du nom que ma maiſon oſe porter. J'y jouis de la paix, j'y travaille à loiſir ; ce ſont-là les vraies délices. Je ſerais trop heureux ſi j'avais de la ſanté et l'ami *Thiriot*. *Vale*.

P. S. La lettre à M. le maréchal de *Richelieu* n'était pas aſſurément pour le public. Je ne l'ai communiquée à perſonne. S'il a fait voir mes prophéties, il les accomplira.

LETTRE CLXXXVI. 1756.

A MADAME DUPUY,

Femme du secrétaire perpétuel de l'académie des inscriptions et belles-lettres, qui, plusieurs années avant son mariage, avait consulté l'auteur sur les livres qu'elle devait lire.

Aux Délices, près de Genève, le 20 de juin.

Je ne suis, Mademoiselle, qu'un vieux malade, et il faut que mon état soit bien douloureux, puisque je n'ai pu répondre plutôt à la lettre dont vous m'honorez, et que je ne vous envoie que de la prose pour vos jolis vers. Vous me demandez des conseils, il ne vous en faut point d'autre que votre goût. L'étude que vous avez faite de la langue italienne doit encore fortifier ce goût avec lequel vous êtes née, et que personne ne peut donner. Le *Tasse* et l'*Arioste* vous rendront plus de services que moi, et la lecture de nos meilleurs poëtes vaut mieux que toutes les leçons; mais, puisque vous daignez de si loin me consulter, je vous invite à ne lire que les ouvrages qui sont depuis long-temps en possession des suffrages du public, et dont la réputation n'est point équivoque : il y en a peu, mais on profite bien davantage en les lisant, qu'avec tous les mauvais petits livres dont nous sommes inondés. Les bons auteurs n'ont de l'esprit qu'autant qu'il en faut,

1756. ne le recherchent jamais, penſent avec bon ſens, et s'expriment avec clarté. Il ſemble qu'on n'écrive plus qu'en énigmes. Rien n'eſt ſimple, tout eſt affecté, on s'éloigne en tout de la nature, on a le malheur de vouloir mieux faire que nos maîtres.

Tenez-vous-en, Mademoiſelle, à tout ce qui plaît en eux. La moindre affectation eſt un vice. Les Italiens n'ont dégénéré, après le *Taſſe* et l'*Arioſte*, que parce qu'ils ont voulu avoir trop d'eſprit; et les Français ſont dans le même cas. Voyez avec quel naturel madame de *Sévigné* et d'autres dames écrivent; comparez ce ſtyle avec les phraſes entortillées de nos petits romans; je vous cite les héroïnes de votre ſexe, parce que vous me paraiſſez faite pour leur reſſembler. Il y a des pièces de madame *Deshoulières* qu'aucun auteur de nos jours ne pourrait égaler. Si vous voulez que je vous cite des hommes, voyez avec quelle clarté, quelle ſimplicité notre *Racine* s'exprime toujours. Chacun croit, en le liſant, qu'il dirait en proſe tout ce que *Racine* a dit en vers; croyez que tout ce qui ne ſera pas auſſi clair, auſſi ſimple, auſſi élégant, ne vaudra rien du tout.

Vos réflexions, Mademoiſelle, vous en apprendront cent fois plus que je ne pourrais vous en dire. Vous verrez que nos bons écrivains, *Fénélon*, *Boſſuet*, *Racine*, *Deſpréaux*, employaient toujours le mot propre. On s'accoutume à bien parler en liſant ſouvent ceux qui ont bien écrit; on ſe fait une habitude d'exprimer ſimplement et noblement ſa penſée ſans effort. Ce n'eſt point une étude; il n'en coûte aucune peine de lire ce qui eſt bon, et

de ne lire que cela. On n'a de maître que son plaisir et son goût. 1756.

Pardonnez, Mademoiselle, à ces longues réflexions, ne les attribuez qu'à mon obéissance à vos ordres.

J'ai l'honneur d'être avec respect, &c.

LETTRE CLXXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 28 de juin.

Mon très-cher ange, j'ai fait venir les frères *Cramer* dans mon hermitage. Je leur ai demandé pourquoi vous n'aviez pas eu le premier ce recueil de mes folies en vers et en prose; ils m'ont répondu que le ballot ne pouvait encore être arrivé à Paris. Ils disent que les exemplaires qui sont entre les mains de quelques curieux, y ont été portés par des voyageurs de Genève; ils en sont la dupe. *Lambert* a attrapé un de ces exemplaires, et travaille jour et nuit à faire une nouvelle édition. Comment avez-vous pu soupçonner, mon cher ange, que j'aye négligé le premier de mes devoirs? Votre exemplaire devait vous être rendu par un nommé monsieur *Dubuisson*. Le *Dubuisson* et les *Cramer* disent qu'ils n'ont point tort, et moi je dis qu'ils ont très-grand tort, puisque vous êtes mal servi.

Je n'ai point vu les feuilles de *Fréron;* je savais seulement que Catilina était l'ouvrage d'un fou, versifié par *Pradon*; et *Fréron* n'en dira pas davantage.

1756. C'eſt cependant à ce déteſtable ouvrage qu'on m'immola pendant trois mois ; c'eſt cette pièce abſurde et gothique à laquelle on donna la plus haute faveur.

L'ouvrage de *la Beaumelle* eſt bien plus mauvais et bien plus coupable qu'on ne croit ; car, qui veut ſe donner la peine de lire avec examen ? c'eſt un tiſſu d'impoſtures et d'outrages faits à toute la maiſon royale et à cent familles. Il eſt juſte que ce malheureux ſoit accueilli à Paris, et que je ſois au pied des Alpes.

Dieu me préſerve de répondre à ſes perſonnalités ; mais c'eſt un devoir de relever, dans les notes du Siècle de *Louis XIV*, les menſonges qui déshonoreraient ce beau ſiècle.

J'ai reçu une grande et éloquente lettre de la *Duménil*. Elle n'était pas tout-à-fait ivre quand elle me l'a écrite. Je vois que *Clairon* lui donne de l'émulation ; mais, ſi elle veut conſerver ſon talent, il faut qu'elle ceſſe de boire. Mademoiſelle *Clairon* a des inclinations plus convenables à ſon ſexe et à ſon état.

Je vous avoue une de mes faibleſſes. Je ſuis perſuadé, et je le ſerai juſqu'à ce que l'événement me détrompe, qu'Oreſte réuſſirait beaucoup à préſent ; chaque choſe a ſon temps, et je crois le temps venu. Je ne vous dirai pas que ce ſuccès me ſerait agréable, je vous dirai qu'il me ſerait avantageux ; il ouvrirait des yeux qu'on a toujours voulu fermer ſur le peu que je vaux.

Si vous pouviez, mon cher ange, faire jouer Oreſte quelque temps après Sémiramis, vous me rendriez

un plus grand service que vous ne pensez. Vous pourriez faire dire aux acteurs qu'ils n'auront jamais rien de moi avant d'avoir joué cette pièce. 1756.

Je vous remercie de vos anecdotes. Le discours de *Louis XIV*, qu'on prétend tenu au maréchal de *Boufflers*, passe pour avoir été débité aux maréchaux de *Villars* et d'*Harcourt*. La plaine de Saint-Denis est bien loin du Quesnoy. Il eût été bien triste de dire qu'on se ferait tuer aux portes de Paris, quand les anciennes frontières n'étaient pas encore entamées.

Quoique je sois plongé dans le siècle passé, je voudrais pourtant savoir si, dans le temps présent, l'abbé de *Bernis* est déclaré contre moi. Je ne le crois pas; je l'ai toujours aimé et estimé, et j'applaudis à sa fortune. Instruisez-moi. Je vous embrasse tendrement.

LETTRE CLXXXVIII.

AU MEME.

Aux Délices, 2 de juillet.

Avez-vous reçu enfin, mon cher ange, cette édition qui est en chemin depuis plus d'un mois. C'est une pièce complexe, à ce que je vois, que celle du Port-Mahon. Nous ne touchons pas encore au dénouement, et bien des gens commencent à siffler. Ma petite lettre, non trop tôt écrite, mais trop tôt envoyée par M. d'*Egmont* à madame d'*Egmont*, donne

1756. assez beau jeu aux rieurs. On en a supprimé la prose, et on n'a fait courir que les vers qui ont un peu l'air de vendre la peau de l'ours avant qu'on l'ait mis par terre. Si M. de *Richelieu* ne prend pas ce maudit rocher, il retrouvera à Versailles et à Paris beaucoup plus d'ennemis qu'il n'y en a dans le fort Saint-Philippe. Il faut pour mon honneur, et pour le sien surtout, qu'il prenne incessamment la ville. Il se trouverait, en cas de malheur, que mes complimens n'auraient été qu'un ridicule. Je vous prie de bien dire, mon cher ange, que je n'ai pas eu celui de répandre des éloges si prématurés. Si M. d'*Egmont* avait été un grand politique, il ne les aurait fait courir qu'à la veille de prendre la garnison prisonnière.

La Beaumelle m'embarrasse un peu davantage. Il est triste d'être obligé de lui répondre, cependant il le faut. Son livre a trop de cours pour que je laisse subsister tant d'erreurs et tant d'impostures. Il attaque cent familles, il prodigue le scandale et l'injure sans la moindre preuve, il parle de tout au hasard ; et plus il est audacieux dans le mensonge, plus il est lu avec avidité. Je peux vous répondre qu'il y a peu de pages où l'on ne trouve des mensonges très-aisés à confondre. Il faut les relever, la preuve en main, dans des notes au bas des pages du Siècle de *Louis XIV*, sans aucune affectation, et par le seul intérêt de la vérité. Si vous et vos amis vous aviez remarqué quelque chose d'important, je vous serais bien obligé d'avoir la bonté de m'en avertir; peut-être même les yeux du public commencent-ils à s'ouvrir sur cette insolente rapsodie. On me mande que les gens un peu instruits en pensent comme moi; à la longue

ils dirigent le sentiment du public. Nous voilà bien loin de la tragédie, mon cher ange; j'ai besoin pour ce travail de n'en avoir aucun autre sur les bras, de quelque nature que ce soit. *Tronchin* est revenu; je lui donne ma santé à gouverner, et mon ame à vous. Mille tendres respects à tous les anges. 1756.

LETTRE CLXXXIX.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A vous seul.

Aux Délices, 5 de juillet.

PARDONNEZ à mes importunités, mon héros. Je me flatte que vous prendrez, ce mois-ci, le rocher et les Anglais. Tant mieux que la besogne soit difficile, vous en aurez plus de gloire. Vous connaissez Paris et Versailles; vous savez comme on a murmuré que la ville de l'Europe la plus forte, après Gibraltar, n'ait pas été prise en quatre jours; et, si vous aviez pu l'emporter d'emblée, on aurait dit, cela était bien aisé. Vous triompherez des difficultés, des Anglais, des sots et des jaloux.

Tronchin est revenu de Paris, il en a été l'idole, et jamais idole n'a reçu plus d'offrandes. Il a tout vu, tout entendu; il connaît tous ceux qui osent vous porter envie. Une certaine personne lui a parlé avec une confiance étonnante. Je n'ai qu'un reproche à me faire, lui a-t-elle dit, c'est d'avoir fait du mal à M. de *M*. . . .; mais j'ai été trompée, &c. &c. &c.

1756. On a parodié la petite lettre que j'avais eu l'honneur de vous écrire ; tant mieux encore. Je vais préparer des fusées, et je compte donner un feu le jour que j'apprendrai que vous êtes entré dans la place. En vérité, vous devriez bien me faire savoir, par un de vos secrétaires, dans quel temps à peu-près vous souperez dans le fort Saint-Philippe ; vous feriez-là une bonne œuvre. Elève du maréchal de *Villars* et son successeur, battez les ennemis de la France et les vôtres.

Il y a dans le monde un petit coin de terre où vous êtes adoré. Le lac de Genève retentit de votre nom. Recevez mes vœux, mon encens, mon attachement, mon tendre respect.

LETTRE CXC.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, 7 de juillet.

O ricevuto colla più viva gratitudine, caro signor mio, ciò che o letto col più gran piacere. Siete giudice d'ogni arte, e maestro d'ogni stile, *et doctus sermonis cujuscumque linguæ*. On m'assure que vous êtes parti de Venise après l'avoir instruite, que vous allez à Rome et à Naples. On me fait espérer que vous pourrez faire encore un voyage en France, et repasser par Genève ; je le désire plus que je ne l'espère. Vous trouveriez les environs de Genève bien changés ; ils sont dignes des regards d'un homme qui

a tout vu. Je n'habite que la moindre maiſon de ce pays-là; mais la ſituation en eſt ſi agréable que peut-être, en voyant de votre fenêtre le lac de Genève, la ville, deux rivières et cent jardins, vous ne regretteriez pas abſolument Potſdam. Ma deſtinée a été de vous voir à la campagne; ne pourrai-je vous y revoir encore? 1756.

Ella troverà difficilmente un pittore tal quale lo vuole, e più difficilmente ancora un impreſario, ò un *Swerts*, che poſſa far rappreſentare un opera conforme alle voſtre belle regole; mà troverà nel mio ritiro *des Délices*, un dilettante appaſſionato di tutto ciò che ſcrivete, e non meno innamorato della voſtra gentiliſſima converſazione.

Je ſuis trop vieux, trop malade et trop bien poſté pour aller ailleurs. Si je voyageais, ce ſerait pour venir vous voir à Veniſe; mais ſi vous êtes en train de courir, per Dio venite a Ginevra. Farewell, farewell; y love you ſincerely and forever.

1756.

LETTRE CXCI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 16 de juillet.

Mon cher ange, on voit bien que vous ne m'écrivez pas les secrets de l'Etat, car vous m'envoyez vos lettres sans les cacheter. M. *Tronchin*, le conseiller de Genève, voit que vous attendez toujours avec impatience une tragédie; il y a grande apparence que la sienne sera la première que vous aurez. Je vous servirai un peu plus tard. Il est permis d'être lent à mon âge. Vous me pardonnerez bien de préférer quelque temps *Louis XIV* aux héros de l'antiquité. Je ne pourrai être absolument à leurs ordres et aux vôtres, que quand j'aurai mis le Siècle de *Louis XIV* dans son nouveau cadre.

Souffrez que je me défie un peu de toutes les anecdotes; celle des campemens du prince *Eugène*, depuis le Quesnoy jusqu'à Montmartre, est plus que suspecte. Comment veut-on qu'on ait pris à Dénain ce projet de campagne? Le prince *Eugène* n'avait pas son porte-feuille dans les retranchemens de Dénain où il n'était pas. Je ne veux pas ressembler à ce *la Beaumelle* qui répète tous les bruits de ville à tort et à travers, qui paraît avoir été le confident de Monseigneur et de mademoiselle *Chouin*, et qui parle du duc d'*Orléans* comme s'il avait souvent soupé avec lui.

Si jamais on imprime les Mémoires du marquis

de *Dangeau*, on verra que j'ai eu raiſon de dire qu'il feſait écrire les nouvelles de ſon valet de chambre. Le pauvre homme était ſi ivre de la cour, qu'il croyait qu'il était digne de la poſtérité de marquer à quelle heure un miniſtre était entré dans la chambre du roi. Quatorze volumes ſont remplis de ces détails. Un huiſſier y trouverait beaucoup à apprendre, un hiſtorien n'y aurait pas grand profit à faire. Je ne veux que des vérités utiles. J'ai cherché à en dire depuis le temps de *Charlemagne* juſqu'à nos jours. C'eſt peut-être l'emploi d'un homme qui n'eſt plus hiſtoriographe, car ceux qui l'ont été ont rarement dit la vérité. Il y en a à préſent de bien agréables à dire à M. le maréchal de *Richelieu*. J'étais fâché que ma prophétie courût, parce qu'on pouvait me ſoupçonner d'en avoir fait les honneurs; mais j'étais fort aiſe d'être le premier à lui rendre juſtice. Il eut la bonté de me mander, le 29 du mois paſſé, l'accompliſſement de ma prophétie. Nous autres voiſins du Rhône, nous ſavons toujours les nouvelles quelques jours avant vous autres Pariſiens. 1756.

M. le duc de *Villars* avait encore mademoiſelle *Clairon* il y a trois jours. Je lui ai écrit, à cette *Idamé;* et ſi ma ſanté le permettait, j'irais l'entendre à Lyon; mais je ſens que je ne me tranſplanterais que pour venir vous voir, mon cher ange. Je pourrais bien faire cette partie l'année prochaine, avec quelques héros à cothurne et quelques héroïnes. Il n'eſt pas mal de ſe tenir quelque temps à l'écart; c'eſt preſque le ſeul préſervatif contre l'envie et contre la calomnie, encore n'eſt-il pas toujours bien sûr.

Je ne ſais pas comment Sémiramis aura réuſſi ſans

1756. mademoiſelle *Clairon*. Si la demoiſelle *Duménil* continue à boire, adieu le tragique. Il n'y a jamais eu de talens durables avec l'ivrognerie. Il faut être ſobre pour faire des tragédies et pour les jouer.

On me paraît de tous côtés très-indigné contre *la Beaumelle*. Pluſieurs perſonnes même trouvent aſſez étrange que cet homme ſoit tranquille à Paris, et que je n'y ſois pas ; mais ces gens-là ne voient pas que tout cela eſt dans l'ordre. Adieu, mon divin ange ; mes nièces vous embraſſent. Madame de *Fontaine* eſt un miracle de *Tronchin ;* ſi cela continue, vous la reverrez avec des tetons. Il fait bien chaud pour jouer Sémiramis ; mais *Crébillon* ne fera-t-il pas jouer la ſienne ? c'eſt un de ſes ouvrages qu'il eſtime le plus. Adieu ; mille reſpects à tous les anges.

LETTRE CXCII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 16 de juillet.

MON HÉROS ET CELUI DE LA FRANCE,

En vertu du petit billet dont vous daignâtes m'honorer après votre bel aſſaut, j'eus l'honneur de vous dire tout ce que j'en penſe, et de vous écrire à Compiegne. Vous allez être aſſaſſiné de poëmes et d'odes. Un jéſuite de Mâcon, un abbé de Dijon, un bel eſprit de Toulouſe, m'en ont déjà envoyé.

Je suis le bureau d'adresse de vos triomphes. On s'adresse à moi comme au vieux secrétaire de votre gloire. 1756.

Ce qui me fait le plus de plaisir, c'est une Histoire de la révolution de Gênes, très-sagement écrite et très-exacte, qui paraît depuis peu en italien. On m'en a apporté la traduction en français ; on vous y rend toute la justice qui vous est due. Je vais incessamment la faire imprimer. J'avoue qu'il y a un peu d'amour propre à moi, de voir que l'Europe vous regarde des mêmes yeux que je vous ai vu depuis plus de vingt ans; mais, en vérité, il y a cent fois plus d'attachement que de vanité dans mon fait.

On dit que M. le duc de *Fronsac* était fait comme un homme qui vient d'un assaut, quand il a porté la nouvelle. Il était avec les grâces qu'il tient de vous, orné de toutes celles d'un brûleur de maisons. Il tient cela de vous encore. Demandez à votre écuyer si vous n'aviez pas votre chapeau en clabaud, et si vous n'étiez pas noir comme un diable, et poudreux comme un courier, à la bataille de Fontenoi.

Je vous importune; pardonnez au bavard.

1756.

LETTRE CXCIII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 21 de juillet.

Le succès fait la renommée.

Vous le voyez bien, mon ancien ami; une lettre anonyme que je reçois, selon ma coutume, m'apprend qu'on imprime une critique dévote contre mes ouvrages; mais ces gens-là seront forcés d'avouer que je suis prophète. M. le maréchal de *Richelieu* a bien voulu témoigner à son *Habacuc* le gré qu'il lui savait de ses prédictions, en daignant me mander ses succès le jour de la capitulation. J'ai su sa gloire aux Délices, avant qu'on la sût à Compiegne. Vous n'imagineriez pas ce que c'était que ce fort Saint-Philippe : c'était la place de l'Europe la plus forte. Je suis encore à comprendre comment on en est venu à bout. Dieu merci, vous autres Parisiens, vous ne regretterez plus M. de *Lovendal*. Votre damné vous a-t-il dit tout ce qui se passe en Allemagne? Je regarde les affaires publiques à peu-près du même œil dont je lis Tite-Live et Polibe.

Non me agitant populi fasces, aut purpura regum,
Aut conjurato descendens Dacus ab Istro.

J'attends, avec quelque impatience, le brillant philosophe d'*Alembert;* peut-être va-t-il plus loin

que

que Genève, mais il y a apparence qu'il prendrait mal son temps. A l'égard du philosophe un peu plus dur, dont vous me parlez, je crois qu'il ne sera heureux ni sur les bords de la Sprée, ni sur les bords de la Seine. On dit que ce n'est pas chose aisée d'être heureux : *Est Ulubris, est hîc.* Je ne reçois que des lettres remplies d'indignation et de mépris pour ces insolens Mémoires de madame de *Maintenon*. Je vous avoue que c'est une espèce de livre toute neuve. Le faquin parle de tous les grands-hommes, de tous les princes, comme s'il avait vécu familièrement avec eux, et débite ses impostures avec un air de confiance, de hauteur, de familiarité, de plaisanterie, qui en imposera aux barons allemands et aux lecteurs du Nord. On me conseille de le confondre dans quelques notes, au bas des pages du Siècle de *Louis XIV* qu'on réimprime avec l'Histoire générale. 1756.

Si les Mémoires de ce *Conac* sont imprimés, je vous prie de me les envoyer. Vous avez la voie sûre de M. *Bouret*. Puis-je m'adresser à vous, mon ancien ami, pour les livres que vous jugerez dignes d'être lus? Vous m'aviez promis les deux sermons de *Lambert*.

Je ne vous ai point envoyé l'énorme édition des *Cramer*, parce que j'ai jugé que vous auriez presque en même temps celle de Paris; cependant, si vous en êtes curieux, je vous la ferai tenir. Il y a bien des fautes; je suis aussi mauvais correcteur d'imprimerie que mauvais auteur. *Intereà vale et scribe, amice, amico veteri.*

1756.

LETTRE CXCIV.

A M. PARIS DUVERNEY.

Aux Délices, le 26 de juillet.

VOTRE lettre, Monsieur, augmente la joie que les succès de M. le maréchal de *Richelieu* m'ont causée. Votre amitié pour lui, qui ne s'est jamais démentie, justifie bien mon attachement. Une si belle action fait sur vous d'autant plus d'effet, que vous formez au roi des sujets qui apprendront à l'imiter. Vous vous êtes fait une carrière nouvelle de gloire par cette belle institution (*) qu'on doit à vos soins, et qui sera une grande époque dans l'histoire du siécle présent. Le nom de M. le maréchal de *Richelieu* ira à la postérité, et le vôtre ne sera jamais oublié.

Les événemens présens fourniront probablement une ample matière aux historiens : l'union des maisons de France et d'Autriche, après deux cents cinquante ans d'inimitiés ; l'Angleterre qui croyait tenir la balance de l'Europe, abaissée en six mois de temps; une marine formidable, créée avec rapidité ; la plus grande fermeté déployée avec la plus grande modération : tout cela forme un bien magnifique tableau. Les étrangers voient avec admiration une vigueur et un esprit de suite dans le ministère, que leurs préjugés ne voulaient pas croire. Si cela continue, je regretterai bien de n'être plus historiographe de France. Mais la France, qui ne manquera jamais

(*) L'Ecole royale militaire.

ni d'hommes d'Etat, ni d'hommes de guerre, aura toujours auſſi de bons écrivains, dignes de célébrer leur patrie. 1756.

Je ne ſuis plus bon à rien; ma ſanté m'a rendu la retraite néceſſaire. Il eut été plus doux pour moi de cultiver des fleurs auprès de Plaiſance qu'auprès de Genève, mais j'ai pris ce que j'ai trouvé. J'aurais eu bien difficilement un ſéjour plus agréable et plus convenable. Le fameux docteur *Tronchin* vient ſouvent chez moi. J'ai preſque toute ma famille dans ma maiſon. La meilleure compagnie, compoſée de gens ſages et éclairés, s'y rend preſque tous les jours, ſans jamais me gêner; il y vient beaucoup d'Anglais; et je peux vous dire qu'ils font plus de cas de votre gouvernement que du leur.

Vous ſouffrez, ſans doute, Monſieur, avec plaiſir, ce compte que je vous rends de ma ſituation. Je vous dois, en grande partie, la douceur de ma fortune. Je ne l'oublîrai point. Je vous ſerai attaché juſqu'au dernier moment de ma vie.

Je vous prie, quand vous verrez Monſieur votre frère, de vouloir bien l'aſſurer de mes ſentimens et de compter ſur ceux avec leſquels j'ai l'honneur d'être ſi véritablement, &c.

1756.

LETTRE CXCV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 d'auguſte.

Mon cher ange, je ſuis bien malingre; mais, puiſqu'on a reſſuſcité Sémiramis, il faut bien que je reſſuſcite auſſi. On dit que *le Kain* s'eſt aviſé de paraître, au ſortir du tombeau de ſa mère, avec des bras qui avaient l'air d'être enſanglantés; cela eſt un tant ſoit peu anglais, et il ne faudrait pas prodiguer de pareils ornemens. Voilà de ces occaſions où l'on ſe trouve tout juſte entre le ſublime et le ridicule, entre le terrible et le dégoûtant. Mon abſence n'a pas nui au ſuccès; de mon temps les choſes n'auraient pas été ſi bien. J'ai gagné quelque choſe à être mort, car c'eſt l'être que de vivre ſans digérer au pied des Alpes. Je ſens que les *Tronchin* n'y ſont rien. Le miracle de madame de *Fontaine* ſubſiſte, mais je ne ſuis pas homme à miracles. Il faut être jeune pour faire honneur à ſon médecin; mais, mon ange conſolateur, aurai-je encore la force de faire quelque choſe qui vous plaiſe? J'ai bien peur que le talent des tragédies ne paſſe plus vîte que le goût de les voir jouer. Vous n'êtes pas épuiſé; mais, par malheur, ne le ſerais-je pas? Il ſe préſente en Suède un ſujet de tragédie; s'il y avait quelque épiſode de Pruſſe, on pourrait trouver de quoi faire cinq actes. On aura dorénavant à Paris de l'indulgence pour moi, depuis qu'on me tient pour trépaſſé.

Je ne conseillerais pas à *la Beaumelle* de donner une pièce ; il en a pourtant fait une ; mais il est si protégé et si heureux qu'on pourrait le siffler. Il faut qu'il soit disgrâcié de quelques rois, et alors le parterre le prendra en amitié. Madame de *Grafigny* a une comédie toute prête ; son succès me paraît sûr. Elle est femme, le sujet sera un roman, il y aura de l'intérêt, et on aimera toujours l'auteur de Cénie. Pour madame *du Bocage*, elle s'est livrée au poëme épique. On m'a envoyé trois tragédies de Paris et de province. Il en pleut de tous côtés, sans compter l'opéra de Mérope du roi de Prusse. Vous voyez que les arts sont toujours en honneur. Bonsoir, mon cher et respectable ami ; mille respects à tous les anges. 1756.

LETTRE CXCVI.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 4 d'auguste.

Il me semble, Monseigneur, que toutes les lettres adressées à mon héros doivent lui être rendues, et que messieurs de la poste de Compiegne auraient pu vous renvoyer à Marseille la lettre que je vous adressai à la cour, quand vous eûtes donné ce bel assaut ; mais apparemment que l'on n'aime pas les mauvais vers dans ce pays-là. Il se peut aussi que les directeurs de la poste vous aient attendu à Compiegne de jour en jour, et vous attendent encore. Je ne ressemble

1756. point au général *Blakney*, je ne peux sortir de ma place. La raison en est que je suis assiégé par une file de médecines dont le docteur *Tronchin* m'a circonvenu. Que n'ai-je un moment de force et de santé ! Je partirais sur le champ, je viendrais vous voir dans votre gloire, je laisserais là toute ma famille, qui se passerait bien de moi dans mon hermitage.

Vous croyez bien que j'ai un peu interrogé le voyageur dont vous me parlez, et vous devez vous en être aperçu quand je vous mandais que ce n'était pas des seuls Anglais que vous triomphiez. Vous avez, comme tous les généraux, essuyé les propos de l'envie et de l'ignorance. Souvenez-vous comme on traitait le maréchal de *Villars* avant la journée de Dénain. Vous avez fait comme lui, et on se tait, et on admire, et l'enthousiasme que vous inspirez est général. On a mal attaqué, disait-on; il fallait absolument envoyer M. de *Vallière* pour tirer juste. Au milieu de tous ces beaux raisonnemens arrive la nouvelle de la prise; voilà jusqu'à présent le plus beau moment de votre vie. Qu'est-il arrivé de là? qu'on ne vous conteste plus le service que vous avez rendu à Fontenoi. Port-Mahon confirme tout, et met le sceau à votre gloire. Il se pourra bien faire que vous ne soyez pas le premier dans le cœur de la belle personne que vous savez; mais vous serez toujours considéré, honoré, et je vous regarde comme le premier homme du royaume. C'est une place que vous vous êtes donnée, et que rien ne vous ôtera. Il me pleut de tous côtés de mauvais vers pour vous; vous devez en être excédé. Pour vous achever, il faut que je prenne aussi la liberté

de vous envoyer ce que j'écrivais ces jours-ci à mon petit *Desmahis* (*). Ce *Desmahis* est fort aimable. Vous ne vous en soucierez guère ; vous avez bien autre chose à faire. 1756.

Nous sommes tous ici aux pieds de notre héros.

LETTRE CXCVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 d'auguste.

Mon divin ange, voici le Botoniate achevé et réparé, à peu-près comme vous l'avez voulu. L'auteur est un homme très-aimable, et porte un nom qui doit réussir à Paris. Je ne doute pas que les comédiens n'acceptent une pièce qui vaut beaucoup mieux que tant d'autres qu'ils ont jouées, et je doute encore moins du succès quand elle sera bien mise au théâtre. Je vous demande vos bontés, et nous sommes deux qui serons pénétrés de reconnaissance.

Mon cher ange, les bras ensanglantés sont bien anglais ; mais, si on les souffre, je les souffre aussi.

Si cet honnête *la Beaumelle* est enfermé, je n'en suis pas surpris ; il avait dit dans ses Mémoires, en parlant de la maison royale : *On s'allie plaisamment dans cette maison-là.*

On dit qu'il avait fait imprimer une Pucelle en dix-huit chants, pleine d'horreurs.

Je ne savais pas que ce fût M. de *Sainte-Palaye* qui

(*) Voyez vol. d'Epîtres, année 1756.

1756. m'eût honoré du Gloſſaire ; voulez-vous bien lui donner le chiffon ci-joint.

La poſte part, je n'ai que le temps de vous dire que vous êtes le plus aimable et le plus regretté des hommes.

LETTRE CXCVIII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 9 d'auguſte.

MON cher et ancien ami, je ne ſais ce que c'eſt que cette critique dévote dont vous me parlez ; eſt-ce une critique imprimée ? eſt-ce ſeulement un cri des ames tendres et timorées ? vous me feriez plaiſir de me mettre au fait. Je m'unis, à tout haſard, aux ſentimens des ſaints, ſans ſavoir ni ce qu'ils diſent ni ce qu'ils penſent.

On me mande qu'on a défendu à l'évêque de Troies d'imprimer des mandemens : c'eſt défendre à la comteſſe de *Pimbèche* de plaider.

Eſt-il vrai qu'on joue Sémiramis ? que l'ombre n'eſt pas ridicule ? et que les bras de *le Kain* ne ſont pas mal enſanglantés ? Vous ne ſavez rien de ces bagatelles ; vous négligez le théâtre ; vous n'aimez que les anecdotes, et vous ne m'en dites point.

Je ne ſais guère de nouvelles de Suède. J'ai peur que ma divine *Ulric* ne ſoit traitée par ſon ſénat avec moins de reſpect et de ſentiment qu'on n'en doit à ſon rang, à ſon eſprit et à ſes grâces.

Vous ſaurez que l'impératrice-reine m'a fait dire

des choſes très-obligeantes. Je ſuis pénétré d'une reſpectueuſe reconnaiſſance. J'adore de loin; je n'irai point à Vienne; je me trouve trop bien de ma retraite des Délices. Heureux qui vit chez ſoi avec ſes nièces, ſes livres, ſes jardins, ſes vignes, ſes chevaux, ſes vaches, ſon aigle, ſon renard, et ſes lapins qui ſe paſſent la patte ſur le nez. J'ai de tout cela, et les Alpes par-deſſus, qui font un effet admirable. J'aime mieux gronder mes jardiniers que de faire ma cour aux rois. 1756.

J'attends l'Encyclopède d'*Alembert*, avec ſon imagination et ſa philoſophie. Je voudrais bien que vous en fiſſiez autant, mais vous en êtes incapable.

Eſt-il vrai que *Plutus-Apollon-Poplinière* a doublé la penſion de madame ſon épouſe? *Tronchin* prétend qu'elle a toujours quelque choſe au ſein; je crois auſſi qu'elle a quelque choſe ſur le cœur. Je vous prie de lui préſenter mes hommages, ſi elle eſt femme à les recevoir.

C'eſt grand dommage qu'on n'imprime pas les Mémoires de ce fou d'évêque *Conac*.

Pour Dieu, envoyez-moi, ſigné *Jeanel* ou *Bouret*, tout ce qu'on aura écrit pour ou contre les Mémoires de *Scarron-Maintenon*.

Interim vale et ſcribe. Æger ſum, ſed tuus.

1756.

LETTRE CXCIX.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 6 de septembre.

Je ne conçois pas trop comment mon héros, environné tout du long de la route d'affaires, de feux de joie, de fusées, de bals, de comédies, de cris de joie, de battemens de mains, de femmes, de filles, daigne encore trouver le temps de donner une lettre à *Florian* pour moi. Je vous remercie tendrement, Monseigneur. Soyez bien persuadé que je serais venu vous faire ma cour à Lyon; mais je crains pour la vie d'une de mes nièces. *Tronchin* sera un grand médecin s'il la tire d'affaire.

Quand vous pourrez m'envoyer quelque petit détail de votre belle expédition de Mahon, je vous serai vraiment très-obligé; mais, à présent je ne fais qu'un tableau général des grands événemens, et je ne peins qu'à coups de brosse. Puisque j'avais commencé une Histoire générale, il a fallu la finir; et, dans cette Histoire, ce qui fait le plus d'honneur à la nation y est marqué en peu de mots. Je dis que vous avez sauvé Gênes, que vous avez contribué plus que personne au gain de la bataille de Fontenoi. Je parle de l'assaut de Berg-op-Zom, pour mettre au-dessus de cette entreprise l'assaut général que vous avez donné à des ouvrages bien moins entamés que ceux de Berg-op-Zom : tout cela sans affectation, sans avoir l'air de vouloir parler de vous, et comme

conduit par la force des événemens. J'aurai eu du moins le plaisir de finir une Histoire générale par vous. 1756.

Il est venu, dans mon trou des Délices, un petit garçon haut comme *Ragotin*, nommé *Dufour*, qui a fait un petit divertissement à Lyon en votre honneur et gloire. Il dit que c'est vous qui me l'avez adressé, qu'il va à Paris, qu'il veut être votre secrétaire, qu'il faut que je lui donne une lettre pour vous. Je lui donnerai donc cette lettre, qui contiendra que le porteur est le petit *Dufour*, et vous ferez du petit *Dufour* tout ce qu'il vous plaira; mais je serai fort surpris si le petit *Dufour* peut vous aborder. On dit qu'un abbé va à Vienne. J'espère qu'il bénira l'aigle à deux têtes, et qu'il maudira celui qui n'en a qu'une.

Les hermites suisses vous présentent leurs tendres respects.

LETTRE CC.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 10 de septembre.

Mon ancien ami, je vous assure que *Tronchin* est un grand-homme; il vient encore de ressusciter madame de *Fontaine*. *Esculape* ne ressuscitait les gens qu'une fois; et ceux qui se sont mêlés de rendre la vie aux morts, ne se sont jamais avisés de donner une seconde représentation sur le même sujet. *Tronchin* en fait plus qu'eux; je voudrais qu'il pût

1756. un peu gouverner madame de *la Poplinière*, car je fais qu'elle a beſoin de lui, et plus qu'elle ne penſe; mais je ne voudrais pas qu'elle nous enlevât notre *Eſculape*, je voudrais qu'elle le vînt trouver : vous ſeriez du voyage; comptez que c'eſt une choſe à faire.

Vous devez ſavoir à préſent, vous autres Pariſiens, que le *Salomon* du Nord s'eſt emparé de Leipſick. Je ne ſais ſi c'eſt-là un chapitre de Machiavel ou de l'Anti-Machiavel, ſi c'eſt d'accord avec la cour de Dreſde, ou malgré elle : *ea cura quietum non me ſollicitat.* Je ſonge à faire mûrir des muſcats et des pêches; je me promène dans des allées de fleurs de mon invention, et je prends peu d'intérêt aux affaires des Vandales et des Miſniens.

Je vous ſuis très-obligé des rogatons du Pont-neuf et des belles pièces ſuédoiſes. Il y a un mois que j'avais ce monument ſuédois de liberté et de fermeté.

Ce n'eſt pas là une brochure ordinaire. Seriez-vous homme à procurer à ma très-petite bibliothéque quelques livres dont je vous enverrais la note? vous ſeriez bien aimable. Je crois que *Lambert* ſe mordra les pouces de m'avoir réimprimé; dix volumes ſont durs à la vente. Dieu le béniſſe et ceux qui liront mes ſottiſes; pour moi je voudrais les oublier.

Farewell my old friend j am ſick.

LETTRE CCI. 1756.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 13 de ſeptembre.

Mon cher ange, vous vous êtes tiré d'affaire très-courageuſement avec notre conſeiller d'Etat. Cet *Apollon-Tronchin* n'aurait pas réuſſi à Paris comme l'*Eſculape-Tronchin*. Notre *Eſculape* nous gouverne à préſent; il y a un mois que la pauvre madame de *Fontaine* eſt entre ſes mains. Je ne ſais qui eſt le plus malade d'elle ou de moi; nous avons beſoin l'un et l'autre de patience et de courage. Madame *Denis* eſpère que vingt-quatre mille français paſſeront bientôt par Francfort; elle leur recommandera un certain M. *Freitag*, agent du *Salomon* du Nord, lequel s'aviſe quelquefois de faire mettre des ſoldats, avec la baïonnette au bout du fuſil, dans la chambre des dames. Je voudrais que M. le maréchal de *Richelieu* commandât cette armée. Puiſque les Français ont battu les Anglais, ils pourront bien déranger les rangs des Vandales. Avez-vous vu le vainqueur de Mahon dans ſa gloire? s'eſt-il montré aux ſpectacles? a-t-il été claqué comme mademoiſelle *Clairon*? On dit que madame de *Grafigny* va donner une comédie grecque, où l'on pleurera beaucoup plus qu'à Cénie. Je m'intéreſſe de tout mon cœur à ſon ſuccès; mais des tragédies bourgeoiſes, en proſe, annoncent un peu le complément de la décadence.

On dit que *Marie-Thérèſe* eſt actuellement l'idole de Paris, et que toute la jeuneſſe veut actuellement

1756. s'aller battre pour elle en Bohème. Il peut réſulter de là quelque ſujet de tragédie. Je ne me ſoucie pas que la ſcène ſoit bien enſanglantée, pourvu que le bon M. *Freitag* ſoit pendu. On attend, dans peu de jours, la déciſion de cette grande affaire. On ne ſait encore s'il y aura paix ou guerre. Le *Salomon* du Nord a couru ſi vîte que la reine de Saba pourrait bien s'arrêter. La paix vaut encore mieux que la vengeance. Adieu, mon cher et reſpectable ami; portez-vous mieux que moi, et aimez-moi.

LETTRE CCII.

AU MEME.

Aux Délices, 20 de ſeptembre.

Mon divin ange, après des chinoiſes vous voulez des africaines; mais il y aurait beaucoup à travailler pour rendre les côtes de Tunis et d'Alger dignes du pays de *Confucius*. Vous vous imaginez peut-être que, dans mes Délices, je jouis de tout le loiſir néceſſaire pour recueillir ma pauvre ame; je n'ai pas un moment à moi. La longue maladie de madame de *Fontaine* et mes ſouffrances prennent au moins la moitié de la journée; le reſte du jour eſt néceſſairement donné aux proceſſions de curieux qui viennent de Lyon, de Genève, de Savoie, de Suiſſe, et même de Paris. Il vient preſque tous les jours ſept ou huit perſonnes dîner chez moi: voyez le temps qui me reſte pour des tragédies. Cependant, ſi vous voulez avoir l'Africaine telle qu'elle eſt à peu-près, en changeant

les noms, je pourrais bien vous l'envoyer, et vous jugeriez si elle est plus présentable que le Botoniate. Il faudrait, je crois, changer les noms, pour ne pas révolter les *Duménil* et les *Gaussin;* mais il faudrait encore plus changer les choses. 1756.

Le roi de Prusse est plus expéditif que moi. Il se propose de tout finir au mois d'octobre, de forcer l'auguste *Marie-Thérèse* de retirer ses troupes, de faire signe à l'autocratrice de toutes les Russies de ne pas faire avancer ses Russes, et de retourner faire jouer à Berlin un opéra qu'il a déjà commencé. Ses soldats, en ce cas, reviendront gros et gras de la Saxe, où ils ont bu et mangé comme des affamés.

Mon cher ange, quelle est donc votre idée avec le vainqueur de Mahon? Il faut d'abord que ces frères *Cramer* impriment les sottises de l'univers en sept volumes; et ces sottises pourront encore scandaliser bien des sots. Il faut, en attendant, que je reste dans ma très-jolie, très-paisible et très-libre retraite. M. le comte de *Grammont*, qui est ici à la suite de *Tronchin*, disait hier, en voyant ma terrasse, mes jardins, mes entours, qu'il ne concevait pas comment on en pouvait sortir. Je n'en sortirais, mon divin ange, que pour venir passer quelques mois d'hiver auprès de vous. Je n'ai pas un pouce de terre en France; j'ai fait des dépenses immenses à mes hermitages sur les bords de mon lac; je suis dans un âge et d'une santé à ne me plus transplanter. Je vous répète que je ne regrette que vous, mon cher et respectable ami. Les deux nièces vous font les plus tendres complimens.

1756.

LETTRE CCIII.

A M. JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Aux Délices, le 21 de septembre.

MON cher philosophe, nous pouvons, vous et moi, dans les intervalles de nos maux, raisonner en vers et en prose; mais, dans le moment présent, vous me pardonnerez de laisser là toutes ces discussions philosophiques (*), qui ne sont que des amusemens. Votre lettre est très-belle; mais j'ai chez moi une de mes nièces qui, depuis trois semaines, est dans un assez grand danger; je suis garde-malade, et très-malade moi-même. J'attendrai que je me porte mieux, et que ma nièce soit guérie, pour oser penser avec vous. M. *Tronchin* m'a dit que vous viendriez enfin dans votre patrie. M. d'*Alembert* vous dira quelle vie philosophique on mène dans ma petite retraite. Elle mériterait le nom qu'elle porte, si elle pouvait vous posséder quelquefois. On dit que vous haïssez le séjour des villes : j'ai cela de commun avec vous. Je voudrais vous ressembler en tant de choses, que cette conformité pût vous déterminer à venir nous voir. L'état où je suis ne me permet pas de vous en dire davantage.

Comptez que, de tous ceux qui vous ont lu, personne ne vous estime plus que moi, malgré mes

(*) Voyez, dans la nouvelle édition des Oeuvres de *J. J. Rousseau*, volume de Pièces diverses, sa lettre à M. de *Voltaire* sur le poëme du Désastre de Lisbonne et celui de la Loi naturelle.

mauvaises

mauvaises plaisanteries (*); et que, de tous ceux qui vous verront, personne n'est plus disposé à vous aimer tendrement. 1756.

Je commence par supprimer toute cérémonie.

LETTRE CCIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1 d'octobre.

MON très-aimable ange, tout mon temps se partage entre les douleurs de madame de *Fontaine* et les miennes. Je n'en ai pas pour rendre notre Africaine digne de vos bontés. Songez

Que, pour ce changement,
Vous ne donnez qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment.

Il me faut une année. Vous briseriez le roseau fêlé, si vous donniez actuellement un ouvrage si imparfait. Le succès des magots de la Chine est encore une raison pour ne rien hasarder de médiocre. Promettez à mademoiselle *Clairon* pour l'année prochaine, et soyez sûr, mon cher ange, que je tiendrai votre parole. Je ne sais si je me trompe, mais je crois que le vainqueur de Mahon gouvernera les comédiens en 1757 : alors vous aurez beau jeu. Attendez, je vous en conjure, ce temps favorable. J'espère que notre Zulime paraîtra alors *avec tous ses appas*, et n'en

(*) Lettre du 30 auguste 1755.

parlera point. Il y a des choſes eſſentielles à faire.
1756. C'eſt une maiſon dans laquelle il n'y a encore qu'un aſſez bel appartement. J'avoue que mademoiſelle *Clairon* ferait honnêtement logée, mais le reſte ſerait au galetas. Laiſſez-moi, je vous en ſupplie, travailler à rendre la maiſon ſupportable. Je ſerai bientôt débarraſſé de cette Hiſtoire générale à laquelle je ne peux ſuffire. Un fardeau de plus me tuerait, dans le triſte état où je ſuis. Enfin, je vous conjure, par l'amitié que vous avez pour moi, et qui fait la conſolation de ma vie, de ne rien précipiter. Je vous aurai autant d'obligations de cette précaution néceſſaire, que je vous en ai de vos démarches auprès de mon héros. Je reconnais bien la bonté de votre cœur à tout ce que vous faites; mais vous pouvez compter beaucoup plus ſur Zulime que je ne dois me flatter ſur les choſes dont vous me parlez à la fin de votre lettre. Il n'y a pas d'apparence, mon cher et reſpectable ami, que les rancuniers perdent leur rancune. Je ne prévois pas d'ailleurs que je puiſſe, à mon âge, quitter une retraite dont je ne peux me défaire, et qui eſt devenue néceſſaire à ma ſituation et à ma ſanté; mais je ne veux avoir d'autre idée que celle de pouvoir encore vous embraſſer, avant de finir ma vie douloureuſe.

Madame de *Fontaine* eſt mieux aujourd'hui. Les deux ſœurs et l'oncle ſe diſputent à qui vous aimera davantage, mais il faut qu'on me cède.

Il court un nouveau Manifeſte du *Salomon* du Nord. Il eſt fort long; vous en jugerez. Il paraît qu'on ne peut guère ſe conduire plus hardiment dans des circonſtances plus délicates.

On me mande que votre archevêque fait un tour dans le pays d'*Aſtrée* et de *Céladon;* il en reviendra avec les mœurs douces du grand druide *Atamas*. 1756.

Adieu; on ne peut être plus pénétré que je le ſuis de la conſtance généreuſe de votre amitié. Vous ſentez qu'il eſt néceſſaire à mon être de vous revoir encore, mais je le ſouhaite bien plus que je ne l'eſpère.

LETTRE CCV.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 6 d'octobre.

Je ne vous écris pas ſi ſouvent, Monſeigneur, que quand vous preniez Minorque. J'imagine toujours qu'on a encore plus d'affaires à la cour qu'à l'armée. Les riens prennent quelquefois plus de temps que des aſſauts; et d'ailleurs, il ne faut pas vexer d'ennui les héros qu'on aime.

Un anglais me mande qu'on veut dreſſer dans Londres une ſtatue à *Blakney*. J'ai répondu qu'apparemment on mettrait cette ſtatue dans votre temple.

Vous avez vu ſans doute le dernier Manifeſte du *Salomon* du Nord. Ce *Salomon* eſt prolixe; mais on peut ſe donner carrière à la tête de cent mille hommes.

La reine de Saba ne répond point, mais elle agit. Je voudrais que vous commandaſſiez une armée dans ces circonſtances, et que *Salomon* apprît par vous à connaître une nation qu'il ne connaît point du tout. . . . . .

1756. Voici les nouvelles que je reçus hier ; si elles sont vraies, mon *Salomon* sera un peu embarrassé. Il m'a proposé, il y a quatre mois, de le venir voir ; il m'a offert biens et dignités ; je sais qu'elles sont transitoires ; je les ai refusées. Le roi ne s'en soucie guère, mais je voudrais qu'il pût en être informé. Le suisse *Voltaire* et la suissesse *Denis* sont toujours pénétrés pour vous d'amour et de respect.

LETTRE CCVI.

AU MEME.

Aux Délices, 10 d'octobre.

SOUVENEZ-VOUS, mon héros, que, dans votre ambassade à Vienne, vous fûtes le premier qui assurâtes que l'union des maisons de France et d'Autriche était nécessaire, et que c'était un moyen infaillible de renfermer les Anglais dans leur île, les Hollandais dans leurs canaux, le duc de Savoie dans ses montagnes, et de tenir enfin la balance de l'Europe.

L'événement doit enfin vous justifier. C'est une belle époque pour un historien que cette union, si elle est durable.

Voici ce que m'écrit une grande princesse plus intéressée qu'une autre aux affaires présentes, par son nom et par ses Etats :

„ La manière dont le roi de Prusse en use avec „ ses voisins, excite l'indignation générale. Il n'y

„ aura plus de ſureté depuis le Veſer juſqu'à la
„ mer Baltique. Le corps germanique a intérêt que 1756.
„ cette puiſſance ſoit très-réprimée. Un empereur
„ ſerait moins à craindre, car nous eſpérons que
„ la France maintiendra toujours les droits des
„ princes ".

On me mande de Vienne qu'on y eſt très-embarraſſé ; apparemment qu'on ne compte pas trop ſur la promptitude et l'affection des Ruſſes.

Il ne m'appartient pas de fourrer mon nez dans toutes ces grandes affaires ; mais je pourrais bien vous certifier que l'homme dont on ſe plaint, n'a jamais été attaché à la France ; et vous pourriez aſſurer madame de *Pompadour* qu'en ſon particulier elle n'a pas ſujet de ſe louer de lui. Je ſais que l'impératrice a parlé, il y a un mois, avec beaucoup d'éloge, de madame de *Pompadour*. Elle ne ſerait peut-être pas fâchée d'en être inſtruite par vous ; et, comme vous aimez à dire des choſes agréables, vous ne manquerez peut-être pas cette occaſion.

Si j'oſais un moment parler de moi, je vous dirais que je n'ai jamais conçu comment on avait de l'humeur contre moi, de mes coquetteries avec le roi de Pruſſe. Si on ſavait qu'il m'a baiſé un jour la main, toute maigre qu'elle eſt, pour me faire reſter chez lui, on me pardonnerait de m'être laiſſé faire ; et ſi on ſavait que cette année on m'a offert carte blanche, on avouerait que je ſuis un philoſophe guéri de ma paſſion.

J'ai, je vous l'avoue, la petite vanité de déſirer que deux perſonnes le ſachent ; et ce n'eſt pas une

1756. vanité, mais une délicateſſe de mon cœur, de déſirer que ces deux perſonnes le ſachent par vous. Qui connaît mieux que vous le temps et la manière de placer les choſes ? Mais j'abuſe de vos bontés et de votre patience. Agréez le tendre reſpect du ſuiſſe.

Je vous demande pardon du mauvais bulletin de Cologne, que je vous envoyai dernièrement ; on forge des nouvelles dans ce pays-là.

LETTRE CCVII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 14 d'octobre.

Si madame de *la Poplinière* n'eſt pas guérie cet hiver, il faut que ſon mari lui donne un beau viatique pour aller trouver *Eſculape-Tronchin* au printemps. Dieu lit dans les cœurs et *Tronchin* dans les corps. Il a reſſuſcité deux fois ma nièce de *Fontaine ;* il a guéri une gangrène de vieillard. Madame de *Muy*, qui eſt arrivée mourante à Genève, il y a trois mois, a des joues, et vient chez moi coiffée en pyramide. Il me fait vivre. *Venite ad me, omnes qui laboratis.* Ce ſont là de vrais miracles, mais ils ſont auſſi rares que les faux ont été communs. Je me flatte que madame de *la Poplinière* ſera du petit nombre des élus. Pendant que *Tronchin* conſerve la vie à trois ou quatre perſonnes, on en tue vingt mille en Bohème. Je ne ſais pas encore le détail de la grande bataille. Les relations ſont différentes. Il paraît vraiſemblable que

notre *Salomon* eſt vainqueur. Heureux qui vit tranquille ſur le bord de ſon lac, loin du trône et loin de l'envie. 1756.

Mettez-moi à part, je vous prie, un *Derham* (*) et les Mémoires de *Philippe V.* Je vous demanderai d'autres livres à meſure que les beſoins viendront, et vous enverrez la cargaiſon par la diligence, afin de n'en pas faire à deux fois. Je ſuis très-ſenſible au ſoin que vous avez la bonté de prendre.

Vous me parlez de vers qu'on m'attribuait : n'eſt-ce pas une petite pièce qui finit ainſi ?

Votre bonheur ſerait égal au mien.

Ils ont plus de cent ans, et ils ont été faits pour le cardinal de *Richelieu.*

Je ne ſuis pas fâché d'être loin du centre des faux bruits et des tracaſſeries. J'oſe encore eſpérer qu'il y a des hommes plus puiſſans que moi, qui ſeront moins heureux que moi.

En vous remerciant, mon ancien ami, de m'avoir procuré le plaiſir de pouvoir être, auprès de notre docteur, le commiſſionnaire d'une perſonne dont je voudrais rendre la vie longue et heureuſe.

Si vous avez des nouvelles, *candidus imperti. Vale amice.*

(*) Célèbre phyſicien anglais.

1756.

LETTRE CCVIII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 1 de novembre.

Je n'ai point eu de ceſſe, mon héros, que je n'aye fait venir dans mon hermitage M. le duc de *Villars*, de ſon trône de Provence, pour le faire guérir par *Tronchin* d'un léger rhumatiſme; et moi, j'en ai un goutteux, horrible, univerſel, que *Tronchin* ne guérit point, et qui m'a empêché de vous écrire. Quel plaiſir m'a fait ce gouverneur des oliviers, quand il m'a parlé de vos lauriers et de l'idolâtrie qu'on a pour vous ſur toutes les côtes!

Je vous avais envoyé de très-fauſſes nouvelles que je venais de recevoir de Strasbourg. J'en reçois de Vienne qui ne ſont que trop vraies. On y eſt dans un chagrin de dépit et de conſternation extrême. Il eſt certain que l'impératrice haſardait tout pour délivrer le roi de Pologne. M. de *Brown* avait fait paſſer douze mille hommes par des chemins qui n'ont jamais été pratiqués que par des chèvres; il avait envoyé ſon fils au roi de Pologne. Ce prince n'avait qu'à jeter un pont ſur l'Elbe, et venir à lui. Il promit pour le 9, puis pour le 10, le 12, le 13, et enfin il a fait ſon malheureux traité des Fourches caudines. Les Anglais et les guinées ont perſuadé, dit-on, ſes miniſtres.

On mande de Fontainebleau qu'on a prié le miniſtre du roi de Pruſſe de s'en retourner. Je n'oſe le croire; je

ne crois rien, et j'eſpère peu. On prétend que le roi de Pruſſe mêle actuellement les piques de la phalange macédonienne à ſa cavalerie. Ce ſont les mêmes piques dont mes compatriotes les Suiſſes ſe ſont ſervis long-temps. Je ne ſuis pas du métier; mais je crois qu'il y a une arme, une machine bien plus sûre, bien plus redoutable; elle feſait autrefois gagner ſurement des batailles. J'ai dit mon ſecret à un officier, ne croyant pas lui dire une choſe importante, et n'imaginant pas qu'il pût ſortir de ma tête un avis dont on pût faire uſage dans ce beau métier de détruire l'eſpèce humaine. Il a pris la choſe ſérieuſement. Il m'a demandé un modèle; il l'a porté à M. d'*Argenſon*. On l'exécute à préſent en petit; ce ſera un fort joli engin. On le montrera au roi. Si cela réuſſit, il y aura de quoi étouffer de rire que ce ſoit moi qui ſois l'auteur de cette machine deſtructive. Je voudrais que vous commandaſſiez l'armée, et que vous tuaſſiez force pruſſiens avec mon petit ſecret. 1756.

J'ai eu la vanité de ſouhaiter qu'on sût mes nobles refus à votre cour. J'aurais celle d'aller à Vienne, ſi j'étais jeune et ingambe, et ſi je n'étais pas dans mes Délices avec votre ſervante; mais je ſuis un rêveur paralytique, et je mourrai de douleur de ne pouvoir vous faire ma cour avant de mourir. Je n'ai de libre que la main droite. Je m'en ſers comme je peux pour renouveler mon très-tendre reſpect à mon héros, qui daignera me conſerver ſon ſouvenir.

1756.

LETTRE CCIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1 de novembre.

Mon très-cher ange, il y a long-temps que je ne vous ai parlé du tripot. M. le duc de *Villars* eſt venu de Provence dans mon hermitage, et il a inſiſté ſur Zulime comme vous-même. Je l'avais engagé à venir ſe faire guérir, par le grand *Tronchin*, d'un petit rhumatiſme que le ſoleil de Marſeille et d'Aix n'avait pu fondre. A peine eſt-il arrivé que j'ai été pris d'un rhumatiſme général ſur tout mon pauvre corps, et notre *Tronchin* n'y peut rien. Il me reſte une main pour vous écrire; mais il n'y a pas chez moi une goutte de ſang poëtique qui ne ſoit figée. Heureuſement nous avons du temps devant nous. Vous ſavez comment s'eſt terminée la pièce de Pirna, par des ſifflets. Il a rendu enfin le livre de poëſie; le voilà libre, ſans armée et ſans argent. On eſt déſeſpéré à Vienne. Le diable de *Salomon* l'emporte et l'emportera. S'il eſt toujours heureux et plein de gloire, je ſerai juſtifié de mon ancien goût pour lui; s'il eſt battu, je ſerai vengé.

J'eſpère que vous verrez bientôt madame de *Fontaine*, qui a été ſur le point de mourir aux Délices pour avoir abuſé de la ſanté que *Tronchin* lui avait rendue, et pour avoir été gourmande. M. le maréchal de *Richelieu* me mande que ce qui paraît feſable à votre amitié et à la bonté de votre cœur, ne l'eſt guère à la

prévention. Je m'en ſuis toujours douté, et je crois connaître le terrain. Il faut que votre archevêque reſte à Conflans et moi aux Délices; chacun doit remplir ſa vocation. La mienne ſera de vous aimer et de vous regretter juſqu'à mon dernier moment. 1756.

On me mande qu'il y a une édition infame de la Pucelle que cet honnête homme de *la Beaumelle* avait fait imprimer, et qu'on débite dans Paris; mais heureuſement les mandemens font plus de bruit que les pucelles.

Vous ne m'avez jamais parlé de l'état de M. de *la Marche;* je voulais qu'il vînt ſe mettre entre les mains de *Tronchin*, mais on dit qu'il eſt dans un état à ne ſe mettre dans les mains de perſonne. O pauvre nature humaine! à quoi tiennent nos cervelles, notre vie, notre bonheur! Portez-vous bien, vous, madame d'*Argental* et tous les anges; et conſervez-moi une amitié qui embellit mes Délices, qui me conſole de tout, et qui ſeule peut me rendre quelque génie.

1756.

LETTRE CCX.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 28 de novembre.

Je ſuis perſuadé, mon ancien ami, que vous ne ſerez pas privé du petit legs que vous a fait madame de *la Poplinière*. Son mari, qui en avait uſé ſi généreuſement avec elle, en uſera de même avec vous. Il aime à faire des choſes nobles. Je compterais autant ſur ſon caractère que ſur ſon billet. Je n'oſe vous prier d'ajouter au petit paquet de livres que vous m'envoyez, cette infame édition de la Pucelle qu'on dit faite par *la Beaumelle* et par d'*Arnaud*. Je ne devrais pas infecter mon cabinet de ces horreurs; mais il faut tout voir. Je me flatte que les honnêtes gens ne m'imputeront pas de telles indignités. En vérité, il faudrait faire un exemple de ceux qui impoſent ainſi au public, et qui répandent le ſcandale ſous le nom d'autrui.

On me parle encore de je ne ſais quels vers qui courent contre le roi de Pruſſe. Ceux qui me ſoupçonnent me connaiſſent bien mal. C'eſt le comble de la lâcheté d'écrire contre un prince à qui on a appartenu.

Je vous fais mon compliment de quitter vos moines. Il n'y a que leur bibliothéque de bonne, et vous avez à deux pas celle du roi qui eſt meilleure.

Mes reſpects à madame de *Sandwich;* je crois qu'elle n'eſt pas fâchée des humiliations que les Wighs eſſuient. La France joue à préſent un beau

rôle dans l'Europe. On sent encore mieux cette gloire dans les pays étrangers qu'à Paris. On entend la voix libre des nations; elles parlent toutes avec respect, jusqu'aux Anglais mêmes; il leur manquait d'être humbles. 1756.

Adieu; la goutte et la calomnie me tracassent. Je vous embrasse.

LETTRE CCXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Aux Délices, 28 de novembre.

Comment voulez-vous, mon cher ange, que je fasse des Zulime et des chevaleries, quand les calomnies de Paris viennent me glacer dans mes Alpes? Cette infame édition que *la Beaumelle* et d'*Arnaud* avaient, dit-on, faite de concert, n'a que trop de cours. Je vois les personnes à qui je suis le plus attaché, attaquées indignement sous mon nom. Madame de *Pompadour* y est outragée d'une manière infame; et comment encore se justifier de ces horreurs? comment écrire à madame de *Pompadour* une lettre qui ferait rougir et celui qui l'écrirait et celle qui la recevrait? On parle aussi de vers sanglans contre le roi de Prusse, que la même malignité m'impute. Je vous avoue que je succombe sous tant de coups redoublés. Le corps ne s'en porte pas mieux, et l'esprit se flétrit par la douleur. S'il me restait quelque génie, pourrais-je mettre à travailler un temps qu'il faut employer

1756. continuellement à détruire l'impoſture? Je n'ai plus ni ſanté, ni conſolation, ni eſpérance; et je n'éprouve, au bout de ma carrière, que le repentir d'avoir conſacré aux belles-lettres une vie qu'elles ont rendue malheureuſe. Si je m'étais contenté de les aimer en ſecret, ſi j'avais toujours vécu avec vous, j'aurais été heureux; mais je me ſuis livré au public et je ſuis loin de vous, cela eſt horrible.

LETTRE CCXII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 8 de décembre.

Je vous ſouhaite de bonnes et de belles années, c'eſt-à-dire, celles auxquelles vous êtes accoutumé, Monſeigneur; et je m'y prends tout exprès un peu à l'avance, car vous allez être accablé de lettres dans ce temps-là. Je me trompe encore, ou vous entrez en exercice de premier gentilhomme de la chambre, ou vous inſtallerez M. le duc de *Fronſac*, ce qui ne vous occupera pas moins. Et qui ſait ſi au printemps vous n'irez pas encore commander quelque armée? qui ſait ſi vous ne ferez pas gagner des batailles à l'impératrice? Vous n'aviez pas déplu à ſa mère, vous ſeriez le vengeur de la fille. Les grenadiers français ne ſeraient pas fâchés de vous ſuivre, et d'oppoſer leur impétuoſité aux pas meſurés des Pruſſiens. Milord *Maréchal*, qui m'eſt venu voir dans mon trou ces jours paſſés, dit des choſes bien étonnantes. Il prétend qu'à la dernière bataille, ce ſont huit bataillons ſeulement

qui ont soutenu tout l'effort de l'armée autrichienne. Je m'imagine que contre vous il en aurait fallu un peu davantage. Je voudrais vous y voir, tout paralytique que je suis. Il me semble que vous êtes fait pour notre nation, et elle pour vous. 1756.

Nous avons ici le frère d'un nouveau secrétaire d'Etat d'Angleterre; il chante vos louanges, et non pas celles de son pays. Il vient chez moi beaucoup d'anglais, jamais je ne les ai vus si polis; je pense qu'ils vous en ont l'obligation.

Commandez des armées ou donnez des fêtes. Quelque chose que vous fassiez, vous serez toujours le premier des Français à mes yeux, et le plus cher à mon cœur qui vous appartient avec le plus profond respect. Ma nièce partage mes sentimens. J'écris rarement; mais que voulez-vous que dise un solitaire, un suisse, un malingre?

LETTRE CCXIII.

A M. THIRIOT.

Le 19 de décembre.

On m'a enfin envoyé de Paris une de ces abominables éditions de la Pucelle. Ceux qui m'avaient mandé, mon ancien ami, que *la Beaumelle* et d'*Arnaud* avaient fabriqué cette œuvre d'iniquité, se sont trompés, du moins à l'égard de d'*Arnaud*. Il n'est pas possible qu'un homme qui sait faire des vers ait pu en griffonner de si plats et de si ridicules. Je ne parle point des horreurs dont cette rapsodie est farcie;

1756. elles font frémir l'honnêteté comme le bon sens; je ne sais rien de si scandaleux ni de si punissable. On dit qu'on a découvert que *la Beaumelle* en était l'auteur, et qu'on l'a transféré de la bastille pour le mettre à Vincennes dans un cachot ; mais c'est un bruit populaire qui me paraît sans fondement. Tout ce que je sais, c'est qu'un tel éditeur mérite mieux. Voilà assurément une manœuvre bien criminelle. Les hommes sont trop méchans. Heureusement il y a toujours d'honnêtes gens parmi les monstres, et des gens de goût parmi les sots. Quiconque aura de l'honneur et de l'esprit me plaindra qu'on se soit servi de mon nom pour débiter ces détestables misères. Si vous savez quelque chose sur ce sujet aussi triste qu'impertinent, faites-moi l'amitié de m'en instruire.

Mandez-moi surtout si vous avez votre diamant. Je m'intéresse beaucoup plus à vos avantages qu'à ces ordures, dont je vous parle avec autant de dégoût que d'indignation.

Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

LETTRE

LETTRE CCXIV. 1756.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, 20 de décembre.

Je suis honteux, Monseigneur, d'importuner mon héros qui a bien autre chose à faire qu'à lire mes lettres; mais je ne demande qu'un mot de réponse pour le fatras ci-dessous.

1°. Un anglais vint chez moi, ces jours passés, se lamenter du sort de l'amiral *Bing* dont il est ami. Je lui dis que vous m'aviez fait l'honneur de me mander que ce marin n'était point dans son tort, et qu'il avait fait ce qu'il avait pu. Il me répondit que ce seul mot de vous pourrait le justifier; que vous aviez fait la fortune de *Blakney*, par l'estime dont vous l'avez publiquement honoré; et que, si je voulais transcrire les paroles favorables que vous m'avez écrites pour *Bing*, il les enverrait en Angleterre. Je vous en demande la permission; je ne veux et je ne dois rien faire sans votre aveu. Voilà pour le vainqueur de Mahon.

Voici une autre requête pour le premier gentilhomme de la chambre; c'est qu'il ait la bonté d'ordonner qu'on joue Rome sauvée à la cour cet hiver, sous sa dictature. *La Noue* quitte à Pâques, et M. d'*Argental* prétend que cette faveur de votre part est de la dernière importance.

Ce tendre d'*Argental* me mande qu'il a poussé bien plus loin ses sollicitations; mais ce serait étrangement abuser de vos bontés qu'il ne faut certainement pas hasarder en ce temps-ci.

1756. J'apprends que *la Beaumelle*, avant de faire pénitence, avait apporté une édition de la Pucelle, où il a fourré un millier de vers de sa façon; qu'on la vend publiquement, qu'elle est remplie d'atrocités contre les personnes les plus respectables, et que c'est l'ouvrage le plus criminel qu'on ait jamais fait en aucune langue. On donne cette horreur sous mon nom. Elle est si mal-adroite qu'il y a dans l'ouvrage deux endroits assez piquans contre moi-même. Il y a bien des choses dignes des halles, mais il suffira d'un dévot pour m'attribuer cette infamie. Je crois que c'est un torrent qu'il faut laisser passer. La vérité perce à la longue, mais il faut du temps et de la patience. Vous en avez beaucoup de lire mes lettres au milieu de vos occupations. Votre nouvel hôtel, la Guienne, l'année d'exercice! vous ne devez pas avoir du temps de reste. J'en abuse, je vous en demande pardon. J'ose attendre deux petits mots. Je vous renouvelle mon tendre respect, et madame *Denis* se joint à moi.

LETTRE CCXV. 1756.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 20 décembre.

Mon cher ange, j'ai vu cette infamie que l'on impute à *la Beaumelle*, et que je n'impute qu'à un diable, et à un ſot diable. Il y a deux endroits aſſez piquans contre moi dans cette rapſodie digne des halles, qu'on a oſé imprimer ſous mon nom. Je n'ai jamais vu d'ailleurs d'ouvrage plus digne à la fois de mépris et de châtiment; mais je crois à préſent le parlement et le public occupés de ſoins plus preſſans que de celui de juger un petit libelle. Je me conſole par la juſte eſpérance que les honnêtes gens et les gens de goût me rendront juſtice. Vous y contribuez plus que perſonne, vos amis vous ſecondent; il ſerait bien étrange que la vérité ne triomphât pas, quand c'eſt vous qui l'annoncez.

Si cette affreuſe calomnie a des ſuites, je ſuis très-sûr que vous ſerez le premier à m'en inſtruire. Je crois qu'à préſent je n'ai rien à faire qu'à déplorer tranquillement la méchanceté des hommes. M. le duc de *la Vallière* m'a mandé les mêmes choſes que vous; il veut bien ſe charger d'aſſurer madame de *Pompadour* de mon attachement et de ma reconnaiſſance pour ſes bontés, et il répond qu'elle ne prêtera point l'oreille à la calomnie.

Ce n'eſt pas aſſurément le temps que M. le maréchal de *Richelieu* entame ce que votre amitié généreuſe

lui a suggéré, et je suis bien loin de lui laisser seule-
1756. ment envisager que je veuille mettre ses bontés à l'épreuve. Pour Rome sauvée et les autres pièces, ce sont là des choses qu'on peut demander hardiment. Je n'y ai pas manqué, et j'espère que vous vous joindrez à moi.

Zulime ne sera plus Zulime, elle changera de nom sans changer de caractère. Le lieu de la scène ne sera plus le même. Il y aura quelques scènes nouvelles ; et comme les deux derniers actes sont absolument différens de ceux qui furent joués, la pièce sera en effet toute neuve. Le reste viendra quand il pourra, quand j'aurai de la santé, de la force, de la tranquillité, quand la calomnie ne viendra plus assiéger mon hermitage, désoler mon cœur, et éteindre mon pauvre génie. Je vous embrasse avec larmes, mon respectable ami.

Il n'est pas douteux que *la Beaumelle* n'ait été l'auteur et l'éditeur, avec ses associés, de cet abominable ouvrage. Je le reconnais à cent traits. Voilà pour la seconde fois qu'il fait imprimer mes propres ouvrages farcis de tout ce que sa rage pouvait lui dicter. Il y a des horreurs contre le roi même. Leur platitude ne les rend pas moins criminelles. Ce libelle est un crime de lèse-majesté, et il se vend impunément dans Paris.

LETTRE CCXVI. 1756.

A M. PIERRE ROUSSEAU, *de Toulouse*, *Auteur du Journal encyclopédique.*

Supposée écrite de Paris, le . . .

PARMI les nouvelles affligeantes pour les bons citoyens dans plusieurs parties de l'Europe, il y en a de bien désagréables dans la littérature. On se contentait autrefois de critiquer les auteurs, on a fait succéder à cette critique permise un brigandage inoui; on fait imprimer leurs ouvrages falsifiés et infectés de tout ce qu'on croit pouvoir nourrir la malignité, pour favoriser le débit. Voici comme s'explique, sur ce criminel abus, M. l'abbé *Trublet* dans sa préface des lettres de feu M. de *la Motte :*

» On donne de nouvelles éditions des ouvrages » des gens célèbres, pour avoir occasion d'y répandre » les notes les plus scandaleuses et les traits les plus » satiriques contre leurs auteurs. Il était réservé à » notre siècle de voir pratiquer, dans les lettres, ce » brigandage ».

Le sage auteur de cette remarque parlait ainsi en 1754, à l'occasion du Siècle de *Louis XIV*, dont M. *la Beaumelle* s'avisa de faire et de vendre une édition chargée de tout ce que l'ignorance a de plus hardi, et de ce que l'imposture a de plus odieux. La même aventure se renouvelle depuis cinq ou six mois. Le même éditeur a falsifié plusieurs lettres de madame

1756. de *Maintenon*, et en a supposé quelques-unes de M. le maréchal de *Villars*, de M. le duc de *Richelieu*, qu'ils n'ont jamais écrites; et c'est encore là le moindre abus dont on doit se plaindre dans la publication scandaleuse des prétendus Mémoires de madame de *Maintenon*.

Le comble de ces manœuvres infames est une édition d'un poëme intitulé la Pucelle d'Orléans. L'éditeur a le front d'attribuer cet ouvrage à l'auteur de la Henriade, de Zaïre, de Mérope, d'Alzire, du Siècle de *Louis XIV*; et, tandis que nous attendons de lui une Histoire générale, et qu'il travaille encore au Dictionnaire encyclopédique, on ose mettre sur son compte le poëme le plus plat, le plus bas et le plus grossier qui puisse sortir de la presse. En voici quelques vers pris au hasard :

Louis s'en vint du fond des Pays-Bas,
Pour cogner Charle et heurter le trépas.....
Là les lépreux, les femmes bien apprises
Devaient changer de robe et de chemises....
L'heureux Villars, bon français, plein de cœur,
Gagna le quitte ou double avec Eugène.....
Pour les idiots ce fut une trompette;
Le drôle avait étudié sa bête.
Il dit que Dieu, roulé dans un buisson,
A lui chétif avait donné leçon.....
Il les pria, de la part de madame,
A manger caille, oie et bœuf au gros lard.....
Chandos suant et soufflant comme un bœuf,
Tâte du doigt si l'autre est une fille;
Au diable soit, dit-il, ma sotte aiguille.....

Sous le foyer d'un grand feu de charbon,
La tête hors d'un énorme chaudron : 1756.
Pendez, pendez, le vilain semblait dire;
Baiser soubrette est pécher dans la loi....
Agnès baisait, Agnès était saillie.....
A ses baisers il veut que l'on riposte,
Et qu'on l'invite à courir chaque poste.....
Lecteur, ma Jeanne aura son pucélage
Jusqu'à ce que les vierges du Seigneur,
Malgré leurs vœux, sachent garder le leur.

La plume se refuse à transcrire le tissu des sottes et abominables obscénités de cet ouvrage de ténèbres. Tout ce qu'on respecte le plus y est outragé autant que la rime, la raison, la poësie et la langue. On n'a jamais vu d'écrit ni si plat ni si criminel ; et c'est ce langage des halles qu'on a le front d'attribuer à l'auteur de la Henriade, contre lequel même on trouve dans le poëme deux ou trois traits parmi tant d'autres qui attaquent grossièrement les plus honnêtes gens du monde. Ceux qui, trompés par le titre, ont acheté cette misérable rapsodie, ont conçu l'indignation qu'elle mérite. Si une telle horreur parvient jusqu'à vous, Monsieur, elle excitera en vous les mêmes sentimens, et vous n'aurez pas de peine à les inspirer au public.

1756.

LETTRE CCXVII.

A MADAME DU BOCAGE.

Aux Délices, route de Genève, 30 de décembre.

COMMENT faites-vous, Madame, pour nous donner à la fois tant de plaisir et tant de jalousie? Nous avons reçu, madame *Denis* et moi, votre présent avec transport; nous le lisons avec le même sentiment. C'est après la lecture du second chant que nous interrompons notre plaisir, pour avoir celui de vous remercier. Ce second chant surtout nous paraît un effort et un chef-d'œuvre de l'art. Nous ne pouvons différer un moment à nous joindre avec tous ceux qui vous diront combien vous faites d'honneur à un art si difficile, à notre siècle que vous enrichissez, et à votre sexe dont vous étiez déjà l'ornement. Que vous êtes heureuse, Madame! Tout le monde, sans doute, vous rend la même justice que nous. On ne falsifie point, on ne corrompt point les beaux ouvrages dont vous gratifiez le public, tandis que, moi chétif, je suis en proie à des misérables qui, sous le nom d'une certaine Pucelle, impriment tout ce que la grossièreté a de plus bas, et ce que la méchanceté a de plus atroce. Je me console en vous lisant, Madame; et, permettez-moi de le dire, en comptant sur votre justice et sur votre amitié. Vous la devez, Madame, à un homme qui sent aussi vivement que moi tout ce que vous valez, qui s'intéresse à votre gloire, et qui vous sera toujours attaché malgré l'éloignement.

Madame *Denis* vous dit les mêmes choſes que moi ; nous vous remercions mille fois. Nous allons reprendre notre lecture ; nous vous aimons, nous vous admirons. Comment vous dire que je ſuis comme un autre, Madame, avec reſpect, &c.? 1756.

LETTRE CCXVIII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, 3 de janvier.

L'HUMANITÉ et moi, nous vous remercions de votre lettre. J'en ai donné copie ſelon vos ordres, Monſeigneur. Si elle ne fait pas beaucoup de bien à l'amiral *Bing*, elle vous fera au moins beaucoup d'honneur ; mais je ne doute pas qu'un témoignage comme le vôtre ne ſoit d'un très-grand poids. Vous avez contribué à faire *Blakney* pair d'Angleterre, vous ſauverez l'honneur et la vie à l'amiral *Bing*. 1757.

Le mémoire de l'envoyé de Saxe, préſenté aux Etats-généraux, et qui eſt une réponſe au mémoire juſtificatif du roi de Pruſſe, fait par-tout la plus vive impreſſion. Je n'ai guère vu de pièce plus forte et mieux écrite. Si les raiſons décidaient du ſort des Etats, le roi de Pologne ſerait vengé ; mais ce ſont les fuſils et la marche redoublée qui jugent les cauſes des ſouverains et des nations.

Les Pruſſiens ont quitté Leipſick ; ils ſont en Luſace où l'on ſe bat au milieu des neiges. On me mande

de Vienne *qu'on y a une crainte de ces Pruſſiens très-*
1757. *indécente.* Je voudrais vous voir conduire contre eux gaiement des français de bonne volonté, et voir ce que peut ſous vos ordres *la furia franceſe* contre le pas de meſure et la grave diſcipline; mais je craindrais que quelque balle vandale n'allât déranger l'eſtomac du plus aimable homme de l'Europe.

Je vous écris, Monſeigneur, dès que j'ai quelque choſe à vous mander. Alors mon cœur et ma plume vont vîte. Mais quand je ne vois que mes arbres et mes paperaſſes, que voulez-vous que le ſuiſſe vous mande? mes paroles oiſeuſes auraient-elles beau jeu au milieu de toutes vos occupations, de tous vos devoirs, des tracaſſeries parlementaires et épiſcopales, et de la criſe de l'Europe? Vous voilà-t-il pas bien amuſé quand je vous ſouhaiterai cinquante années heureuſes, quand je vous dirai que la ſuiſſe *Denis* et le ſuiſſe *Voltaire* vous adorent? Vous avez bien à faire de nos ſornettes! Conſervez-moi vos bontés, et agréez mon très-tendre reſpect.

LETTRE CCXIX. 1757.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Lauſane, 10 de janvier.

Si vous veniez, ma chère nièce, paſſer l'hiver à Lauſane, et l'été aux Délices, vous pourriez vous vanter d'être dans les deux plus belles ſituations de l'Europe, et vous auriez la comédie par-tout. Nous la jouons à Lauſane, nous la voyons auprès de Genève; et, ſi les prédicans en croient M. d'*Alembert* leur bon ami, ils l'auront bientôt dans leur ville : cela eſt plus honnête que d'aller s'égorger en Allemagne, comme font tant de gens, parce qu'ils n'ont pas mieux à faire. Si on était ſenſé, on ne ſongerait qu'à paſſer une vie douce.

Je crois votre ſanté à préſent raffermie. *Tronchin* a commencé, le régime et l'exercice ont achevé l'ouvrage. Vous vous êtes fait un plan de vie agréable, vous avez un fils qui fait votre conſolation, vous avez des amis, vous êtes libre, et enfin vous êtes aimable; vous devez être heureuſe.

J'ai reçu une lettre de monſieur votre fils dont je ſuis très-content. Il me paraît s'être formé en peu de temps; voilà ce que c'eſt que d'avoir une mère qui eſt bonne compagnie. Il m'apprend que vous avez chez vous M. de *la Bletterie* qui veut bien quelquefois encourager ſes études : il eſt trop heureux d'être à portée de recevoir des avis d'un homme de ce mérite.

1757. Vous aurez, je crois, ma maigre effigie que vous demandez pour l'académie et pour vous. Il y a dans Lauſane un peintre de paſſage, qui peint en paſtel preſque auſſi bien que vous. Quelque répugnance que j'aye à faire crayonner ma vieille mine, il faut bien s'y réſoudre, et être complaiſant : c'eſt bien l'être que de jouer la comédie à mon âge, et de ſouffrir qu'on m'envoye de Paris des habits de *Zamti* et de *Narbas*. C'eſt une fantaiſie de votre ſœur : elle en a bien d'autres qui deviennent les miennes. Elle fait ajuſter la maiſon de Lauſane comme ſi elle était ſituée ſur le Palais royal. Il eſt vrai que la poſition en vaut la peine. La pointe du ſérail de Conſtantinople n'a pas une plus belle vue ; je ne ſuis d'ailleurs incommodé que des mouches au milieu de l'hiver. Je voudrais vous tenir dans cette maiſon délicieuſe ; je n'en ſuis point ſorti depuis que je ſuis à Lauſane. Je ne peux me laſſer de vingt lieues de ce beau lac, de cent jardins, des campagnes de la Savoie, et des Alpes qui les couronnent dans le lointain ; mais il faudrait avoir un eſtomac, ma chère nièce ; cela vaut mieux que l'aſpect de Conſtantinople.

Si vous ſavez quelque choſe du procès de monſieur d'*Alembert* avec les prédicans de *Calvin*, et de ſa prétendue renonciation à l'Encyclopédie, je vous prie de m'en faire part.

Avez-vous lu la tragédie d'Iphigénie en Tauride ? l'auteur me l'a envoyée, mais je ne l'ai pas encore reçue. Pour moi, je ne travaille plus que pour notre petit théâtre de Lauſane : il vaut mieux ſe réjouir avec ſes amis, que de s'expoſer à un public toujours dangereux. Je ſuis très-loin de regretter le parterre

de Paris; je ne regrette que vous. Mille complimens au grand écuyer de *Cyrus*. (*) 1757.

Quoi qu'on en dise, on aurait eu grand besoin de nos chars contre la cavalerie de *Luc* (**). Il voulait mourir il y a trois mois; et à présent le voilà au comble de la gloire. Il ne m'écrit plus; *les honneurs changent les mœurs*.

Adieu, ma chère enfant.

LETTRE CCXX.

A M. THIRIOT.

A Monrion, 13 de janvier.

Eh bien! vous courez donc de belle en belle, et vous prétendez qu'on ne meurt que de chagrin: ajoutez-y, je vous prie, les indigestions.

Il n'a pas tenu à *Robert-François Damiens* que le descendant d'*Henri IV* ne mourût comme ce héros. J'apprends dans le moment, et assez tard, cette abominable nouvelle. Je ne pouvais la croire; on me la confirme; elle glace le sang; on ne sait où l'on en est. Quoi, dans ce siècle! quoi, dans ce temps éclairé! quoi, au milieu d'une nation si polie, si douce, si légère, un *Ravaillac* nouveau! Voilà donc ce que produiront toujours des querelles de prêtres! Les temps éclairés n'influeront que sur un petit nombre d'honnêtes gens: le vulgaire sera toujours fanatique. Ce sont

(*) M. de *Florian*.
(**) Le roi de Prusse.

—— donc là les abominables effets de la bulle *Unigenitus*,
1757. et des graves impertinences de *Queſnel*, et de l'inſolence de *le Tellier*.

Je n'avais cru les janſéniſtes et les moliniſtes que ridicules, et les voilà ſanguinaires, les voilà parricides.

Je vous ſupplie, mon ancien ami, de me mander ce que vous ſaurez de cet incroyable attentat, ſi votre main ne tremble pas. Ecrivez-moi par Pontarlier : les lettres arrivent deux jours plutôt par cette voie. *A Monrion, par Pontarlier*, s'il vous plaît. C'eſt là que je paſſe mon hiver dans des ſouffrances aſſez grandes, en attendant que votre converſation les adouciſſe dans ma petite retraite des Délices auprès de Genève.

J'ai cette indigne édition de la Pucelle. Je me flatte qu'on n'en parle plus. Nous ſommes dans le temps de tous les crimes.

Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE CCXXI. 1757.

A M. VERNES, *ministre à Genève.*

A Monrion, le 13 de janvier.

C'EST une chose bien honorable pour Genève, mon cher et aimable ministre, qu'on imprime dans cette ville que *Servet* était un sot, et *Calvin* un barbare; vous n'êtes point calvinistes, vous êtes hommes. En France on est fou, et vous voyez qu'il y a des fous furieux (*). *Ravaillac* a laissé des bâtards : j'ai bien peur que celui-ci ne soit un prêtre janséniste. Les jésuites ont à se plaindre qu'il ait été sur leur marché.

Je ne sais encore aucun détail de cette horrible aventure. Si vous apprenez quelque chose dans votre ville où l'on apprend tout, faites-en part aux solitaires de Monrion. Je suis bien fâché que vous ne soyez venu dans cet hermitage que quand je n'y étais pas. Madame *Denis* et moi, nous vous fesons les plus sincères et les plus tendres complimens.

(*) On venait d'apprendre l'attentat de *Damiens*.

1757. # LETTRE CCXXII.

A M. DE CIDEVILLE. (*)

A Monrion, le 16 de janvier.

Nous vous ſommes très-obligés, Monſieur, de nous avoir raſſurés ſur l'état du roi, après nos juſtes alarmes. Toutes les nouvelles s'accordent à dire qu'il eſt très-bien, et que cette affreuſe cataſtrophe ne peut avoir nulle ſuite fâcheuſe. Il eſt fort à déſirer qu'on puiſſe faire parler ce monſtre; c'eſt certainement un fou fanatique; mais s'il a des complices, il eſt bien eſſentiel de les connaître. Mandez-moi tout ce que vous ſaurez.

J'eſpère qu'après tant d'alarmes tout ſera tranquille dans Paris avant quinze jours. Si l'on avait fait des petites maiſons pour le clergé et le parlement, et qu'on eût jeté ſur leurs querelles tout le ridicule qu'elles méritent, il y aurait eu moins de têtes échauffées, et par conſéquent moins de fanatiques. Le public a mis trop d'importance à ces misères: de bons ridicules et de grands ſeaux d'eau, c'eſt la ſeule façon d'apaiſer tout.

Mon oncle a fait à notre ſiècle plus d'honneur qu'il ne mérite, quand il a dit que la philoſophie avait aſſez gagné en France, et que nos mœurs étaient trop douces actuellement pour craindre que les Français puſſent dorénavant aſſaſſiner leurs rois. Il

(*) Une partie de cette lettre eſt de madame *Denis*, et le reſte de M. de *Voltaire*.

eſt

eſt déſeſpéré de s'être trompé, car il aime véritablement et la France et ſon roi; mais un fou ne fait pas la nation. Le roi eſt aimé, et mérite de l'être à tous égards. 1757.

Adieu, Monſieur; ſongez quelquefois à vos amis des Délices, et ſoyez perſuadé qu'ils ont pour vous la plus tendre et la plus inviolable amitié.

Il faut, mon cher et ancien ami, que la tête ait tourné à ce huguenot de *Cramer* qui m'avait tant promis de vous apporter mes guenilles.

Les étrangers me reprochent d'avoir inſinué, dans plus d'un endroit, que, vous autres Français, vous êtes doux et philoſophes. Ils diſent qu'on aſſaſſine trop de rois en France pour des querelles de prêtres. Mais un chien enragé d'Arras, un malheureux convulſionnaire de Saint-Médard, qui croit tuer un roi de France avec un canif à tailler des plumes, un forcené idiot, un ſi ſot monſtre a-t-il quelque choſe de commun avec la nation? Ce qu'il y a de déplorable, c'eſt que l'eſprit convulſionnaire a pénétré dans l'ame de cet exécrable coquin. Les miracles de ce fou de *Pâris*, l'imbécille *Montgeron* ont commencé, et *Robert-François Damiens* a fini. Si *Louis XIV* n'avait pas donné trop de poids à un plat livre de *Queſnel*, et trop de confiance aux fureurs du fripon *le Tellier*, ſon confeſſeur, jamais *Louis XV* n'eût reçu de coup de canif. Il me paraît impoſſible qu'il y ait eu un complot; en ce cas, je ſuis juſtifié des éloges de ma nation: s'il y a un complot, je n'ai rien à dire.

Je vous embraſſe tendrement, vous et le grand abbé. N'oubliez jamais votre vieux et attaché camarade.

1757.

LETTRE CCXXIII.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Monrion, 16 de janvier.

Ceci eſt pour ma nièce, ma compagne en maladies; pour mon neveu le juge et le prédicateur, pour mon petit-neveu, pour M. de *Florian*, que j'embraſſe tous du meilleur de mon cœur. Nous ſommes un peu malades, madame *Denis* et moi, à Monrion.

Les bons Suiſſes me reprochent d'avoir trop loué une nation et un ſiècle qui produiſent encore des *Ravaillac*. Je ne m'attendais pas que des querelles ridicules produiraient de tels monſtres. Je crois bien que *Robert-François Damiens* n'a point de complices; mais c'eſt un chien qui a gagné la rage avec les *chiens de Saint-Médard;* c'eſt un reſte des convulſions. On ne doit pas me reprocher du moins d'avoir tant écrit contre le fanatiſme; je n'en ai pas encore aſſez dit. S'il y a quelque choſe de nouveau, nous prions inſtamment M. de *Florian*, qui n'épargne pas ſes peines, de ſe ſouvenir de nous.

Songez à votre ſanté, ma chère nièce; j'ai fait un fort beau préſent au grand *Tronchin* le guériſſeur: il en eſt très-content.

Voici ce teſtament que vous demandez, ma chère enfant; je vous prie d'en donner copie ſur le champ à M. d'*Argental* et à *Thiriot*. Ce nouveau teſtament eſt meilleur que l'ancien qui court ſous mon nom.

1757.

LETTRE CCXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Monrion, 20 de janvier.

Mon cher ange, je ſens tout le prix de votre ſouvenir dans un temps où vous êtes ſi conſterné de l'horrible aventure, et ſi occupé à remplir le vide immenſe laiſſé dans le parlement. Votre aſſiduité à des devoirs nouveaux dont vous êtes diſpenſé, eſt un mérite dont le parlement, le public et la cour doivent vous tenir compte. Je me flatte, pour l'honneur de la nation et du ſiècle, et pour le mien, qui ai tant célébré cette nation et ce ſiècle, qu'on ne trouvera nulle ombre de complicité, nulle apparence de complot dans l'attentat auſſi abominable qu'abſurde de ce poliſſon d'aſſaſſin, de ce miſérable bâtard de *Ravaillac*. J'eſpère qu'on n'y trouvera que l'excès de la démence : il eſt vrai que cette démence aura été inſpirée par quelques diſcours fanatiques de la canaille : c'eſt un chien mordu par quelques chiens de la rue, qui ſera devenu enragé. Il paraît que le monſtre n'avait pas un deſſein bien arrêté, puiſque, après tout, on ne tue point des rois avec un canif à tailler des plumes. Mais pourquoi le ſcélérat avait-il trente louis dans ſa poche ? *Ravaillac* et *Jacques Clément* n'avaient pas un ſou. Je n'oſe importuner votre amitié ſur les détails de cet exécrable attentat. Mais comment me juſtifierai-je d'avoir tant

1757. assuré que ces horreurs n'arriveraient plus, que le temps du fanatisme était passé, que la raison et la douceur des mœurs régnaient en France? Je voudrais que dans quelque temps on rejouât Mahomet. Je n'ose vous parler à présent de cette Histoire générale, ou plutôt de cette peinture des misères humaines, de ce tableau des horreurs de dix siècles; mais, si vous avez le loisir de recueillir les opinions de ceux qui auront eu le courage d'en lire quelque chose, vous me rendrez un vrai service de m'apprendre ce qu'on en pense et ce que je dois corriger en général : car c'est toujours à me corriger que je m'étudie. Que fais-je autre chose avec l'ancienne Zulime? Le travail a fait toujours ma consolation : le rabot et la lime sont toujours mes instrumens. Est-il vrai que M. de *Sainte-Palaye* succédera à *Fontenelle* dans l'académie? Je lui souhaite sa place et sa longue vie. Adieu, mon cher et respectable ami. Mille tendres respects à tous les anges. Les deux suisses vous embrassent.

LETTRE CCXXV. 1757.

A M. LE DUC D'UZÈS.

A Mourion, près de Lausane, 28 de janvier.

J'AI reçu, monsieur le Duc, une lettre à un évêque, qui vaut beaucoup mieux que le bref du pape. Elle est digne à la fois du premier pair de France et d'un philosophe. Il y a des pairs parmi les évêques, mais de philosophes, il y en a bien peu. Le plus détestable fanatisme élève hardiment la tête, tandis que la raison demeure à Uzès et dans quelques petits cantons. Les sages gémissent et les insensés agissent. Il y a un certain grand arbre qui ne porte que des fruits d'amertume et de mort : il couvre encore de ses branches pourries une partie de l'Europe. Les pays où l'on a coupé ses rameaux empoisonnés, sont les moins malheureux. Je vous remercie du fond de mon cœur, monsieur le Duc, de l'antidote excellent que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Qu'on parcoure l'histoire des assassins chrétiens, et elle est bien longue, on verra qu'ils ont eu tous la Bible dans leur poche avec leur poignard, et jamais Cicéron, Platon ni Virgile.

Plus j'entrevois ce qui se passe dans ce vilain monde, plus j'aime mes retraites allobroges et helvétiques.

1757.

LETTRE CCXXVI.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Monrion, 4 de février.

Je ne sais si mon héros aura déjà reçu un fatras d'histoire qui commence à *Charlemagne* et même plus haut, et qui finit par le vainqueur de Mahon. Vous n'aurez guère, Monseigneur, le temps de lire dans votre année d'exercice : cet exercice a été violent dans ces dernières horreurs. Vous voyez des choses bien extraordinaires, mais vous en verrez des exemples dans le fatras que j'ai l'honneur de vous envoyer. Il est en feuilles. Je n'ai point de relieur à Monrion, et je crois que vos livres ont une reliure particulière.

Le roi de Prusse vient de m'écrire une lettre tendre; il faut que ses affaires aillent mal. L'autocratrice de toutes les Russies veut que j'aille à Pétersbourg. Si j'avais vingt-cinq ans, je ferais le voyage.

Le Kain veut en faire un ; et il se flatte que vous lui donnerez permission d'aller prêcher à Marseille à Pâques. Je n'ose vous en supplier. Il n'appartient point à un suisse de parler des acteurs de Paris. Ce n'est pas assurément le temps de parler de comédie ; il y a des tragédies bien abominables en France, qui prennent toute l'attention. Ce pauvre marquis d'*Argenson*, que vous appeliez le secrétaire d'Etat de la république de *Platon*, est donc mort ? Il était mon contemporain : il faut que je fasse mon paquet. Jouissez, mon héros, de votre gloire et d'une vie heureuse et

longue. Les héros vivent plus long-temps que les philoſophes ; j'en excepte *Fontenelle* dont je vous ſouhaite l'eſtomac et les cent années. Vous voilà doyen de l'académie : c'eſt une bien belle place, mais il la faut conſerver. Conſervez-moi auſſi vos bontés. Les deux ſuiſſes vous adorent. 1757.

LETTRE CCXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Monrion, 6 de février.

Moi, aller à Pétersbourg, mon cher ange! ſavez-vous bien que ma petite retraite des Délices eſt plus agréable que le palais d'été de l'autocratrice ? Si *Doſmont* joue la comédie, je la joue auſſi ; et je fais le bon homme *Luſignan* dans huit jours. Cela me convient fort ;

Car à revoir Paris je ne dois plus prétendre ;
Vous voyez qu'au tombeau je ſuis prêt à deſcendre.

Nous avons un bel *Oroſmane*, un fils du général *Conſtant*, qui a ſoupé avec vous à Argenteuil avec mademoiſelle *du Bouchet*. Votre tragédie de *Robert-François Damiens* et de tant de fous, n'eſt donc pas encore finie ! Je ne ſais pas pourquoi les comédiens ne haſardent pas Mahomet dans ces circonſtances.

Vous avez une belle ame d'aimer toujours le tripot, au milieu de toutes les atrocités qui vous entourent. Les plus ſages ſont aſſurément ceux qui cultivent les

arts et qui aiment le plaiſir, tandis que les autres ſe
1757. tourmentent.

Le roi de Pruſſe m'a écrit de Dreſde une lettre très-touchante. Je ne crois pourtant pas que j'aille à Berlin plus qu'à Pétersbourg : je m'accommode fort de mes Suiſſes et de mes Génevois. On me traite mieux que je ne mérite. Je ſuis bien logé dans mes deux retraites. On vient chez moi ; on trouve bon qu'en qualité de malade je n'aille chez perſonne. Je leur donne à dîner et à ſouper, et quelquefois à coucher. Madame *Denis* gouverne ma maiſon. J'ai tout mon temps à moi : je griffonne des hiſtoires, je ſonge à des tragédies ; et, quand je ne ſouffre point, je ſuis heureux. Vous m'avouerez que ce *Doſmont* a tort de vouloir que je quitte tout cela pour l'aller entendre à Pétersbourg. S'il avait vu mes plate-bandes de tulipes au mois de février, il ne me propoſerait pas ſes glaces.

On dit que mademoiſelle *Duménil* et *le Kain* ſe ſont en effet ſurpaſſés dans Sémiramis. L'abbé coadjuteur de Retz n'aurait-il pas mieux fait d'aller là qu'à ſon abbaye ?

Adieu, mon cher et reſpectable ami. Il n'y a que vous de ſage, j'y compte auſſi les anges.

Le ſuiſſe Voltaire.

LETTRE CCXXVIII. 1757.

A M. DE CIDEVILLE.

A Monrion, 9 de février.

MON cher et ancien ami, je souhaite que le fatras dont je vous ai surchargé, vous amuse. J'ai vu un temps où vous n'aimiez guère l'histoire. Ce n'est, après tout, qu'un ramas de tracasseries qu'on fait aux morts.

Mais, à propos de *Robert-François Damiens*, lisez le chapitre d'*Henri IV*. On peut prendre et laisser le livre quand on veut; les titres courans sont au haut des pages; cela soulage le lecteur; il lit ce qui l'intéresse et laisse le reste. Notre ami le grand abbé a-t-il reçu son exemplaire? Mais a-t-on le temps de lire au milieu des belles choses dont Paris retentit chaque jour? *Robert-François Damiens*, bâtard de *Ravaillac*, et ses confors, et les lettres au dauphin, et les poisons, et les exils, et le remue-ménage, et la guerre, et les vaisseaux de la compagnie des Indes qu'on nous gobe: tout cela absorbe l'attention. Les horreurs présentes ne donnent pas le temps de lire les horreurs passées.

J'ai tendrement regretté le marquis d'*Argenson*, notre vieux camarade. Il était philosophe, et on l'appelait à Versailles d'*Argenson la bête*. Je plains davantage *la chèvre*, s'il est vrai qu'on l'envoye brouter en Poitou... Les fleurs et les fruits de la cour étaient faits pour elle. Qui m'aurait dit, mon ami, que je

—— ſerais dans une retraite plus agréable que ce miniſtre?
1757. Ma ſituation des Délices eſt fort au-deſſus de celle des Ormes. Je paſſe l'hiver dans une autre retraite, auprès d'une ville où il y a de l'eſprit et du plaiſir. Nous jouons Zaïre : madame *Denis* fait *Zaïre* mieux que *Gauſſin*. Je fais *Luſignan ;* le rôle me convient, et l'on pleure. Enſuite on ſoupe chez moi; nous avons un excellent cuiſinier. Perſonne n'exige que je faſſe des viſites; on a pitié de ma mauvaiſe ſanté; j'ai tout mon temps à moi; je ſuis auſſi heureux qu'on peut l'être quand on digère mal. En vérité, cela vaut bien le ſort d'un ſecrétaire d'Etat qu'on renvoie : *beatus ille qui procul negotiis*. La liberté, la tranquillité, l'abondance de tout, et madame *Denis*, voilà de quoi ne regretter que vous.

Le roi de Pruſſe m'a écrit une lettre très-tendre; l'impératrice de Ruſſie veut que j'aille à Pétersbourg écrire l'hiſtoire de *Pierre*, ſon père; mais je reſterai aux Délices et à Monrion : je ne veux ni roi ni autocratrice; j'en ai tâté, cela ſuffit. Les amis et la philoſophie valent mieux; mais il eſt triſte d'être ſi loin de vous.

Voilà *Fontenelle* mort; c'eſt une place vacante dans votre cœur; il me la faut. *Vale et me ama.*

Le ſuiſſe Voltaire.

LETTRE CCXXIX. 1757.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

13 de février.

Le fragment de votre lettre sur l'amiral *Bing*, Monseigneur, fut rendu à cet infortuné par le secrétaire d'Etat, afin qu'elle pût servir à sa justification. Le conseil de guerre l'a déclaré brave homme et fidelle. Mais, en même temps, par une de ces contradictions qui entrent dans tous les événemens, il l'a condamné à la mort, en vertu de je ne sais quelle vieille loi, en le recommandant au pouvoir de pardonner, qui est dans la main du souverain. Le parti acharné contre *Bing* crie à présent que c'est un traître qui a fait valoir votre lettre, comme celle d'un homme par qui il avait été gagné. Voilà comme raisonne la haine; mais les clameurs des dogues n'empêchent pas les honnêtes gens de regarder cette lettre comme celle d'un vainqueur généreux et juste, qui n'écoute que la magnanimité de son cœur.

Je crois que vous avez été un peu occupé, depuis un mois, de la foule des événemens, ou horribles, ou embarrassans, ou désagréables, qui se sont succédés si rapidement. Les gens qui vivent philosophiquement dans la retraite, ne sont pas les plus à plaindre. Je crains d'abuser de vos momens et de vos bontés par une plus longue lettre: il faut un peu de laconisme avec un premier gentilhomme de la chambre, qui a le

roi et le dauphin à servir, et avec celui qui est fait
1757. pour être dans les conseils et à la tête des armées.

Madame *Denis* vous idolâtre toujours, et il n'y a point de suisse qui vous soit attaché avec un plus tendre respect que le suisse *Voltaire*.

LETTRE CCXXX.

AU MEME.

19 de février.

OUI, sans doute, mon héros, le secrétaire de la république de *Platon* aurait ri et dit quelques bons mots, car il en disait; mais tâchez de n'en pas dire.

Votre lettre sur ce pauvre amiral *Bing*, lui a valu du moins quatre voix favorables, quoique la pluralité l'ait condamné à la mort. Il se passe dans tous les Etats des scènes singulières, et aucune ne vous surprend.

Je vous attends toujours, ou dans le conseil, ou à la tête d'une armée. Si les services et la capacité donnent les places sous un monarque éclairé, vous avez assurément plus de droits que personne. Mais quelque place que vous ajoutiez à celles que vous occupez, il y en a une que les rois ne peuvent ni donner ni ôter, c'est celle de la gloire. Jouissez de ce beau poste; il est à l'abri de la fortune.

Je vous assure, Monseigneur, que vous prêchez à un converti, quand vous me conseillez de ne me

rendre ni aux coquetteries du roi de Prusse, ni aux bontés de l'impératrice de Russie. Je préfère ma retraite à tout ; et cette retraite est d'ailleurs absolument nécessaire à un malade qui tient à peine à la vie. 1757.

Permettez que je vous envoye ce qu'on m'écrit sur *le Kain*. S'il a tant de talens, s'il sert bien, est-il juste qu'il n'ait pas de quoi vivre, quand les plus mauvais acteurs ont une part entière ? c'est-là l'image de ce monde. Puisque vous daignez descendre à ces petits objets, mettez-y la justice de votre cœur, et protégez les talens.

Madame *Denis* et le suisse *Voltaire* vous présentent leurs plus tendres respects.

LETTRE CCXXXI.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Monrion, 19 de février.

Qu'est-ce que c'est donc, ma chère nièce, qu'une petite secte de la canaille, nommée la secte des *margouillistes*, nom qu'on devrait donner à toutes les sectes ? On dit que ces misérables fanatiques, nés des convulsionnaires, et petits-fils des jansénistes, sont ceux qui ont mis, non pas le couteau, mais le canif à la main de ce monstre insensé de *Damiens;* que ce sont eux qui envoient du poison au dauphin dans une lettre, et qui affichent des placards ; le tout pour la plus grande gloire de DIEU. Les honnêtes gens, par parenthèse, devraient me remercier d'avoir tant crié

—— toute ma vie contre le fanatiſme; mais les cours ſont
1757. quelquefois ingrates.

Vous ſavez les coquetteries que me fait le roi de Pruſſe, et que la czarine m'appelle à Pétersbourg. Vous ſavez auſſi qu'aucune cour ne me tente plus, et que je dois préférer la ſolidité de mon bonheur dans ma retraite, à toutes les illuſions. Si j'en voulais ſortir, ce ne ſerait que pour vous; ma ſanté exige de la ſolitude; je m'affaiblis tous les jours.

J'ai fait un effort pour jouer *Luſignan;* votre ſœur a été admirable dans *Zaïre;* nous avions un très-beau et très-bon *Oroſmane*, un *Néreſtan* excellent, un joli théâtre, une aſſemblée qui fondait en larmes; et c'eſt en Suiſſe que tout cela ſe trouve, tandis que vous avez à Paris des *margouilliſtes*. Je vous ai bien regrettée; mais c'eſt ce qui m'arrive tous les jours.

Ayez grand ſoin de votre malheureuſe ſanté; conſervez-vous, aimez-moi. Mille tendres complimens à fils, à frère, à ſecrétaire (*). Adieu, ma très-chère nièce: votre ſœur ne vous écrit point aujourd'hui; elle apprend un rôle. Nous ne vous parlons que de plaiſir: inſtruiſez-nous des ſottiſes de Paris.

(*) M. de *Florian*.

LETTRE CCXXXII. 1757.

A M. DE BURIGNY,

DE L'ACADEMIE DES INSCRIPTIONS, &c.

A Monrion, 24 de février.

L'ESPRIT dans lequel j'ai écrit, Monsieur, ce faible Essai sur l'histoire, a pu trouver grâce devant vous et devant quelques philosophes de vos amis. Non-seulement vous pardonnez aux fautes de cet ouvrage; mais vous avez la bonté de m'avertir de celles qui vous ont frappé. Je reconnais à ce bon office les sentimens de votre cœur, et le frère de ceux qui m'ont toujours honoré de leur amitié. Recevez, Monsieur, mes sincères et tendres remercîmens. Je passe l'hiver auprès de Lausane, où je n'ai point mes livres: le peu que j'en ai pu conserver est à mon petit hermitage des Délices; ainsi je n'ai aucun secours pour vérifier les dates.

Il se peut que l'impératrice *Constance* fût fille du roi de Sicile *Roger*, mais il me semble que ce *Roger* vivait en 1101, et *Henri VI*, mari de *Constance*, en 1195. Il l'épousa, je crois, en 1186. Cette *Constance* avait des amans long-temps après cette époque. Il est bien difficile qu'elle soit fille de *Roger;* je crois me souvenir que plusieurs annalistes la font fille de *Guillaume :* je consulterai mes capitulaires, et surtout *Giannone*, quoiqu'il ne soit pas toujours exact.

Le cardinal *Polus* pourrait bien avoir écrit la lettre

1757. à *Léon X*, long-temps avant d'être cardinal. C'eſt de milord *Bolingbroke* que je tiens l'anecdote de cette lettre; il en a parlé ſouvent à M. de *Pouilly*, votre frère, et à moi.

Adrien IV, au lieu d'*Alexandre III*, eſt une inadvertance: dans le cours de l'ouvrage, je dis toujours que c'eſt *Alexandre III* qui impoſa une pénitence à *Henri II*, roi d'Angleterre, pour le meurtre de *Thomas Becquet*. Je ne manquerai pas de rectifier ces erreurs, et j'oublierai encore moins l'obligation que je vous ai. Il y en a quelques autres encore que je corrige dans la nouvelle édition que font actuellement les frères *Cramer*. Ils m'ont arraché cet ouvrage que j'aurais dû garder long-temps avant de le laiſſer expoſer aux yeux du public; mais, puiſqu'il a trouvé grâce devant les vôtres, je ne peux me repentir.

J'ai l'honneur d'être avec toute l'eſtime et la reconnaiſſance que je vous dois, Monſieur, votre, &c.

LETTRE

LETTRE CCXXXIII. 1757.

A M. ***. (*)

A Monrion, 29 de février.

MONSIEUR,

J'AI reçu une lettre que j'ai cru d'abord écrite à Versailles ou dans notre académie, et c'est vous, Monsieur, qui me faites l'honneur de me l'adresser. Vous me proposez ce que je désirais depuis trente ans : je ne pouvais mieux finir ma carrière qu'en consacrant mes derniers travaux et mes derniers jours à un tel ouvrage.

Je ferais le voyage de Pétersbourg si ma santé pouvait le permettre ; mais, dans l'état où je suis, je vois que je ferai réduit à attendre dans ma retraite les matériaux que vous voulez bien me promettre.

Voici quel serait mon plan. Je commencerais par une description de l'état florissant où est aujourd'hui l'empire de Russie, de ce qui rend Pétersbourg recommandable aux étrangers, des changemens faits à Moscou, des armées de l'empire, du commerce, des arts, et de tout ce qui a rendu le gouvernement respectable.

Ensuite, je dirais que tout cela est d'une création nouvelle, et j'entrerais en matière par faire connaître le créateur de tous ces prodiges. Mon dessein serait

(*) Cette lettre est probablement adressée à l'ambassadeur de Russie, à Paris.

de donner enſuite une idée préciſe de tout ce que
1757. l'empereur *Pierre le grand* a fait depuis ſon avénement à l'empire, année par année.

Si M. le comte de *Schouvalof* a la bonté, Monſieur, comme vous m'en flattez, de me faire parvenir des mémoires ſur ces deux objets, c'eſt-à-dire, ſur l'état préſent de l'empire et ſur tout ce qu'a fait *Pierre le grand*, avec une carte géographique de Pétersbourg, une de l'empire, l'hiſtoire de la découverte du Kamshatka, et enfin des renſeignemens ſur tout ce qui peut contribuer à la gloire de votre pays, je ne perdrai pas un inſtant, et je regarderai ce travail comme la conſolation et la gloire de ma vieilleſſe.

La ſuite des médailles eſt inutile; elles ſe trouvent dans pluſieurs recueils, et la matière de ces médailles eſt d'un prix que je ne puis accepter. Je ſouhaiterais ſeulement que M. le comte de *Schouvalof* voulût bien m'aſſurer que ſa Majeſté l'impératrice déſire que ce monument ſoit élevé à la gloire de l'empereur ſon père, et qu'elle agrée mes ſoins.

Voilà, Monſieur, quelles ſont mes diſpoſitions. Je me tiendrai très-honoré et très-heureux ſi elles s'accordent avec les vôtres : j'attendrai vos ordres et ceux de M. le comte de *Schouvalof* à qui vous me permettrez de préſenter ici mes reſpects, en recevant les miens.

J'ai l'honneur d'être, Monſieur, avec tous les ſentimens que je vous dois, &c.

LETTRE CCXXXIV. 1757.

A M. VERNES.

Ce dimanche, à Monrion, février.

Je crois qu'on ne jouera l'Enfant prodigue que samedi, 12 du mois. Vous pourriez, mon cher Monsieur, en qualité de ministre du saint Evangile, assister à une pièce tirée de l'Evangile même, et entendre la parole de DIEU dans la bouche de madame la marquise de *Gentil*, de madame d'*Aubonne* et de madame d'*Hermenches*, qui valent mieux que les trois *Magdeleines*, et qui sont plus respectables. Vous devriez, vous et M. *Claparède*, quitter votre habit de prêtre, et venir à Monrion en habit d'homme. Nous vous garderons le secret; on ne se scandalise point à Lausane; on y respire les plaisirs honnêtes, et les douceurs de la société.

Bonsoir; vous avez en moi un ami pour la vie. Je suis bien en peine de mon petit *Patu*. Je l'aime de tout mon cœur.

1757.

LETTRE CCXXXV.

A M. THIRIOT.

A Monrion, le 3 de mars.

Je n'entends point parler de vous, mon ancien ami, depuis que vous lisez l'histoire des sottises humaines depuis *Charlemagne*. Je voudrais bien savoir aussi ce que c'est qu'un porte-feuille trouvé. On me met en pièces, on se divise mes vêtemens, et on jette le sort sur ma robe.

Je voudrais que vous eussiez passé l'hiver avec moi à Lausane. Si vous n'aviez été enchaîné, selon votre louable coutume, au char des jeunes et belles dames, vous auriez vu jouer Zaïre en Suisse mieux qu'on ne la joue à Paris; vous auriez entendu la Serva padrona sur un joli théâtre; vous y verriez des pièces nouvelles, exécutées par des acteurs excellens; les étrangers accourir de trente lieues à la ronde, et mon pays roman, mes beaux rivages du lac Leman, devenus l'asile des arts, des plaisirs et du goût; tandis qu'à Paris la secte des margouillistes occupe les esprits, que le parlement et l'archevêque bataillent pour une place à l'hôpital et pour des billets de confession, qu'on ne rend point la justice, et qu'enfin on assassine un roi. Jouissez de tant de charmes et de tant de gloire, messieurs les Parisiens, et applaudissez encore au Catilina de *Crébillon*.

LETTRE CCXXXVI. 1757.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Monrion, 3 de mars.

Mon cher ange, on peut mal ſervir mademoiſelle *Clairon* ſans la rater abſolument. On peut être *de communi martyrum*, ſans être *de frigidis et maleficiatis*. Ce ſera à peu-près le rôle que je jouerai avec elle. Je lui donnerai, quand vous voudrez, cette Zulime bien changée et ſous un autre nom. Vous déciderez du temps le plus favorable, quand vous ſerez quitte de la mauvaiſe tragédie de *Robert-François Damiens*, quand les querelles qui anéantiſſent le goût des arts ſeront apaiſées, quand Paris reſpirera.

Pour l'autre pièce, ce n'eſt pas une affaire prête; il ne faut pas d'ailleurs être toujours *ce Voltaire qui volume ſur volume inceſſamment deſſerre*. Si on ne ſouhaite pas ma perſonne, je veux au moins qu'on ſouhaite mes ouvrages.

Béni ſoit Dieu qui vous donne la perſévérance dans le goût des beaux arts, et ſurtout du tripot de la comédie, tandis qu'on n'entend parler que des querelles des parlemens et des prêtres, qu'on ne rend point la juſtice, que la ſecte des margouilliſtes fait de petits progrès, et qu'on aſſaſſine des rois. Vous m'approuverez de paſſer mes hivers dans un petit pays où on ne vit que pour ſon plaiſir, et où Zaïre a été mieux jouée, à tout prendre, qu'à Paris. J'ai

1757. fait couler des larmes de tous les yeux ſuiſſes. Madame *Denis* n'a pas les beaux yeux de *Gauſſin*, mais elle joue infiniment mieux qu'elle. On vient de trente lieues pour nous entendre. Nous mangeons des gélinotes, des coqs de bruyère, des truites de vingt livres; et, dès que les arbres auront remis leur livrée verte, nous allons à cet hermitage des Délices, qui mérite ſon nom.

Ne ſommes-nous pas fort à plaindre? Oui, mon cher et reſpectable ami, nous le ſommes, puiſque nous vivons loin de vous.

J'ai une extrême curioſité de ſavoir ſi on envoie cent mille hommes en Allemagne; mais vous ne vous en ſouciez guère, et vous ne m'en direz rien. J'aimerais encore mieux que votre parlement ſe mît à rendre enfin la juſtice, et me fît payer de cinquante mille francs dont ce fat de *Bernard*, fils de *Samuel Bernard*, et fat de dix millions, m'a fait banqueroute en mourant. Adieu, mon divin ange; jugez *Damiens*, et portez-vous bien.

LETTRE CCXXXVII. 1757.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Monrion, 6 de mars.

Le bon homme *Luſignan* dit les choſes les plus tendres à madame de *Fontaine* et conſors : il eſt devenu à préſent le bon homme *Euphémon* dans l'Enfant prodigue : c'eſt un vieillard qui aime toujours la bonne compagnie ; jugez s'il vous chérit.

Je ſuis impatient de ſavoir ſi votre aimable ſecrétaire eſt enfin venu à bout, avec M. de *Paulmi*, d'une affaire qui était ſi difficile avec M. d'*Argenſon*. Il eſt arrivé ſouvent qu'on a été négligé par ceux à qui on était attaché, et qu'on réuſſit auprès de ceux dont on devait moins attendre. Je m'intéreſſe auſſi aux petits chariots : c'eſt une choſe qui certainement peut produire de grands avantages ; mais comment faire de tels préparatifs ſecrétement ? tout ce qui eſt nouveau rebute le miniſtère ; et cette invention nouvelle devient inutile dès qu'elle eſt ſue.

Eſt-il bien sûr, enfin, qu'on a fait partir cinquante mille hommes, qu'on va faire une guerre très-vive au dehors, et que les affaires s'accommodent au dedans? Pour nous, pauvres ſuiſſes, nous ne ſongeons qu'à des plaiſirs tranquilles. On croit, chez les badauds de Paris, que toute la Suiſſe eſt un pays ſauvage : on ſerait bien étonné ſi on voyait jouer Zaïre à Lauſane, mieux qu'on ne la joue à Paris : on ſerait

1757. plus surpris encore de voir deux cents spectateurs aussi bons juges qu'il y en ait en Europe. Il y a dans mon petit pays roman, car c'est son nom, beaucoup d'esprit, beaucoup de raison, point de cabales, point d'intrigues pour persécuter ceux qui rendent service aux belles-lettres. Nous sommes libres, et nous n'abusons point de notre liberté ; les tribunaux ne cessent point de rendre justice ; il n'y a ni margouillistes, ni convulsionnaires, ni de *Robert-François Damiens*. Notre climat vaut mieux que le vôtre ; nous avons plus long-temps de beaux jours ; il n'y a que de très-méchant vin autour de Paris, et nos coteaux en produisent d'excellent : nous avons mangé, l'automne et l'hiver, des gélinotes et des grianaux que vous ne connaissez guère. Cependant, ma chère nièce, je vous regrette de tout mon cœur. Portez-vous bien et aimez-moi.

LETTRE CCXXXVIII. 1757.

A M. DE BURIGNY.

A Monrion, le 20 de mars.

On ne se douterait pas, Monsieur, qu'un théâtre établi à Lausane, des acteurs peut-être supérieurs aux comédiens de Paris, enfin une pièce nouvelle, des spectateurs pleins d'esprit, de connaissances et de lumières, en un mot, tous les soins qu'entraînent de tels plaisirs, m'ont empêché de vous écrire plutôt. Je fais trève un moment aux charmes de la poësie et aux embellissemens singuliers qui ornent notre petit pays roman, et qui font naître des fleurs au milieu des neiges du mont Jura et des Alpes, pour vous réitérer mes sincères et tendres complimens. Je vous en dois beaucoup pour la bonté que vous avez eue de remarquer quelques-unes des inadvertances de cette Histoire générale. Je vous en dois davantage pour la vie d'*Erasme* et pour celle de *Grotius*, que vous voulez bien me promettre. Par qui pouvaient-ils être mieux célébrés que par un homme qui a toute leur science et tous leurs sentimens ? J'ai vu un petit manuscrit de M. de *Pouilly*, que je regretterai toujours, sur *Grotius ;* mais c'était un ouvrage très-court, et qui entrait dans fort peu de détails.

J'attends avec impatience le présent dont vous avez la bonté de m'honorer. Je ne vous enverrai l'Histoire générale qu'avec les corrections dont je vous ai l'obligation. On en fait usage dans une seconde édition,

mais il faut laiſſer écouler la première. Les libraires
1757. à qui j'en ai fait préſent ſe ſont aviſés d'en tirer ſept mille exemplaires pour une première édition que je ne regarde que comme un eſſai, et comme une occaſion de recueillir les avis des hommes éclairés. La vie d'*Eraſme* et celle de *Grotius* ſerviront beaucoup à me remettre dans la bonne voie.

LETTRE CCXXXIX.

A M. THIRIOT.

A Monrion, 26 de mars.

Mon cher et ancien ami, de tous les éloges dont vous comblez ce faible eſſai ſur l'Hiſtoire générale, je n'adopte que celui de l'impartialité, de l'amour extrême pour la vérité, du zèle pour le bien public, qui ont dicté cet ouvrage.

J'ai fait tout ce que j'ai pu toute ma vie, pour contribuer à étendre cet eſprit de philoſophie et de tolérance qui ſemble aujourd'hui caractériſer le ſiècle. Cet eſprit, qui anime tous les honnêtes gens de l'Europe, a jeté d'heureuſes racines dans ce pays où d'abord le ſoin de ma mauvaiſe ſanté m'avait conduit, et où la reconnaiſſance et la douceur d'une vie tranquille m'arrêtent.

Ce n'eſt pas un petit exemple du progrès de la raiſon humaine, qu'on ait imprimé à Genève, dans cet eſſai ſur l'Hiſtoire, avec l'approbation publique,

que Calvin avait une ame atroce, auſſi-bien qu'un eſprit éclairé. 1757.

Le meurtre de *Servet* paraît aujourd'hui abominable ; les Hollandais rougiſſent de celui de *Barnevelt*.

Je ne ſais encore ſi les Anglais auront à ſe reprocher celui de l'amiral *Bing*.

Mais ſavez-vous que vos querelles abſurdes, et enfin l'attentat de ce monſtre *Damiens*, m'attirent des reproches de toute l'Europe littéraire : Eſt-ce là, me dit-on, cette nation que vous avez peinte ſi ſage ? A cela je réponds, comme je peux, qu'il y a des hommes qui ne ſont ni de leur ſiècle ni de leur pays. Je ſoutiens que le crime d'un ſcélérat et d'un inſenſé de la lie du peuple, n'eſt point l'effet de l'eſprit du temps. *Châtel* et *Ravaillac* furent enivrés des fureurs épidémiques qui régnaient en France : ce fut l'eſprit du fanatiſme public qui les inſpira : et cela eſt ſi vrai, que j'ai lu une apologie pour *Jean Châtel* et ſes fauteurs, imprimée pendant le procès de ce malheureux. Il n'en eſt pas ainſi aujourd'hui ; le dernier attentat a ſaiſi d'étonnement et d'horreur la France et l'Europe.

Nous détournons les yeux de ces abominations dans notre petit pays roman, appelé autrement le pays de Vaud, le long des bords du beau lac Leman ; nous y feſons ce qu'on devrait faire à Paris ; nous y vivons tranquilles, nous y cultivons les lettres ſans cabale.

Tavernier diſait que la vue de Lauſane ſur le lac de Genève reſſemble à celle de Conſtantinople ; mais ce qui m'en plaît davantage, c'eſt l'amour des arts qui anime tous les honnêtes gens de Lauſane.

On ne vous a point trompé quand on vous a dit

1757. qu'on y avait joué Zaïre, l'Enfant prodigue et d'autres pièces, auſſi bien qu'on pourrait les repréſenter à Paris : n'en ſoyez point ſurpris, on ne parle, on ne connaît ici d'autre langue que la nôtre ; preſque toutes les familles y ſont françaiſes, et il y a ici autant d'eſprit et de goût qu'en aucun lieu du monde.

On ne connaît ici ni cette plate et ridicule hiſtoire de la guerre de 1741, qu'on a imprimée à Paris ſous mon nom, ni cette infame rapſodie, intitulée la Pucelle d'Orléans, remplie des vers les plus plats et les plus groſſiers que l'ignorance et la ſtupidité aient jamais fabriqués, et des inſolences les plus atroces que l'effronterie puiſſe mettre ſur le papier.

Il faut avouer que depuis quelque temps on a fait à Paris des choſes bien terribles avec la plume et le canif.

Je ſuis conſolé d'être loin de mes amis, en me voyant loin de toutes ces énormités ; et je plains une nation aimable qui produit des monſtres.

LETTRE CCXL. 1757.

A M. DE MONCRIF.

A Monrion, 27 de mars.

Mon cher confrère, j'ai été enchanté de votre ſouvenir, et affligé de la bienſéance qui empêche le maître du château d'écrire un petit mot ; mais je conçois qu'il aura été excédé de la multitude des lettres inutiles et embarraſſantes auxquelles on n'a que des choſes vagues à répondre. Il eſt toujours bon qu'il ſache qu'il y a deux eſpèces de ſuiſſes qui l'aiment de tout leur cœur. *Tavernier*, qui avait acheté la terre d'Aubonne, à quelques lieues de mon hermitage, interrogé par *Louis XIV*, pourquoi il avait choiſi une terre en Suiſſe, répondit, comme vous ſavez : *Sire, j'ai été bien aiſe d'avoir quelque choſe qui ne fût qu'à moi.* Je n'ai pas tant voyagé que *Tavernier*, mais je finis comme lui.

Vous avez donc ſoixante-neuf ans, mon cher confrère : qui eſt-ce qui ne les a pas à peu-près ? Voici le temps d'être à ſoi, et d'achever tranquillement ſa carrière. C'eſt une belle choſe que la tranquillité ! Oui, mais l'ennui eſt de ſa connaiſſance et de ſa famille. Pour chaſſer ce vilain parent, j'ai établi un théâtre à Lauſane, où nous jouons Zaïre, Alzire, l'Enfant prodigue, et même des pièces nouvelles. N'allez pas croire que ce ſoient des pièces et des acteurs ſuiſſes : j'ai fait pleurer, moi bon homme *Luſignan*, un parterre très-bien choiſi ; et

1757. je souhaite que les *Clairon* et les *Gaussin* jouent comme madame *Denis*. Il n'y a dans Lausane que des familles françaises, des mœurs françaises, du goût français, beaucoup de noblesse, de très-bonnes maisons dans une très-vilaine ville. Nous n'avons de suisse que la cordialité; c'est l'âge d'or avec les agrémens du siècle de fer.

Je suis histrion les hivers à Lausane, et je réussis dans les rôles de vieillard : je suis jardinier, au printemps, à mes Délices, près de Genève, dans un climat plus méridional que le vôtre. Je vois de mon lit le lac, le Rhône et une autre rivière. Avez-vous, mon cher confrère, un plus bel aspect? avez-vous des tulipes au mois de mars? Avec cela, on barbouille de la philosophie et de l'histoire; on se moque des sottises du genre-humain et de la charlatanerie de vos physiciens qui croient avoir mesuré la terre, et de ceux qui passent pour des hommes profonds, parce qu'ils ont dit qu'on fait des anguilles avec de la pâte aigre.

On plaint ce pauvre genre-humain qui s'égorge dans notre continent à propos de quelques arpens de glace en Canada. On est libre comme l'air depuis le matin jusqu'au soir. Mes vergers, et mes vignes, et moi, nous ne devons rien à personne. C'est encore là ce que je voulais, mais je voudrais aussi être moins éloigné de vous; c'est dommage que le pays de Vaud ne touche pas à la Touraine.

Adieu, *Titon* et l'*Aurore*. Avez-vous gagné vos soixante et neuf ans au métier de *Titon*? Je vous embrasse tendrement.

Le Suisse Voltaire.

LETTRE CCXLI. 1757.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

6 d'avril.

Vous ſavez, il y a du temps, mon héros, la glorieuſe victoire que l'ancien miniſtère anglais a remportée ſur l'amiral *Bing* à Portſmouth; mais vous ne ſavez peut-être pas avec quelle hauteur la plus ſaine partie de la nation joint les cris de l'indignation et de la pitié à ceux de toute l'Europe. On cite votre témoignage comme la preuve la plus authentique de l'innocence de *Bing;* et vous avez la gloire d'avoir vaincu les Anglais et de les faire rougir. Je m'attendais que vous ne vous en tiendriez pas là; et, quoique l'exercice d'année de premier gentilhomme de la chambre ſoit une très-belle choſe, j'eſpérais que les bords de l'Elbe pourraient être auſſi glorieux pour vous que la Méditerranée. Le roi de Pruſſe paraît toujours fort gai; il diſait que les Français lui envoyaient vingt-quatre mille perruquiers : il ſe trouve qu'on lui en dépêche cent mille. Il y a là de quoi ſe peigner, à ce que diſent les poliſſons. Pour moi, je ne me mêle que des héros de théâtre: nous avons fait à Lauſane une troupe excellente, et je vous ſouhaite d'auſſi bons acteurs. M. d'*Argental* prétend toujours que la comédie eſt un des premiers devoirs d'un honnête homme. Le maréchal de *Villars* aima les ſpectacles juſqu'à l'âge de quatre-vingts ans; faites-en autant, Monſeigneur, et que l'héroïſme

1757. que vous voyez à Verſailles, de quelque côté que vous tourniez les yeux, ne vous faſſe pas négliger les grands-hommes de l'antiquité.

Les deux ſuiſſes, plus ſuiſſes que jamais, vous renouvellent leurs hommages. Vous connaiſſez le très-tendre reſpect du ſuiſſe *V.*

LETTRE CCXLII.

AU MEME.

Aux Délices, le 20 d'avril.

MON héros, il y a long-temps que j'ai l'honneur d'être de votre avis ſur bien des choſes, et j'en ſerai ſans doute encore ſur tous vos acteurs tragiques. Je les crois très-médiocres; mais *le Kain* leur eſt fort ſupérieur, à ce que dit le public. Il y a, ſur de plus grands et de plus nobles théâtres, des acteurs qui ne valent pas mieux, et qui ſont employés et récompenſés. Ce ſiècle-ci eſt plus fécond en loteries qu'en grands-hommes: il y aura toujours des jeunes gens qui rempliront les grandes places; il n'y en aura pas qui aient votre gloire. C'eſt ſurtout chez les étrangers que cette gloire eſt miſe à ſon prix: la cabale et l'envie ne peuvent ſéduire ceux qui ſont ſans intérêt, et qui n'en croient que les faits et la renommée. Je voudrais que vous entendiſſiez les voyageurs que je vois quelquefois dans mes hermitages allobroges et ſuiſſes, vous ſeriez content d'eux et de vous; mais quoique vous puiſſiez avoir quelques jaloux en

France,

France, vous devez y avoir bien peu de rivaux, et je doute qu'il y ait beaucoup d'hommes que le public oſe placer à vos côtés. Vous prétendez qu'il n'y a de bon que la ſanté; je ſens mieux que vous, mon héros, de quel prix elle eſt, puiſque je l'ai perdue; mais, de grâce, comptez la gloire dont vous jouiſſez pour quelque choſe. *Achille*, dans Homère, dit que la gloire eſt une chimère, quand il eſt en colère; mais, dans le fond de ſon cœur, il l'aime à la folie. 1757.

Le *Salomon* du Nord en aura beaucoup, je parle de gloire et non de folie, s'il ſe tire du précipice ſur le bord duquel il s'eſt mis; il y eſt avec plus de deux cents mille hommes, et c'en eſt aſſez pour attendre les événemens. Les Ruſſes ne paraiſſent point: il ſemble fort difficile aux Autrichiens, de pénétrer dans les défilés de la Siléſie, de la Luſace et de la Saxe. Je crois que vos troupes pourront aller ſans obſtacles juſqu'au fond de la Veſtphalie, et c'eſt aſſurément une grande perte pour lui. Il vous attend peut-être à Magdebourg: s'il vous donne bataille dans les plaines, auprès de cette ville, il paraît qu'alors il joue un jeu avantageux; car, s'il eſt battu, il couvre tout ſon pays par-delà Magdebourg, et, s'il vous arrive un malheur, où ſera votre retraite?

Il faut que j'aye une terrible confiance en vos bontés, pour oſer vous dire les rêveries qui me paſſent par la tête. Pardon, Monſeigneur, ſi, moi qui ne connais que les événemens paſſés, et encore aſſez mal, j'oſe parler ainſi du préſent devant vous. C'eſt à celui qui a fait de grandes choſes à juger de la

grande ſcène qui s'ouvre. La pièce eſt belle et bien
1757. intriguée ; ſi vous étiez acteur, je répondrais du cinquième acte.

Madame *Denis* et moi nous ſommes réunis toujours dans nos tranſports pour vous : recevez les tendres reſpects du ſuiſſe, &c.

LETTRE CCXLIII.

A M. DE BURIGNY.

Aux Délices, 10 de mai.

Je ne puis trop vous remercier, Monſieur, de votre préſent. Vous vous aſſociez à la gloire d'*Eraſme* et de *Grotius*, en écrivant ſi bien leur hiſtoire. On lira plus ce que vous dites d'eux que leurs ouvrages. Il y a mille anecdotes dans ces deux vies, qui ſont bien précieuſes pour les gens de lettres. Ces deux hommes ſont heureux d'être venus avant ce ſiècle ; il nous faut aujourd'hui quelque choſe d'un peu plus fort : ils ſont venus au commencement du repas ; nous ſommes ivres à préſent, nous demandons du vin du Cap et de l'eau des Barbades.

J'eſpère vous préſenter dans un an, ſi je vis, cette hiſtoire des mœurs dont vous avez ſouffert l'eſquiſſe. Je n'ai pas peint les docteurs aſſez ridicules, les hommes d'Etat aſſez méchans, et la nature humaine aſſez folle. Je me corrigerai, je dirai moins de vérités triviales, et plus de vérités intéreſſantes. Je m'amuſe

à parcourir les petites maisons de l'univers : il y a peut-être de la folie à cela, mais elle est instructive. L'histoire des dates, des généalogies, des villes prises et reprises, a son mérite, mais l'histoire des mœurs vaut mieux, à mon gré ; en tout cas, j'écrirai sur les hommes moins qu'on n'a écrit sur les insectes. 1757.

Je finis pour reprendre l'histoire de *Grotius*, et pour avoir un nouveau plaisir. Conservez-moi vos bontés, Monsieur, et soyez persuadé de la tendre estime de votre, &c.

L'hermite Voltaire.

LETTRE CCXLIV.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 18 de mai.

J'AI admiré, mon cher et ancien ami, la bonté de votre ame, dans le compte que vous avez daigné me rendre des aventures de mademoiselle de *Ponthieu;* mais je n'ai pas été moins surpris de la netteté de votre exposé dans un sujet si embrouillé. On ne peut mieux rapporter un mauvais procès ; vous auriez été un excellent avocat général. J'ai tardé trop long-temps à vous remercier.

Je n'ai nulle envie de me mettre actuellement dans la foule de ceux qui donnent des pièces au public : il est inutile d'envoyer son plat à ceux qu'on crève de bonne chère. Je ne veux présenter mes oiseaux

——— du lac Leman que dans des temps de jeûne. Vous
1757. savez d'ailleurs qu'on n'eſt pas oiſif pour être un campagnard ; il vaut bien autant planter des arbres, que faire des vers. Je n'adreſſe point d'épître à mon jardinier *Antoine ;* mais j'ai aſſurément une plus jolie campagne que *Boileau*, et ce n'eſt point la *fermière qui ordonne* nos ſoupers.

J'ai eu la curioſité autrefois de voir cette maiſon de *Boileau :* cela avait l'air d'un fort vilain petit cabaret borgne ; auſſi *Deſpréaux* s'en défit-il, et je me flatte que je garderai toujours mes Délices ;

J'en ſuis plus amoureux, plus la raiſon m'éclaire.

Je n'ai guère vu ni un plus beau plain-pied ni des jardins plus agréables, et je ne crois pas que la vue du Boſphore ſoit ſi variée. J'aime à vous parler campagne ; car, ou vous êtes actuellement à la vôtre, ou vous y allez. On dit que vous en avez fait un très-joli ſéjour ; c'eſt dommage qu'il ſoit ſi éloigné de mon lac. Je me flatte que la ſanté de M. l'abbé du *Reſnel* eſt raffermie, et que la vôtre n'a pas beſoin de l'être. C'eſt-là le point important, c'eſt le fondement de tout, et l'empire de la terre ne vaut pas un bon eſtomac. Je ſouffre ici bien moins qu'ailleurs, mais je digère preſque auſſi mal que ſi j'étais dans une cour : ſans cela, je ſerais trop heureux ; mais madame *Denis* digère, et cela ſuffit : vous m'avouerez qu'elle en eſt bien digne, après avoir quitté Paris pour moi.

Bonſoir, mon cher et ancien ami. J'ai toujours oublié de vous demander ſi les trois académies, dont

Fontenelle était le doyen, ont assisté à son convoi. Si elles n'ont pas fait cet honneur aux lettres et à elles-mêmes, je les déclare barbares. 1757.

LETTRE CCXLV.

A MADAME DE FONTAINE.

Aux Délices, 31 de mai.

Je vous dirai d'abord, ma chère nièce, que vous avez une santé d'athlète, dont je vous fais de très-sincères complimens; et que si jamais votre vieux malingre d'oncle se porte aussi bien que vous, il viendra vous trouver à Ornoi : ensuite vous saurez que madame *Denis* était chargée d'envoyer trois cents livres à d'*Aumart*, dans sa province du Maine, quand il a débarqué chez vous, lui, son fils et deux bidets. Je vous prie de lui dire que je lui donnerai trois cents livres tous les ans, à commencer à la Saint-Jean prochaine. Je vous enverrai un mandat à cet effet sur M. de *Laleu*, ou vous pourrez avancer cet argent sur les revenus du pupille, et sur la rente qu'il me fait : cela est à votre choix. J'ignore ce qui convient au jeune d'*Aumart*, je sais seulement que cent écus lui conviendront. Trouvez bon que je m'en tienne à cette disposition que j'avais déjà faite.

Madame *Denis* embellit tellement le lac de Genève, qu'il reste peu de chose pour les arrière-cousins. Quant à ma bâtarde de *Fanime*, son protecteur, M. d'*Argental*, vous dira que je ne prétends pas que

1757. cette amoureuse créature se produise sitôt dans le monde. Mademoiselle de *Ponthieu* y fait un si grand rôle, et ses compagnes se présentent avec tant d'empressement, qu'il faut ne se pas prodiguer. Quand même la pièce vaudrait quelque chose, ce ne serait pas assez de donner du bon, il faut le donner dans le bon temps.

A vous maintenant, monsieur le capitaine des chariots de guerre de *Cyrus*. Vous pouvez être sûr que je n'ai jamais écrit de ma vie à M. le maréchal d'*Estrées*, et que, s'il a été instruit de notre invention guerrière, ce ne peut être que par le ministère. J'aurais souhaité, pour vous et pour la France, que mon petit char eût été employé : cela ne coûte presque point de frais ; il faut peu d'hommes, peu de chevaux ; le mauvais succès ne peut mettre le désordre dans une ligne ; quand le canon ennemi fracasserait tous vos chariots, ce qui est bien difficile, qu'arriverait-il ? ils vous serviraient de rempart, ils embarrasseraient la marche de l'ennemi qui viendrait à vous. En un mot, cette machine peut faire beaucoup de bien, et ne peut faire aucun mal : je la regarde, après l'invention de la poudre, comme l'instrument le plus sûr de la victoire.

Mais, pour saisir ce projet, il faut des hommes actifs, ingénieux, qui n'aient pas le préjugé grossier et dangereux du train ordinaire. C'est en s'éloignant de la route commune, c'est en faisant porter le dîner et le souper de la cavalerie sur des chariots, avant qu'il y eût de l'herbe sur la terre, que le roi de Prusse a pénétré en Bohème par quatre endroits, et qu'il inspire la terreur.

Soyez sûr que le maréchal de *Saxe* se ferait servi de nos chars de guerre. 1757.

Mais c'est trop parler d'engins destructeurs, pour un pédant tel que j'ai l'honneur de l'être.

On a imprimé dans Paris une thèse de médecine, où l'on traite notre *Esculape-Tronchin* de charlatan et de coupeur de bourse. Il y a répondu par une lettre au doyen de la faculté, digne d'un grand-homme comme lui. Il y répond encore mieux par les cures surprenantes qu'il fait tous les jours.

Une jeune fille fort riche a été inoculée ici par des ignorans, et est morte. Le lendemain vingt femmes se sont fait inoculer sous la direction de *Tronchin*, et se portent bien.

Je vous embrasse tous du meilleur de mon cœur.

LETTRE CCXLVI.

A M. THIRIOT.

A Monrion, le 2 de juin.

Je reçois, mon ancien ami, votre très-agréable lettre du 25 de mai dans mon hermitage de Monrion, auquel je suis venu dire adieu. On joue si bien la comédie à Lausane, il y a si bonne compagnie, que j'ai fait enfin l'acquisition d'une belle maison au bout de la ville; elle a quinze croisées de face, et je verrai de mon lit le beau lac Leman et toute la Savoie, sans compter les Alpes. Je retourne demain à mes Délices, qui sont aussi gaies en été que ma maison de Lausane

—— le ſera en hiver. Madame *Denis* a le talent de meu-
1757. bler des maiſons et d'y faire bonne chère, ce qui, joint à ſes talens de la muſique et de la déclamation, compoſe une nièce qui fait le bonheur de ma vie. Je ne vous dirai pas *omitte mirari beatæ famam et opes ſtrepitumque Romæ ;* car vous êtes trop *admirator Romæ et præſtantiſſimæ Montmorenciæ.*

Ne manquez pas, je vous prie, à préſenter mes très-ſenſibles remercîmens à madame la comteſſe de *Sandwich*. Il faut qu'elle ſache que j'avais connu ce pauvre amiral *Bing* à Londres dans ſa jeuneſſe ; j'imaginais que le témoignage de M. le maréchal de *Richelieu* en ſa faveur pourrait être de quelque poids. Ce témoignage lui a fait honneur, et n'a pu lui ſauver la vie. Il a chargé ſon exécuteur teſtamentaire de me remercier, et de me dire qu'il mourait mon obligé, et qu'il me priait de préſenter à M. de *Richelieu*, qu'il appelle *à généreous ſoldier*, ſes reſpects et ſa reconnaiſſance. J'ai reçu auſſi un mémoire juſtificatif très-ample qu'il a donné ordre en mourant de me faire parvenir. Il eſt mort avec un courage qui achève de couvrir ſes ennemis de honte.

Si j'oſais m'adreſſer à madame la ducheſſe d'*Aiguillon*, je la prierais de venger la mémoire du cardinal de *Richelieu* du tort qu'on lui fait en lui attribuant le Teſtament politique. Si elle voulait faire taire ſa belle imagination, et écouter ſa raiſon qui eſt encore plus belle, elle verrait combien ce livre eſt indigne d'un grand miniſtre. Qu'elle daigne ſeulement faire attention à l'état où eſt aujourd'hui l'Europe ; qu'elle juge ſi un homme d'Etat, qui laiſſerait un teſtament politique à ſon roi, oublierait de lui parler du roi de

Pruſſe, de *Marie-Thérèſe*, et du duc de Hanovre? Voilà pourtant ce qu'on oſe imputer au cardinal de *Richelieu*. On avait alors la guerre contre l'empereur, et l'armée du duc de *Veimar* était l'objet le plus important. L'auteur du Teſtament politique n'en dit pas un mot, et il parle du revenu de la Sainte-Chapelle, et il propoſe de faire payer la taille au parlement. Tous les calculs, tous les faits ſont faux dans ce livre. Qu'on voye avec quel mépris en parle *Aubery*, dans ſon hiſtoire du cardinal *Mazarin*. Je ſais qu'*Aubery* eſt un écrivain médiocre et un lâche flatteur; mais il était fort inſtruit, et il ſavait bien que le Teſtament politique n'était pas du grand et méchant homme à qui on l'attribue. 1757.

Préſentez, je vous prie, mes applaudiſſemens et mes remercîmens à *Gamache* le riche, qui fait de ſi belles noces. Il donne de grands exemples qui ſeront peu imités peut-être par ſes cinquante-neuf confrères. Je ſuis très-flatté que mon fatras hiſtorique ne lui ait pas déplu. Il eſt bon juge en proſe comme en vers, par la raiſon qu'il eſt bon feſeur. Son ſuffrage m'encouragera beaucoup à fortifier cet eſſai de bien des choſes qui lui manquent. Les *Cramer* ſe ſont trop preſſés de l'imprimer. On ne ſait pas à quel point le genre-humain eſt ſot, méchant et fou; on le verra, s'il plaît à Dieu, dans une ſeconde édition.

Vous me dites que cet eſſai a trouvé grâce devant meſdames d'*Aiguillon* et de *Sandwich*. La dernière eſt ſans aucun préjugé, la première n'en a que ſur le grand-oncle de ſon oncle; elle devrait bien m'en croire ſur ce maudit Teſtament. J'ai examiné tous les teſtamens, j'y ai paſſé ma vie, je ſais ce qu'il en faut penſer.

1757. Ce qu'on m'avait dit de l'*atroce* eſt une mauvaiſe plaiſanterie qu'on a voulu faire à deux bonnes gens à qui on prétendait faire accroire qu'ils devaient pleurer ſur leur patriarche; mais ils l'ont abandonné comme les autres. Nos calviniſtes ne ſont point du tout attachés à *Calvin*. Il y a ici plus de philoſophes qu'ailleurs. La raiſon fait, depuis quelque temps, des progrès qui doivent faire trembler les ennemis du genre-humain. Plût à Dieu que cette raiſon pût parvenir juſqu'à faire épargner le ſang dont on inonde l'Allemagne ma voiſine.

P. S. J'arrive aux Délices. Il faut que je vous diſe un mot de *Jeanne*. Je vous répète que cette bonne créature n'eſt connue de perſonne; elle nous amuſera ſur nos vieux jours. Je n'y penſe guère à préſent. Il faut ſonger à ſon jardin et au temporel. Malheureuſement cela prend un temps bien précieux. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE CCXLVII. 1757.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 4 de juin.

MA conſcience m'oblige, Monſeigneur, de vous préſenter les remontrances de mon parlement : ce parlement eſt le parterre. Je ſuis aſſaſſiné de lettres qui diſent que *le Kain* eſt le ſeul acteur qui faſſe plaiſir, le ſeul qui ſe donne de la peine, et le ſeul qui ne ſoit pas payé. On ſe plaint de voir des moucheurs de chandelles qui ont part entière, dans le temps que celui qui ſoutient le théâtre de Paris n'a qu'une demi-part. On s'en prend à moi; on dit que vous ne faites rien en ma faveur, et on croit que je ne vous demande rien ; cependant, je demande avec inſtance. Je conviens que *Baron* avait un plus bel organe que *le Kain*, et de plus beaux yeux ; mais *Baron* avait deux parts ; et faut-il que *le Kain* meure de faim, parce qu'il a les yeux petits et la voix quelquefois étouffée ? Il fait ce qu'il peut ; il fait mieux que les autres : les amateurs font des vers à ſa louange ; mais il faut que ſon métier lui procure des chauſſes ; il n'a que la moitié d'un cothurne, je vous conjure de lui donner un cothurne tout entier.

J'aimerais mieux vous écrire en faveur de quelque pruſſien que vous auriez fait priſonnier de guerre vers Magdebourg, mais puiſqu'à préſent vous êtes occupé d'emplois pacifiques, ſouffrez que je vous

parle en faveur d'*Orosmane*, de *Mahomet* et de *Gengis-*
1757. *kan*. Les héros doivent-ils laisser mourir de faim les héros ? On dit que vos chevaux manquent de fourrage en Vestphalie, et qu'on leur donne du jambon. Pour Dieu, faites donner à dîner à *le Kain*, tout laid qu'il est.

Vous avez dû recevoir les dernières volontés de l'amiral *Bing :* les miennes sont que je vous serai attaché toute ma vie avec le plus tendre respect.

LETTRE CCXLVIII.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

Le . . . juin.

VOTRE idée, ma chère nièce, de faire peindre de belles nudités d'après *Natoire* et *Boucher*, pour ragaillardir ma vieillesse, est d'une ame compatissante, et je suis reconnaissant de cette belle invention. On peut aisément en effet faire copier à peu de frais ; on peut aussi faire copier au palais royal ce qu'on trouvera de plus beau et de plus immodeste. M. le duc d'*Orléans* accorde cette liberté. On peut prendre deux copistes au lieu d'un. Si par hasard quelque brocanteur de vos amis avait deux tableaux, je vous prierais de les prendre, ce serait autant d'assuré.

Vous ornerez ma maison du Chêne comme vous avez orné celle des Délices. La maison du Chêne est plus grande, plus régulière, elle a même un plus bel aspect; mais c'est le palais d'hiver, c'est

pour le temps de nos ſpectacles; les Délices ſont pour le temps des fleurs et des fruits. Ce n'eſt pas mal partager ſa vie pour un malingre. 1757.

M. *Tronchin* dit que vous êtes fort contente de votre ſanté, et ſe vanté toujours de la mienne; mais c'eſt une gaſconnade.

Votre ſœur eſt actuellement tout occupée des meubles pour la maiſon du Chêne. Elle inſiſte beaucoup ſur une boule de luſtre qu'elle prétend vous avoir demandée. Elle ſera occupée en hiver de ſes habits de théâtre. Nous eſpérons que vous viendrez voir encore nos douces retraites; elles valent bien la vie de Paris, quand on a paſſé le temps des premières illuſions; et, en vérité, Paris n'a jamais été moins regrettable qu'aujourd'hui.

Je ſuis toujours en peine des ſuccès du char aſſyrien. Il y a certaines plaines dans le monde où il ferait un effet merveilleux. Je m'y intéreſſe plus qu'à Fanime.

Si vous voulez vous amuſer, conduiſez cette *Fanime* avec le fidelle d'*Argental*. Encore une fois, tout ce que je ſouhaite, c'eſt que mademoiſelle *Clairon* ſoit auſſi touchante dans ce rôle que l'a été madame *Denis*. Si la pièce eſt bien jouée, elle pourra amuſer votre Paris, tout autant que l'hiſtoire de monſieur *Damiens*, que le parlement va donner au public, en trois volumes in-4°.

Vous ferez comme il vous plaira avec *le Kain* et *Clairon* pour l'impreſſion, ſi on imprime cette élégie amoureuſe en dialogues; car, après tout, *Fanime* n'eſt que cela; mais de l'amour eſt quelque choſe.

Il y a donc un *Pagnon* de moins ſur le globe. Ces

1757. gros petits crapoussins-là s'imaginent qu'il n'y a qu'à boire et manger ; ils crèvent comme des mouches, et nous maigrelets, nous vivons.

Vivez, aimez-moi. Mille complimens à frère, à fils, au conducteur du char d'Assyrie. Bonjour.

LETTRE CCXLIX.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 18 de juin.

Il est bien vrai que mon cher d'*Argental*, le grand amateur du tripot, devait montrer à mon héros certain histrionage ; mais, vraiment, Monseigneur, vous avez d'autres troupes à gouverner que celle de Paris, et ce n'est pas le temps de vous parler de niaiseries. Je voudrais bien pouvoir faire incessamment un petit voyage vers l'Alsace ou dans le Palatinat. Je n'aime plus à voyager que pour avoir la consolation de voir mon héros ; mais vous ne sauriez croire combien je suis devenu vieux. Toutes mes misères ont augmenté, et un apothicaire est beaucoup plus nécessaire à mon être qu'un général d'armée. J'espère cependant que les grandes passions, qui font faire de grands efforts, me donneront du courage.

Donnez-vous le plaisir, je vous en prie, de vous faire rendre compte par *Florian* de la machine dont je lui ai confié le dessein. Il l'a exécutée ; il est convaincu qu'avec six cents hommes et six cents

chevaux on détruirait en plaine une armée de dix mille hommes. 1757.

Je lui dis mon secret au voyage qu'il fit aux Délices l'année passée. Il en parla à M. d'*Argenson*, qui fit sur le champ exécuter le modèle. Si cette invention est utile, comme je le crois, à qui peut-on la confier qu'à vous ? Un homme à routine, un homme à vieux préjugés, accoutumé à la tiraillerie et au train ordinaire, n'est pas notre fait. Il nous faut un homme d'imagination et de génie, et le voilà tout trouvé. Je sais très-bien que ce n'est pas à moi de me mêler de la manière la plus commode de tuer des hommes. Je me confesse ridicule ; mais enfin, si un moine, avec du charbon, du soufre et du salpêtre, a changé l'art de la guerre dans tout ce vilain globe, pourquoi un barbouilleur de papier comme moi ne pourrait-il pas rendre quelque petit service *incognito* ? Je m'imagine que *Florian* vous a déjà communiqué cette nouvelle cuisine. J'en ai parlé à un excellent officier qui se meurt, et qui ne sera pas par conséquent à portée d'en faire usage. Il ne doute pas du succès ; il dit qu'il n'y a que cinquante canons, tirés bien juste, qui puissent empêcher l'effet de ma petite drôlerie, et qu'on n'a pas toujours cinquante canons à la fois sous sa main dans une bataille.

Enfin, j'ai dans la tête que cent mille romains et cent mille prussiens ne résisteraient pas. Le malheur est que ma machine n'est bonne que pour une campagne, et que le secret connu devient inutile ; mais quel plaisir de renverser à coup sûr ce qu'on rencontre dans une campagne ! Sérieusement, je crois

1757. que c'eſt la ſeule reſſource contre les Vandales victorieux. Eſſayez, pour voir, ſeulement deux de ces machines contre un bataillon ou un eſcadron. J'engage ma vie qu'ils ne tiendront pas. Le papier me manque; ne vous moquez point de moi; ne voyez que mon tendre reſpect, mon zèle pour votre gloire, et non mon outrecuidance, et que mon héros pardonne à ma folie.

LETTRE CCL.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF,

Chambellan de l'impératrice de Ruſſie, à Moſcou.

Aux Délices, le 24 de juin.

MONSIEUR,

J'AI reçu les cartes que votre Excellence a eu la bonté de m'envoyer. Vous prévenez mes déſirs, en me facilitant les moyens d'écrire une Hiſtoire de *Pierre le grand*, et de faire connaître l'empire ruſſe. La lettre dont vous m'honorez redouble mon zèle. La manière dont vous parlez notre langue, me fait croire que je travaillerai pour mes compatriotes, en travaillant pour vous et pour votre cour. Je ne doute pas que ſa Majeſté l'impératrice n'agrée et n'encourage le deſſein que vous avez formé pour la gloire de ſon père.

Je vois avec ſatisfaction, Monſieur, que vous jugez

jugez comme moi que ce n'eſt pas aſſez d'écrire les actions et les entrepriſes en tout genre, de *Pierre le grand*, leſquelles, pour la plupart, ſont connues. L'eſprit éclairé, qui règne aujourd'hui dans les principales nations de l'Europe, demande qu'on approfondiſſe ce que les hiſtoriens effleuraient autrefois à peine. 1757.

On veut ſavoir de combien une nation s'eſt accrue; quelle était ſa population avant l'époque dont on parle; quel eſt, depuis cette époque, le nombre de troupes régulières qu'elle entretenait, et celui qu'elle entretient; quel a été ſon commerce, et comment il s'eſt étendu; quels arts ſont nés dans le pays; quels arts y ont été appelés d'ailleurs, et s'y ſont perfectionnés; quel était à peu-près le revenu ordinaire de l'Etat, et à quoi il monte aujourd'hui; quelle a été la naiſſance et le progrès de la marine; quelle eſt la proportion du nombre des nobles avec celui des eccléſiaſtiques et des moines, et quelle eſt celle de ceux-ci avec les cultivateurs, &c.

On a des notions aſſez exactes de toutes ces parties qui compoſent l'Etat, en France, en Angleterre, en Allemagne, en Eſpagne; mais un tel tableau de la Ruſſie ſerait bien plus intéreſſant, parce qu'il ſerait plus nouveau, parce qu'il ferait connaître une monarchie dont les autres nations n'ont pas des idées bien juſtes, parce qu'enfin ces détails pourraient ſervir à rendre *Pierre le grand*, l'impératrice ſa fille, et votre nation, et votre gouvernement plus reſpectables. La réputation a toujours été comptée parmi les forces véritables des royaumes. Je ſuis bien loin de me flatter d'ajouter à cette réputation:

1757. ce sera vous, Monsieur, qui ferez tout en m'envoyant les mémoires que vous voulez bien me faire espérer, et je ne serai que l'instrument dont vous vous servirez pour travailler à la gloire d'un grand homme et d'un grand empire.

Je vous avoue, Monsieur, que les médailles sont de trop. Je suis confus de votre générosité, et je ne sais comment m'y prendre pour vous en témoigner ma reconnaissance. Je sens tout le prix de votre présent; mais un présent non moins cher sera celui des mémoires qui me mettront nécessairement en état de travailler à un ouvrage qui sera le vôtre.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE CCLI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 25 de juin.

Mon cher ange, je serais bien homme à courir à Plombières pour y faire ma cour à la moitié de mon ange; mais pourquoi madame d'*Argental* met-elle son salut dans des eaux? Le grand *Tronchin* prétend qu'elles ne valent rien, et que la nature n'a point fait nos corps pour s'inonder d'eaux minérales. Madame de *Muy*, qui était mourante, est venue dans notre temple d'Epidaure, et s'en est retournée jeune et fraîche. C'est le lac qui est la fontaine de Jouvence; ce n'est pas le précipice de Plombières.

Vous n'allez donc point aux eaux! Vous jugez

à Paris, vous y voyez des Iphigénie et des Aſtarbé; mais, je vous en conjure, mettez au cabinet les Fanime, ou du moins ne donnez cette nourriture légère qu'en temps de diſette. 1757.

Je doute fort que mon héros paſſe par Plombières pour aller ſe battre en Allemagne; cela n'aurait pas bon air pour un général d'armée. Il faut qu'un héros ſe porte bien, et ne prenne ni ne faſſe ſemblant de prendre les eaux; mais, s'il y va, il ſera le ſecond objet de mon voyage. Ce ſera apparemment ſur la fin d'auguſte, à la ſeconde ſaiſon, que madame d'*Argental* ira boire. Je me flatte que ma ſanté, toute faible qu'elle eſt, mes travaux qui ne ſont que petits, et les ſoins de la campagne me permettront cette excurſion hors de ma douce retraite.

Je n'ai point encore reçu la vie de monſieur *Damiens* dont vous m'aviez flatté, mais je viens d'en lire un exemplaire qu'on m'a prêté. L'ouvrage eſt bien ennuyeux; mais il y a une douzaine de traits ſinguliers qui ſont aſſez curieux: au bout du compte, cet abominable coquin n'était qu'un fou.

Vous n'êtes pas trop curieux, je crois, de nouvelles allemandes; et comme vous ne m'en dites jamais de françaiſes, je devrais vous épargner mes rogatons tudeſques. Cependant je veux bien que vous ſachiez que dans la pauvre armée du comte de *Dawn*, il y a treize mille hommes qui n'ont ni culottes ni fuſils, et que l'impératrice leur en fait faire à Vienne. En attendant, ils montrent leur cu au roi de Pruſſe; mais il y a cu et cu. A l'égard de ceux qui ſont dans Prague, mal nourris de chair de cheval, je ne ſais pas ce qu'on en fera. Il n'y a pas

1757. d'apparence que le prince *Charles* imite la retraite des dix mille du maréchal de *Belliſle*. Le pain n'eſt pas à bon marché dans votre armée de Veſtphalie. Vous me croyez un auteur tragique, et je ne ſuis qu'un gazetier. Mon très-cher ange, je vous aime de tout mon cœur, et je me dépite bien ſouvent d'être ſi loin de vous.

LETTRE CCLII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 2 de juillet.

Qui! moi, que je me donne avec mon héros le ridicule de parler de ce qui n'eſt pas de mon métier? non aſſurément, je n'en ferai rien. Si vous avez envie d'avoir le modèle en queſtion, envoyez vos ordres. Faites prier de votre part, ou *Florian*, ou *Montigni* de l'académie des ſciences, de venir chez vous. Tous deux ont travaillé à cette machine. Elle eſt toute prête. C'eſt à mon héros à en juger. Et ce n'eſt pas à moi chétif à l'ennuyer par des explications qui ne donnent jamais une idée nette. Il n'y a que les yeux qui puiſſent bien comprendre les machines.

Vous avez, ſans doute, Monſeigneur, tous les détails de la bataille donnée le 18 en Bohème, et de la ſortie exécutée le 21 par le prince *Charles*. Il paraît qu'on peut battre les Pruſſiens ſans le ſecours d'une nouvelle machine. Mais, malgré les vingt-deux poſtillons ſonnant du cor à Vienne, et malgré les cent bouches de la renommée, on ne voit pas encore

que les Prussiens aient évacué la Bohème. Ils paraissent encore être en force au camp de Kollin et auprès de Prague. 1757.

Je voudrais, pour bien des raisons, que ce fût mon héros qui les battît complétement. Ah, quelle consolation charmante ce serait pour votre ancien courtisan, pour votre vieux idolâtre, de vous voir avant et après vos triomphes! Je ne sais pas trop ce que pourra mon corps malingre; mais je réponds bien de mon ame. Où ne me conduirait-elle pas pour vous faire ma cour? J'irais par-tout hors à Paris. J'imagine que vous ferez plus d'un tour au delà du Rhin; que vous verrez l'Electeur Palatin; que vous passerez quelquefois dans la maison de campagne qu'il achève. Il m'honore de beaucoup de bontés. Ce ne sont pas les caresses du roi de Prusse: il ne me baise pas la main, et il ne met pas de soldats, la baïonnette au bout du fusil, au chevet du lit de ma nièce; mais il daigne me témoigner quelque confiance. Je ne sais s'il ne serait pas mieux que j'allasse vous faire ma cour dans ce pays-là que dans Strasbourg, où vous n'aurez pas un moment à vous. J'aimerais mieux vous tenir un jour à la campagne, que quatre dans une ville bruyante. Mais où ne voudrais-je pas vous voir, vous entendre, vous renouveller mon tendre et profond respect!

1757.

LETTRE CCLIII.

A M. LE MARQUIS DE COURTIVRON.

Aux Délices, le 12 de juillet.

MONSIEUR,

Vous savez qu'il faut pardonner aux malades ; ils ne rempliſſent pas leurs devoirs comme ils voudraient. Il y a long-temps que je vous dois les plus ſincères remercîmens de votre lettre obligeante et inſtructive.

Je commence par vous prier de vouloir bien faire ſouvenir de moi M. le comte de *Lauraguais ;* je ne ſavais pas qu'il fût auſſi chimiſte. Le ſujet de ſes deux Mémoires eſt bien curieux. Non-ſeulement il eſt phyſicien, mais il eſt inventeur. On lui devra une opération nouvelle.

A l'égard de *Conſtantin*, je vous répondrai que, ſi je ne m'étais pas impoſé une autre tâche, celle-là me plairait beaucoup ; mais on ſerait obligé de dire des vérités bien hardies, et de montrer la honte d'une révolution qu'on a conſacrée par les plus révoltans éloges.

Il eſt vrai que, dans les Etats généraux, les députés de la nobleſſe mettaient un moment un genou en terre ; il eſt vrai auſſi que les uſages ont toujours varié en France : ce ſont des fantômes que le pouvoir abſolu a fait diſparaître.

Ce que vous me dites des chapitres de Bourgogne,

de Lorraine et de Lyon, fait voir que les usages de l'Empire ont plus long-temps subsisté que ceux de France. La Lorraine, la Comté, et tout ce qui borde le Rhône, était terre d'Empire. 1757.

A l'égard de la petite anecdote sur le premier président de *Mesmes*, il est très-vrai que l'abbé de *Chaulieu* le régala de ce petit couplet :

Juge qui te déplaces,
Courtisan berné,
Des Grands que tu lasses
Jouet obstiné,
Sur notre Parnasse
Le laurier d'Horace
T'est donc destiné.

Mais cela n'a rien de commun avec l'affaire de *Rousseau*, qui est un chaos d'iniquités et de misères, et l'opprobre de la littérature.

Le dernier maréchal de Tessé est en effet un terme impropre, c'est un anglicisme, *the late marshall.* J'étais anglais alors, je ne le suis plus depuis qu'ils assassinent nos officiers en Amérique, et qu'ils sont pirates sur mer; et je souhaite un juste châtiment à ceux qui troublent le repos du monde.

Ce que je souhaite encore plus, Monsieur, c'est la continuation de vos bontés pour votre très-humble, &c.

1757.

LETTRE CCLIV.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 15 de juillet.

Mon cher et ancien ami, j'ai l'air bien pareſſeux; je ne vous ai point remercié de la belle expoſition de la tragédie d'Iphigénie en Tauride, que vous m'avez envoyée. De maudites occupations que je me ſuis faites, emportent tout mon temps. On ſort fatigué de ſon travail, on dit, j'écrirai demain : la mauvaiſe ſanté vient encore affaiblir les bonnes réſolutions, et on croupit long-temps dans ſon péché. C'eſt-là la confeſſion de l'hermite des Délices.

Je vous crois à préſent dans vos Délices de Normandie, vers les bords de votre Seine. Vous y jugerez la famille d'*Agamemnon* à la lecture; vous verrez ſi les vers ſont bien faits, ſi on les retient aiſément, ſi l'ouvrage ſe fait relire : car c'eſt-là le grand point, ſans lequel il n'y a pas de ſalut.

La tragédie qu'on joue en Bohème n'eſt pas encore à ſon dernier acte. La pièce devient très-implexe. J'eſpère que le vainqueur de Mahon y jouera un beau rôle épiſodique. Celui des peuples qui repréſente le chœur ſera toujours le même; il payera toujours la guerre et la paix, les belles actions et les ſottiſes.

On a cru d'abord le roi de Pruſſe perdu par la victoire du comte de *Dawn*, et par la délivrance de

Prague; mais il eſt encore au milieu de la Bohème, et maître du cours de l'Elbe juſqu'en Saxe. On croit qu'enfin il ſuccombera. Tous les chaſſeurs s'aſſemblent pour faire une Saint-Hubert à ſes dépens. Français, Suédois, Ruſſes ſe mêlent aux Autrichiens; quand on a tant d'ennemis, et tant d'efforts à ſoutenir, on ne peut ſuccomber qu'avec gloire. C'eſt une nouveauté dans l'hiſtoire que les plus grandes puiſſances de l'Europe aient été obligées de ſe liguer contre un marquis de Brandebourg; mais, avec cette gloire, il aura un grand malheur; c'eſt qu'il ne ſera plaint de perſonne. Il ne ſavait pas, lorſque je le quittai, que mon ſort ſerait préférable au ſien. Je lui pardonne tout, hors la barbarie vandale dont on uſa avec madame *Denis*. Adieu; mon cher ami. 1757.

LETTRE CCLV.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

Aux Délices, 18 de juillet.

Ma chère nièce, mille amitiés à vous et aux vôtres. Que faites-vous à préſent? Il y a un an que vous étiez bien malade à mes Délices; mais il paraît aujourd'hui que vous vous paſſez à merveille du docteur. Etes-vous à Paris? êtes-vous à la campagne? allez-vous à Ornoi? vous amuſez-vous avec le philoſophe du grand conſeil? votre fils n'a-t-il pas déjà fix pieds de haut? Mettez-moi au fait,

1757. je vous en prie, de votre petit royaume. Quant à celui de France, il me paraît qu'il fait grande chère et beau feu. Il jette l'argent par les fenêtres; il emprunte à droite et à gauche, à sept, à huit pour cent; il arme sur terre et sur mer. Tant de magnificence rend nos normands de Genève circonspects; ils ne veulent pas prêter à de si grands seigneurs; et ils disent que le dernier emprunt de quarante millions n'étrenne pas.

Pour vous, monsieur le grand écuyer de *Cyrus*, je crois que vous avez montré la curiosité, la rareté de la tactique assyrienne et persane à un moderne qui se moque quelquefois du temps présent et du temps passé. Je m'imagine qu'à présent on croit n'avoir pas besoin de machines pour achever la ruine de *Luc*. Mais quand j'écrivis au héros de Mahon qu'il fallait qu'il vît notre char d'Assyrie, on avait alors besoin de tout. Les choses ont changé du 6 de juin au 18; et on croit tout gagné, parce qu'on a repoussé *Luc* à la septième attaque. Les choses peuvent encore éprouver un nouveau changement dans huit jours, et alors le char paraîtra nécessaire; mais jamais aucun général n'osera s'en servir, de peur du ridicule en cas de mauvais succès. Il faudrait un homme absolu, qui ne craignît point les ridicules, qui fût un peu machiniste, et qui aimât l'histoire ancienne. Mandez-moi, je vous prie, quelque chose de l'histoire moderne de vos amusemens. Je vous embrasse tous de tout mon cœur. *Valete.*

LETTRE CCLVI. 1757.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1 d'auguſte.

J'AURAIS bien voulu, Madame, être le porteur de ma lettre; quelque arrêt qu'ait rendu notre grand docteur *Tronchin* contre les eaux de Plombières, je ſerais venu au moins vous les voir prendre. Vous ſavez quel ſerait l'empreſſement de vous faire ma cour; mais je ne ſuis pas comme vous, Madame; je ne me porte pas aſſez bien pour faire cent lieues. Madame *Denis*, que je comptais vous amener, s'eſt trouvée auſſi malade, et n'a pu s'éloigner de notre docteur en qui eſt notre ſalut. J'ai un double regret, celui de n'avoir point fait le voyage de Plombières, et celui de voir que vous n'avez pas donné la préférence à *Tronchin*, qui engraiſſe les dames, ſur des eaux chaudes qui les amaigriſſent. Ah, Madame, que n'êtes-vous venue à Genève! que n'ai-je pu vous recevoir dans mon petit hermitage! Vous auriez paſſé par Lyon, vous auriez vu l'illuſtre et ſaint oncle (*) qui vous aurait donné mille préſervatifs contre les poiſons du pays hérétique où je ſuis, et plût à Dieu que M. d'*Argental* vous eût accompagnée! mais je ne ſuis pas heureux. Je ne ſais pas

(*) Le cardinal de *Tençin*.

1757. positivement quel eſt votre mal, mais je crois très-positivement que M. *Tronchin* vous aurait guérie; enfin, je ſuis réduit à ſouhaiter que Plombières faſſe ce que *Tronchin* aurait fait.

Nous avons preſque tous les jours, dans notre hermitage, des nouvelles des ſuccès qu'on obtient du dieu des armées en Bohème contre mon ancien et étrange *Salomon* du Nord. On lui prend toujours quelque choſe. Cependant il reſte en Bohème, il y eſt cantonné, il eſt toujours maître de la Saxe et de la Siléſie. Que m'importe tout cela, Madame, pourvu que vous vous portiez bien! Soyez heureuſe, et ne vous embarraſſez pas qui eſt roi et qui eſt miniſtre. Pour moi, j'oublie tous ces meſſieurs auſſi parfaitement que je me ſouviendrai toujours de vous. Retournez à Paris bien ſaine et bien gaie, ayez beaucoup de plaiſir, ſi vous pouvez, et jamais d'ennui. Amuſez-vous de la vie, il faut jouer avec elle; et quoique le jeu ne vaille pas la chandelle, il n'y a pourtant pas d'autre parti à prendre. Vous avez encore un des meilleurs lots dans ce monde. Je ne ſais de triſte dans mon lot que d'être éloigné de vous. Daignez m'en conſoler en conſervant vos bontés au ſuiſſe *V.*

LETTRE CCLVII. 1757.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Aux Délices, près de Genève, le 7 d'auguſte.

AVANT d'avoir reçu les mémoires dont votre Excellence m'a flatté, j'ai voulu vous faire voir du moins, par mon empreſſement, que je cherche à n'en être pas indigne. J'ai l'honneur de vous envoyer huit chapitres de l'Hiſtoire de *Pierre I :* c'eſt une légère eſquiſſe que j'ai faite ſur des mémoires manuſcrits du général *le Fort*, ſur des relations de la Chine, et ſur les mémoires de *Stralemberg* et de *Perry*. Je n'ai point fait uſage d'une vie de *Pierre le grand*, fauſſement attribuée au prétendu boyard *Neſteſuranoy*, et compilée par un nommé *Rouſſel* en Hollande. Ce n'eſt qu'un recueil de gazettes et d'erreurs très-mal digéré; et d'ailleurs un homme ſans aveu, qui écrit ſous un faux nom, ne mérite aucune créance. J'ai voulu ſavoir d'abord ſi vous approuveriez mon plan, et ſi vous trouvez que j'accorde la vérité de l'hiſtoire avec les bienſéances.

Je ne crois pas, Monſieur, qu'il faille toujours s'étendre ſur les détails des guerres, à moins que ces détails ne ſervent à caractériſer quelque choſe de grand et d'utile. Les anecdotes de la vie privée ne me paraiſſent mériter d'attention qu'autant qu'elles font connaître les mœurs générales. On peut encore parler de quelques faibleſſes d'un grand-homme,

1757. ſurtout quand il s'en eſt corrigé. Par exemple, l'emportement du czar avec le général *le Fort* peut être rapporté, parce que ſon repentir doit ſervir d'un bel exemple ; cependant, ſi vous jugez que cette anecdote doive être ſupprimée, je la ſacrifierai très-aiſément. Vous ſavez, Monſieur, que mon principal objet eſt de raconter tout ce que *Pierre I* a fait d'avantageux pour ſa patrie, et de peindre ſes heureux commencemens qui ſe perfectionnent tous les jours ſous le règne de ſon auguſte fille.

Je me flatte que vous voudrez bien rendre compte de mon zèle à ſa Majeſté, et que je continuerai avec ſon agrément. Je ſens bien qu'il doit ſe paſſer un peu de temps avant que je reçoive les mémoires que vous avez eu la bonté de me deſtiner. Plus j'attendrai, plus ils ſeront amples. Soyez sûr, Monſieur, que je ne négligerai rien pour rendre à votre empire la juſtice qui lui eſt due. Je ſerai conduit à la fois par la fidélité de l'hiſtoire et par l'envie de vous plaire. Vous pouviez choiſir un meilleur hiſtorien, mais vous ne pouviez vous confier à un homme plus zélé. Si ce monument devient digne de la poſtérité, il ſera tout entier à votre gloire, et j'oſe dire à celle de ſa Majeſté l'impératrice, ayant été compoſé ſous ſes auſpices. J'ai l'honneur, &c.

P. S. M. de *Vetslof* m'a dit que votre Excellence voulait envoyer quatre jeunes ruſſes étudier dans le pays que j'habite. Lauſane eſt bien moins chère que Genève, et je me chargerai de les établir à Genève, avec tout le zèle et toute l'attention que méritent vos ordres.

Nota. Il paraît important de ne point intituler cet ouvrage, Vie ou Hiſtoire de *Pierre I;* un tel titre engage néceſſairement l'hiſtorien à ne rien ſupprimer. Il eſt forcé alors de dire des vérités odieuſes; et s'il ne les dit pas, il eſt déshonoré ſans faire honneur à ceux qui l'emploient. Il faudrait donc prendre pour titre, ainſi que pour ſujet, la Ruſſie ſous *Pierre I;* une telle annonce écarte toutes les anecdotes de la vie privée du czar qui pourraient diminuer ſa gloire, et n'admet que celles qui ſont liées aux grandes choſes qu'il a commencées et qu'on a continuées depuis lui. Les faibleſſes ou les emportemens de ſon caractère n'ont rien de commun avec ces objets importans, et l'ouvrage alors concourt également à la gloire de *Pierre le grand*, de l'impératrice ſa fille, et de ſa nation. On travaillera ſur ce plan avec l'agrément de ſa Majeſté, qui eſt néceſſaire. 1757.

1757.

LETTRE CCLVIII.

AU MEME.

Aux Délices, ce 11 d'auguſte.

MONSIEUR,

CELLE-CI eſt pour informer votre Excellence que je lui ai envoyé une eſquiſſe de l'*Hiſtoire de l'empire de Ruſſie ſous Pierre le grand*, depuis *Michel Romanof* juſqu'à la bataille de Nerva. Il y a des fautes que vous reconnaîtrez aiſément. Le nom du troiſième ambaſſadeur qui accompagna l'empereur dans ſes voyages eſt erroné. Il n'était point chancelier, comme le diſent les mémoires de *le Fort* qui ſont fautifs en cet endroit. Je ne vous ai envoyé, Monſieur, ce léger crayon, qu'afin d'obtenir de vous des inſtructions ſur les erreurs où je ſerais tombé. C'eſt une peine que vous n'aurez pas ſans doute le temps de prendre, mais il vous ſera bien aiſé de me faire parvenir les corrections néceſſaires. Le manuſcrit que j'ai eu l'honneur de vous adreſſer, n'eſt qu'une tentative pour être inſtruit par vos ordres. Le paquet a été envoyé à Paris, le 8, nouveau ſtile, à M. de *Bektejef*, et en ſon abſence à monſieur l'ambaſſadeur.

Je me ſuis muni, Monſieur, de tout ce qu'on a écrit ſur *Pierre le grand*, et je vous avoue que je n'ai rien trouvé qui puiſſe me donner les lumières que j'aurais déſirées. Pas un mot ſur l'établiſſement des manufactures,

manufactures, rien sur les communications des fleuves, sur les travaux publics, sur les monnaies, sur la jurisprudence, sur les armées de terre et de mer. Ce ne sont que des compilations très-défectueuses de quelques manifestes, de quelques écrits publics, qui n'ont aucun rapport avec ce qu'a fait *Pierre I* de grand, de nouveau et d'utile. En un mot, Monsieur, ce qui mérite le mieux d'être connu de toutes les nations, ne l'est en effet de personne. J'ose vous répéter que rien ne vous fera plus d'honneur, rien ne sera plus digne du règne de l'impératrice, que d'ériger ainsi, dans toute la terre, un monument à la gloire de son père. Je ne ferai qu'arranger les pierres de ce grand édifice. Il est vrai que l'histoire de ce grand-homme doit être écrite d'une manière intéressante : c'est à quoi je consacrerai tous mes soins. J'observerai d'ailleurs avec la plus grande exactitude tout ce que la vérité et la bienséance exigent. Je vous enverrai tout le manuscrit dès qu'il sera achevé. Je me flatte que ma conduite et mon zèle ne déplairont pas à votre auguste souveraine, sous les auspices de laquelle je travaillerai sans discontinuer, dès que les mémoires nécessaires me seront parvenus. 1757.

1757.

LETTRE CCLIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 19 d'auguſte.

Je commence, mon cher ange, par vous dire que *Tronchin* s'eſt trompé ſur les eaux de Plombières, et que j'en ſuis très-aiſe. J'avais pris la liberté d'écrire à madame d'*Argental* contre les eaux, et je me rétracte; mais à l'égard des eaux d'Aix-la-chapelle, je trouve que ce ſerait au duc de *Cumberland* à les prendre, et non pas au maréchal d'*Eſtrées*. Il vient de gagner une bataille; il faut que M. de *Richelieu* en gagne deux, s'il veut qu'on lui pardonne d'avoir envoyé aux eaux un général heureux. A l'égard du roi de Pruſſe, l'affaire n'eſt pas finie; il s'en faut beaucoup. Il eſt encore maître abſolu de la Saxe, et ſi les Anglais envoient quinze mille hommes à Stade, l'armée de France peut ſe trouver dans une poſition embarraſſante. Je me hâte de quitter cet article pour venir à celui de Fanime. Je vous avoue que je ne ſuis guère en train à préſent de rapetaſſer une tragédie amoureuſe, et que le czar *Pierre* a un peu la préférence. Comment voulez-vous que je réſiſte à ſa fille? Il ne s'agit pas ici de redire ce qui s'eſt paſſé aux batailles de Nerva et de Pultava; il s'agit de faire connaître un empire de deux mille lieues d'étendue, dont à peine on avait entendu parler il y a cinquante ans. Il me ſemble que ce n'eſt pas une entrepriſe déſagréable de crayonner cette création nouvelle; c'eſt

un beau ſpectacle de voir Pétersbourg naître au milieu d'une guerre ruineuſe, et devenir une des plus belles et des plus grandes villes du monde ; de voir des flottes où il n'y avait pas une barque de pêcheur, des mers ſe joindre, des manufactures ſe former, les mœurs ſe polir, et l'eſprit humain s'étendre. J'ai au bord de mon lac un ruſſe qui a été un des miniſtres de *Pierre le grand* dans les cours étrangères. Il a beaucoup d'eſprit, il ſait toutes les langues, et m'apprend bien des choſes utiles. J'ai vu chez moi des jeunes gens nés en Sibérie : il y en a un que j'ai pris pour un petit-maître de Paris. C'eſt donc, mon cher ange, ce vaſte tableau de la réforme du plus grand empire de la terre qui eſt l'objet de mon travail. Il n'importe pas que le czar ſe ſoit enivré, et qu'il ait coupé quelques têtes au fruit ; il importe de connaître un pays qui a vaincu les Suédois et les Turcs, donné un roi à la Pologne, et qui venge la maiſon d'Autriche. On me fait copier les archives, on me les envoie. Cette marque de confiance mérite que j'y ſois ſenſible. Je n'ai à craindre d'être ni ſatirique ni flatteur, et je ferai bien tout mon poſſible pour ne déplaire ni à la fille de *Pierre le grand* ni au public. Je me ſuis laiſſé entraîner à me juſtifier auprès de vous ſur cet ouvrage que j'entreprends, qui convient à mon âge, à mon goût, aux circonſtances où je me trouve. Une autre fois je vous parlerai au long de cette pauvre Fanime ; mais je crois qu'il faut laiſſer oublier le grand ſuccès de l'Iphigénie en Tauride. Mes Ruſſes prirent la Tauride, il y a dix-huit ans. Adieu, mon divin ange, je vous embraſſe mille fois. 1757.

1757.

LETTRE CCLX.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, le 21 d'auguſte.

MON héros, c'eſt en tremblant que je vous écris. Je n'aurais pas été peut-être importun à Strasbourg, mes lettres peuvent l'être quand vous êtes à la tête de votre armée. Je vous jure que, ſans la maladie de ma nièce, j'aurais aſſurément fait le voyage. Je voudrais vous ſuivre à Magdebourg, car je m'imagine que vous l'aſſiégerez. Il y a plus de quatre mois que j'eus l'honneur de vous mander qu'on en viendrait là. Je ne prévoyais pas alors que ce ſerait vous qui vous meſureriez contre le roi de Pruſſe; mais vous ſavez avec quelle ardeur je le ſouhaitais. Vous irez peut-être à Berlin, et d'*Argens* viendra au-devant de vous.

Sérieuſement, vous voilà chargé d'une opération auſſi brillante qu'en ait jamais faite le maréchal de *Villars*. Je vous connais, vous ne traiterez pas mollement cette affaire-là; et, ſoit que vous ayez en tête le duc de *Cumberland*, ſoit que vous vous adreſſiez au roi de Pruſſe, il eſt certain que vous agirez avec la plus grande vigueur. Je ne ſais pas ce que c'eſt que la dernière victoire remportée ſur le duc de *Cumberland;* j'ignore ſi c'eſt une grande bataille, ſi les ennemis avaient aſſez de force, ſi les Anglais viennent ajouter quinze mille hommes aux Hanovriens;

mais ce que je fais, c'eſt que vous êtes dans la néceſſité de faire quelque choſe d'éclatant, et que vous le ferez. 1757.

Permettez que je vous parle du commiſſaire du roi pour les domaines des pays conquis; c'eſt un M. de *la Porte* qui ſera ſans doute chargé plus d'une fois de vos ordres. J'eſpère que vous en ſerez très-content. Vous le trouverez très-empreſſé à vous obéir.

Je fais, dans ma retraite, mille vœux pour vos ſuccès, pour votre gloire, pour votre retour triomphant.

Favori de *Vénus*, de *Minerve* et de *Mars*, ſoyez auſſi heureux que le ſouhaitent votre ancien courtiſan le ſuiſſe *Voltaire* et ſa nièce.

LETTRE CCLXI.

AU MEME.

(*A vous ſeul.*)

MON héros, vous avez vu et vous avez fait des choſes extraordinaires. En voici une qui ne l'eſt pas moins, et qui ne vous ſurprendra pas. Je la confie à vos bontés pour moi, à vos intérêts, à votre prudence, à votre gloire.

Le roi de Pruſſe s'eſt remis à m'écrire avec quelque confiance. Il me mande qu'il eſt réſolu de ſe tuer, s'il eſt ſans reſſource; et madame la margrave ſa ſœur m'écrit qu'elle finira ſa vie, ſi le roi ſon frère finit la ſienne. Il y a grande apparence qu'au moment que j'ai l'honneur de vous écrire, le corps d'armée de

1757. M. le prince de *Soubiſe* eſt aux mains avec les Pruſſiens. Quelque choſe qui arrive, il y a encore plus d'apparence que ce ſera vous qui terminerez les aventures de la Saxe et du Brandebourg, comme vous avez terminé celles de Hanovre et de la Heſſe. Vous courez la plus belle carrière où on puiſſe entrer en Europe ; et j'imagine que vous jouirez de la gloire d'avoir fait la guerre et la paix.

Il ne m'appartient pas de me mêler de politique, et j'y renonce comme aux chars des Aſſyriens ; mais je dois vous dire que, dans ma dernière lettre à madame la margrave de *Bareith*, je n'ai pu m'empêcher de lui laiſſer entrevoir combien je ſouhaite que vous joigniez la qualité d'arbitre à celle de général. Je me ſuis imaginé que, ſi l'on voulait tout remettre à la bonté et à la magnanimité du roi, il vaudrait mieux qu'on s'adreſſât à vous qu'à tout autre : en un mot, j'ai haſardé cette idée ſans la donner comme conjecture ni comme conſeil, mais ſimplement comme un ſouhait qui ne peut compromettre ni ceux à qui on écrit, ni ceux dont on parle (1) ; et je vous

(1) L'idée de M. de *Voltaire* fut adoptée, comme on le voit par les lettres ſuivantes, et elle eût épargné de très-grands malheurs à la France, ſi elle eût produit à la cour l'effet qu'on pouvait raiſonnablement en attendre.

Lettre de ſa Majeſté le roi de Pruſſe, à M. le maréchal de Richelieu.

A Rote, le 6 ſeptembre 1757.

Je ſens, monſieur le Duc, que l'on ne vous a pas mis dans le poſte où vous êtes pour négocier ; je ſuis cependant très-perſuadé que le neveu du grand cardinal de *Richelieu* eſt fait pour ſigner des traités comme

en rends compte sans autre motif que celui de vous marquer mon zèle pour votre personne et pour votre gloire. Vous n'ignorez pas que madame de *Bareith* a voulu déjà entamer une négociation qui n'a eu aucun succès : mais ce qui n'a pas réussi dans un temps, peut réussir dans un autre, et chaque chose 1757.

pour gagner des batailles. Je m'adresse à vous par un effet de l'estime que vous inspirez à ceux qui ne vous connaissent pas même particulièrement. Il s'agit d'une bagatelle, Monsieur ; de faire la paix, si on le veut bien. J'ignore quelles sont vos instructions ; mais, dans la supposition qu'assuré de la rapidité de vos progrès, le roi votre maître vous aura mis en état de travailler à la pacification de l'Allemagne, je vous adresse M. *Delchetet* dans lequel vous pouvez prendre une confiance entière. Quoique les événemens de cette année ne devraient pas me faire espérer que votre cour conserve encore quelque disposition favorable pour mes intérêts, je ne puis cependant me persuader qu'une liaison, qui a duré seize années, n'ait pas laissé quelque trace dans les esprits ; peut-être que je juge des autres par moi-même. Quoi qu'il en soit enfin, je préfère de confier mes intérêts au roi votre maître plutôt qu'à tout autre. Si vous n'avez, Monsieur, aucune instruction relative aux propositions que je vous fais, je vous prie d'en demander et de m'informer de leur teneur. Celui qui a mérité des statues à Gênes, celui qui a conquis l'île de Minorque, malgré des obstacles immenses, celui qui est sur le point de subjuguer la Basse-Saxe, ne peut rien faire de plus glorieux que de travailler à rendre la paix à l'Europe. Ce sera sans contredit le plus beau de vos lauriers. Travaillez-y, Monsieur, avec cette activité qui vous fait faire des progrès si rapides, et soyez persuadé que personne ne vous en aura plus de reconnaissance, monsieur le Duc, que votre fidelle ami,

FÉDÉRIC.

Réponse de M. le maréchal de Richelieu au roi de Prusse.

SIRE,

QUELQUE supériorité que votre Majesté ait en tout genre, il y aurait peut-être beaucoup à gagner pour moi de négocier, plutôt qu'à combattre vis-à-vis un héros tel que votre Majesté. Je crois que je servirais le roi mon maître d'une façon qu'il préférerait à des victoires, si je pouvais contribuer au bien d'une paix générale. Mais j'assure votre

a ſon point de maturité. Je n'ajoute aucune réflexion ;
1757. je crois ſeulement devoir vous dire que, dans le cas où l'on puiſſe réſoudre le roi de Pruſſe à remettre tout entre vos mains, ce ne ſera que par madame la margrave ſa ſœur qu'on pourra y réuſſir.

J'eſpère que ma lettre ne ſera pas priſe par des houſards pruſſiens ou autrichiens ; je ne ſigne ni ne date. Vous connaiſſez mon hermitage : j'oſe vous ſupplier de m'écrire ſeulement quatre mots qui m'inſtruiſent que vous avez reçu ma lettre.

J'ai eu l'honneur de mettre ſous votre protection une lettre pour madame la ducheſſe de *Saxe-Gotha*. Plus d'une armée mange ſon pauvre pays, et, tout galant que vous êtes, vous y avez quelque part. Vous ne pouvez toujours contenter toutes les dames.

Permettez que j'ajoute que vous avez, parmi vos aides de camp, un comte d'*Ivonne*, mon voiſin, qu'on dit très-aimable et très-empreſſé à vous bien ſervir. Vous êtes très-bien en médecins et en aides de camp. Ils ſont bien heureux. Que ne puis-je, comme eux, être à portée de voir mon héros !

Majeſté que je n'ai ni inſtructions ni notions ſur les moyens d'y pouvoir parvenir.

Je vais envoyer un courier pour rendre compte des ouvertures que votre Majeſté veut bien me faire, et j'aurai l'honneur de lui rendre la réponſe de l'affaire dont je ſuis convenu avec M. *Delchetet*.

Je ſens, comme je le dois, tout le prix des choſes flatteuſes que je reçois d'un prince qui fait l'admiration de l'Europe, et qui, ſi j'oſe le dire, a fait encore plus la mienne particulière. Je voudrais bien au moins pouvoir mériter ſes bontés en le ſervant dans le grand ouvrage qu'il paraît déſirer, et auquel il croit que je peux contribuer ; je voudrais ſurtout pouvoir lui donner des preuves du profond reſpect avec lequel je ſuis, &c.

1757.

LETTRE CCLXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 12 de septembre.

Mon divin ange, moi qui n'ai point pris les eaux de Plombières, je suis bien malade, et je suis puni de n'avoir point été faire ma cour à madame d'*Argental*. Je voudrais qu'on eût brûlé, avec la fausse *Jeanne*, le détestable auteur de cette infame rapsodie. Elle est incontestablement de *la Beaumelle ;* mais s'il n'est pas ars, il est en lieu où il doit se repentir.

On dit que c'est l'abbé de *Bernis* qui a ménagé le rétablissement du parlement : si cela est, il joue un bien beau rôle dans l'Europe et en France. Je ne lui ai jamais écrit depuis mon absence ; j'ai toujours craint que mes lettres ne parussent intéressées, et je me suis contenté d'applaudir à sa fortune, sans l'en féliciter. Qui eût cru, quand le roi de Prusse fesait autrefois des vers contre lui, que ce serait lui qu'il aurait un jour le plus à craindre ?

Les affaires de ce roi mon ancien disciple et mon ancien persécuteur, vont de mal en pis. Je ne sais si je vous ai fait part de la lettre qu'il m'a écrite, il y a environ trois semaines : *J'ai appris*, dit-il, *que vous vous étiez intéressé à mes succès et à mes malheurs ;* il ne me reste *qu'à vendre cher ma vie*, &c. &c. Sa

—— sœur, la margrave de *Bareith*, m'en écrit une beau-
1757. coup plus lamentable.

Allons, ferme, mon cœur, point de faibleſſe humaine.

Mon cher ange, j'écrirai pour *Briſard* tout ce que vous ordonnerez. Ayez la bonté de m'inſtruire de ſon admiſſion dans le rang des héros, dès qu'on l'aura reçu. J'eſpère que l'autre héros de Mahon gouvernera mieux ſon armée que le tripot de la comédie. A propos de Mahon, ſavez-vous que l'amiral *Bing* m'a fait remettre, en mourant, ſa juſtification? Me voilà occupé à juger *Pierre le grand* et l'amiral *Bing*; cela n'empêchera pas que je n'obéiſſe à vos ordres tragiques.

. . . . . *Si qua*
Numina læva ſinunt, auditque vocatus Apollo.

En voilà beaucoup pour un malade.

Madame *Denis* et le ſuiſſe *Voltaire* vous embraſſent tendrement.

LETTRE CCLXIII. 1757.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 12 de ſeptembre.

J'AI reçu un gros paquet des Mémoires de l'abbé *Hubert*, une lettre de M. de *la Poplinière*, et rien de ſon compère. Le compère eſt-il malade? mépriſe-t-il ſes anciens amis parce qu'ils ſont des ſuiſſes? eſt-il à la campagne, dans quelque terre des *Montmorencis*? S'il n'était pas occupé auprès des grandes et belles dames, je lui dirais: Venez paſſer l'hiver à Lauſane, dans une très-belle maiſon que je viens d'ajuſter, et puis venez paſſer l'été aux Délices; on vous donnera des ſpectacles l'hiver, et vous verrez, l'été, le plus beau pays de la terre; et vous apprendrez, meſſieurs les Pariſiens, qu'il y a des plaiſirs ailleurs que chez vous. De plus, vous mangerez des gélinottes dont vous ne tâtez guère dans votre ville; mais vous êtes des caſaniers. Ecrivez-moi donc: morbleu, quel pareſſeux! Adieu. *Vale, amice.*

1757.

LETTRE CCLXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1 d'octobre.

Je ne vous ai point encore parlé, mon divin ange, de M. et de madame de *Montferrat*, qui ſont venus bravement faire inoculer leur fils unique à Genève. Ils viennent ſouvent dîner dans mon petit hermitage, où ils voient des gens de toutes les nations, ſans excepter le pays d'*Alzire*.

Nous avons aux portes de Genève une troupe dans laquelle il y a quelques acteurs paſſables. J'ai eu le plaiſir de voir jouer l'Orphelin de la Chine, pour la première fois de ma vie. J'ai, dans plus d'un endroit, ſouhaité des *Clairon* et des *le Kain ;* mais on ne peut tout avoir. C'eſt vous, mon cher et reſpectable ami, que je ſouhaite toujours, et que je ne vois jamais. Vous m'allez dire qu'après avoir vu des comédies, je devrais être encouragé à en donner; que je devrais vous envoyer Fanime dans ſon cadre pour le mois de novembre; mais je vous conjure de vous rendre aux raiſons que j'ai de différer. Empêchez, je vous en ſupplie, qu'on ne me prodigue à Paris. Ce ſerait actuellement un très-grand chagrin pour moi d'être livré au public. Il viendra un temps plus favorable, et alors vous gratifierez les comédiens de cette Fanime, quand vous la jugerez digne de paraître. Nous nous amuſerons à donner des eſſais ſur notre petit théâtre

de Lauſane, et nous vous enverrons ces eſſais; mais point de Paris à préſent. Comptez que ce n'eſt point dégoût, c'eſt ſageſſe: car, en vérité, rien n'eſt ſi ſage que de s'amuſer paiſiblement de ſes travaux, ſans les expoſer aux critiques de votre parterre. Je vous ſupplie inſtamment de me mander s'il eſt vrai que vous ayez à Paris ou à la cour un comte de *Gotter*, grand maréchal de la maiſon du roi de Pruſſe, tout fraîchement débarqué, pour demander quelque accommodement qui ſera, je crois, plus difficile à négocier que ne l'a été l'union de la France et de l'Autriche. Je reçois aſſez ſouvent des lettres du roi de Pruſſe, beaucoup plus ſingulières, beaucoup plus étranges que toute ſa conduite avec moi depuis vingt années. Je vous jure que la choſe eſt curieuſe. Je vois tout à préſent avec tranquillité. Je ſuis heureux aux pieds des Alpes; mais je n'y ſerais pas ſi l'envie et le brigandage, qui règnent à Paris dans la littérature, ne m'avaient arraché à ma patrie et à vous. Je me flatte que madame d'*Argental* continue à jouir d'une bonne ſanté. Je vous embraſſe tendrement, mon cher et reſpectable ami. 1757.

1757.

LETTRE CCLXV.

AU MEME.

Aux Délices, 5 d'octobre.

VOILA qui eſt plaiſant, mon cher ange; M. d'*Arget* m'envoie un manuſcrit que le roi de Pruſſe fit rédiger pour moi, il y a près de vingt ans, et dont j'ai déjà fait uſage dans les dernières éditions de Charles XII. Je ne lui en ſuis pas moins obligé. Il me promet quelques autres anecdotes que je ne connais pas. C'eſt donc vous qui vous mettez à favoriſer l'hiſtoire, et qui faites des infidélités au tripot. Je vous renouvelle la prière que je vous ai faite par ma précédente; et cette prière eſt d'attendre. Laiſſons Iphigénie en Crimée reparaître avec tous ſes avantages; ne nous préſentons que dans les temps de diſette; ne nous prodiguons point: il faut qu'on nous déſire un peu. Eh bien, ce M. de *Gotter* eſt-il à Paris, comme on le dit? Perſonne ne m'en parle, et je ſuis bien curieux. Je voudrais vous écrire quatre pages, et je finis parce que la poſte part. Nous feſons ici des mariages; nous rendons ſervice, madame *Denis* et moi, à notre petit pays roman, et nous allons jouer en trois actes la Femme qui a raiſon.

Mille tendres reſpects.

LETTRE CCLXVI. 1757.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, le 5 de novembre.

Je sais bien que quand on fait des marches savantes, quand on a quatre-vingts mille hommes et de grandes affaires, un héros ne répond guère à un pauvre diable de suisse. Mais, en vérité, Monseigneur, je vous ai mandé une anecdote assez singulière, assez intéressante, assez importante pour devoir me flatter que vous voudrez bien ne me pas laisser dans l'incertitude inquiétante si vous avez reçu ou non ma lettre. Les choses sont toujours dans le même état. On persiste dans la première résolution qu'on avait prise : on dit qu'on l'exécutera, si l'on est poussé à bout.

Je vous ai mandé que j'avais pris la liberté de conseiller qu'on s'adressât à vous préférablement à tout autre. Je vous demande en grâce au moins de mander, par un secrétaire, à votre ancien courtisan, le suisse *Voltaire*, si vous avez reçu la lettre dans laquelle je vous fesais part d'une chose aussi singulière.

Madame *Denis* se porte toujours fort mal, et vous présente ses hommages, aussi-bien que le solitaire votre admirateur affligé de votre silence.

1757.

LETTRE CCLXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 8 de novembre.

Cela eſt d'une belle ame, mon cher ange, de m'envoyer de quoi vous faire des infidélités. Je veux avoir des procédés auſſi nobles que vous : vous trouverez le premier acte aſſez changé. C'eſt toujours beaucoup que je vous donne des vers, quand je ſuis abymé dans la proſe, dans les bâtimens et dans les jardins. J'ai bien moins de temps à moi que je ne croyais ; on s'eſt mis à venir dans mes retraites : il faut recevoir ſon monde, dîner, ſe tuer, et, qui pis eſt, perdre ſon temps. J'en ai trouvé pourtant pour votre Fanime ; mais je vous avertis que je la veux un peu coupable, c'eſt-à-dire coupable d'aimer comme une folle, ſans avoir d'autres motifs de ſa fuite que les craintes que l'amour lui a inſpirées pour ſon amant. Je ſerai d'ailleurs honteux pour le public s'il reçoit cette tragédie amoureuſe plus favorablement que Rome ſauvée et qu'Oreſte ; cela n'eſt pas juſte. Une ſcène de *Cicéron*, une ſcène de *Céſar* ſont plus difficiles à faire et ont plus de mérite que tous les emportemens d'une femme trompée et délaiſſée. Le ſujet de Fanime eſt bien trivial, bien uſé ; mais enfin, vos premières loges ſont compoſées de perſonnes qui connaiſſent mieux l'amour que l'hiſtoire romaine. Elles veulent s'attendrir, elles veulent pleurer, et avec le mot d'amour on a cauſe gagnée

avec

avec elles. Allons donc, mettons-nous à l'eau rose pour leur plaire. Oublions mon âge. Je ne devrais ni planter des jardins ni faire des vers tendres, cependant j'ai ces deux torts, et j'en demande pardon à la raison. 1757.

Je ne décide pas plus entre *Brisard* et *Blainville*, qu'entre Genève et Rome. Je vous envoie, selon vos ordres, mon compliment à l'un et à l'autre, et vous choisirez.

Vraiment, on m'a demandé déjà la charpente de mon visage pour l'académie. Il y a un ancien portrait d'après *la Tour*, chez ma nièce de *Fontaine*, il faut qu'elle fasse une copie de ce hareng soret; mais elle est actuellement avec son ami et ses dindons dans sa terre, et ne reviendra que cet hiver. Vous aurez alors ma maigre figure. D'*Alembert* s'était chargé auprès d'elle de cette importante négociation. Je ne suis pas fâché que mon *Salomon* du Nord ait quelques partisans dans Paris, et qu'on voye que je n'ai pas loué un sot. Je m'intéresse à sa gloire par amour propre, et je suis bien aise en même temps, par raison et par équité, qu'il soit un peu puni. Je veux voir si l'adversité le ramènera à la philosophie. Je vous jure qu'il y a un mois qu'il n'était guère philosophe; le désespoir l'emportait : ce n'est pas un rôle désagréable pour moi de lui avoir donné dans cette occasion des conseils très-paternels (*). L'anecdote est curieuse. Sa vie et, révérence parler, la mienne sont de plaisans contrastes : mais enfin, il avoue que je suis plus heureux que lui; c'est un grand point et une belle leçon. Mille respects à tous les anges.

(*) Voyez la Correspondance du roi, année 1757.

1757.

LETTRE CCLXVIII.

AU MEME, *à Paris.*

Aux Délices, 19 de novembre.

Vous avez un cœur plus tendre que le mien, mon cher ange ; vous aimez mieux mes tragédies que moi : vous voulez qu'on parle d'amour, et je suis honteux de nommer ce beau mot avec ma barbe grise. Toutes mes bouteilles d'eau rose sont à l'autre bout du grand lac, à Lausane. J'y ai laissé Fanime et la Femme qui a raison, et tout l'attirail de *Melpomène* et de *Thalie ;* c'est à Lausane qu'est le théâtre. Nous plantons aux Délices, et actuellement je ne pourrais que traduire les Géorgiques. Cependant je vous envoie à tout hasard le petit billet que vous demandez. Je croyais l'avoir mis dans ma dernière lettre ; j'ai encore des distractions de poëte, quoique je ne le sois plus guère.

Je serais bien fâché, mon divin ange, de donner des spectacles nouveaux à votre bonne ville de Paris, dans un temps où vous ne devez être occupé qu'à réparer vos malheurs et votre humiliation ; il faut qu'on ait fait ou d'étranges fautes, ou que les Français soient des lévriers qui se soient battus contre des loups. *Luc* n'avait pas vingt-cinq mille hommes, encore étaient-ils harassés de marches et de contre-marches. Il se croyait perdu sans ressource, il y a un mois ; et si bien, si complétement perdu, qu'il me l'avait écrit ; et c'est dans ces circonstances qu'il détruit

une armée de cinquante mille hommes (*). Quelle honte pour notre nation ! Elle n'oſera plus ſe montrer dans les pays étrangers. Ce ſerait-là le temps de les quitter, ſi, malheureuſement, je n'avais fait des établiſſemens fort chers que je ne peux plus abandonner. 1757.

Ces correſpondances dont on vous a parlé, mon cher ange, ſont préciſément ce qui devrait engager à faire ce que vous avez eu la bonté de propoſer, et ce que je n'ai pas demandé. Je trouve la raiſon qu'on vous a donnée auſſi étrange que je trouve vos marques d'amitié naturelles dans un cœur comme le vôtre.

Si madame de *Pompadour* avait encore la lettre que je lui écrivis quand le roi de Pruſſe m'enquinauda à Berlin, elle y verrait que je lui diſais qu'il viendrait un temps où l'on ne ſerait pas fâché d'avoir des français dans cette cour. On pourrait encore ſe ſouvenir que j'y fus envoyé en 1743, et que je rendis un aſſez grand ſervice ; mais M. *Amelot*, par qui l'affaire avait paſſé, ayant été renvoyé immédiatement après, je n'eus aucune récompenſe. Enfin, je vois beaucoup de raiſons d'être bien traité, et aucune d'être exilé de ma patrie : cela n'eſt fait que pour des coupables, et je ne le ſuis en rien.

Le roi m'avait conſervé une eſpèce de penſion que j'ai depuis quarante ans, à titre de dédommagement; ainſi ce n'était pas un bienfait, c'était une dette comme des rentes ſur l'hôtel de ville. Il y a ſept ans que je n'en ai demandé le payement : vous voyez que je n'importune pas la cour.

(*) La journée de Rosbac.

1757. Le portrait que vous daignez demander, mon cher ange, eſt celui d'un homme qui vous eſt bien tendrement uni, et qui ne regrette que vous et votre ſociété dans tout Paris. L'académie aura la copie du portrait peint par *la Tour*. Il faut que je vous aime autant que je fais, pour ſonger à me faire peindre à préſent. Quant au roman que vous m'envoyez, il faudrait en aimer l'auteur autant que je vous aime, pour le lire ; et vous ſavez que je n'ai pas beaucoup de temps à perdre. Il faut que je démêle dans l'hiſtoire du monde, depuis *Charlemagne* juſqu'à nos jours, ce qui eſt roman et ce qui eſt vrai. Cette petite occupation ne laiſſe guère le loiſir de lire les anecdotes égyptiennes et ſyriennes.

Puiſque vous avez un avocat nommé d'*Outremont*, je changerai ce nom dans la Femme qui a raiſon; j'avais un d'*Outremont* dans cette pièce. Je me ſuis déjà brouillé avec un avocat qui ſe trouva par haſard nommé *Grifon :* il prétendit que j'avais parlé de lui, je ne ſais où.

M. le maréchal de *Richelieu* me boude et ne m'écrit point. Il trouve mauvais que je n'aye pas fait cent lieues pour l'aller voir.

LETTRE CCLXIX. 1757.

A MADAME DE FONTAINE, *à Ornoi.*

Aux Délices, 24 de novembre.

Je reçois, ma chère nièce, votre lettre du 14 novembre. Vous devez en avoir reçu une très-ample de moi, écrite il y a environ un mois, et adreſſée au château d'Ornoi, près d'Abbeville, par Amiens en Picardie. Peut-être cette mépriſe du voiſinage d'Abbeville aura fait retarder la réception de la lettre : je vous y diſais à peu-près les mêmes choſes que vous me dites.

Je vous demandais ſi vous vous étiez déjà miſe au rang des bons citoyens qui donnent leur vaiſſelle d'argent à l'Etat; je plaignais comme vous la France; je vous demandais quand vous reverriez la grande vilaine, triſte et gaie, riche et pauvre, raiſonneuſe et frivole ville de Paris. Je vous contais comment nous nous ſommes amuſés à Tourney, pour nous dépiquer des malheurs publics. Nous nous vantions, madame *Denis* et moi, d'avoir tiré des larmes des plus beaux yeux qui ſoient actuellement à Turin : ces yeux ſont ceux de madame de *Chauvelin*, l'ambaſſadrice.

Je ne pourrai jamais vous dire combien nous vous avons regrettée dans nos fêtes. Nous diſions : Ah, ſi elle était là ! ſi le grand écuyer de *Cyrus*, ſi le juriſconſulte étaient avec elle, ils verraient les

1757. choſes bien changées ! ils ſeraient bien contens du petit palais, *d'ordre ionique* ne vous déplaiſe, d'ordre ionique bâti, achevé à Tourney ; et cela n'eſt point *ironique :* ce n'eſt point pour inſulter à vos maçons qui n'ont pas été plus vîte que nous.

Luc eſt toujours *Luc*, très-embarraſſé et n'embarraſſant pas moins les autres ; étonnant l'Europe, l'appauvriſſant, l'enſanglantant, et feſant des vers, et m'écrivant quelquefois les choſes du monde les plus ſingulières. M. le duc de *Choiſeul*, qui a plus d'eſprit que lui, et un meilleur eſprit, me fait toujours l'honneur de me donner des marques de bonté auxquelles je ſuis plus ſenſible qu'au commerce de *Luc*. Je compte auſſi ſur les bontés de madame de *Pompadour ;* avec cela, j'aime ma terre ou mes terres, ma retraite ou mes retraites, à la folie ; mais je vous aime davantage.

LETTRE CCLXX. 1757.

A M. DE LA MICHODIERE,

INTENDANT D'AUVERGNE.

Ferney, novembre.

MONSIEUR,

C'EST à Breſlau, à Londres et à Dordrecht qu'on commença, il y a environ trente ans, à ſupputer le nombre des habitans par celui des baptêmes. On multiplia, dans Londres, le nombre des baptêmes par 35, à Breſlau, par 33. M. de *Kerſeboum*, magiſtrat de Dordrecht prit un milieu. Son calcul ſe trouva très-juſte : car, s'étant donné la peine de compter un par un tous les habitans de cette petite ville, il vérifia que ſa règle de 34 était la plus sûre.

Cependant elle ne l'eſt ni dans les villes dont il part beaucoup d'émigrans, ni dans celles où viennent s'établir beaucoup d'étrangers ; et, dans ce dernier cas, on ajoute pour les étrangers un ſupplément qu'il n'eſt pas mal-aiſé de faire.

Toutes ces règles ne ſont pas d'une juſteſſe mathématique ; vous ſavez mieux que moi, Monſieur, qu'il faut toujours ſe contenter de l'à peu-près. La fameuſe méridienne de France n'eſt certainement pas tirée en ligne droite ; le roi n'a pas le même revenu tous les ans, et le complet n'eſt jamais dans les troupes. Il n'y a que DIEU qui ait fait au juſte le

1757. dénombrement des combattans du peuple d'Iſraël, qui ſe trouva de ſix cents mille hommes au bout de deux cents quinze ans, tous deſcendans de *Jacob*, ſans compter les femmes, les vieillards et les enfans.

Les habitans de Clermont en Auvergne ne peuvent avoir augmenté dans cette miraculeuſe progreſſion. Ceux qui ont attribué quarante-cinq mille citoyens à cette ville, ont preſque autant exagéré que l'hiſtorien *Joſephe* qui comptait douze cents mille ames dans Jéruſalem, pendant le ſiége. Jéruſalem n'en a jamais pu contenir trente mille. Lorſque j'étais à Bruxelles, on me diſait que la ville avait cinquante mille habitans : le penſionnaire, après avoir pris toutes les inſtructions qu'il pouvait, m'avoua qu'il n'en avait pas trouvé dix-ſept mille.

J'ai fait uſage de la règle de 34, à Genève ; elle s'eſt trouvée un peu trop forte. On compte dans Genève environ vingt-cinq mille habitans : il y naît environ ſept cents ſoixante-quinze enfans, année commune; or 775, multiplié par 34, donne 26350.

La règle de 33 donnerait 25575 têtes à Genève. Cela poſé, Monſieur, il paraît évident qu'il y a tout au plus vingt mille perſonnes à Clermont, et ce nombre ne doit pas vous paraître extraordinaire; les hommes ne peuplent pas comme le prétendent ceux qui nous diſent froidement qu'après le déluge il y avait des millions d'hommes ſur la terre. Les enfans ne ſe font pas à coups de plume, et il faut des circonſtances fort heureuſes pour que la population augmente d'un vingtième en cent années. Un dénombrement fait en 1718, probablement très-fautif,

ne donne à Clermont que 1324 feux ; si on comptait (en exagérant) dix personnes par feu, ce ne serait que 13240 têtes : et si, depuis ce temps, le nombre en était monté à vingt mille, ce serait un progrès dont il n'y a guère d'exemples. Il vaut mieux croire que l'auteur du dénombrement des feux s'est trompé ; mais quand même il se serait trompé de moitié, quand même il y aurait eu le double de feux qu'il suppose, c'est-à-dire 2648, jamais on ne compte que cinq à six habitans par feu ; mettons-en six, il y aurait eu alors 15888 habitans à Clermont, et, depuis ce temps, le nombre se serait accru jusqu'à vingt mille, par une administration heureuse et par des événemens que j'ignore. Tout concourt donc, Monsieur, à persuader que Clermont ne contient en effet que vingt mille habitans : s'il s'en trouvait quarante mille, sur environ 588 baptêmes par an, ce serait un prodige unique dont je ne pourrais demander la raison qu'à vos lumières. 1757.

Voilà, Monsieur, ce que mes faibles connaissances me permettent de répondre à la lettre dont vous m'avez honoré. Cette lettre me fait voir quelle est votre exactitude et votre sage application dans votre gouvernement ; elle me remplit d'estime pour vous, Monsieur ; et ce n'est que par pure obéissance à vos ordres, que je vous ai exposé mes idées que je dois en tout soumettre aux vôtres. Vous êtes à portée de faire une opération beaucoup plus juste que ma règle. On vient, dans toute l'étendue de la domination de Berne, d'envoyer dans chaque maison compter le nombre des maîtres, des domestiques, et même des chevaux. Il est vrai qu'on s'en rapporte à la bonne

foi de chaque particulier, dans le seul pays de l'Eu-
1757. rope où l'on ne paye pas la moindre taxe au souverain, et où cependant le souverain est très-riche. Mais, sous une administration telle que la vôtre, quel particulier pourrait déranger, par sa réticence, une opération utile qui ne tend qu'à faire connaître le nombre des habitans, et à leur procurer des secours dans le besoin?

J'ai l'honneur d'être avec la plus respectueuse estime, &c.

LETTRE CCLXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 2 de décembre.

Mon cher et respectable ami, dès que vous m'eûtes écrit que celui *qui miscuit utile dulci* voulait bien se souvenir de moi, je lui écrivis pour l'en remercier. Je crus devoir lui communiquer quelques rogatons très-singuliers qui auront pu au moins l'amuser. J'ai pris la liberté de lui écrire avec ma naïveté ordinaire, sans aucune vue quelle qu'elle puisse être. Il est vrai que j'ai une fort singulière correspondance, mais assurément elle ne change pas mes sentimens; et dans l'âge où je suis, solitaire, infirme, je n'ai et ne dois avoir d'autre idée que de finir tranquillement ma vie dans une très-douce retraite. Quand j'aurais vingt-cinq ans et de la santé, je me garderais bien de fonder l'espérance la plus légère sur un prince qui, après m'avoir arraché à ma patrie,

après m'avoir forcé par des séductions inouies à m'attacher auprès de lui, en a usé avec moi et avec ma nièce d'une manière si cruelle. 1757.

Toutes les correspondances que j'ai ne sont dues qu'à mon barbouillage d'historien. On m'écrit de Vienne et de Pétersbourg, aussi-bien que des pays où le roi de Prusse perd et gagne des batailles. Je ne m'intéresse à aucun événement que comme français. Je n'ai d'autre intérêt et d'autre sentiment que ceux que la France m'inspire; j'ai en France mon bien et mon cœur.

Tout ce que je souhaite, comme citoyen et comme homme, c'est qu'à la fin une paix glorieuse venge la France des pirateries anglaises, et des infidélités qu'elle a essuyées; c'est que le roi soit pacificateur et arbitre, comme on le fut aux traités de Vestphalie. Je désire de n'avoir pas le temps de faire l'histoire du czar *Pierre* et quelque mauvaise tragédie avant ce grand événement.

Si vous pouvez rencontrer, mon divin ange, la personne qui a bien voulu vous parler de moi, dites-lui, je vous prie, que j'aurais été bien consolé de recevoir deux lignes de sa main par lesquelles il eût seulement assuré ce vieux suisse des sentimens qu'il vous a témoignés pour moi.

Savez-vous que le roi de Prusse a marché, le 10 novembre, au général *Marshall* qui allait entrer avec quinze mille hommes en Brandebourg, et qui a reculé en Lusace? Vous pourriez bien entendre parler encore d'une bataille. Ne cessera-t-on point de s'égorger? Nous craignons la famine dans notre petit canton. Un tremblement de terre vient d'engloutir

1757. la moitié des îles Açores, dont on m'avait envoyé le meilleur vin du monde ; la reine de Pologne vient de mourir de chagrin ; on se massacre en Amérique ; les Anglais nous ont pris vingt-cinq vaisseaux marchands. Que faire ? gémir en paix dans sa tanière, et vous aimer de tout son cœur.

LETTRE CCLXXII.

AU MEME.

2 de décembre.

Ne pourriez-vous point, mon cher ange, faire tenir à M. *L. de B.* la lettre que je vous écris (*) ? vous me feriez grand plaisir. Serait-il possible qu'on eût imaginé que je m'intéresse au roi de Prusse ? J'en suis pardieu bien loin. Il n'y a mortel au monde qui fasse plus de vœux pour le succès des mesures présentes. J'ai goûté la vengeance de consoler un roi qui m'avait maltraité ; il n'a tenu qu'à M. de *Soubise* que je le consolasse davantage. Si on s'était emparé des hauteurs que le diligent prussien garnit d'artillerie et de cavalerie, tout était fini. Le général *Marshall* entrait de son côté dans le Brandebourg. Nous voilà renvoyés bien loin avec une honte qui n'est pas courte. Figurez-vous que, le soir de la bataille, le roi de Prusse, soupant dans un château voisin, chez une bonne dame, prit tous ses vieux draps pour

(*) L'abbé de *Bernis*.

faire des bandages à nos bleſſés. Quel plaiſir pour lui ! que de généroſités adroites qui ne coûtent rien et qui rendent beaucoup ! et que de bons mots, et que de plaiſanteries ! Cependant, je le tiens perdu ſi on veut le perdre et ſe bien conduire. Mais qu'en reviendra-t-il à la France ? de rendre l'Autriche plus puiſſante que du temps de *Ferdinand II*, et de ſe ruiner pour l'agrandir ! Le cas eſt embarraſſant. Point de Fanime quand on nous bat et qu'on ſe moque de nous ; attendons des hivers plus agréables. Bonſoir, mon divin ange. 1757.

Nota bene que ce que j'ai confié à M. *L. de B.* prouve que le roi de Pruſſe était perdu, ſi on s'était bien conduit. Ce n'eſt pas là chercher à déplaire à *Marie-Thérèſe*, et ce que j'ai mandé méritait un mot de réponſe vague, un mot d'amitié.

LETTRE CCLXXIII.

AU MEME.

3 de décembre.

Je vous écrivis par le dernier ordinaire, mon cher et reſpectable ami, un petit barbouillage aſſez indéchiffrable, avec une lettre oſtenſible pour une perſonne qui a été de vos amis, et que vous pouvez voir quelquefois. J'ai bien des choſes à y ajouter, mais l'état de la ſanté de madame d'*Argental* doit paſſer devant. Je voudrais que vous fuſſiez tous ici comme

1757. madame d'*Epinai*, madame de *Montferrat* et tant d'autres. Notre docteur *Tronchin* fortifie les femmes; il ne les saigne point, il ne les purge guère, il ne fait point la médecine comme un autre. Voyez comme il a traité ma nièce de *Fontaine;* il l'a tirée de la mort.

Vous ne m'avez jamais parlé de madame de *Montferrat;* c'est pourtant un joli salmigondis de dévotion et de coquetterie. Je ne sais où prendre madame de *Fontaine* à présent pour avoir ces portraits. L'affaire commence à m'intéresser, depuis que vous voulez bien avoir la triste ressemblance de celui qui probablement n'aura jamais le bonheur de vous revoir; mais moi, pourquoi n'aurais-je pas, dans mes Alpes, la consolation de vous regarder sur toile, et de dire: voilà celui pour qui seul je regrette Paris? C'est à moi à demander votre portrait, c'est moi qui ai besoin de consolation.

Je reviens à ma dernière lettre. Il est certain qu'on a pris ou donné furieusement le change quand on vous a parlé. Que pourrait-on attribuer à mes correspondances? quel ombrage pourrait en prendre la cour de Vienne? quel prétexte singulier! Je voudrais qu'on fût aussi persuadé de mes sentimens à la cour de France qu'on l'est à la cour de l'impératrice. Mais, quelques soient les sentimens d'un particulier obscur, ils doivent être comptés pour rien; s'ils l'étaient pour quelque chose, la personne en question devrait me savoir un assez grand gré des choses que je lui ai confiées. S'il a pensé que cette confidence était la suite de l'intérêt que je prenais encore au roi de Prusse, et si une autre personne a eu la même idée,

tous deux se sont bien trompés; je les ai instruits d'une chose qu'il fallait qu'ils fussent. Madame de *Pompadour*, à qui j'en écrivis d'abord, m'en parut satisfaite par sa réponse. L'autre à qui vous m'avez conseillé d'écrire, et à qui je devais nécessairement confier les mêmes choses qu'à madame de *Pompadour*, ne m'a pas répondu. Vous sentez combien son silence est désagréable pour moi, après la démarche que vous m'avez conseillée, et après la manière dont je lui ai écrit. Ne pourriez-vous point le voir? ne pourriez-vous point, mon cher ange, lui dire à quel point je dois être sensible à un tel oubli? S'il parlait encore de mes correspondances, s'il mettait en avant ce vain prétexte, il serait bien aisé de détruire ce prétexte en lui faisant connaître que depuis deux ans le roi de Prusse me proposa, par l'abbé de *Prades*, de me rendre tout ce qu'il m'avait ôté. Je refusai tout sans déplaire, et je laissai voir seulement que je ne voulais qu'une marque d'attention pour ma nièce, qui pût réparer en quelque sorte la manière indigne dont on en avait usé envers elle. Le roi de Prusse, dans toutes ses lettres, ne m'a jamais parlé d'elle. Madame la margrave de *Bareith* a été beaucoup plus attentive. Vous voilà bien au fait de toute ma conduite, mon divin ange, et vous savez tous les efforts que le roi de Prusse avait faits autrefois pour me retenir auprès de lui. Vous n'ignorez pas qu'il me demanda lui-même au roi. Cette malheureuse clef de chambellan était indispensablement nécessaire à sa cour. On ne pouvait entrer aux spectacles sans être bourré par ses soldats, à moins qu'on n'eût quelque pauvre marque qui mît à l'abri. Demandez à d'*Arget* comme il fut un jour

1757.

1757. repouſſé et houſpillé : il avait beau crier, je ſuis ſecrétaire ; on le bourrait toujours.

Au reſte, le roi de Pruſſe ſavait bien que je ne voulais pas reſter là toute ma vie ; et ce fut la ſource ſecrète des noiſes. Si vous pouviez avoir une converſation avec l'homme en queſtion, il me ſemble que la bonté de votre cœur donnerait un grand poids à toutes ces raiſons ; vous détruiriez ſurtout le ſoupçon qu'on paraît avoir conçu que je m'intéreſſe encore à celui dont j'ai tant à me plaindre.

Enfin, à quoi ſe borne ma demande ? à rien autre choſe qu'à une ſimple politeſſe, à un mot d'honnêteté qu'on me doit d'autant plus que c'eſt vous qui m'avez encouragé à écrire. Ne point répondre à une lettre dont on a pu tirer des lumières, c'eſt un outrage qu'on ne doit point faire à un homme avec qui on a vécu et qu'on n'a connu que par vous.

Encore un mot ; c'eſt que ſi on vous diſait : *J'ai montré la lettre, on ne veut pas que je réponde à un homme qui a conſeillé, il y a ſix ſemaines, au roi de Pruſſe de s'accommoder :* vous pourriez répondre que je lui ai conſeillé auſſi d'abdiquer plutôt que de ſe tuer comme il le voulait, et qu'il me répondit, cinq jours avant la bataille :

Je dois, en affrontant l'orage,
Penſer, vivre et mourir en roi.

Tout cela eſt fort étrange. Je confie tout à votre amitié et à votre ſageſſe. Ma conduite eſt pure, vous la trouverez même aſſez noble. Le réſultat de tout ceci, c'eſt que mon procédé avec votre ancien ami, ma lettre et ma confiance méritent ou qu'il m'écrive

un

un mot, ou, s'il ne le peut pas, qu'il ſoit convaincu de mes ſentimens, et qu'il les faſſe valoir : voilà ce que je veux devoir à un cœur comme le vôtre. 1757.

LETTRE CCLXXIV.

AU MEME.

Aux Délices, 10 de décembre.

Mon cher et reſpectable ami, je reçois une lettre de *Babet*, qui a troqué ſon panier de fleurs contre le porte-feuille de miniſtre. J'en ſuis enchanté. M. *Amelot* ni même M. de *Saint-Conteſt* n'écrivaient pas de ce ſtyle. Je vous remercie de m'avoir procuré un bouquet de fleurs de la groſſe *Babet*.

Rengainez mes inquiétudes ; mais ſi, dans l'occaſion, on vous parlait encore de mes correſpondances, aſſurez bien que ma première correſpondance eſt celle de mon cœur avec la France. J'ai goûté la vengeance de conſoler le roi de Pruſſe, et cela me ſuffit. Il eſt battant d'un côté et battu de l'autre : à moins d'un nouveau miracle, il ſera perdu. Il valait mieux être philoſophe, comme il ſe vantait de l'être.

1757.

LETTRE CCLXXV.

A MADAME DE FONTAINE.

Aux Délices, 10 de décembre.

QUE faites-vous, ma pareſſeuſe nièce ? comment vous portez-vous ? aurez-vous le temps de faire copier le portrait de votre oncle pour l'académie françaiſe ? D'*Alembert* ſe chargera de le donner, puiſqu'on le demande. Je l'ai promis, et je vous prie de dégager ma parole. J'aime mieux les tableaux que vous m'avez envoyés pour Lauſane ; cela eſt plus gai que le ſquelette d'un vieil académicien.

Je n'ai point eu de vos nouvelles depuis long-temps. Il s'eſt paſſé d'étranges choſes. J'ai conſolé *Luc ;* je lui ai donné des conſeils de philoſophe, et il a été trop roi pour les ſuivre. Il nous a battus indignement. Il valait mieux, dira votre ami, faire courir des chariots d'Aſſyrie en raſe campagne que de ſe faire aſſommer entre deux collines, et d'être obligés de s'enfuir avec honte devant ſix bataillons pruſſiens, ſans avoir combattu. Quand M. de *Cuſtine* eſt mort de ſes bleſſures, le roi de Pruſſe a dit : *Je plains les Français, je regrette leur vie et leur gloire.* Il a fait déchirer les draps d'une dame auprès de Mersbourg pour faire des bandages à nos bleſſés, et il nous accable de bons mots. Les Autrichiens n'en diſent point, mais ils battent ſes troupes ; ils nous vengent et nous humilient.

Vous ſavez que le prince de *Bevern*, ſon meilleur général, eſt priſonnier ; que Breſlau appartient du

23 novembre à l'impératrice ; que les Autrichiens vont marcher vers Berlin ; que peut-être à préſent M. de *Richelieu* a donné bataille aux troupes du roi d'Angleterre, qui ne ſont pas plus honnêtes ſur terre que ſur mer : le droit des gens eſt devenu une chimère, mais le droit du plus fort n'en eſt point une. Voilà probablement le ſyſtême de l'Europe qui va entièrement changer. Mais, que nous importe? nous n'avons que notre maigre individu à conſerver. 1757.

Ayez ſoin de votre ſanté. Nous avons toujours ici de belles dames de Paris : une madame de *Montferrat* eſt venue faire inoculer ſon fils : madame d'*Epinai* vient demander des nerfs à *Tronchin* : que ne venez-vous en demander auſſi ? J'embraſſe toute votre famille, et vous ſurtout, et de tout mon cœur.

LETTRE CCLXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 17 de décembre.

Il faut que vous me pardonniez, mon cher ange ; je ſuis un bon ſuiſſe qui avait trop pris les choſes à la lettre. Vous me mandiez qu'on a plus de ménagemens et plus de jalouſies qu'un amant et une maîtreſſe, et que mes correſpondances mettaient obſtacle à un retour qu'on pourrait attribuer à ces correſpondances mêmes. Daignez conſidérer que le temps où vous me parliez ainſi était préciſément celui où le bon ſuiſſe n'avait fait aucune difficulté d'avouer à madame de *Pompadour* ces liaiſons que je crus un peu

1757. dangereuſes, ſur votre lettre. Rien n'eſt aſſurément plus innocent que ces liaiſons; elles ſe ſont bornées, comme je vous l'ai dit, à conſoler un roi qui m'avait fait beaucoup de mal, et à recevoir les confidences du déſeſpoir dans lequel il était plongé alors. Je vous avertis que le roi de Pruſſe et l'impératrice pourraient voir les lettres que j'ai écrites à Verſailles ſans que ni l'un ni l'autre pût m'en ſavoir le moindre mauvais gré. J'avais cru ſeulement que le déſeſpoir où je voyais le roi de Pruſſe, pouvait être un acheminement à une paix générale, ſi néceſſaire à tout le monde, et qu'il faudra bien faire à la fin. Je ne m'attendais pas alors que nos chers compatriotes ſe couvriraient d'opprobre, et qu'une armée de cinquante mille hommes fuirait comme des lièvres devant ſix bataillons dont les juſtaucorps viennent à la moitié des feſſes; je ne prévoyais pas que les Hanovriens aſſiégeraient Harbourg, et qu'ils ſeraient plus forts que M. de *Richelieu*. Nous avons grand beſoin d'être heureux dans ce pays-là, car nous y ſommes en horreur pour nos brigandages, et mépriſés pour notre lâcheté du 5 novembre. Les Autrichiens diſent qu'ils n'ont pris Breſlau, et gagné la bataille, que parce qu'ils n'avaient pas de français avec eux. Enfin, nous n'avons d'appui en Allemagne que ces mêmes Autrichiens qui ſe moquent de nous. Il faut eſpérer que M. de *Richelieu* rétablira notre crédit et notre gloire, et que les ſuccès de *Marie-Thérèſe* nous piqueront d'honneur. Si le roi de Pruſſe était tombé ſur nous après ſa victoire, nos armées découragées ſe ſeraient trouvées entre les Hanovriens enragés contre nous, et les Pruſſiens vainqueurs; il ne revenait

peut-être pas un français d'Allemagne. Je me flatte enfin que tout ſera réparé. Vous voyez que je ſuis auſſi bon français que bon ſuiſſe. Tout bon que je ſuis, j'ai toujours ſur le cœur les quatre baïonnettes que ma nièce eut dans le ventre. J'aurais voulu que le roi de Pruſſe eût réparé cette infamie; mais je vois qu'il eſt difficile de venir à bout de lui, même en lui prenant Breſlau. 1757.

Au moment que je griffonne, la nouvelle vient de Francfort que nous avons été mal menés devant Harbourg; je n'en veux rien croire : ce ſont des hérétiques qui le mandent; paſſons vîte.

On a joué à Vienne l'Orphelin de la Chine; l'impératrice l'a redemandé pour le lendemain : voilà des nouvelles du tripot aſſez agréables. Le tripot de la guerre n'eſt pas ſi plaiſant. Venons à l'article du portrait; donnez-moi des dents et des joues, et je me fais peindre par *Vanloo*. En attendant, mon cher ange, envoyez aux charniers SS. Innocens, mon effigie eſt là trait pour trait.

J'ai actuellement chez moi madame d'*Epinai* qui vient demander des nerfs à *Tronchin*. Il n'y a point là de ſalmigondis : cela eſt philoſophe, bien net, bien décidé, bien ferme. Je la quitte pourtant, et je vais au palais Lauſane. Vous verrez, mon cher ange, des écoſſais franciſés, des *Douglas* qui ont des terres dans mon voiſinage, qui ont un procès au conſeil, au rapport de M. de *Courteille*. Je baiſe pour eux le bout de vos ailes; je vous demande votre protection. Mais vous! vous! vous avez une affaire et point d'audience; cela eſt drôle. Pour Dieu, expliquez-moi cela, *et vale, et ama nos*.

1757. # LETTRE CCLXXVII.

AU MEME.

A Lauſane, 20 de décembre, au ſoir.

QUAND les Pruſſiens tuent tant de monde, il faut bien auſſi que je vous aſſaſſine de lettres, mon cher ange. Il eſt difficile que vous ayez ſu, plutôt que nous autres Suiſſes, la nouvelle victoire du roi de Pruſſe, près de Neumarck en Siléſie. Ce diable de *Salomon* eſt un terrible philiſtin. La renommée le dit déjà dans Breſlau ; mais il ne faut pas croire toujours la renommée. Elle parle d'une bataille entre M. de *Richelieu* et les Hanovriens; elle prétend que nous avons été très-mal menés, et je n'en veux rien croire : car, ſi cela était vrai, nous perdrions encore cent mille hommes et deux cents millions, comme dans la guerre de 1741, dont Dieu nous préſerve. Peut-on ſonger à des Fanime, à l'eau roſe, quand on joue des tragédies ſi ſanglantes ? Dites-moi donc, je vous en prie, ſi vous êtes content, ſi vous avez eu ce que vous appelez votre audience. Ecrivez-moi un mot pour conſoler le ſuiſſe.

LETTRE CCLXXVIII. 1757.

A M. VERNES.

A Lauſane, le 24 de décembre.

VOICI, Monſieur, ce que me mande M. d'*Alembert* : *J'écris à votre ami, monſieur Vernes, il pourra vous communiquer ma lettre. Il me paraît que ces meſſieurs n'ont pas lu l'article* Genève, *ou qu'ils ſe plaignent de ce qui n'y eſt pas.*

Or, puiſque vous voilà mon ami déclaré à Paris, communiquez-moi donc, mon cher ami, cette lettre de M. d'*Alembert*. Je n'ai point encore le nouveau tome de l'Encyclopédie, et j'ignore abſolument de quoi il s'agit. Je ſais ſeulement, en général, que M. d'*Alembert* a voulu donner à votre ville des témoignages de ſon eſtime. Il dit que le clergé de France l'accuſe de vous avoir trop loués, tandis que vous autres, vous vous plaignez de n'être pas loués comme il faut. Que vous êtes heureux dans votre petit coin de ce monde, de n'avoir que de pareilles plaintes à faire, tandis qu'on s'égorge ailleurs !

Puiſſent tous vos confrères perpétuer cette heureuſe paix, cette humanité, cette tolérance qui conſole le genre-humain de tous les maux auxquels il eſt condamné ! Qu'ils déteſtent le meurtre abominable de *Servet*, et les mœurs atroces qui ont conduit à ce meurtre, comme le parlement de Paris doit déteſter l'aſſaſſinat infame dont on fit périr *Anne Dubourg*, et comme les Hollandais doivent pleurer ſur la cendre

—— 1757. des *Barnevelt* et des *Witt*. Chaque nation a des horreurs à expier, et la pénitence qu'on en doit faire eſt d'être humain et tolérant.

Ne ſoyons ni calviniſtes ni papiſtes, mais frères, mais adorateurs d'un Dieu clément et juſte. Ce n'eſt point *Calvin* qui fit votre religion ; il eut l'honneur d'y être reçu, et vous avez parmi vous des eſprits plus philoſophes et plus modérés que lui, qui font l'honneur de votre république.

Bonſoir. Quand il s'agit de paix et de tolérance, je ſuis trop babillard. Mes complimens à notre arabe.

LETTRE CCLXXIX.

AU MÊME.

A Lauſane, le 29 de décembre.

OUI, je vous tiens, mon ami, et, tout jeune que vous êtes, je vous fais mon prêtre. Je ſigne votre profeſſion de foi (*) à condition que, ni vous ni votre aimable arabe, vous n'y changerez jamais rien, et que vous ne mettrez jamais, comme milord *Pierre*, ni nœud d'épaule ni ruban ſur votre bel habit uni.

Ayez la bonté de me garder les grands-hommes lyonnais juſqu'à mon retour. Le grand-homme du jour m'a fait faire des complimens, et va peut-être donner une nouvelle bataille pour ſes étrennes. Il eſt

(*) Le catéchiſme du paſteur *Vernes*.

vrai qu'il a fait conduire à Spandau (baſtille pruſſienne) le théologien de *Prades*, qu'il a ſoupçonné d'avoir eu quelque commerce avec la pauvre reine de Pologne. Je ne ſais ſi de *Prades* l'a confeſſée et communiée ; mais avouez que c'eſt une ſingulière deſtinée, pour un gentilhomme bordelais, d'être excommunié à Paris, chanoine en Siléſie, et priſonnier à Spandau. Que ne venait-il ſur les bords de mon lac ? Il aurait ſigné votre catéchiſme et aurait vécu paiſiblement. 1757.

Or çà, *cariſſime frater in Deo, et in Servetto*, êtes-vous bien fâché, dans le fond du cœur, qu'on diſe dans l'Encyclopédie que vous penſez comme *Origène*, et comme deux mille prêtres qui ſignèrent leur proteſtation contre le pétulant *Athanaſe* ? le bon homme *Abauſit* ne rit-il pas dans ſa barbe ? Vous voilà bien malade, que quelques gros hollandais vous traitent d'hétérodoxes ! Serez-vous bien léſés quand on vous reprochera d'être des infames, des monſtres, qui ne croient qu'un ſeul Dieu plein de miſéricorde ? Allez, allez, vous n'êtes pas ſi fâchés. Soyez comme *Dorine* qui aimait *Lycas*, comme vous devez le ſavoir. *Lycas* s'en vanta, et *Dorine*, qui en fut bien aiſe, dit :

Lycas eſt peu diſcret
D'avoir dit mon ſecret.

D'*Alembert* eſt *Lycas*, vous autres êtes *Dorine*, et moi je ſuis tout à vous, très-tendrement.

Au reſte, ſi quelque orthodoxe ou hétérodoxe m'accuſait d'avoir la moindre part à l'article *Genève*, je vous ſupplie inſtamment de rendre gloire à la

1757. vérité. J'ai appris le dernier toute cette affaire. Je ne veux que le repos, et je le ſouhaite à tous mes confrères, moines, curés, miniſtres, ſéculiers, réguliers, trinitaires, unitaires, quakers, moraves, turcs, juifs, chinois, &c. &c. &c. &c. &c. &c.

Fin du Tome quatrième.

TABLE ALPHABETIQUE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

ANONYMES.

LETTRE I. Page 225
LETTRE II. 279
LETTRE III. 417

ALGAROTTI. (M. le comte) 346

ARGENS. (M. le marquis d')

LETTRE I. 8
LETTRE II. 17
LETTRE III. 20
LETTRE IV. 76
LETTRE V. 87

ARGENTAL. (Madame la comteſſe d') 459

ARGENTAL. (M. le comte d')

LETTRE I. 7
LETTRE II. 11
LETTRE III. 21
LETTRE IV. 30
LETTRE V. 31
LETTRE VI. 41
LETTRE VII. 50

LETTRE VIII. 53
LETTRE IX. 73
LETTRE X. 80
LETTRE XI. 84
LETTRE XII. 91
LETTRE XIII. 97
LETTRE XIV. 102
LETTRE XV. 106
LETTRE XVI. 107
LETTRE XVII. 109
LETTRE XVIII. 110
LETTRE XIX. 111
LETTRE XX. 115
LETTRE XXI. 116
LETTRE XXII. 122
LETTRE XXIII. 123
LETTRE XXIV. 128
LETTRE XXV. 134
LETTRE XXVI. 137
LETTRE XXVII. 142
LETTRE XXVIII. 143
LETTRE XXIX. 147
LETTRE XXX. 149
LETTRE XXXI. *ibid.*
LETTRE XXXII. 152
LETTRE XXXIII. 155
LETTRE XXXIV. 156
LETTRE XXXV. 160
LETTRE XXXVI. 162

LETTRE XXXVII. 165
LETTRE XXXVIII. 168
LETTRE XXXIX. 171
LETTRE XL. 172
LETTRE XLI. 181
LETTRE XLII. 187
LETTRE XLIII. 192
LETTRE XLIV. 196
LETTRE XLV. 201
LETTRE XLVI. 202
LETTRE XLVII. 204
LETTRE XLVIII. 208
LETTRE XLIX. 212
LETTRE L. 214
LETTRE LI. 217
LETTRE LII. 223
LETTRE LIII. 228
LETTRE LIV. 230
LETTRE LV. 231
LETTRE LVI. 236
LETTRE LVII. 244
LETTRE LVIII. 251
LETTRE LIX. 253
LETTRE LX. 255
LETTRE LXI. 265
LETTRE LXII. 269
LETTRE LXIII. 273
LETTRE LXIV. 274
LETTRE LXV. 276

LETTRE LXVI. 287
LETTRE LXVII. 291
LETTRE LXVIII. 296
LETTRE LXIX. 301
LETTRE LXX. 304
LETTRE LXXI. 320
LETTRE LXXII. 327
LETTRE LXXIII. 329
LETTRE LXXIV. 335
LETTRE LXXV. 341
LETTRE LXXVI. 343
LETTRE LXXVII. 348
LETTRE LXXVIII. 356
LETTRE LXXIX. 359
LETTRE LXXX. 365
LETTRE LXXXI. 366
LETTRE LXXXII. 369
LETTRE LXXXIII. 378
LETTRE LXXXIV. 381
LETTRE LXXXV. 387
LETTRE LXXXVI. 403
LETTRE LXXXVII. 407
LETTRE LXXXVIII. 421
LETTRE LXXXIX. 450
LETTRE XC. 466
LETTRE XCI. 473
LETTRE XCII. 476
LETTRE XCIII. 478
LETTRE XCIV. 480

LETTRE XCV. 482
LETTRE XCVI. 490
LETTRE XCVII. 492
LETTRE XCVIII. 493
LETTRE XCIX. 497
LETTRE C. 499
LETTRE CI. 502

B.

BOCAGE. (Madame du) 392
BORDES, (M. de) *de l'académie de Lyon.* 315
BRIASSON, (M.) *libraire à Paris.* 294
BURIGNY, (M. de) *de l'académie des inscriptions.*
LETTRE I. 415
LETTRE II. 425
LETTRE III. 434

C.

CHOISEUL. (M. le comte de) 271
CIDEVILLE. (M. de)
LETTRE I. 58
LETTRE II. 68
LETTRE III. 166
LETTRE IV. 306
LETTRE V. 400
LETTRE VI. 409

LETTRE VII. 435
LETTRE VIII. 456

CLAIRON. (Mademoiſelle)
LETTRE I. 260
LETTRE II. 267

CONDILLAC. (M. l'abbé de) 283

COURTIVRON. (M. le marquis de)
LETTRE I. 3
LETTRE II. 218
LETTRE III. 454

D.

DEFFANT. (Madame la marquiſe du)
LETTRE I. 77
LETTRE II. 94
LETTRE III. 103
LETTRE IV. 112
LETTRE V. 322

DENIS. (Madame)
LETTRE I. 4
LETTRE II. 13
LETTRE III. 32
LETTRE IV. 62

DUPUY, (Madame) *femme du ſecrétaire perpétuel de l'académie des inſcriptions et belles-lettres, qui, pluſieurs années avant ſon mariage, avait conſulté l'auteur ſur les livres qu'elle devait lire.* 339

F.

FONTAINE. (Madame de)

LETTRE I. 61
LETTRE II. 121
LETTRE III. 126
LETTRE IV. 132
LETTRE V. 177
LETTRE VI. 206
LETTRE VII. 210
LETTRE VIII. 233
LETTRE IX. 277
LETTRE X. 285
LETTRE XI. 299
LETTRE XII. 314
LETTRE XIII. 395
LETTRE XIV. 402
LETTRE XV. 413
LETTRE XVI. 423
LETTRE XVII. 437
LETTRE XVIII. 444
LETTRE XIX. 457
LETTRE XX. 485
LETTRE XXI. 498

FORMONT. (M. de)

LETTRE I. 74
LETTRE II. 331

G.

GUIOT DE MERVILLE. (M.) 150

H.

HALLER. (M. le baron de) 281
HENAULT, (M. le préſident) *en lui envoyant les Annales de l'Empire.* 99

K.

KOENIG. (M.) 23

L.

LUTZELBOURG. (Madame la comteſſe de)
LETTRE I. 43
LETTRE II. 45
LETTRE III. 48
LETTRE IV. 52
LETTRE V. 56
LETTRE VI. 59
LETTRE VII. 82
LETTRE VIII. 90
LETTRE IX. 131
LETTRE X. 136
LETTRE XI. 145
LETTRE XII. 302

M.

MARSAIS. (M. du) 264
MENOU, (Au père) *jéſuite.* 71
MICHODIERE, (M. de la) *intendant d'Auvergne.* 487
MONCRIF. (M. de) 429

N.

NEUVILLE. (Madame la comteſſe de la) 235

P.

PARIS DUVERNEY. (M.)
LETTRE I. 318
LETTRE II. 354

R.

RICHELIEU. (M. le maréchal duc de)
LETTRE I. 15
LETTRE II. 47
LETTRE III. 66
LETTRE IV. 118
LETTRE V. 139
LETTRE VI. 141
LETTRE VII. 146

LETTRE VIII. 164
LETTRE IX. 175
LETTRE X. 185
LETTRE XI. 192
LETTRE XII. 198
LETTRE XIII. 221
LETTRE XIV. 249
LETTRE XV. 256
LETTRE XVI. 292
LETTRE XVII. 303
LETTRE XVIII. 312
LETTRE XIX. 317
LETTRE XX. 319
LETTRE XXI. 333
LETTRE XXII. 345
LETTRE XXIII. 350
LETTRE XXIV. 357
LETTRE XXV. 362
LETTRE XXVI. 371
LETTRE XXVII. 372
LETTRE XXVIII. 376
LETTRE XXIX. 382
LETTRE XXX. 385
LETTRE XXXI. 393
LETTRE XXXII. 406
LETTRE XXXIII. 411
LETTRE XXXIV. 412
LETTRE XXXV. 431
LETTRE XXXVI. 432

LETTRE XXXVII. 443
LETTRE XXXVIII. 446
LETTRE XXXIX. 452
LETTRE XL. 468
LETTRE XLI. 469
LETTRE XLII. 479

ROQUES, (M.) *conſeiller eccléſiaſtique du landgrave de Heſſe-Hombourg.*
LETTRE I. 18
LETTRE II. 37

ROUSSEAU. (M. *J. J.*)
LETTRE I. 238
LETTRE II. 248
LETTRE III. 368

ROUSSEAU, (M. *Pierre*) *de Toulouſe, auteur du Journal encyclopédique.* 389

ROUSSET DE MISSY, (M.) *auteur de pluſieurs ouvrages périodiques en Hollande.* 69

ROYER. (M.) 83

S.

SCHOUVALOF. (M. le comte de)
LETTRE I. 448
LETTRE II. 461
LETTRE III. 464

SENAC DE MEILHAN. (M.) 188

T.

THIRIOT. (M.)

LETTRE I. 153
LETTRE II. 158
LETTRE III. 169
LETTRE IV. 174
LETTRE V. 179
LETTRE VI. 183
LETTRE VII. 194
LETTRE VIII. 199
LETTRE IX. 220
LETTRE X. 227
LETTRE XI. 234
LETTRE XII. 242
LETTRE XIII. 259
LETTRE XIV. 272
LETTRE XV. 298
LETTRE XVI. 308
LETTRE XVII. 325
LETTRE XVIII. 337
LETTRE XIX. 352
LETTRE XX. 360
LETTRE XXI. 363
LETTRE XXII. 374
LETTRE XXIII. 380
LETTRE XXIV. 383
LETTRE XXV. 397
LETTRE XXVI. 420

LETTRE XXVII. 426
LETTRE XXVIII. 439
LETTRE XXIX. 475

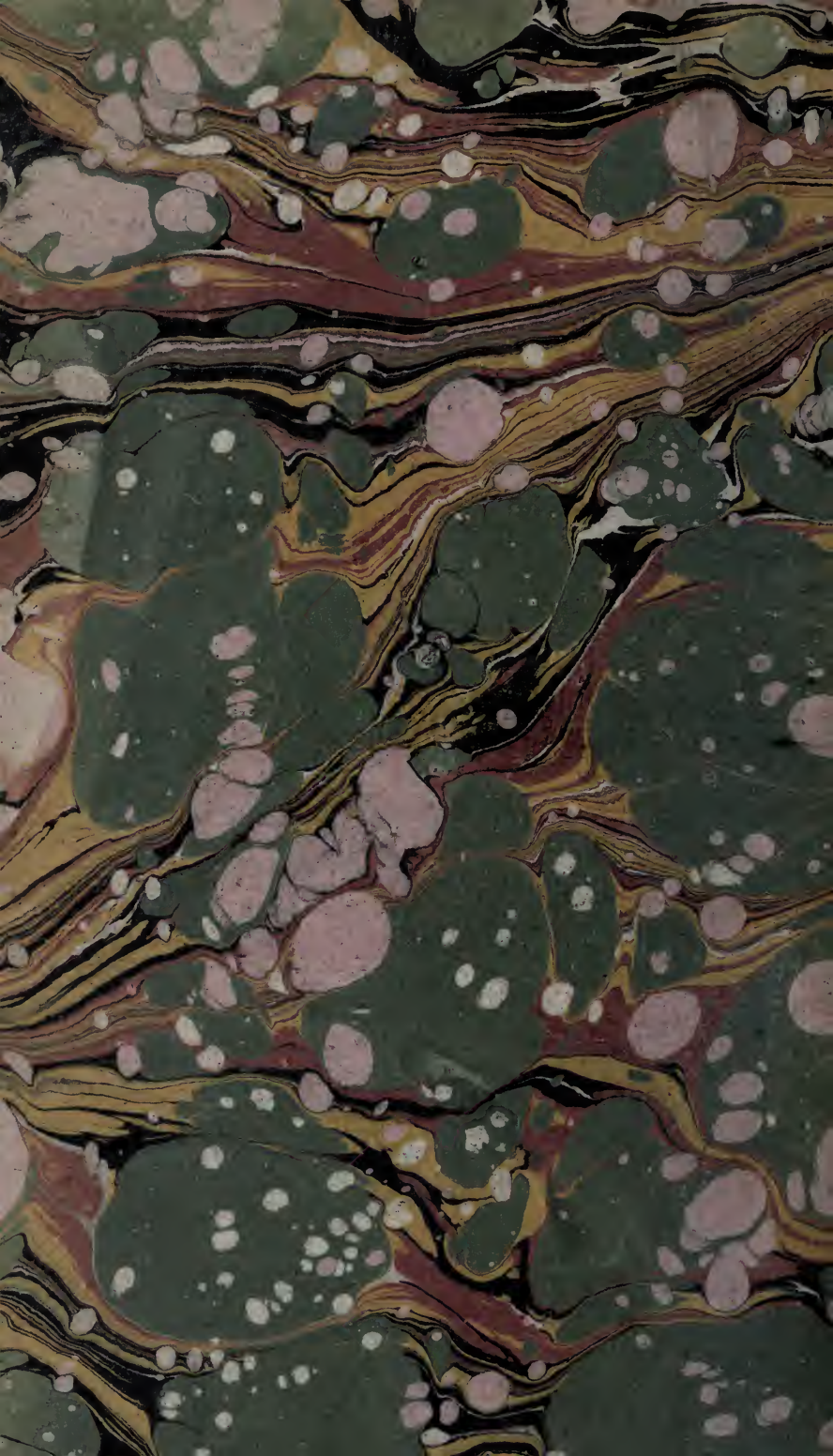
U.

UZÈS. (M. le duc d')
LETTRE I. 310
LETTRE II. 405

V.

VERNES, (M.) *ministre à Genève.*
LETTRE I. 399
LETTRE II. 419
LETTRE III. 503
LETTRE IV. 504
VIROTTE. (M. de la) 5

Fin de la Table du tome quatrième.



PQ 2070 1785 t.55
Voltaire, François Marie Arouet de
Oeuvres completes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

ERINDALE COLLEGE LIBRARY